

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# SMOLLETT ET LA FRANCE

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

**Eugène JOLIAT**

B. A. (McGILL)



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI<sup>e</sup>)

1935



## ERRATA

---

Page 11, ligne 1 :

*au lieu de* : « la fin », *lire* : « le milieu ».

Page 12, ligne 8 : « aux Indes », — omettre.

Page 103, ligne 1 :

*au lieu de* : (2), *lire* : (1).

Page 118, ligne 23 :

*au lieu de* : « tour », *lire* : « retour ».

Page 138, ligne 7 :

*au lieu de* : « *Dictionnalre* », *lire* : « Dictionnaire ».

Page 158, ligne 1 :

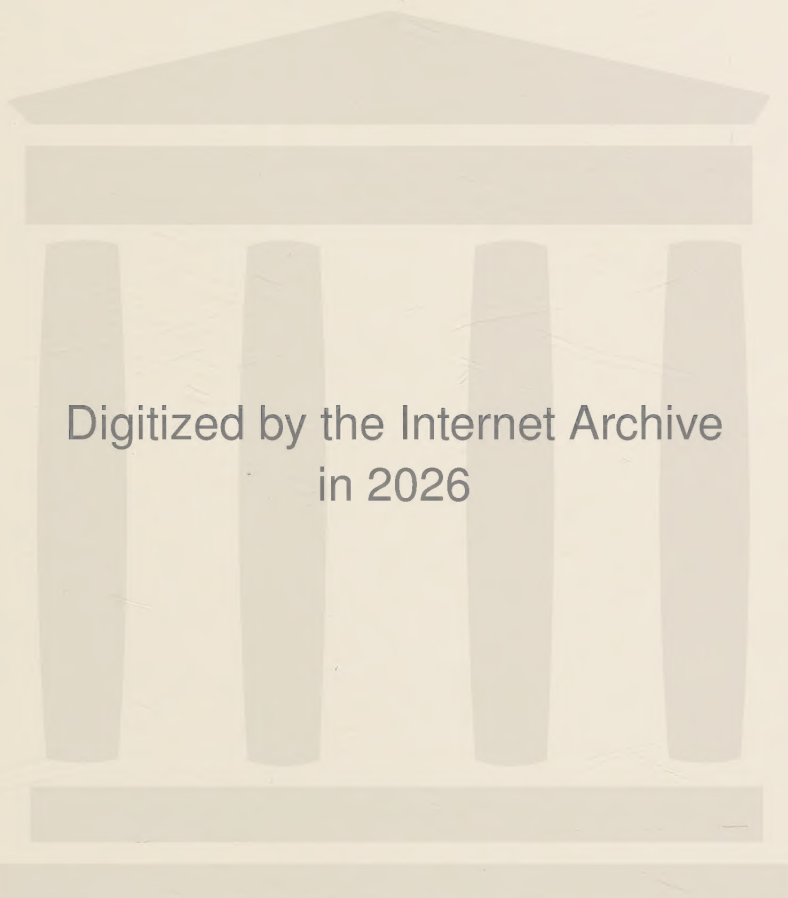
*au lieu de* : « *Montly* », *lire* : « *Monthly* ».

---



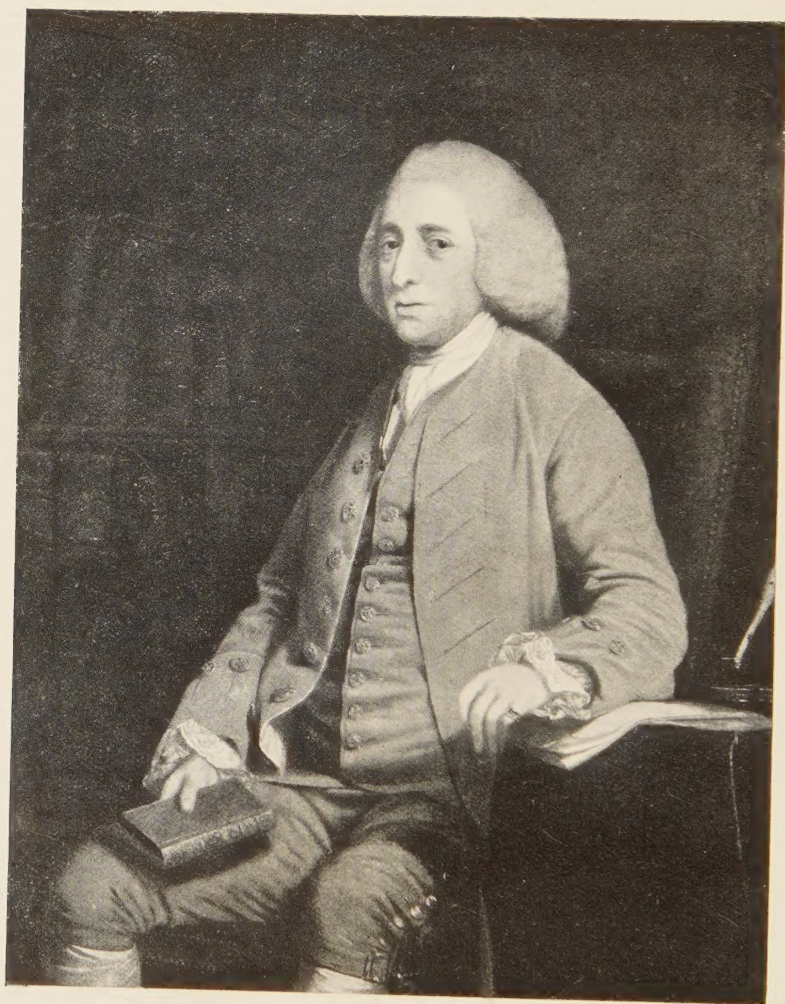
# SMOLLETT ET LA FRANCE





Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41551421\\_0038](https://archive.org/details/IA41551421_0038)



TOBIAS SMOLLETT  
par N. DANCE, R. A.

(Voir pp. 57-58).

Cliché *The Connoisseur* (Londres).

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# SMOLLETT ET LA FRANCE

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

**Eugène JOLIAT**

B. A. (McGILL)

---

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

5, QUAI MALAQUAIS (VI<sup>e</sup>)

1935

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni  
improbation aux opinions émises dans les Thèses;  
ces opinions doivent être considérées comme propres  
à leurs auteurs.*



A MES PARENTS



## AVANT-PROPOS

---

Depuis quelques années Smollett redevient très populaire. On peut compter, en moins de quarante ans, une cinquantaine de rééditions de ses œuvres, ce qui est beaucoup pour un écrivain du xviii<sup>e</sup> siècle qui n'est pas de tout premier ordre. Le prix de ses éditions originales a singulièrement monté en peu de temps. *Roderick Random* et *Humphry Clinker* furent traduits en tchèque en 1905 et en 1909 ; et on vient actuellement de retraduire *Peregrine Pickle* en russe (1).

Smollett doit cette popularité au renouveau d'intérêt qu'on manifeste aujourd'hui pour l'époque de Samuel Johnson ; il la doit aussi au goût réaliste de nos contemporains, qui préfèrent de beaucoup les crudités franches et sincères du xviii<sup>e</sup> siècle aux pudeurs hypocrites de la fin du xix<sup>e</sup>. En même temps Smollett est redevable aux grands critiques de notre époque, qui ont su l'apprécier à sa juste valeur. M. Thomas Seccombe, alors professeur à Oxford, avait toujours affirmé, vers le début du xx<sup>e</sup> siècle, que Smollett méritait un meilleur sort que celui qu'on lui faisait ordinairement : il put montrer, dans son Introduction des *Voyages* (2) de Smollett, tout ce qu'avait d'attrayant le caractère de ce prétendu misanthrope du xviii<sup>e</sup> siècle. Enfin vers 1925-1927, Smollett a été étudié par trois professeurs américains, qui ont bien complété notre connaissance de cet auteur : M. Edward Noyes a donné une excellente édition des quelques

---

1. Ref. D. S. Mirsky. *Tendencies of the Modern Novel* (VI-Russia), dans la *Fortnightly Review* de mars 1934, p. 290. Cette traduction apparaîtra en même temps que celle de *Tom Jones*.

2. Ed. *World's Classics*, 1907, v. Bibl.

lettres de Smollett que nous possédons (1) ; M. Howard Buck a publié une étude fouillée sur les premières éditions de *Peregrine Pickle* et une bonne critique de Smollett poète (2) ; enfin M. Arnold Whitridge a apporté beaucoup de précisions sur le rôle de notre auteur comme pamphlétaire et écrivain politique et satirique (3).

Il manquait jusqu'à maintenant une étude d'ensemble sur les relations de Smollett avec la France. F. Wershoven, dans un ouvrage plein de mérite, avait comparé Smollett à Lesage, mais il n'avait fait que constater leurs points de ressemblance sans expliquer *pourquoi* Smollett avait imité l'auteur de *Gil Blas* (4). Rien n'avait été écrit sur Smollett et les autres romanciers picaresques français. Quant aux idées de Smollett sur la France, on avait laissé de côté ses romans et la *Critical Review* pour ne considérer que ses *Voyages* et sa comédie : les *Représailles*. Enfin pour ce qui était de la fortune littéraire de Smollett en France, on s'était contenté de la déclarer nulle, sans savoir si elle l'était ou non. Smollett, disait-on, était trop insulaire pour plaire à un public français, et en parlant ainsi on ne pensait qu'à ses romans, sans s'occuper de l'*Histoire d'Angleterre*. Nous avons nous-même voulu montrer que si Smollett n'eut pas, en France, la popularité d'un Fielding ou d'un Sterne, il n'y fut cependant pas, comme ont dit la plupart des critiques, presque inconnu.

Les divisions de ce travail ont été établies selon l'ordre chronologique : la première traite de l'influence française sur les premiers romans et la jeunesse de Smollett ; la seconde partie cherche à établir l'histoire des relations entre Smollett et la France, et à exposer ses idées sur ce pays et ses habitants telles qu'il les a exprimées d'un bout à l'autre de son œuvre ; la dernière partie, enfin, traite de l'accueil fait à l'œuvre de Smollett en France, pendant sa vie et après sa mort.

Notre étude a été faite du point de vue psychologique. On ne

---

1. E. S. Noyes. *The Letters of Tobias Smollett*. Harvard University Press, 1926, in-8°.

2. Howard S. Buck. *A Study in Smollett, chiefly Peregrine Pickle*. New Haven, 1925, in-8° ; *Id. Smollett as Poet*. New Haven, 1927, in-8°.

3. Arnold Whitridge. *Tobias Smollett*. s. l., 1925, in-8°.

4. F. Wershoven. *Smollett et Lesage*. Berlin, 1883, in-8°.

peut séparer un homme de son œuvre : cela est d'autant plus vrai dans le cas de Smollett, car il a des relations personnelles très étroites avec tous ses ouvrages. Il s'y est tant prodigué, il s'est mis si souvent lui-même dans ses romans, où il a tant de fois combattu ceux qu'il croyait être ses adversaires, qu'il serait illogique de parler de son œuvre sans le considérer lui-même.

Mais, à l'occasion de Smollett et pour ainsi dire à travers lui, nous abordons des problèmes plus larges, plus généraux. D'abord, en montrant ce que celui-ci doit à Lesage, nous étudions une des phases les plus importantes de l'histoire du roman de mœurs et d'aventures. Les idées de Smollett sur la France sont à peu près celles de la plupart des Anglais de son temps : c'est ainsi que nous pourrions étudier, à travers Smollett, l'état d'esprit de ses contemporains à l'égard d'une nation étrangère. En dernier lieu, l'étude de la fortune littéraire de Smollett en France permet de constater les différences fondamentales qui ont existé entre le goût anglais et le goût français.

\*  
\* \* \*

Je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont soutenu dans mon travail : à mon directeur d'études, M. Fernand Baldensperger, pour ses conseils bienveillants et sa patience inlassable ; à MM. David Nichol-Smith, Paul Van Tieghem, C. Martin, pour les indications bibliographiques qu'ils m'ont fournies ; à M. Firmin Roz, pour l'intérêt constant qu'il a bien voulu porter à cette étude ; enfin au Gouvernement de la Province de Québec, qui m'a procuré les moyens de poursuivre mes travaux en Europe pendant une période de trois années (1).

E. J.

*Paris, novembre 1934.*

---

1. Je remercie également la Rédaction du *Connoisseur* (Londres) qui a bien voulu me donner la permission de reproduire le portrait de Smollett.



# SMOLLETT ET LA FRANCE

---

## PREMIÈRE PARTIE

### Smollett, les Picaresques et Lesage

---

#### CHAPITRE I

#### Smollett et le genre picaresque

---

INTRODUCTION : Choix naturel du genre picaresque. — Besoin d'un grand modèle : choix de *Gil Blas*.

- 1 a) L'influence picaresque espagnole. — L'esprit picaresque chez Smollett : énergie, réalisme, héros. — Le picaresque dans ses romans. — Les emprunts.
- b) L'esprit picaresque et les marins de Smollett.
2. L'influence picaresque française — L'attrait des romans réalistes. — Smollett et les romans réalistes : *Le Baron de Faeneste*, *Francion*, *Le Page disgracié*, *Le Roman comique*, *Le Roman bourgeois*.

Lorsque Richardson et Fielding, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, fondèrent le roman moderne, Tobias Smollett, l'autre grand romancier de l'époque, préféra renouveler le roman picaresque, genre qui durant deux siècles avait fait les délices de l'Europe occidentale. Pendant une période de vingt ans, il donna à l'Angleterre cinq romans, qui, différents les uns des autres, avaient cependant tous gardé quelque chose de la tradition picaresque. Smollett n'eut que peu d'influence sur l'évolution du roman, mais il y apporta des nouveautés, de brillants épisodes, des personnages nouveaux, qui lui valurent plus d'imitateurs qu'à aucun autre romancier de son temps excepté Sterne.

Le choix du genre picaresque chez Smollett fut naturel et non pas l'effet du hasard. Il était lui-même une manière de *picaro* :

sa vie n'avait été qu'une succession d'aventures et une lutte continue. Assistant-chirurgien, il était parti de sa ville natale à l'âge de dix-huit ans ; arrivé à Londres, et n'ayant pas pu faire accepter sa tragédie, le *Régicide*, par les directeurs de théâtre, il avait mené une existence précaire comme écrivassier à gages. Puis il s'était embarqué pour les Indes Occidentales en qualité de chirurgien de vaisseau. En 1741, après deux années de service aux Indes, pendant lesquelles il avait assisté à plusieurs batailles, il était revenu à Londres et avait pratiqué la médecine pendant cinq ans. Mais l'ancien chirurgien de vaisseau ne devait plaire que très médiocrement à ses malades, car n'y trouvant pas son compte, il décida de se faire homme de lettres. Le succès de *Pamela* et de *Joseph Andrews* était alors énorme et lui fit sans doute essayer le roman. Mais il était incapable d'imiter Richardson ; sa nature rude, son manque de sensibilité, son énergie même, l'empêchaient de comprendre ou d'aimer le roman sentimental. Il se sentait plus d'affinités avec le réalisme de *Joseph Andrews* mais manquait totalement de l'humanité sereine et des larges vues sur le monde qui étaient le partage de Fielding.

Il voulait s'exprimer lui-même. L'opinion de Thackeray est que Smollett inventait peu et pouvait difficilement parler de ce qui ne lui était pas arrivé ou qu'il n'avait pas vu. Il lui était donc tout naturel de vouloir parler de lui-même ; cet élément personnel se rencontre dans tous ses romans. Ainsi un roman autobiographique, racontant des aventures telles que les siennes, ne pouvait manquer de ressembler, par de nombreux côtés, au roman picaresque, qui avait connu la vogue depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. C'est donc ainsi que Smollett continua tout naturellement la tradition picaresque.

Cependant, pour son premier essai dans ce genre, il avait besoin d'être guidé par l'œuvre d'un grand romancier. Son choix se fixa sur *Gil Blas*, et cela ne doit nullement nous étonner. On essaie, en général, d'imiter ce qu'il y a de mieux et de plus sympathique. Or, dans le roman picaresque espagnol, le héros est indifférent au lecteur ; il n'y a chez lui aucune évolution psychologique ; il dépend des circonstances, et ne leur résiste pas. Il fait un récit absolument objectif de ses aventures et ne cherche nullement à se faire plaindre par le lecteur. Il n'est jamais dans

le désespoir, mais aussi n'espère-t-il jamais. De plus il est, jusque dans le fond de son âme, un filou et un escroc. Personnage neutre et bas, il n'a donc aucune emprise sur le lecteur. Quant au héros picaresque français, un Page disgracié ou un Francion, quoique bien plus sympathique que son confrère espagnol, il n'a pas de traits assez fortement accusés pour susciter d'importantes imitations. De la foule des héros picaresques il ne reste donc que le plus grand d'entre eux : *Gil Blas*. Celui-ci est le plus aimable, le plus humain, le plus vrai des picaros. On s'identifie volontiers à lui, car il est l'incarnation de l'homme moyen. Il est si vrai que pour l'imiter on n'a qu'à être vrai à son tour. Voilà pourquoi Smollett, avec son âme de réaliste et son sentiment de la vérité humaine, choisit *Gil Blas* pour le modèle de son *Roderick Random*. Son héros devait être aussi vrai et aussi naturel que celui de Lesage, un garçon de « modeste mérite » sinon de « bonne humeur ». Il devait partir, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, chercher la fortune aussi honnêtement que possible, et se retirer enfin du monde des aventures en se mariant et en allant habiter une maison de campagne éloignée de la capitale et des plaisirs du monde. Il y a là peu de ressemblance avec la vie d'un Guzman d'Alfarache ou d'un Pablo de Ségovie. Nous verrons plus loin comment Smollett réussit dans son imitation de *Gil Blas*.

1 a)

Le choix de Lesage pour modèle n'excluait cependant pas, chez Smollett, un souvenir très vif des autres romanciers réalistes ou picaresques. Au contraire, en se nommant volontiers imitateur de Lesage, il était par là même comme forcé d'emprunter à celui-ci d'une façon extrêmement discrète. Dès qu'un auteur a avoué avoir une dette envers qui que ce soit, il y a toujours assez de chercheurs et de curieux pour en exagérer l'importance. Smollett était donc, par suite de son propre aveu, obligé de se tourner vers les auteurs réalistes et picaresques, ceux qu'il n'avait pas nommés...

En lisant *Roderick Random*, on a l'impression, à bien des endroits, de lire la traduction d'un roman picaresque espagnol. Plusieurs critiques ont remarqué qu'on retrouve l'esprit pica-

resque bien plus aisément dans Smollett que dans Lesage. De quoi cela vient-il ?

D'abord, nous l'avons dit, Smollett avait mené une vie presque picaresque — et non pas malgré lui, car il avait aimé les nombreuses aventures de sa jeunesse. On n'a pas assez remarqué la grande énergie qui était sienne, et son activité fiévreuse. Il avait un besoin d'action tel qu'il se manifeste partout dans ses écrits. Sa narration, lorsqu'il s'agit de raconter une simple histoire ou de conduire un dialogue, est une des plus rapides et des plus énergiques de la littérature anglaise. Cette activité, qui remplit une bonne partie des romans de Smollett, est ce qui le rapproche le plus des romanciers picaresques. Certes, Lesage, lui aussi, a mis beaucoup d'action dans son *Gil Blas*, mais elle y est moins apparente et on a d'ailleurs souvent l'impression, non pas de voir *agir* Gil Blas, mais de l'entendre raconter ce qu'il fait.

Chez Smollett, comme chez les auteurs picaresques, il y a un goût très prononcé pour les aventures égrillardes. L'Anglais du *xviii<sup>e</sup>* siècle est aussi franc que les Espagnols, ou les Français, du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Il dit ce qu'il pense, sans embellissements et sans détours, mais il se complait trop dans les grossièretés, le réalisme cru, les descriptions avilissantes. Des histoires de débauches, de scènes de cabaret ou de maisons hospitalières ; des épisodes tels que celui où Roderick et Nancy Williams se guérissent de leur maladie ; des descriptions telles que celle des horreurs de la bataille navale dont Roderick est témoin ; tout cela se retrouve dans *Lazarille de Tormes*, chez Aleman, chez Quevedo, et fournit l'un des points de ressemblance les plus frappants entre Smollett et les romanciers picaresques. On essaierait en vain de trouver quelque chose de semblable chez Lesage.

Les héros de Smollett sont animés d'un grand besoin d'action, celui même de leur auteur, et, de ce point de vue, ils ressemblent à Guzman d'Alfarache et à Lazarille de Tormes plutôt qu'à Gil Blas. Ils sont impatients et irréfléchis, tandis que celui-ci est essentiellement raisonnable ; ils écoutent trop leurs passions, mais lui, il tâche de maîtriser les siennes. Les uns, avec leur amour de la liberté et de l'aventure pour elle-même, ne s'occupent guère du lendemain ; l'argent qui leur passe par les mains est bien vite volé ou dépensé. Gil Blas, au contraire, n'a

aucune répugnance à travailler, et dès qu'il s'est trouvé une bonne place, il ne pense qu'à ramasser des ducats. Les héros de Smollett peuvent vivre dans les bas-fonds de la société, ou dans les salons : ils restent fiers et gardent en tous lieux l'orgueil déplacé d'un hidalgo. Gil Blas, lui, est en tout temps un homme souple, sachant surmonter sa fierté lorsque sa fortune est en jeu. Enfin Roderick, Peregrine et Ferdinand n'ont que peu de conscience, tandis que Gil Blas est souvent tourmenté par la sienne.

Ainsi l'illusion que donne Smollett de l'esprit et du ton même des vieux picaresques, vient surtout de son énergie, de son réalisme brutal, et du caractère de ses héros.

Cela ne doit pas, cependant, nous faire exagérer l'importance de l'influence picaresque chez Smollett. Ses romans, pour avoir l'esprit picaresque, n'en ont pas plus de ressemblances concrètes avec ceux d'Aleman, d'Espinél, de Quevedo. Roderick a les allures d'un Guzman ou d'un Pablo, mais il ne se comporte pas comme eux, et son histoire n'a que peu d'affinités avec la leur.

Il n'y a vraiment, dans *Random*, que quelques personnages secondaires tels que Beau Jackson et Melopoyne qui soient de vrais picaros. Dans *Pickle*, Cadwallader Crabtree raconte sa jeunesse, qui est chargée d'aventures dans la pure tradition picaresque, mais, dans ce roman, seuls des détails rappellent après cela les romans réalistes espagnols. *Fathom*, cependant, raconte l'histoire d'un fripon exécrationnel et prétend faire une leçon de morale, tout comme *Guzman d'Alfarache*. Smollett essaie de faire de Ferdinand un scélérat parfait. Ce héros lui fut probablement suggéré par le *Jonathan Wild* de Fielding autant que par les vieux romans picaresques. Ferdinand, comme Lazarrille, a une paternité douteuse. Comme Pablo, il grandit dans une atmosphère qui le prédispose au mal. Fils d'une picara qu'on nous peint à merveille, ramassant le butin après les batailles et assassinant les blessés pour les voler, Ferdinand semble né pour être un scélérat. Du commencement à la fin de son histoire il ne fait aucune bonne action, et ses crimes deviennent de plus en plus odieux. Son histoire, d'ailleurs, n'a rien du comique des romans espagnols ; la satire de la société n'y vaut guère mieux que celle de *Guzman d'Alfarache* ; et les fraudes de

Ferdinand sont bien triviales, comparées à celles des vrais picaros. Enfin l'esprit picaresque s'évanouit et la tradition est délaissée lorsque vient, à la suite d'une maladie, le repentir tout à fait factice de Ferdinand.

*Greaves*, le quatrième roman de Smollett, est une mauvaise imitation de *Don Quichotte*, et n'a rien de picaresque. Enfin *Clinker*, qui n'est que l'histoire d'un voyage entrepris par une famille galloise en Angleterre et en Ecosse, ne rappelle aucunement les aventures d'un Guzman ou d'un Lazarille, sauf peut-être en ce qui concerne le récit de la vie de Lismahago et de Humphry Clinker.

Smollett a fait dans ses romans peu d'emprunts directs aux romanciers réalistes espagnols. Un ou deux personnages, quelques épisodes, semblent être inspirés d'eux, et c'est tout. On peut voir quelque analogie dans les relations, d'une part, entre Pablo de Ségovie et son jeune maître, et d'autre part, entre Ferdinand et Renaldo. Pablo lui-même nous dit qu'il semble personnifier le mal, et son jeune maître le bien (1). Tous deux sont envoyés au collège ; Pablo fait toutes sortes d'espiègleries et de coups pendables, qui sont connus de son maître, Diego. Plus tard, celui-ci a l'occasion de démasquer son ancien fripon de valet, qui, contrefaisant l'homme de qualité pour s'insinuer auprès de quelques dames, est malencontreusement reconnu par lui. Tout cela ressemble à la situation de Ferdinand par rapport à Renaldo : on sait que l'intention de Smollett était de mettre dans son roman un bon jeune homme, dont la bonté même servirait à faire paraître encore plus odieuses les noires actions de Ferdinand. Celui-ci, au collège, vole son jeune maître, et, faisant l'hypocrite, lui fait subir les corrections qu'il a lui-même méritées. Plus tard, il provoque la séparation de Renaldo et de Monimia et tâche de séduire celle-ci par les procédés les plus bas. Cependant la punition ne viendra pas de la main de Renaldo, mais de Dieu. Ferdinand tombera gravement malade, et, ensuite, se repentira de ses crimes.

Certains épisodes de Smollett semblent venir des romans pica-

---

1. Quevedo. *Histoire de Don Pablo de Ségovie*, surnommé *l'aventurier Buscon*. Trad. par G. de L'Avigné, précédé d'une lettre de Ch. Nodier. Paris, 1843, in-8° ; p. 81.

resques. Ferdinand, qui a été volé par son complice Ratchcali, le reprend à son service, parce qu'un homme honnête ne ferait pas son affaire : c'est pour la même raison que Guzman avait pardonné à son ami Sayavedra (qui lui avait escroqué une forte somme) et en avait fait son valet. Guzman, couché dans une auberge d'Orgaz, attend la servante de la maison qui doit venir le retrouver dans son lit. Il entend entrer quelqu'un et, tâtant dans le vide, sent sous sa main quelque chose de douillet. C'est l'oreille d'une ânesse, qui lui ébranle soudain les mâchoires d'un coup de tête et s'enfuit. Cet épisode n'a-t-il pas certains rapports avec les aventures de Pallet dans une auberge de Lille ? L'ânesse de Guzman rappelle la bourrique que monte Pallet lorsqu'il entre brusquement dans la chambre de sa Dulcinée, qui est couchée avec un vieux juif ; lorsque Guzman touche l'oreille de l'ânesse nous pensons à cette boule de chair moite que sent Pallet lorsqu'il pose la main, dans l'obscurité, sur la tête tonsurée d'un capucin.

Le duel entre Roderick et Weazel est semblable à la bagarre qui s'élève entre Guzman et le muletier d'une part et l'aubergiste et sa famille d'autre part : les adversaires dans les deux cas se servent également d'une épée et d'une fourche.

Quelques personnages de Smollett pourraient faire penser à des personnages de *Pablo de Ségovie* : le soldat que rencontre ce dernier, et qui ne fait que jurer parce que c'est là le propre du soldat, ressemble à Weazel et à bien d'autres officiers de Smollett ; le géomètre qui veut enseigner l'escrime à Pablo, qui fait des gambades ridicules et qui compte faire imprimer un mémoire indiquant au roi d'Espagne deux moyens de réduire Ostende, peut bien avoir suggéré à Smollett le personnage extravagant que Ferdinand rencontre en prison. Cet original est un Français, grand ferrailleur, qui avait un jour fait parvenir au cardinal Fleury certains projets, pour la plus grande gloire de la France, Longtemps après, il avait voulu envoyer, de sa prison en Angleterre, un mémoire proposant à l'Empereur et à la reine de Hongrie de décider leur différend par un combat singulier.

Ces quelques rapprochements entre Smollett et la littérature picaresque espagnole doivent s'arrêter là ; les limites de notre sujet ne nous permettent pas de faire plus qu'une ébauche de cette question des emprunts espagnols de notre auteur. Les

quelques exemples d'emprunts que nous venons de donner peuvent servir d'amorce à ceux qui voudraient étudier cette question, qui ne manque pas d'intérêt. Nous nous sommes borné à la lecture de quelques romans espagnols seulement, mais le peu que nous avons dit sur cette question suffit à démontrer que Smollett ne se contenta pas de s'inspirer de Lesage, qu'il alla puiser son inspiration jusque dans les vieux romans espagnols. Il fit renaître dans la littérature anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle l'esprit d'aventure qui, depuis la publication de *Lazarille de Tormes*, avait animé les romans réalistes espagnols. Il adapta le roman picaresque à l'usage de l'Angleterre. Ce changement, nous le verrons, ne se fit pas brusquement : il fallait que Smollett reçût de Lesage lui-même l'exemple concret de ce que devait être son propre roman.

L'Angleterre elle-même n'avait pu accepter le roman picaresque espagnol sans qu'il eût subi d'importantes transformations en France. Certes, le genre original, venu d'Espagne, avait eu beaucoup de succès dans l'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle, mais il n'avait suscité aucune imitation digne du nom de littérature. Au contraire, le roman réaliste français, à partir de Scarron et de Furetière, était en grand honneur au pays de Smollett, et lorsque ce genre atteignit son apogée dans *Gil Blas*, les imitations se mirent à se multiplier. C'est *Roderick Random* qui déclencha le mouvement. Tout en imitant *Gil Blas*, ce roman avait une tournure picaresque espagnole ; il ne négligeait pas non plus les romans réalistes français. Nous verrons plus loin l'influence, sur Smollett, de cette partie de la littérature française.

b)

On n'a pas manqué de nous suggérer l'hypothèse que la peinture des marins et de la vie maritime (ce qu'il y a de meilleur et de plus durable dans les romans de Smollett) est un effet de l'évolution inévitable que dut subir l'ancien esprit picaresque (l'esprit d'aventure) chez un Anglais...

Cette hypothèse repose sur le fait que la nation anglaise a toujours été, plus que la France ou l'Espagne, intéressée aux choses maritimes. L'Angleterre, étant une île, dépendait de la mer pour son commerce extérieur et pour sa richesse. La mer

la protégeait des invasions. L'Angleterre devait donc porter un grand intérêt à ce qui était pour elle une question de vie ou de mort. Or la littérature reflète des préoccupations et des sentiments nationaux. La peinture de la mer et des marins, et les questions maritimes, devaient donc inévitablement faire partie de la littérature anglaise.

Que le premier roman à peindre la vie maritime ait été anglais, cela semble tout naturel. Mais comment explique-t-on alors que l'Angleterre ait dû attendre jusqu'en 1748 avant de voir apparaître dans sa littérature la peinture de vrais marins et une vraie vie de bord ? Pourquoi les compatriotes de Drake, rendus si enthousiastes par la défaite de l'Armada de Philippe II d'Espagne et par le tour du monde de Drake lui-même, n'avaient-ils pas voulu connaître le genre de vie de ces hommes qui avaient, pendant un temps, établi la suprématie de leur pays sur mer ? Pourquoi Smollett fut-il le premier à introduire dans la littérature anglaise les marins qu'elle aurait dû peindre depuis si longtemps ?

La réponse à toutes ces questions semble être celle-ci : Smollett fut le premier écrivain à avoir cette expérience de la vie de bord qui est indispensable à qui veut peindre de vrais « lousps de mer ».

Nous ne croyons pas qu'écrivant un livre d'aventures, Smollett ait situé une partie de la vie de son héros sur mer parce qu'Anglais il était intéressé à celle-ci. Si Smollett mit des marins dans son premier roman ce fut l'effet d'un hasard. Nous avons dit qu'il s'était servi des événements de sa propre vie comme base de *Roderick Random* ; il ne fit que raconter naïvement sa vie de bord et peindre les marins qu'il avait connus. Rien de plus.

Il ne croyait peut-être pas avoir si bien réussi, mais la popularité de *Random* lui fit voir clairement que la peinture de ses marins, Bowling et Rattlin, avait agréablement surpris le lecteur, et avait eu un succès prodigieux.

Ce qui semble montrer mieux que toute autre preuve que Smollett crée ses marins tout simplement parce qu'il raconte sa vie et que ce sont des gens qu'il a connus, c'est la différence qu'il y a entre ses marins de *Roderick Random* et ceux de *Peregrine Pickle*. Bowling et Rattlin sont simples, humains, de

vrais hommes, tandis que Trunnion, Hatchway et Pipes sont plutôt des caricatures. C'est que Smollett avait créé ceux-là sans se rendre compte de sa réussite : en effet, leur fraîcheur et leur naïveté sont exquis, et ils ne sont eux-mêmes jamais ridicules. Mais voilà qu'en faisant son second roman, Smollett ne se souvint que trop de leur popularité, et, voulant créer d'autres marins qui pussent plaire autant qu'eux, il força un peu la note et donna aux personnages de Trunnion, Hatchway, et Pipes, une touche de caricature et de bouffonnerie ; heureusement il était, comme Dickens, passé maître dans l'art de la caricature, et il fit de Trunnion un homme moins foncièrement vrai, bon et bienveillant que Bowling, mais en même temps bien plus comique que celui-ci.

Disons, pour terminer, que les marins de Smollett ne sauraient être dans la tradition picaresque. Il est vrai qu'ils ont la même insouciance que les picaros, mais là se bornent les ressemblances. Bien qu'excessivement rudes et frustes, ils sont trop bons, trop simples, trop naïfs et trop braves pour ressembler aux fins matois qui ont pullulé dans les romans picaresques. Rappelons enfin que ce n'est pas quand Smollett a voulu renouveler la pure tradition picaresque qu'il a été le plus heureux, — ce n'est que lorsqu'il eut abandonné ce genre qu'il réalisa son chef-d'œuvre, *Humphry Clinker*.

## 2.

Nous avons étudié les rapports entre Smollett et la littérature picaresque espagnole et essayé de définir la part qu'il faut faire, dans ses romans, à l'esprit purement picaresque. Voyons maintenant ce que Smollett a retenu de sa lecture des romans réalistes français, ce qu'il a pris dans les ouvrages des précurseurs de ce Lesage dont il s'est affirmé l'imitateur.

Les romans réalistes français sont en général beaucoup plus humains que les romans picaresques espagnols : avec peut-être un peu moins de vigueur ils ont plus d'amabilité et de bienveillance. Ils n'offrent pas, pour unique attrait, une satire de la société vue à travers les yeux d'un escroc désabusé et insensible ; mélangeant le bien et le mal, ils donnent de la vie un tableau plus vrai et plus large. Ils démontrent surtout que la vie

ne consiste pas à vivre uniquement aux dépens des autres. Ils prêtent de l'importance à la classe bourgeoise, et à des sentiments, tels que l'amour, que les picaresques espagnols avaient négligés. Enfin ils présentent comme héros, non pas des larrons achevés, mais des hommes qui n'ignorent pas ce qu'est la bonté, la clémence, la générosité et la reconnaissance. De tels romans, et de tels héros, infiniment plus sympathiques et plus vrais que les romans et les héros espagnols, ont donc tout naturellement un grand attrait pour Smollett.

Evidemment nous ne savons pas si tous ces romans étaient connus de Smollett. Certains d'entre eux, tels que le *Roman satyrique* de Jean de Lannel ou le *Gascon extravagant* de du Bail, devaient être fort rares, car ils n'avaient eu qu'une ou deux éditions dans les quelques années qui suivirent leur publication, et ensuite étaient tombés dans un profond oubli. Même s'ils avaient eu quelque popularité, ces romans, écrits dans un style médiocre, ne pouvaient avoir que très peu d'influence.

Du *Baron de Faeneste* d'Agrippa d'Aubigné (1617) (1), le premier roman picaresque français, Smollett semble n'avoir pris que quelques idées. Cette suite de dialogues hétérogènes, contenant une foule d'allusions à la religion et au régime intérieur de la France, avait peu d'intérêt pour un romancier anglais. Aussi Smollett semble-t-il n'avoir retenu de *Faeneste* que le souvenir de trois personnages, dont deux font partie des petites anecdotes racontées au cours des entretiens de Faeneste, d'Enay, et de Beaujeu. D'abord, c'est probablement dans le caractère de Faeneste que Smollett a surtout remarqué la fanfaronnerie qui est censée être le partage des Gascons (2). Voilà peut-être pourquoi le vieux soldat plein de vantardise qui bat Roderick en duel, et qui ensuite raconte sa victoire avec « beaucoup d'exagérations et de gasconnades », est un Gascon (3). Il est à remarquer que, d'après le Dictionnaire d'Oxford, Smollett est le premier Anglais à écrire le mot *gascoon* (4) au sens de vantard ; il

---

1. Agrippa d'Aubigné. *Aventures du Baron de Faeneste*. (Revue par P. Mérimée). Paris, 1855, in-16°.

2. *Ibid.*, voir p. 135.

3. R. R. II, 177.

4. Smollett fait rimer ce mot avec *buffoon*, voilà ce qui en explique l'orthographe (Voir la chanson de Harriet dans les *Représailles*).

est aussi le premier à employer le mot *gasconade* en anglais.

Dans *Faeneste*, Beaujeu parle d'une certaine Mme de la Varenne (1) qui substitue invariablement des termes de cuisine à des mots qu'elle ne connaît pas. Elle dit « épinard » pour « épigramme », « macaronades » pour « mascarades », « nappe immonde » pour « mappemonde », les « morues » pour les « Moluques », une « galimafrée » pour un « galimatias » et une « capilotade » pour une « capitulation ». Smollett s'est peut-être souvenu de ces confusions comiques lorsqu'il créa une Mrs Gobble (dans *Greaves*), qui en fait de semblables. Cela est intéressant, car cette Mrs Gobble semble être l'ancêtre, à son tour, de Mrs Malaprop (2).

Le troisième personnage de d'Aubigné dont Smollett se serait souvenu est un escroc bien extraordinaire (3), mais dont le type est assez commun à la littérature picaresque. C'est un homme qui s'habille de la façon la plus étrange, et qui feint un air rustre pour mieux duper les gens aussi peu pénétrants que Faeneste. Il prétend ignorer les cartes et surtout le lansquenet, tout comme Sir Stentor. Mais à la fin, il fait si bien qu'il fait perdre à Faeneste et ses amis tout l'argent qu'ils ont. Evidemment Sir Stentor, qui est un des mieux réussis parmi les personnages secondaires de Smollett, n'est pas seulement inspiré du personnage de d'Aubigné : il doit beaucoup au Squire Western de Fielding, et certaines particularités de l'épisode dans lequel il figure sont identiques à une autre histoire semblable — que nous verrons plus loin — du *Page disgracié* de Tristan l'Hermite.

Les rapports entre Smollett et *Faeneste* sont donc très minces. Avec *Francion* (4), de Sorel, le roman réaliste qui suivit immédiatement, Smollett a cependant plus de ressemblances. Ses héros, et surtout Peregrine, s'ils n'ont pas le caractère d'un Francion, ont au moins des aventures qui ressemblent étrangement aux siennes. Comme Francion, Peregrine est très fier, et

---

1. D'Aubigné, ouv. cité, p. 318.

2. Mrs Malaprop (« mal à propos ») est un personnage très connu des *Rivaux* de Sheridan.

3. D'Aubigné, ouv. cité, 4<sup>e</sup> partie, ch. 15.

4. Sorel. *Francion*, éd. E. Roy, Paris, 1924-1931, 4 vol. in-16<sup>e</sup>.

peut difficilement endurer qu'on le réprimande. Au collège, l'un et l'autre font subir plusieurs tracasseries à leur maître. Peregrine fait croire à Jolter que la servante du logis est amoureuse de lui, et lorsque le pédant, se fiant à cette nouvelle, s'aventure une belle nuit dans la chambre de sa dulcinée, il ne rencontre dans le lit de celle-ci que Pipes, qui s'y était mis par ordre de son jeune maître (1). Puis un soir, Peregrine, qui se trouve avec Jolter dans une docte compagnie, pousse tous les convives à s'enivrer et à commettre toutes sortes d'extravagances. Il les persuade tous de sortir en bande, les brouille avec le guet et par conséquent les fait battre comme plâtre. Le lendemain Jolter, qui a acquis dans cette bagarre deux yeux au beurre noir, est l'objet de vives admonestations de la part du Principal du collège (2). Francion, lui, dit à son maître Hortensius qu'il est aimé de Frémonte, la fille d'un avocat, et cela le rend excessivement coquet. Francion, qui est d'intelligence avec la demoiselle, achève de persuader son maître d'inviter celle-ci, avec quelques amis, à venir prendre une collation chez lui. On mange et boit, Hortensius s'enivre, et pendant qu'il racle une basse de viole pour la délectation de ses convives, ceux-ci s'enfuient, après lui avoir fait commettre toutes sortes de singeries. Pensant que ses invités vont revenir, Hortensius continue toujours à jouer, accompagné par un « vielleux » ; mais le vacarme que font ces deux musiciens est si effroyable que le Principal du collège, passant à ce moment-là dans la cour, monte chez Hortensius et le réprimande assez sévèrement pour s'être enivré (3).

Francion et Peregrine, tout en aimant, l'un Naÿs, l'autre Emilie, se croient permis de faire la conquête de bien d'autres femmes. Ils ont de plus un autre trait commun : ils se plaisent à « châtier les sottises », à « rabaisser les vanités » (4) et à se moquer de l'ignorance des hommes. Peregrine, à Bath, s'attaque avec Gauntlet aux filous de cette ville ; Francion, devenu l'ami

---

1. Cet épisode ne se trouve que dans la première édition de *Pickle* (1751). Smollett le supprima lors de la deuxième édition définitive de 1758.

2. P. P. I, ch. 16.

3. Sorel, ouv cité, II, p. 20.

4. *Ibid.*, vol. II, p. 136.

d'un grand seigneur, Clérante, passe son temps à bafouer journallement des « gens de justice, de finance et de trafic ».

On a reproché à Smollett toutes les scènes de mystifications qu'il aime tellement, mais en cela il ressemble bien aux romanciers réalistes français qui font grand usage des scènes de ce genre, et nul plus que Sorel. Peregrine lui-même n'a jamais joué de tour aussi osé que celui où Francion et Raymond font accroire au pédant Hortensius qu'il vient d'être nommé roi de Pologne...

Un ou deux épisodes dans *Francion* en rappellent d'autres chez Smollett. Jenny, la courtisane qui voyage avec Roderick dans la diligence de Newcastle à Londres, ayant demandé en réparation cent guinées de l'usurier Isaac, qui l'a, dit-elle, violée pendant son sommeil, accepte enfin, après avoir marchandé, un vingtième de cette somme. Francion, lui, dans les mêmes circonstances, marchande avec une femme, qui exige de lui une somme exorbitante pour avoir été sa maîtresse pendant quelque temps. Elle se voit ainsi obligée de rabattre son prix des trois-quarts.

L'idée qu'a Smollett de faire raconter par une courtisane l'histoire de sa vie, c'est-à-dire de sa déchéance, si elle n'est pas prise de la *Célestine*, vient peut-être de l'histoire que raconte la vieille Agathe à Francion et à Raymond. L'histoire de Miss Williams rappelle certainement l'une et l'autre, par sa profusion de détails nauséabonds. Cependant Smollett ne donne pas au récit de Miss Williams le ton plein d'insouciance et le dénouement plus « naturel » qu'on voit dans le roman espagnol et dans l'histoire d'Agathe. Anglais et moraliste, il préfère réhabiliter sa courtisane, et — bizarrerie de goût — la placer enfin comme suivante auprès de la pure Narcissa !

Le récit de ce qui rebute Roderick, lorsqu'il est embrassé par la vieille duègne, est presque identique à celui dans lequel Francion raconte sa propre répugnance, lorsqu'il découvre que sa compagne de lit n'est pas une jeune soubrette mais bien une vieille servante. C'est dans les discours pédants que tient Hortensius à Frémonde que Smollett aurait pris l'idée de la lettre extravagante qu'Emilie croit avoir reçue de Peregrine, et qui est d'un magister de village. Enfin l'on voit dans *Francion* un poète qui ne pense jamais à ce qu'il fait, et qui, à la table d'un grand seigneur, crache sur son assiette et jette par terre un

morceau de viande. Cela fait penser à la tante de Narcissa, poète elle aussi, qui crache dans sa tabatière et se frotte le nez avec son bonnet (1).

Malgré les quelques scènes et personnages que Smollett semble devoir à *Francion*, ce roman n'a eu sur lui aucune influence générale. Bien que Sorel ait été le premier à donner de la dignité au roman réaliste, bien qu'il ait eu de l'originalité dans son œuvre, il n'a rien écrit qui n'ait pu être amélioré par d'autres par la suite. Sa façon de s'exprimer est gauche et imparfaite, et son style lourd. Il a cependant l'avantage de nous présenter un héros relativement sympathique, qui a une certaine dignité, et dont les faiblesses ne sont pas des déchéances. Mais *Francion* est loin d'être un autre *Gil Blas*, et sa personnalité n'est pas assez fortement accusée pour s'imprimer aisément dans notre souvenir. A côté du héros de Lesage il a l'air bien insignifiant. Il est naturel qu'il n'ait pas intéressé Smollett davantage.

Le *Page disgracié* de Tristan l'Hermite (1643) (2) a aussi quelques ressemblances avec les romans de Smollett. D'abord, la jeunesse du Page ressemble un peu à celle de Roderick. Ces deux héros ont une jeunesse turbulente et assez remplie d'actions peu édifiantes. Ils ont des démêlés avec des maîtres d'école : un des amis du Page, voulant le défendre contre son maître, casse les dents de celui-ci d'un coup de poing. Roderick, lui, pour se venger du pédant qui lui fait subir toutes sortes d'indignités, lui lance une pierre et lui fracture la mâchoire. Après avoir quitté le lieu où ils ont passé leur jeunesse, ils voyagent et ont une foule d'aventures. Le Page devient maître de français et ensuite écuyer d'une jeune Ecossaise qu'il aime du premier coup et qui tombe amoureuse de lui par la suite. Cela arrive aussi à Roderick, qui est laquais auprès de Narcissa. Les deux héros sont jaloués par des valets de chambre. Plus tard ils déclarent à leurs maîtresses leur grand amour, et se disent gentilshommes, ce qui achève la conquête des deux jeunes filles. Le Page jouit de son amour pendant quelque temps ; mais un beau jour il se

---

1. La Bruyère dit de Ménalque ( *De l'Homme*, éd. Nelson, p. 345) : « dans une chambre où il est familier, (il) crache sur le lit et jette son chapeau à terre en croyant faire tout le contraire ».

2. Tristan l'Hermite. *Le Page disgracié*, etc. Paris, 1667 (2<sup>e</sup> éd.), 2 vol. in-12<sup>o</sup>.

voit accusé, par le laquais qu'il a battu en duel, d'être un espion et de comploter contre la vie de ceux dont il est le serviteur, au profit de certains de leurs parents. Il est enfermé dans une tour, mais la confidente de sa maîtresse le fait s'évader. Il est caché par une vieille dame, la mère de la confidente. Il s'enfuit enfin en Norvège, et, comme malgré lui, devient marchand pour un temps, et s'enrichit à vendre des pelleteries. Roderick, lui, sauve sa Narcissa de la brutalité de Sir Timothy Thicket, et par crainte de la vengeance de celui-ci, doit s'enfuir. Une vieille dame nommée Sophie, qui l'avait déjà sauvé d'une mort certaine, le fait échapper à ceux qui le poursuivent. Après de nombreuses aventures en France, à Londres et à Bath, il part pour les Indes Occidentales et s'enrichit par la traite des nègres.

A part ces affinités entre les aventures de Roderick et du Page, on remarque deux petites scènes et un personnage qui semblent être communs aux deux livres. La défection des élèves amis de Peregrine, leurs randonnées en campagne et leurs batailles avec les campagnards rappellent des épisodes semblables dans l'histoire du Page. Lorsque Smollett fait écrire à Peregrine dans le journal de Jolter : « J'eus le plaisir de me saouler » (1) il pense peut-être au Page, qui avait écrit dans le livre d'un peintre sous le portrait de celui-ci, qui par fausse modestie n'avait pas voulu se nommer : « Cretôle fils de..., le plus grand sot qui soit en France » (2).

Tristan nous fait le portrait d'un vieux soldat, qui, trouvant démodés le manteau et la selle du Page, veut lui en donner d'autres qui ont eu au moins cinquante années d'usure, et sont tout mangés aux vers. Cet original a probablement suggéré à Smollett un personnage semblable, le capitaine Minikin, que Ferdinand rencontre en prison, et qui, considérant ses propres vêtements comme étant à la mode, critique ceux de Ferdinand, qui sont cependant du dernier goût.

Enfin Sir Stentor Stile (dans *Fathom*) que nous avons comparé plus haut à un personnage de *Faeneste*, semble tenir encore davantage d'un Polonais que Tristan met en scène. Fort drôle-

---

1. P. P., II, 219.

2. Tristan l'Hermite, ouv. cité, II, ch. 25.

ment habillé, ce Polonais contrefait le rustre et ne cesse de vociférer, tout comme Sir Stentor, au moindre petit accident qui lui arrive. Il prétend être ivre, comme le soi-disant *squire* de Smollett, pour détourner la méfiance du Page, mais finit par gagner tout l'argent de celui-ci. (1).

Le *Page disgracié* ne ressemble au premier roman de Smollett que par le fait que Tristan, comme Smollett, raconte en partie sa propre vie. La partie du livre qui traite du grand amour du Page rappelle celle où Roderick devient amoureux de Narcissa. Les mêmes hésitations de la part des héros, les mêmes sentiments qu'ils témoignent à l'égard de leurs maîtresses, leurs serments de fidélité qui ne sont pas à l'épreuve des regards séducteurs d'autres femmes, tout cela semble suggérer une influence passagère de Tristan sur Smollett. Roderick s'étudie moins que le Page, il est moins sensible que celui-ci, mais il lui ressemble par son goût pour les tours méchants et les petites cruautés, qu'on ne trouve nulle part chez Lesage.

L'influence du *Roman comique* (2) sur Smollett a été considérable. Elle s'étend sur tous ses romans depuis *Random* (1748) jusqu'à *Clinker* (1771). Elle est générale et la plupart du temps on la sent plutôt qu'on ne la voit. Comme Scarron, Smollett excelle surtout dans l'art de conduire un récit, d'en ordonner le mouvement et la suite des circonstances. Les deux auteurs soulignent les traits caractéristiques de leurs personnages d'une façon vive et dégagée ; ils les poussent dans l'action avec entrain. Ils ont un goût démesuré pour les bagarres, les coups de poing, les mystifications ; à bien des scènes en elle-mêmes assez désagréables ils ont apporté un comique souvent irrésistible, un rire large et franc, une énergie endiablée. Le cul-de-jatte cloué sur son fauteuil, par le fait même qu'il ne peut pas se remuer, se plaît à imaginer des scènes où il y a une dépense prodigieuse d'énergie ; chez Smollett ces mêmes scènes sont naturellement l'effet de son tempérament énergique.

On remarque, chez l'un et chez l'autre, un grand penchant

---

1. *Ibid.*, II, ch. 11.

2. Scarron. *Le Roman Comique*. Paris, Tallandier, s. d., 2 vol. in-8°.

à la caricature. Ils se plaisent surtout à faire des personnages bizarres et burlesques. Chez Scarron cela est peut-être une revanche sur la nature humaine ; il se console de sa laideur en mettant les gens en de ridicules postures. Sa verve malicieuse, comme la misanthropie de Smollett, aime par-dessus tout à se moquer des gens ridicules. L'exagération comique est le fort de l'un et de l'autre : la Bouvillon, une des plus grosses femmes de France, ressemble à bien des harengères des romans de Smollett ; Mlle de la Rappinière qui « n'avait mouché de chandelle avec ses doigts que le feu n'y prit » (1) pourrait bien être la sœur de Grizzle Pickle et de Tabitha Bramble, qui sont aussi sèches qu'elle. L'humeur satirique chez Smollett, comme chez Scarron, fausse beaucoup les traits, et tel personnage qui ne devrait être que ridicule est trop souvent grotesque.

Malgré toutes ces ressemblances générales entre Smollett et Scarron, il y a très peu d'emprunts directs de la part de Smollett. Cela vient surtout du sujet et du plan peu communs du roman de Scarron : l'absence d'un héros principal le met à part dans la littérature réaliste du temps. Un personnage, La Rancune, a peut-être suggéré à Smollett celui de Cadwallader ; « malicieux comme un vieux singe et envieux comme un chien » (2), il est d'une médisance et d'une humeur querelleuse qui ne tarissent pas. Il ne vit que pour se moquer du monde.

Smollett semble avoir pris l'idée de la situation respective de Renaldo et de Monimia à celle qui existe entre Destin et Mlle de l'Etoile. Dans les deux cas, l'histoire est rapportée par le héros lui-même. Destin a connu l'Etoile et sa mère à Rome. Il les rencontre à nouveau en France, et leur vient en aide avec une si grande franchise que la mère, en mourant, remet sa fille sous sa protection. Renaldo, lui, est maître de musique de Seraphina (Monimia) en Espagne. Il est aimé d'Antonia, la mère de celle-ci. Plus tard, lorsque les trois ont échappé à la fureur jalouse de Don Diego de Zelos, et qu'ils se sont retirés en Angleterre, Antonia meurt en exhortant Renaldo à avoir soin de sa fille.

---

1. *Ibid*, I, 17.

2. *Ibid*, I, 21.

Un ou deux autres petits épisodes de Smollett semblent avoir leur origine dans le *Roman comique*. Roderick et Strap ont une peur horrible en voyant pendant la nuit un grand corbeau venir se percher sur le pied de leur lit ; dans le *Roman comique*, c'était un chien qui avait fait peur à La Caverne et à l'Etoile, et qui par des soupirs leur avait fait croire à un revenant. Lorsque Roquebrune monte à cheval devant une nombreuse assistance, son haut de chausses se détache et tout le monde ne peut s'empêcher de voir... précisément ce qui choqua Tabitha Bramble et Win Jenkins lorsque le même accident arriva à leur postillon, Humphry Clinker.

Peregrine, débarquant à Calais, ne peut empêcher que de nombreux porteurs enlèvent ses malles ; la même chose était arrivée à Destin, lorsqu'il débarqua à Orléans avec Léonore et Mlle de La Boissière, et qu'une trentaine de porteurs s'emparèrent de ses effets, que quatre ou cinq hommes auraient pu porter facilement. Enfin, les malentendus qui se produisent la nuit dans l'auberge où Roderick et Strap sont couchés rappellent bien ceux qui proviennent de la courte absence nocturne de Mlle de La Rappinière du lit conjugal (1).

Si Smollett n'a pas su mettre dans son œuvre toute la gaité et la verve de Scarron, il l'a suivi de près, cependant, dans son réalisme. Il a appris du romancier français la valeur du portrait et surtout de la caricature : Smollett n'aurait peut-être jamais pu donner à un Trunnion, un Pipes, une Tabitha Bramble ou une Grizzle Pickle, tout le relief qu'ils ont si Scarron ne lui avait pas, dans son *Roman comique*, donné l'exemple.

L'influence de Furetière sur Smollett ne peut se comparer à celle de Scarron. Le *Roman bourgeois* (2), avec ses sujets restreints, son caractère haché, son absence de plan, ne pouvait offrir à notre auteur que peu de choses intéressantes. Aussi Smollett n'y a-t-il emprunté que l'idée de la lettre bizarre que Gamaliel Pickle écrit à Sally Appleby, et le caractère d'un personnage, Farmer Prickle. La lettre applique au langage du cœur des termes commerciaux ; elle a été suggérée à Smollett par les

---

1. *Ibid*, ch. 4.

2. Furetière. *Le Roman bourgeois*. Avec notes par Ed. Fournier. Paris, 1854, in-18°.

lettres d'amour que Jean Bedout et Belastre avaient écrites à Collantine, et qui sont farcies de comparaisons et de métaphores empruntées au langage commercial de l'imprimerie et à celui de la jurisprudence. Farmer Prickle, l'un des personnages de *Greaves*, a un caractère qui est sans doute inspiré de celui de Collantine. Il est si chicanier qu'il a plaidé une trentaine de fois avec deux succès seulement, et il voudrait bien se faire frapper par Sir Launcelot afin de pouvoir lui intenter un bon procès.

Pour les portraits, Smollett tient plutôt de Scarron que de Furetière, car la caricature lui est chère. On trouverait aisément dans l'œuvre de Smollett des pendants à presque tous les personnages de Scarron, mais rien qui puisse correspondre à ceux de Furetière. Smollett décrit à peu près toutes les classes de la société ; des « La Rappinière », des « Ragotin », des « La Rancune », vont et viennent dans ses romans, mais pas une « Javotte » ou un « Jean Bedout ». Des milieux tels que celui où se meuvent les Vollichon sont inconnus dans ses romans. Cependant il décrit aussi bien que Furetière la vie prosaïque de tous les jours, mais ce n'est qu'en passant ; il n'en fait pas, comme le romancier français, le sujet de son roman entier. C'est, si l'on veut, son énergie et son amour de l'action qui en sont cause. Roderick ne reste pas chez Crab pour décrire plus longuement ce qui arrive dans ce milieu crasseux, mais avec ses hardes dans sa besace il s'en va au hasard sur la route de Londres. Il rencontrera encore de tels milieux, mais il ne s'y arrêtera pas davantage.

Smollett a, en commun avec Furetière, un trait désagréable : ses allusions désobligeantes à des personnes de son temps. Il n'a pas ménagé Lyttleton et Garrick plus que Furetière n'avait épargné Benserade, Boisrobert, Ninon de Lenclos, Mlle de Scudéry et Pellisson ; il a attaqué Fielding (1) comme Furetière avait ridiculisé Charles Sorel, et s'est tout naturellement fait plus de tort qu'à sa victime.

Smollett ressemble surtout à Furetière par l'absence, chez lui, de cette bonne humeur qui est le caractère essentiel de l'ouvrage de Scarron. Il lui ressemble aussi par sa crudité de langage, par

1. Dans : *A Faithful Narrative, etc.* By Drawcansir Alexander (pseud.). London, 1752, in-8°.

l'indélicatesse de certaines allusions, par sa grossièreté parfois choquante. Heureusement il n'a pas ces hadinages, ces niaiseries pitoyables, ces turlupinades qu'on rencontre trop souvent dans le *Romans bourgeois*, et il rachète son humour quelquefois lourd et plat par un don de narration leste et rapide, qui ne se voit nulle part chez Furetière. Les deux auteurs ont enfin cette affinité importante : leurs romans manquent de sensibilité, de bonté, d'humanité. Cette déficience leur donne une place moins importante dans l'histoire de la littérature.

Nous voyons donc que dans l'ensemble l'influence du roman réaliste français sur Smollett est d'abord une question de détails. *Faeneste*, *Francion*, le *Page disgracié*, le *Roman comique* et le *Roman bourgeois* semblent tous avoir fourni à Smollett quelques scènes, quelques personnages, plusieurs idées. En ce qui concerne les trois premiers, cependant, leur influence sur Smollett n'est pas allée plus loin. On peut même affirmer que s'ils n'avaient jamais existé, les romans de notre auteur n'en seraient pas moins les mêmes, sauf peut-être quelques petits changements. Quant à Furetière, il a probablement montré à Smollett l'importance d'un sujet approfondi, et la vérité de ce réalisme poussé qui réussit si bien à dégager l'atmosphère des « intérieurs ». Il a, en outre, comme nous l'avons vu, beaucoup de traits en commun avec notre auteur, mais que nous ne pouvons qualifier du nom d'influences.

Mais l'auteur français qui a eu, avant Lesage, le plus d'influence sur Smollett, c'est assurément Scarron. Point n'est besoin d'ajouter à ce que nous avons dit sur cela. Smollett a, dans ses romans, quelque chose de Scarron et de Lesage, un mélange qui aurait été intéressant et même fructueux si l'auteur anglais lui-même avait eu plus d'humanité et de bonne humeur, s'il avait été plus objectif dans sa méthode d'écrire et moins ouvertement « moral ».

---

## CHAPITRE II

### Smollett et Lesage

---

1. La morale chez Smollett. — Sa critique de Lesage. — Sa satire. — *Random*, par la méthode, diamétralement opposé à *Gil Blas*. — Smollett romancier.
2. Son imitation de *Gil Blas*. — Différences entre Roderick et *Gil Blas* : leur caractère, leur vie.
3. Les emprunts.
4. La peinture des mœurs et la satire de la société.
5. L'influence de Lesage sur les cinq romans de Smollett.
- 6 Conclusion. Smollett fier de ses affinités avec Lesage.

#### 1.

Smollett prit *Gil Blas* pour modèle — nous l'avons dit — parce que le héros de Lesage était le plus grand et le plus sympathique des picaros. C'est par sa vérité même que le personnage de *Gil Blas* s'était recommandé à notre auteur : ses aventures et son caractère étaient si naturels et si dignes de foi qu'ils éclipaient d'un seul coup ceux de tous les héros des autres romans picaresques. Surtout, *Gil Blas* s'améliorait un peu durant le cours de son histoire, et finissait sa vie, non pas comme un Lazarelle de Tormes ou un Guzman d'Alfarache, mais en honnête homme, jouissant avec sa femme, ses enfants, et son fidèle serviteur, d'un bonheur bien gagné et d'une vie paisible à la campagne. Ainsi Smollett, attiré d'abord par l'excellence de *Gil Blas*, trouve cependant que la vraie valeur de ce roman réside dans sa morale. Il l'élève, à ce point de vue, infiniment au-dessus de tous les romans réalistes antérieurs. Cependant, notre auteur considère que Lesage ne prend pas au sérieux son métier de moraliste. C'est une faute grave : on ne badine pas avec la morale !

Pour comprendre ce raisonnement de Smollett, il faut tenir

compte de sa nationalité, de sa religion, et de son caractère. Anglais, malgré sa profession de foi de citoyen du monde, Protestant, malgré l'absence quasi-complète, dans ses romans, d'aucune considération religieuse, Smollett a la gravité d'un Anglais et d'un Protestant devant les problèmes moraux et vis-à-vis des règles de conduite. Puis, avec sa misanthropie, son goût pour la satire, et son instinct combatif, il lui est impossible d'adopter une philosophie purement objective de la vie et de se tenir à l'écart des événements qu'il raconte. Il ne peut s'empêcher de prendre parti en toutes choses : c'est ainsi qu'il ne comprend point que Lesage puisse parler de son héros avec un tel désintéressement et un détachement aussi complet.

De l'avis de Smollett, Lesage n'a donc pas suivi la bonne méthode, qui eût été de faire son roman aussi moral que possible. *Gil Blas* montre l'inutilité et le ridicule du vice, mais le ton objectif risque, par son indifférence apparente, de ne pas intéresser suffisamment le lecteur. Or comment celui-ci peut-il retirer tout le bien possible d'une histoire en elle-même morale s'il ne prend pas fait et cause dans cette histoire ?

Lesage invite le lecteur à *constater* ; mais cela ne suffit pas, et Smollett fera, par conséquent, appel à ses passions. D'après ce qu'il dit dans sa préface de *Roderick Random* (1), la situation idéale est atteinte, pour tout romancier moraliste, lorsque le lecteur se sent vivement intéressé au sort du héros, et sympathise avec lui dans la mauvaise fortune. Puis quand l'indignation du lecteur aura été soulevée contre les mauvaises gens qui sont responsables de la détresse du héros, quand il sentira plus que jamais le contraste qui existe entre la vertu déconfitée et le vice insolent, c'est alors que sa mémoire retiendra tout ce qui aura frappé son imagination, et que son cœur en sera amélioré.

Smollett, à l'encontre de Lesage, tâche donc d'émouvoir le lecteur en lui imposant de partager les sentiments de son héros. Mais il s'y prend d'une façon assez bizarre, car au lieu de rendre Roderick plus sympathique par ses actions, il essaie d'en faire uniquement un objet de compassion. Pour créer plus sûrement encore cet état d'esprit chez le lecteur, Smollett accable son

---

1. p. XXXIX.

pauvre héros d'une quantité de disgrâces et de revers de fortune, si bien que Roderick lui-même s'écrie : « Ma vie n'a été qu'une série de peines ! » (1) et plus loin : « Mon histoire n'est qu'une énumération de malheurs » (2).

Smollett est persuadé, cependant, qu'il ne pourra susciter chez le lecteur une sympathie absolue pour son héros qu'au prix de la vérité et de la créance absolues de l'histoire qu'il raconte. Il dit dans sa préface de *Roderick Random* :

« Les disgrâces de Gil Blas sont en général telles qu'elles provoquent l'hilarité plutôt que la compassion ; il en rit lui-même ; et le passage de la détresse au bonheur, ou du moins à la tranquillité, est pour lui si rapide que le lecteur n'a pas le temps de le plaindre, ni lui-même de connaître l'affliction. Ce procédé, à mon avis, non seulement s'écarte de la vraisemblance, mais tue chez le lecteur cette généreuse indignation qu'il devrait ressentir contre le caractère sordide et vicieux du monde » (3).

Cette citation est importante. Elle montre, d'abord, que Smollett est réaliste, qu'il veut donner l'illusion de la réalité, surtout pour faciliter sa tâche : prévenir le lecteur en faveur de son héros. Mais pourrait-on soupçonner Smollett, d'après ce que nous savons de son caractère, d'être bienveillant à ce point, sans aucune arrière-pensée, simplement par amour pour son héros ? Non ; Smollett considère que la méthode de Lesage est non seulement peu naturelle, mais qu'elle empêche le lecteur de ressentir une « généreuse indignation » contre les méchancetés du monde. Il dit plus loin, dans la même préface : « J'ai essayé de représenter le mérite modeste luttant contre toutes les difficultés auxquelles un orphelin sans amis est exposé par son propre manque d'expérience aussi bien que par l'égoïsme, la jalousie, la malice et la basse indifférence de l'humanité ».

On voit donc clairement que Smollett se propose, en écrivant son roman, de rendre le vice odieux aux yeux de ses lecteurs. Ceux-ci, sympathisant avec son héros, n'en auront que plus d'antipathie pour les ennemis de celui-ci, et cela servira admirablement la cause de la satire, car l'auteur pourra ainsi déverser

---

1. R. R. II, p. 27.

2. R. R. III, p. 116.

3. Préface de R. R., p. XLI.

toute sa haine sur les personnages qu'il aura déjà désignés au lecteur comme mauvais. Et comme le pauvre Roderick sera persécuté par presque tout le monde, la satire deviendra, chez Smollett, universelle.

Il y a naturellement, pour cette satire, une raison personnelle : Smollett veut, en quelque sorte, se venger de la société, qu'il tient responsable des échecs qu'il a essayés comme Ecos-sais, comme dramaturge, comme médecin. On voit jusqu'à quel point sa satire est personnelle lorsque l'on considère qu'il attaque le plus souvent les gens, les professions, et les milieux qui l'ont le plus fait souffrir et qui ont le plus profondément blessé son amour-propre : les habitants de la grande ville de Londres, les directeurs de théâtre, les patrons, les autorités militaires et navales, les médecins, les avocats, etc. La vie l'a aigri, et il en est resté rancunier et susceptible. La satire est donc chez lui une sorte de seconde nature. En même temps il est un réaliste, et se plaît à arracher le masque des apparences pour montrer, dessous, la vérité toute nue, chose trop souvent vile et repoussante. Et il tâchera autant que possible de soulever chez le lecteur une haine *active* contre les méchancetés du monde.

Smollett, en écrivant son premier roman, partira donc d'un point de vue diamétralement opposé à celui de Lesage. Il substituera à la passivité de celui-ci une activité fébrile. En opposition à un Gil Blas souriant il tâchera de créer un Roderick sérieux. Aux aventures nombreuses du héros de Lesage, aux coups de fortune brusques et peu naturels qui changent en quelques secondes la vie de celui-ci, il opposera une suite d'aventures moins hachées, mieux enchaînées, qui ne sentiront en aucune façon un procédé d'auteur, mais qui auront l'air d'avoir été vécues. Enfin, au lieu de rendre son roman moral en faisant constater, comme Lesage, combien le vice est inutile et ridicule, Smollett s'érigera en moraliste militant et montrera le visage hideux du mal, pour le faire haïr.

Ces intentions étaient en elles-mêmes louables, mais il fallait un écrivain autre que Smollett pour les mettre en pratique. Il n'avait pas le caractère et la sensibilité nécessaires pour réussir le roman modèle qu'il aurait voulu écrire. Son énergie, cette faculté admirable qui est restée malgré tout son trait le plus

caractéristique et qui de notre temps fait la principale valeur de ses livres, est cependant ce qui rend ses défauts encore plus perceptibles. Smollett est agressif de nature ; en même temps il n'a que peu de sensibilité. Mais on s'apercevrait moins de ces défauts si son énergie dominatrice ne nous y forçait pas. Il ne veut rien laisser en repos. Il remue les bas-fonds de la société ; il nous oblige malgré nous à remarquer les appétits grossiers et les ignobles vices du rebut de l'humanité. De sa façon sérieuse de traiter les choses — surtout les choses grossières et sans distinction que viennent fausser les manquements de son caractère — il ne peut, le plus souvent, résulter chez le lecteur qu'un sentiment de dégoût et d'aversion. Chez Lesage, le trait le plus caractéristique, c'est la discrétion. Tout est tempéré, et cette modération exclut tout ce qui pourrait nous choquer. Chez Smollett, au contraire, la discrétion est inconnue, et l'on a très souvent l'impression, en lisant ce fougueux romancier, qu'on est admis à partager des secrets intimes que ses personnages auraient voulu cacher. Smollett n'a presque rien de vague ou de général : il dit tout avec une franchise désarmante qui, ne cessant d'être grossière et inconvenante, produit chez le lecteur un sentiment de malaise et de déplaisir. Trop souvent on est tenté en lisant ses romans de se dire : « Cet homme ne saurait m'être sympathique ».

Avec son caractère, son manque de retenue, sa satire et ses procédés d'écrivain, Smollett ne devait pas créer, dans ses romans, une atmosphère bien sympathique. En effet, on pourrait presque dire que — sauf ses héroïnes, qui ne sont que des fantoches et ne comptent pas — il n'y a pas de personnages dans ses romans (exception faite pour *Humphry Clinker*) qui n'aient quelque travers, et qu'on pourrait sincèrement aimer. Son héros Roderick, qui à bien des égards est une projection de Smollett lui-même, n'a absolument rien de recommandable. Il est curieux que ce soit précisément ce personnage, que Smollett avait voulu nous rendre sympathique, qui nous plait le moins dans son premier roman. Homme moyen, Roderick a des défauts que nous ne saurions pardonner, et des qualités qui sont presque repréhensibles. Modeste mérite ! -- il y aurait là matière à faire rire si ce n'était qu'en riant on se moquerait de quelque chose de beau, de fin et de délicat qu'il ne fut pas donné

au pauvre Smollett de posséder. Roderick, avec son modeste mérite, n'a pas le pouvoir d'intéresser le lecteur et encore bien moins de gagner sa sympathie. Heureusement, s'il n'intéresse guère, il rencontre des gens intéressants; n'étaient ceux-ci, le roman de Smollett ne serait plus lu maintenant.

Smollett, nous l'avons dit, a voulu faire un roman tout à fait vraisemblable et naturel, en opposition aux aventures de *Gil Blas*, où il trouvait des changements trop rapides et des contrastes déconcertants. Il considère comme non naturels les brusques revers de fortune de *Gil Blas*, et la facilité incroyable avec laquelle celui-ci va d'emploi en emploi. La vie de Roderick sera plus égale, c'est-à-dire que ce héros (qui doit soulever la compassion) ne subira durant son histoire que des échecs. Mais il faudra un jour que son modeste mérite d'homme moyen soit récompensé. Or la récompense, au temps de Smollett, consiste dans la richesse. Il faudra donc que Roderick devienne riche d'un seul coup. Admirons le moyen que prend Smollett pour cette fin : lui qui exige, chez Lesage, des aventures vraisemblables, envoie Roderick aux Indes Occidentales trouver un père qu'il n'a jamais vu et qui a fait fortune — une immense fortune.

En effet, Smollett a bien des épisodes qui ne sont pas plus faciles à croire que bien d'autres dans *Gil Blas*, et ce n'est vraiment que son art de réaliste qui les sauve. Il sait mieux que Lesage donner l'illusion absolue de la réalité, par une plus grande attention aux menus détails et à la description de tout ce qui peut évoquer l'image concrète dans l'esprit de son lecteur.

Il y a des endroits, cependant, où Smollett n'est jamais convaincant : ce sont les scènes d'amour. D'abord, il ne comprend pas les femmes — si ce n'est les vieilles filles acariâtres telles que Tabitha Bramble et Grizzle Pickle. Aucune de ses héroïnes n'est vraiment vivante. Puis Smollett n'a pas le goût, la délicatesse, la sensibilité nécessaires pour réussir des scènes d'amour, difficiles entre toutes. Ses amoureux, gauches et maladroits, ne font que des discours ampoulés, et sa propre prose, décrivant leurs entretiens, devient laborieuse parce qu'il ne sait pas très bien lui-même comment on doit parler de ces mystérieux petits riens qui se disent entre amants. Smollett n'est vraiment à la hau-

teur que lorsqu'il parle des choses qu'il connaît et décrit des scènes où il n'intervient guère de sentiments délicats. Pour tout ce qui est de l'amour, Smollett est de beaucoup dépassé par Lesage. Ce n'est pas que celui-ci, à vrai dire, soit beaucoup plus expert que notre auteur en matière amoureuse, mais il traite de l'amour avec assez de discrétion, à la façon classique, et chez lui, des discours bien tournés tiennent lieu de sentiments profonds et donnent au moins l'illusion de l'amour. Enfin, Lesage, lorsqu'il met en scène deux amants, n'est jamais ridicule ; Smollett, au contraire, l'est souvent.

Il est permis de douter de l'efficacité de la méthode adoptée par Smollett pour rendre ses œuvres morales. La représentation du vice peut être attrayante pour certains lecteurs, ou leur montrer des fautes dont ils n'avaient peut-être jamais soupçonné l'existence. Cependant Smollett semble être absolument convaincu que la vision du mal, présenté dans toute sa laideur, donnera aux lecteurs le désir du mieux. Cette croyance est chez lui si forte qu'il racontera dans son troisième roman, *Fathom*, la vie d'un scélérat exécration (1). Mais il ne donnera pas à l'histoire de celui-ci une fin convaincante, car Fathom se repentira à la suite d'une maladie. Son histoire aurait dû être racontée à la manière du *Jonathan Wild* de Fielding ; l'ironie qu'il peut y avoir dans un tel récit est complètement détruite si le picaro se repent. Une fin sentimentale ne peut guère cadrer avec un début ironique.

En faisant repentir Fathom, Smollett se conformait au goût sentimental de ce siècle qui pouvait trouver exemplaire la morale de l'histoire entière d'une Pamela poursuivie par un M. B... Les contemporains de Richardson trouvaient tout naturel qu'un Fathom, de filou et d'escroc, devienne un honnête apothicaire.

Il est certain que pour nous, Random et Pickle ne méritent pas ce qui leur arrive à la fin de leur histoire. Nous ne pouvons

---

1. John Moore, dans sa préface des *Œuvres* de Smollett (1797) nous dit :

« If the hero of a romance is described devoid of principle and perfidious, the more detestable he is made in all other respects, the better will the work serve the purpose of morality ».

Il avait lui-même suivi ce précepte dans *Zeluco*, une sorte d'imitation de *Fathom*.

pas nous empêcher de croire que le dénouement heureux de l'histoire d'un homme aussi peu sympathique que Peregrine est décidément contre toute bonne morale, ou plutôt le serait si le lecteur pouvait s'intéresser à ce héros. Mais Peregrine est indifférent au lecteur, qui par ce fait même n'a pas à excuser ses fautes. Ainsi, si l'on ne peut guère affirmer que Smollett soit dans ses romans un champion de la vertu, du moins est-il malaisé de dire qu'il en soit l'ennemi. En tout cas, il est impossible de douter de ses bonnes intentions à cet égard.

2.

Si Smollett ne peut regarder la vie du point de vue objectif de Lesage, il ne manque pas, cependant, d'exprimer son admiration pour le cadre de *Gil Blas*, qu'il imite lui-même dans *Roderick Random*. Son imitation ressemble dans les grandes lignes au roman français ; Roderick, jeune homme, quitte comme Gil Blas sa ville natale pour aller ailleurs chercher fortune. Il rencontre un ami, Strap, qui devient son fidèle compagnon et valet, comme Scipion sera celui de Gil Blas. Comme celui-ci Roderick se fait duper par tout le monde ; il tombe entre les mains des voleurs, puis devient, par deux fois, chirurgien-apothicaire, chez des maîtres de la trempe de Sangrado. Il sauve la vie à Nancy Williams, qui lui raconte son histoire, comme Doña Mencia après que Gil Blas l'a secourue. Roderick est désabusé dans son amour pour Nancy Williams ; Gil Blas avait éprouvé les mêmes déceptions à l'égard de Laure. Roderick rencontre une vieille duègne dont les imperfections nombreuses le rebutent comme le chancre de la dame Lorença Séphora avait rebuté Gil Blas. Devenu l'ami de plusieurs personnes de bonne condition, Roderick a honte de son ami et valet Strap, et tâche de se débarrasser de lui comme Gil Blas avait fait pour Fabrice.

Bien plus tard, Roderick est conduit à la prospérité et au bonheur. Il épouse Narcissa, et se retire avec elle à la campagne. Lesage avait fait, par deux fois, jouir Gil Blas de ce même bonheur, la première avec Antonia, la deuxième avec Dorothée. L'histoire des deux héros se termine enfin d'une façon identique : ils parlent tous deux de la joie qu'ils ont et qu'ils auront avec leurs enfants.

Ceux qui ont écrit sur la question de Smollett et Lesage se sont trop bornés aux ressemblances entre ces deux auteurs sans constater leurs divergences. Ils ne semblent pas s'être rendu compte des différences fondamentales qu'il y a entre *Roderick Random* et *Gil Blas*. En ne montrant qu'un côté de la question, ils ont faussé leurs propres conclusions. Smollett n'avait admis qu'une imitation du plan de *Gil Blas* ; ils ont, eux, donné à ce mot une acception trop large et ont laissé sous-entendre que Smollett avait voulu imiter l'ensemble du roman de *Gil Blas*. Oliphant Smeaton a même dit dans sa biographie de Smollett que *Roderick Random* n'était autre chose qu'un *Gil Blas* anglicisé (1) !

Il n'est pas malaisé de démontrer que, malgré les ressemblances extérieures entre les deux romans, ils sont foncièrement différents. Il suffit d'indiquer la différence qu'il y a entre les deux héros. Dans un roman du genre tel que l'a compris un Lesage ou un Smollett, tout tourne autour du héros ; c'est lui qui fait l'unité du roman. Il ne quitte jamais la scène, tandis que presque tous les autres personnages n'apparaissent que pour disparaître aussitôt. L'importance du héros est donc si infiniment supérieure à celle des autres personnages, il fait si bien converger sur sa personne le plan et l'action du roman, que nous nous bornons ici à ne considérer que ce qui concerne *Gil Blas* et *Roderick*.

*Gil Blas* est essentiellement un homme moyen à tous les points de vue. Raisonnable, sachant se maîtriser, il ne fait aucun excès, par suite d'une sorte de saine intuition et de gros bons sens. Il est le type de l'aventurier mi-honnête, mi-fripon, souple comme un gant, sachant s'abaisser un peu lorsqu'il y va de sa position, mais ne descendant jamais plus bas qu'un certain niveau moral qu'il s'est lui-même fixé. L'amour n'est pour lui qu'un besoin qui doit être satisfait : il n'y pense que lorsqu'il est prêt à se retirer de la vie active : pendant ses années de service, l'amour n'est pour lui qu'un sentiment simulé, qui n'a que peu d'importance et ne doit pas entraver la lutte pour la vie ou le désir de parvenir et de s'enrichir. C'est un sentiment beaucoup

---

1. Oliphant Smeaton. *Tobias Smollett* ; Edinburgh, 1897, in-8° ; p. 127.

trop frivole pour être la cause d'un duel. Le point d'honneur n'est cher à Gil Blas que lorsqu'il se sent à l'abri des injures et des coups. Cependant tout lui est pardonné à cause de sa bonne humeur et de son égalité d'âme. Il garde le sourire dans les pires défaites — peut-être parce qu'il est convaincu que son malheur ne durera pas — et montre au lecteur qu'il ne faut pas jeter les hauts cris pour des choses qui n'en valent pas la peine, et auxquelles d'ailleurs il n'y a aucun remède.

Enfin, Gil Blas n'est pas seulement un homme moyen : il est la moyenne de tous les hommes. En même temps il est plutôt un type qu'un caractère, et, comme la moyenne des hommes, ne saurait trop nous déplaire.

Le héros de Smollett, lui, n'est pas un roturier ; il appartient à la petite noblesse. Cette différence semble minime, mais elle est importante. D'abord, cela veut dire que Roderick ne sera pas, comme Gil Blas, un simple valet. Smollett n'aime pas la servilité de Gil Blas ; il ne peut comprendre que ce héros, qui a pourtant d'estimables qualités, se sente heureux en service et n'ait aucune envie d'être son propre maître. En effet, chez ses maîtres, depuis le licencié Sedillo jusqu'au comte-duc d'Olivarès, Gil Blas n'est guère que le laquais, le second, celui qui exécute les ordres d'un maître. Ce service des maîtres, qui est le procédé picaresque par excellence, ne trouve aucune faveur aux yeux de Smollett. Au contraire, ce romancier nous présente un héros dont le trait le plus caractéristique est la fierté. N'oublions pas que Roderick, c'est Smollett, et que ce héros a un caractère conforme à celui de son auteur. Smollett lui-même avait attaché un sens péjoratif, dans *Fathom*, à ce qu'il appelait les « situations serviles dans *Gil Blas* » (1). Roderick, qui est, comme Smollett, de bonne famille, et qui s'en glorifie, ne veut se mettre en service que par nécessité absolue, et il saisit la première occasion de redevenir « gentleman ». Le service de Potion, de Crab, de Lavement lui est exécrable ; il n'en retire que des désagréments.

Voilà donc une différence sérieuse entre le héros de Smollett et celui de Lesage. Roderick n'est pas un serviteur, mais un

---

1. F. F. I, p. 8.

aventurier. Il n'a pas la prudence bourgeoise de Gil Blas. Il se lance dans les aventures sans en mesurer les conséquences. Il aime l'action pour elle-même. Il est en même temps bien plus brave que Gil Blas, et une menace ne peut le faire renoncer, comme celui-ci, au commerce d'une dame agréable. Son but, ce n'est pas de ramasser de l'argent, mais de vivre aussi pleinement que possible.

Cependant nous n'avons vu là que son beau côté : il a des défauts qu'on ne saurait attribuer à Gil Blas. A sa fierté il faut ajouter un trait désagréable, qu'il avoue lui-même dans son histoire : le ressentiment. En effet, son esprit de vengeance est intolérable. A l'encontre de Gil Blas, il n'oublie pas une injure, et ses vengeance sont d'une cruauté dont le roman de Lesage ne porte pas la moindre trace. Ce n'est pas tout. Roderick ne ressent aucune gratitude envers Strap ; il accepte tout ce que fait pour lui ce généreux garçon comme si cela lui était dû. Dans toutes ses relations avec Strap, il fait sentir sa supériorité, et il le traite moins en ami qu'en serviteur. De telles relations n'avaient jamais existé entre Gil Blas et Scipion.

En somme, Smollett n'a pas réussi à soulever les passions en faveur de Roderick. Il est même impossible de s'intéresser à un héros qui, pour se venger, casse les dents d'un tuteur avec une pierre, qui est pris par le guet dans une maison de passe et amené ignominieusement, avec des courtisanes, devant un juge, qui tombe amoureux de Narcissa et qui ensuite fréquente des femmes de mœurs légères et songe même à épouser, pour son argent, une Mlle Snapper.

Les ressemblances générales que nous avons indiquées entre l'histoire de Roderick et celle de Gil Blas ne sont vraiment que très superficielles. Il serait impossible, d'après le portrait que nous avons tracé d'eux, que ces héros aient le même genre de vie. Roderick partira, comme Gil Blas, de sa ville natale, rencontrera un fidèle ami et serviteur, tombera entre les mains de voleurs, deviendra chirurgien, etc. mais pour le reste, sa vie n'aura que peu de rapports avec celle du héros de Lesage. Celui-ci n'a guère d'aventures plus émouvantes que celle où il est retenu dans la caverne des voleurs ; et il faut dire que ces voleurs ne paraissent pas bien dangereux. Gil Blas se contente d'être le serviteur et le Mercure de ses maîtres, comme le laquais ordinaire des comé-

dies de mœurs. Roderick, plus indépendant, à une variété d'aventures étranges. Il ne tolère pas d'être soumis à qui que ce soit. Il est persécuté par ses cousins, et maltraité par son grand-père et son maître d'école. Il se bat avec ses compagnons de classe. Il a des aventures dans une auberge qui rappellent Scarron plus qu'aucun autre auteur. A Londres il connaît pendant un temps la misère. Il est blessé par un ennemi inconnu. Dans un galetas il retrouve et il soigne une courtisane qu'il avait auparavant failli épouser. Puis il est assommé par la « press gang », qui le jette à bord d'un vaisseau de guerre. Devenu chirurgien il est maltraité d'une façon cruelle par le capitaine et le médecin de son vaisseau. Il assiste à plusieurs batailles, et a l'occasion de nous raconter les horreurs de la guerre et celles de l'hôpital des blessés. De retour en Angleterre, il se bat avec son ancien ennemi Crampley, après s'être sauvé du navire qui a échoué sur les côtes. Il est blessé et laissé pour mort sur le rivage. Avec beaucoup de peine il se traîne jusqu'à une grange, où, à bout de forces, il est en danger d'expirer. Des paysans le portent dans une brouette chez un fermier, qui, refusant de le secourir, l'envoie chez le curé du village. Celui-ci, menaçant d'excommunier les gens qui lui ont apporté le moribond, les oblige à le transporter ailleurs. Ainsi Roderick est repoussé de porte en porte et aucun villageois ne prend pitié de lui. Enfin une vieille femme, que le village considère comme sorcière, le ramène à la vie, et le place en qualité de laquais chez la tante de Narcissa. Roderick tombe amoureux de cette jeune beauté, mais, un jour, l'ayant tirée des mains d'un squire brutal, il est obligé de s'enfuir pour se dérober à la vengeance de celui-ci. Il est saisi par des contrebandiers qui le volent et le débarquent en France.

Un prêtre écossais lui donne comme compagnon de marche un jeune capucin qui lui volera le reste de son argent. Au désespoir, Roderick s'engage dans un régiment français, et assiste à la bataille de Dettingen. Plus tard, il rencontre à Reims son ancien ami Strap (M. d'Estrapes) et avec son aide quitte l'armée et se rend en Angleterre. Là il fréquente une petite société de beaux-esprits, devient galant, et perd son argent aux cartes. Puis il a une quantité d'aventures amoureuses, et rencontre deux milords, qui feignent de l'aider à trouver un bon emploi. Son avoir réduit à quelques sous, Roderick gagne au jeu, et

s'élance à la poursuite d'une riche héritière, bien qu'elle soit laide et difforme. Il la suit à Bath, et là il revoit Narcissa à un bal. Il s'insinue dans les bonnes grâces du frère de celle-ci, et se bat en duel avec un lord qui a importuné de ses attentions celle qu'il aime. Mais le frère, alarmé des attentions de Roderick, envoie Narcissa à la campagne ; Roderick retourne à Londres et il est, après quelque temps, jeté en prison pour avoir vendu un complet qu'il avait commandé chez un tailleur, sans le payer. En prison il rencontre Melopoyne, qui lui raconte l'histoire de sa vie (laquelle est l'histoire de Smollett lui-même). Enfin son oncle paie ses dettes, et l'emmène avec lui faire la traite des nègres. Aux Indes Occidentales Roderick découvre son père dans la personne d'un riche Espagnol, don Rodrigue. Il revient avec lui en Angleterre, se marie, et va habiter la maison de ses pères en Ecosse. C'est là qu'il écrit ses mémoires.

Une vie si agitée n'offre que peu de ressemblances avec celle d'un Gil Blas. Si nous comparons donc le roman de Smollett à celui de Lesage, nous constatons que les quelques ressemblances générales, dans la vie des deux héros, ne comptent que pour très peu auprès de l'immense différence qu'il y a entre leurs caractères comme entre leurs aventures.

Cependant, cela n'est pas pour diminuer l'importance de l'influence de Lesage sur Smollett. Celui-ci n'accepta, il est vrai, que le plan général de *Gil Blas*. Mais sa dette envers Lesage est plus importante. Le romancier français lui fit découvrir l'attrait que pouvait avoir le récit de la vie d'un honnête homme qui, s'élevant peu à peu, de laquais deviendrait un riche rentier. Puis, ce ne fut qu'en lisant *Gil Blas* que Smollett en vint à concevoir clairement ce que devait être son propre héros. Que Smollett, en créant Roderick, ait fait de ce héros une espèce de contre-partie de Gil Blas, qu'il ait tâché de rendre son roman plus naturel et plus vrai que celui de Lesage, qu'il ait enfin réagi contre l'objectivité et contre les méthodes didactiques de celui-ci, cela n'est-il pas un indice d'une dette littéraire considérable ? L'influence d'un auteur sur un autre peut se traduire par une réaction aussi bien que par une imitation. A ce double point de vue, l'influence de Lesage sur Smollett fut considérable.

3.

Smollett connaissait *Gil Blas* à fond. On rencontre, non seulement dans *Random* mais dans tous ses romans, plusieurs réminiscences du roman de Lesage. Celles-ci, cependant, sont si discrètes qu'on hésiterait à les qualifier toutes du nom d'emprunts (1). Naturellement, nous l'avons dit, comme Smollett avait mentionné le nom de Lesage dans la préface de *Random*, il était par là même obligé de dissimuler avec art ce qu'il « prenait » du romancier français. Il y a dans ses romans certains personnages et épisodes qu'on *sent* être inspirés de Lesage sans toutefois qu'on puisse faire des rapprochements précis à leur égard. Nous nous bornerons ici aux ressemblances apparentes.

Il est curieux que le souvenir d'un épisode de *Gil Blas* soit la raison d'être d'un épisode semblable dans *Pickle* : Peregrine voyant Pallet manger avec goût un civet, et « se rappelant l'histoire de Scipion et du muletier dans *Gil Blas* » (2), fait adroitement croire au peintre, en lui racontant cette histoire, qu'il a mangé du chat. Pipes achève de convaincre Pallet en affirmant qu'il vient de voir la peau d'un chat, nouvellement écorché, pendue à la cuisine. Pallet a aussitôt d'effroyables hauts-le-cœur, et l'épisode se termine (naturellement) d'une façon très grossière, et qui ne rappelle en rien le dénouement plus ordinaire de cette même petite aventure, pour Scipion (3).

Il y a quelques épisodes dans *Gil Blas* qui auraient pu en *sugérer* d'autres dans les romans de Smollett. Don Pompeyo de

---

1. M. A. Lawrence, dans la *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1932, p. 534, a qualifié d'emprunts, chez Smollett, des épisodes qui ont très peu ou qui n'ont pas de rapport avec d'autres dans *Gil Blas* qu'il donne comme exemples. Deux auteurs peuvent parler des mêmes sortes de gens et des mêmes milieux sans qu'il y ait nécessairement emprunts de part ou d'autre.

2. P. P., II, 101 (*Gil Blas*, II, p. 381). *Guzman d'Alfarache* contient un épisode semblable.

3. Smollett s'inspire de cette même idée du pouvoir de la suggestion dans *Clinker*, où Micklewhimmen fait croire à un jeune homme, qui a voulu jouer un tour à cet Ecossais en buvant son vin de Bordeaux, que cette liqueur contient du jalap ; cela agit si puissamment sur l'imagination du jeune homme qu'il en devient très malade.

Castro, Espagnol de retour de Pologne, fait la critique des acteurs de la troupe du Prince comme le chevalier de Malte, dans *Pickle*, fait celle des acteurs de Londres. Et tous deux s'en prennent à de vrais acteurs : Lefranc et Beaubourg, Garrick et Quin (1). La bataille qui a lieu au club des écrivains dans *Pickle* fait penser à celle qui survient chez Gil Blas, entre les poètes que Fabrice a invités à sa table (2). On voit, dans *Fathom*, la mère du héros faisant croire à chacun des officiers du régiment dont elle est la cantinière qu'il est le père de Ferdinand. L'idée de ce détail est sans doute prise par Smollett dans l'histoire de don Raphaël, qui est « caressé de tous les hommes » qui viennent au logis de sa mère, Lucinde, une actrice (3).

Quant aux personnages, il y en a deux dans Smollett, qui semblent devoir leur origine au roman de Lesage : Strap et Lismahago. Strap tient à la fois de Diego de la Fuente, de Fabrice et de Scipion. Garçon barbier, il quitte comme Diego son village, travaille dans une boutique pendant quelques mois, et ensuite s'en va chercher fortune à la capitale. Comme Fabrice auprès de Gil Blas, Strap devient l'ami de Roderick, qui le quitte plus tard par honte d'avoir un ami si pauvre. Enfin Strap devient le valet de Roderick et occupe auprès de lui la même position que Scipion auprès de Gil Blas. Comme Scipion, il est fidèle à son maître parce qu'il sait qu'il y a avantage à l'être. Scipion connaît les poètes grecs : Strap parle latin. A la fin de l'histoire, Strap devient intendant du père de Roderick, et vit avec sa femme Nancy Williams auprès de ce héros comme Scipion au château de Lirias.

Lismahago, dans *Clinker*, n'a pas les mêmes aventures que don Annibal de Chinchilla, mais il lui ressemble fort au physique et par certains traits de caractère. Chinchilla est un homme d'une soixantaine d'années, « d'une taille gigantesque et d'une maigreur extraordinaire » (4), et son visage est balaféré en plusieurs

---

1. *Gil Blas*, livre III, ch. 6 ; P. P., ch. 51.

2. *Ibid.*, livre VIII, ch. 9 ; P. P. ch. 93.

3. *Gil Blas*, livre V, ch. 1 ; F. F. ch. 2. Lesage lui-même avait pris probablement l'idée de cette scène dans *Guzman d'Alfarache* où l'on voit la grand'mère de Guzman flattant ses amants en attribuant sa fille à chacun d'eux.

4. *Gil Blas*, II, 85.

endroits. Lismahago, un peu plus jeune, est très maigre et haut de six pieds. Chinchilla a la place d'un œil couverte « d'un large emplâtre de taffetas vert » ; Lismahago, ayant été scalpé par les Peaux-Rouges, tâche de cacher avec une perruque son crâne rapiécé et diversement coloré.

Les deux hommes ne manquent ni d'esprit ni de gravité, et ont des allures de galant homme. Ils ont tous deux passé une vie entière au service de leur roi, sans rien y gagner. En racontant, l'un comment il a « laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie et une jambe dans les Pays-Bas », (1) l'autre ce qu'il a souffert à la guerre et parmi les Peaux-Rouges, ils ne laissent échapper « aucun trait de fanfaron » et ne disent pas un mot à leur louange.

Ils sont, de plus, extrêmement fiers et chatouilleux sur le point d'honneur : Chinchilla n'accepte de partager les repas de Gil Blas qu'après une ruse de la part de celui-ci ; Lismahago ne veut rien accepter de Bramble, et encore moins la sympathie que celui-ci lui témoigne. Cependant Bramble parvient à faire accepter à Lismahago (qui sait bien de quoi il s'agit) une pension, sous forme de la dot qu'il aura en épousant Tabitha ; par ailleurs Chinchilla, répugnant à recevoir une pension du roi, « à se rendre complice d'une espièglerie » (2) et à accepter qu'une aventurière le déshonore en se disant de sa famille, se rend néanmoins aux instances de Gil Blas et de Pédrille, et accepte enfin de devenir pour un temps l'oncle de la Sirena, maîtresse du premier secrétaire du duc de Lerme. Enfin, Annibal veut bien donner une forte somme à la Sirena pour avoir sa pension ; Lismahago, lui, le jour de son mariage, donne de très beaux présents à sa femme Tabitha et à Win Jenkins.

Des réminiscences de *Gil Blas* se trouvent aussi dans certaines tournures et certains thèmes chez Smollett. Lorsqu'il raconte l'« Histoire du noble Castillan » (3) en donnant de l'importance aux mots « noble » et « castillan » n'est-ce pas un souvenir de ce passage dans *Gil Blas* : « Il ne saurait faire

---

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. F. F. ch. 26.

un outrage plus sensible à un homme qui est noble et castillan ? » (1).

Dans *Gil Blas* le docteur Oloroso engage, pour la faire veiller sur sa femme Mergelina, une nommée Melancia, qui s'est établie une réputation de bonne duègne en inspirant à la femme (maintenant décédée) du Seigneur Apuntador du goût pour la vertu. Apuntador, en vantant cette vieille à son ami Oloroso, avait dit : « C'est la perle des duègnes, un *vrai dragon* pour garder la pudicité du sexe ». (2) Il est curieux que dans *Pickle Hornbeck* place auprès de sa femme une duègne qui lui a été recommandée par un marchand espagnol de ses amis et qui avant la mort de sa femme a toujours servi celle-ci avec fidélité. Mme Hornbeck, en parlant de cette duègne à Peregrine, lui dit qu'elle n'est qu'un *simple dragon* (*a mere dragon*) (3). Lesage, en parlant, plus loin, de Melancia, l'appelle « cet argus » ; Smollett qualifie aussi de ce nom la duègne de Mme Hornbeck (*this she-Argus*) (4). Et il y a aussi dans tout cela une coïncidence d'épisodes : Mergelina fait coucher sa duègne auprès de son mari, Oloroso, pour pouvoir aller elle-même trouver son amant, Diego de La Fuente. Peregrine, lui, fait coucher son valet avec la vieille duègne qui l'attend, et va lui-même à son rendez-vous nocturne avec Mme Hornbeck.

Thomas de La Fuente, un maître d'école, s'écrie en revoyant son neveu Diego, qui est garçon barbier : « *Albo dies notanda lapillo !* » (5) C'est peut-être un souvenir de cette allusion antique qui fait répéter sans cesse à Strap, lorsqu'il est étonné que Roderick ait gagné tant d'argent au jeu : « *God be praised, a white stone* » (6).

Enfin il y a deux noms que Smollett a probablement pris dans *Gil Blas*, ceux de Séraphina et d'Antonia. Le premier, celui de la maîtresse de Renaldo, se rencontre deux fois dans le roman de Lesage : il est porté par la femme de don Alphonse de

---

1. *Gil Blas*, II, 245.

2. *Gil Blas*, I, p. 180. (Les italiques sont de nous).

3. P. P. II, p. 171.

4. P. P. II, p. 172. *Gil Blas*, II, p. 182.

5. *Gil Blas*, I, p. 194.

6. R. R. III, p. 56.

Leyva, et par la fille de Scipion, filleule de Gil Blas. Le deuxième nom, celui de la mère de Monimia (ou Séraphina), est aussi celui de la première femme de Gil Blas.

Il n'y a guère, entre *Gil Blas* et les romans de Lesage, d'autres ressemblances. Lorsque nous considérons, dans l'ensemble, ce que Smollett semble avoir pris des picaresques espagnols et français, ses emprunts de Lesage ont l'air assez insignifiants. N'oublions pas, cependant, que Smollett était trop bon observateur des mœurs et de la vie en général pour s'inspirer outre mesure dans les livres. La plupart du temps, il raconte ce qu'il a vu : trois sur cinq de ses romans (*Random*, *Pickle* et *Clinker*) sont en partie autobiographiques, donc pris sur le vif. Smollett n'est jamais si bon romancier que lorsqu'il parle de ce qu'il a vu : ses emprunts aux vieux romans espagnols et français (surtout les épisodes) sont loin d'être ce qu'il y a mieux dans ses livres. Il n'emprunta nulle part ses marins incomparables, et une Win Jenkins, un Matthew Bramble, une Grizzle Pickle, ne se trouvent dans aucun autre roman avant 1750. Ce n'est pas une médiocre qualité que celle de pouvoir faire vivre dans un livre ce qui est dans la vie de tous les jours. Cette qualité, Smollett ne la doit à personne.

#### 4.

La description des mœurs et la satire de la société sont chez Smollett et chez Lesage également en honneur. Leurs romans sont des miroirs de la société de leur temps ; ils présentent de larges perspectives de l'humanité telle que ces auteurs l'ont connue. Smollett et Lesage n'ont pas décrit les mêmes pays ou les mêmes époques, mais ils ont fait à peu près la même satire des mœurs. Ils ont critiqué le même genre d'abus, de gens, de professions. Ils diffèrent dans le ton de leur satire et dans leurs méthodes, mais ils ont un commun désir : celui de rendre le monde meilleur en lui présentant une peinture fidèle et vraie de ses vices et de ses ridicules. Leurs héros, en traversant le monde, rencontrent des gens qui auront une profonde influence sur leur vie, qui les aideront, qui deviendront leurs amis, qui les persécuteront ou qui les regarderont souffrir avec indifférence. Ce sont ces amis ou ces ennemis de leurs héros qui seront l'objet de la satire de Smollett et de Lesage.

Il est naturel, d'abord, que Roderick, Peregrine, Ferdinand, Gil Blas, étant tous des héros picaresques, aient à souffrir de la justice et des abus du gouvernement. A tout instant ils sont les victimes des recors, des alguazils, des notaires, des avocats, des bandits protégés par la loi et faisant impunément leur besogne. Ils sont arrêtés pour des crimes dont ils ne sont pas responsables, et dépouillés en prison par des geôliers inhumains. Roderick est saisi par la « press-gang » et est obligé d'endurer toutes sortes de cruautés de la part d'hommes qui sont, en quelque sorte, des fonctionnaires. Peregrine est mis en prison par un ministre qui lui a fait dépenser de grosses sommes d'argent et qui ne veut plus être importuné par lui. Pour avoir été le Mercure du prince d'Espagne, Gil Blas est jeté à la Tour de Ségovie où pendant un temps il est dans une condition aussi misérable que les prisonniers que Roderick rencontre à la Marshalsea et Peregrine à la Fleet. Roderick et Beau Jackson, arrêtés dans une maison de passe après avoir été volés et accusés par des courtisanes, sont en danger d'être condamnés par un juge qui ne s'informe même pas de la cause de leur détention. Launcelot Greaves, Crowe, et Tom Clarke sont détenus sans raison par un juge ancien tailleur, qui est la terreur du comté, et qui exerce sa fonction avec une grande cruauté. *Gil Blas* est rempli d'exemples du trafic de places et de pensions ; pour de l'argent comptant, le laquais ou la maîtresse d'un secrétaire peuvent faire donner à n'importe quel courtisan la pension ou l'office qu'il convoite. Roderick apprend que ce n'est qu'en donnant ici et là des pots-de-vin qu'il pourra enfin recevoir la licence de chirurgien de vaisseau qu'il a gagnée.

Après la critique des abus généraux qui pèsent sur un pays entier, Smollett et Lesage font celle de certaines professions et de certaines classes de la société. La profession qui est chez Lesage la plus critiquée est bien celle de médecin. Comme Molière, il se moque des « fils d'Esculape » à toute occasion. Smollett suit de près son exemple : on voit dans ses romans de nombreuses allusions sarcastiques aux gens qui périssent pour avoir suivi les ordonnances de leur médecin, ou qui guérissent parce que celui-ci les a abandonnés ou parce qu'ils ont jeté, comme Gil Blas, et comme Crabshaw, leurs médicaments par la fenêtre. Comme dans *Gil Blas*, les médecins ignorants, stupides,

gauches, maladroits, avides de gain, foisonnent dans tous les romans de Smollett. Il les appelle les « maigres ministres de la mort », et nous les montre s'acharnant après les gens comme des corbeaux autour d'un cadavre. Comme Lesage, Smollett fait la critique de médecins qu'il a connus ou qui sont ses contemporains (1). En général, sa satire est plus violente que celle de l'auteur de *Gil Blas* : il se dépense en invectives contre les médecins, tandis que Lesage se moque d'eux avec un sourire ironique sur les lèvres.

L'excentricité des auteurs est un autre sujet de satire chez les deux romanciers. Smollett et Lesage ont une même haine des faux auteurs et des écrivassiers qui se croient du génie pour avoir composé une ou deux odes. Ni l'un ni l'autre ne perdent une occasion de rire aux dépens des poètes qui sont toujours en quête de pensions, et qui s'abaissent à faire des éloges démesurés de tous les petits mécènes pour quelques misérables pièces d'argent. Smollett appelle ces auteurs le « rebut des autres professions » (2). Mais chez lui comme chez Lesage, il y a aussi l'expression d'une certaine pitié pour ces misérables écrivains qui sont bafoués par tout le monde. Pedro de Moya présente un aspect pitoyable devant l'arrogance des acteurs rassemblés chez Arsénie, et il y a dans l'histoire de Melopoyne (qui est celle de Smollett lui-même), mêlé aux cris d'indignation de l'auteur contre l'insensibilité et la cruauté du monde, un discret accent de véritable compassion.

Les autres professions et métiers, chez les deux auteurs, sont décrits — et satirisés — de la même façon. Notaires avides, avocats fourbes, acteurs débauchés, geôliers impitoyables, officiers poltrons, usuriers rapaces, aubergistes rusés, pédagogues ignorants, laquais officieux, soubrettes complaisantes, on les voit tous paraître et disparaître, ayant chez Lesage comme chez Smollett leurs caractères habituels, et formant le fond, l'arrière-plan de *Gil Blas*, de *Random* et de *Pickle*, comme de tous les romans picaresques.

---

1. Il y a une référence à Sangrado dans les *Mémoires d'une Dame de qualité*. (P. III, p. 174).

2. H. C., lettre du 10 juin.

La critique des classes sociales est moins complète chez Lesage que chez Smollett, Lesage s'occupe surtout de la petite noblesse, de ses innombrables serviteurs, et des gens de professions que nous venons de mentionner. Les petits bourgeois existent, dans *Gil Blas*, mais on n'a pas l'impression, en les voyant, qu'ils sont très représentatifs de leur milieu, et on les classe, comme inconsciemment, avec la toute petite noblesse d'une part, et d'autre part avec les gens de basse extraction. Chez Smollett, les différentes classes de la société sont mieux représentées selon leur importance : ses nobles, bien moins nombreux que chez Lesage, cèdent la place aux classes inférieures. Il est tout naturel qu'écrivant sur l'Angleterre, Smollett ait montré l'importance de la classe bourgeoise. Il n'a pas non plus diminué le rôle du peuple, des petites gens qui ont toujours peuplé le roman d'aventures.

La noblesse, chez Lesage, est en général sympathique. Même ses petits-maitres n'ont rien de trop détestable. Il nous les montre riant, jouant, gaspillant leur patrimoine, vantant leurs amours, mais braves, ne craignant aucunement la mort, et périssant souvent, comme don Mathias de Silva, « pour s'être avisé de lire mal à propos des billets-doux supposés » (1). Ils ont tous — nous l'avons dit — une complaisance extraordinaire lorsqu'il s'agit de prendre Gil Blas à leur service. Ce sont, pour la plupart, des gens de bonne humeur et qui, comme don Alphonse de Leyva et Séraphine, n'ont pas trop de fierté pour admettre Gil Blas au nombre de leurs amis. Smollett ne nous montre pas de si aimables seigneurs. Il a lui-même des griefs contre certains nobles patrons, et attaque la noblesse avec sa véhémence coutumière. Il n'en fait pas un portrait très flatteur. Elle est, à son avis, dégénérée ; on rencontre des fils de bonne famille qui ne sont que des débauchés et qui s'allient avec toutes sortes de gens indésirables. L'un d'eux, le comte de Strutwell, sous prétexte de faire nommer Roderick secrétaire d'ambassade, fait tomber la conversation sur Pétrone et par une longue tirade sur l'utilité à la nation de l'amour contre nature, sonde les sentiments de Roderick sur la matière. Lorsque celui-ci se prononce

---

1. *Gil Blas*, I, p. 265.

avec chaleur contre ce vice infâme, Strutwell, voyant échouer son projet de séduction, se fait adroitement donner la belle montre de Roderick, et ordonne ensuite à ses laquais de ne plus admettre celui-ci chez lui. Roderick en est quitte pour avoir perdu sa montre.

La bourgeoisie, qui est mal décrite chez Lesage, est peinte avec beaucoup de vérité et de pittoresque par Smollett. Cette classe est, dans son roman, la plus importante. Il fait d'elle la classe dominante. Elle est représentée par des gens aussi différents que Nancy Williams, Peregrine, Emily, Trunnion, Bramble, Melford, Lismahago, etc. C'est la classe sur laquelle Smollett étend le peu de sympathie qu'il a ; c'est à elle qu'il prête le moins de vices et de dégénérescence, mais il réussit en même temps à la rendre souvent plate et ridicule. Ses caricatures les plus comiques sont celles de bourgeois tels que Grizzle Pickle, Matthew et Tabitha Bramble, etc. Il nous montre ces gens moyens sous tous les aspects de la vie intime : c'est ce qui manque en grande partie au roman de Lesage.

La peinture de la vie basse occupe une place importante chez Smollett comme chez Lesage. Seulement, elle compte pour beaucoup dans *Gil Blas*, tandis que dans les romans de Smollett elle doit le céder à la peinture de la vie bourgeoise. C'est dans les classes inférieures que nous trouvons cette joyeuse bande de filous, de bandits, d'escrocs, de courtisanes, de valets de chambre, de laquais, de suivantes, etc., qui forme une part si importante de tout roman picaresque. Smollett, avec son réalisme poussé, sa prédilection pour les grouillements d'une foule bigarrée, bruyante, rude, brutale, montre tous ces gens tels qu'ils sont dans la vie. Son don de caricature saisit leur côté pittoresque et l'exagère suffisamment pour nous les rendre souvent inoubliables. Il avait dit dans sa préface de *Roderick Random* (1) que la peinture de la vie basse était intéressante surtout parce que là les esprits et les passions n'étaient pas masqués par l'affectation, les manières cérémonieuses, et l'éducation, et que les bizarreries de caractère y étaient à l'état naturel. Chez Lesage les classes inférieures sont représentées par moins de gens

divers. Il n'y a pas chez lui cette étrange bigarrure de la foule « smollettienne », et, ce qui est plus important encore, ses personnages ne parlent pas le langage de leur condition. Cela leur ôte presque tout leur pittoresque. On voit agir ses laquais, ses soubrettes, ses escrocs, ses usuriers, mais on ne connaît pas leur physionomie. Comme le fond, chez Lesage, ils sont d'une couleur neutre. Cependant on s'intéresse à certains d'entre eux, parce que Lesage les rend intéressants et leur prête des sentiments et des actions d'une vérité universelle. Ce sont des personnages vers lesquels nous nous tournons avec une sorte de soulagement, après la compagnie des harengères, des prisonniers, des courtisanes, des escrocs, des mendiants, qui sont partout dans les romans de Smollett.

5.

L'influence de Lesage sur Smollett ne s'étend pas sans distinction sur tous les romans de celui-ci. Il est évident qu'elle se rencontre surtout dans le premier roman de Smollett, celui dans lequel il s'est avoué imitateur du romancier français. En effet, un coup d'œil rapide et très sommaire ne révèle, entre *Random* et *Gil Blas*, que des ressemblances. Dès le début de son livre Lesage exhorte le lecteur, dans sa Déclaration, à ne prendre pour lui « ce qui peut convenir à d'autres aussi bien qu'à lui ». Smollett dit de même au lecteur, dans son Apologue, de ne prendre pour lui « que ce qui appartient également à cinq cents autres personnes ». Puis l'un et l'autre romancier se mettent aussitôt à raconter la vie d'un jeune homme moyen à la recherche de la fortune. Nous avons indiqué les ressemblances et les différences qu'il y a entre les deux romans. Elles montrent que l'ouvrage de Smollett est une imitation de *Gil Blas* uniquement en ce qui concerne le genre de héros qu'il met en scène, par opposition aux nombreux autres héros picaresques. Roderick ne ressemble pas à Gil Blas par le caractère, mais par certaines aventures qu'il a pendant tout le cours de son histoire. Comme Gil Blas, ses faiblesses ne sont jamais des déchéances : il est seul à faire son chemin dans le monde, et il réussit enfin, dans la vie, aussi bien que le héros français. Ses

aventures ont le *ton* de celles des anciens picaros, mais elles aboutissent à une fin morale. Comme Gil Blas, Roderick doit profiter des leçons que l'expérience seule peut lui donner, et cela l'éloigne plus que toute autre chose des vieux romans picaresques. Enfin Roderick se meut dans une société qui est représentative de la vie entière : comme Gil Blas, les gens qu'il rencontre ont tous beaucoup de vérité. Smollett et Lesage ne bornent pas leur peinture à certains aspects de la société qu'on rencontre, par exemple, dans un *Guzman d'Alfarache* : ils ont des vues plus larges et plus justes. Ils donnent à toute chose son importance relative : le bien et le mal ne s'excluent pas dans leurs livres, mais peuvent exister sans peine l'un à côté de l'autre, jusqu'à ce qu'à la fin le bien soit triomphant, le mal vaincu. Enfin, leurs romans sont plus qu'une simple narration d'escroqueries, comme *Lazarille* ou *Pablo de Ségovie*, ou d'épisodes licencieux et de turlupinades, comme les dernières parties de *Francion* ; ils contiennent en raccourci une peinture vraie de presque toute la société de leur temps : c'est ce qui, dans l'histoire du roman, les rapproche le plus.

Dans son deuxième roman Smollett ne suit plus le plan de Lesage. Au lieu de peindre la vie difficile d'un pauvre jeune homme qui essaie d'améliorer sa condition, il met en scène un jeune bourgeois qui n'a pas à se préoccuper de la question d'argent. *Pickle*, qui est une sorte de copie de *Random*, a par là même quelque affinité avec *Gil Blas*. Mais Peregrine ne ressemble aucunement au héros français. Il est insupportable ; il n'y a que son courage qui puisse le distinguer du scélérat ordinaire. Jeune, il se révolte contre son maître d'école, et devient comme Roderick chef d'une bande d'écoliers malfaiteurs. Il éprouve une grande joie à jouer des tours à son oncle et à sa tante. Il va en France avec son tuteur, et s'amuse à berner deux voyageurs qu'il a rencontrés. Il s'amuse avec la femme d'un Anglais, et quand celui-ci proteste, Peregrine le fait jeter à la rivière. De retour en Angleterre, ce héros tâche de séduire celle qu'il aime, après l'avoir conduite dans une maison louche. Plus tard, pour se venger d'elle il *achète* une jeune « nymphe » qu'il habille par la suite en femme du monde, uniquement pour pouvoir ainsi se moquer des gens — et surtout des dames — qui la recevront. Il introduit cette même fille auprès de sa sœur,

Julie. Pendant le reste du roman il essaie de regagner les bonnes grâces d'Emily, qui finalement lui pardonne et l'épouse. Enfin le fond du roman et les gens qui tournent autour de Peregrine ne rappellent presque en rien le roman de Lesage. Quant au ton général de *Pickle*, il est à peu près identique à celui de *Random*, et la peinture de la société, tout en donnant plus d'importance aux classes bourgeoises, y est la même.

Dans *Ferdinand Count Fathom*, Smollett délaisse complètement Lesage pour imiter le roman picaresque espagnol. Ferdinand est un pur scélérat dès sa naissance. Mais sa vie, chargée de crimes, d'exemples flagrants d'ingratitude et d'insensibilité, n'a pas le ton joyeux d'un récit picaresque. Puis la repentance d'un sombre picaro tel que Ferdinand est absurde — il aurait dû finir sa vie à Tyburn.

Dans *Sir Launcelot Greaves*, dont l'histoire, imitée de *Don Quichotte*, n'a aucune ressemblance avec celle de *Gil Blas*, on trouve cependant un peu plus d'humanité dans la satire et un peu moins de ressentiment et de violence dans le ton. C'est dans ce roman qu'on remarque les premières traces d'un changement qui va bientôt se faire voir chez Smollett, et qui conduit droit à *Clinker*.

Ce dernier roman enfin, qui est le récit d'un voyage entrepris par une famille galloise en Angleterre et en Ecosse, n'a rien non plus qui puisse rappeler *Gil Blas* ; mais Smollett y fait preuve d'une philosophie de la vie bien plus tolérante que celle qui lui avait dicté les traits satiriques de ses trois premiers romans. Il n'a plus de rancune contre le monde, et il peut enfin regarder les hommes avec un sourire sur les lèvres, sans s'indigner comme il en avait l'habitude vingt ans auparavant, lorsqu'il assistait avec des sentiments un peu trop tragiques à la comédie de la vie. C'est donc dans son dernier roman que Smollett réussit, sans l'avoir voulu, à créer la même atmosphère que celle qui plane sur le roman entier de *Gil Blas*. Sa satire, pour n'être plus brutale, est bien plus effective. Les coups de massue ont fait place aux coups de crayon sur les doigts. Smollett, à vingt-huit ans, n'avait pu, à cause de son caractère, reproduire l'esprit même du roman français qu'il voulait imiter. S'il s'était mis, vingt ans plus tard, à refaire son imitation de *Gil Blas*, il aurait probablement approché de très près le romancier français. Et le titre de

*Lesage anglais*, qu'on n'a d'ailleurs jamais songé à lui donner, lui aurait, sans doute, été légitimement décerné (1).

6.

Smollett lui-même ne s'arrogeait probablement pas ce titre, mais rien ne pouvait l'empêcher de croire qu'il avait égalé Lesage. Il avait bien assez de vanité pour cela. Nous avons trouvé dans sa *Critical Review*, dans un compte-rendu d'un livre français, (*Chiron, ou l'Opticien mental*), cette phrase : « Chiron is apparently written in imitation of the hitherto inimitable *Gil Blas* »... etc. ; *hitherto inimitable* ! — qu'est-ce que cela voudrait dire sinon que *Gil Blas* n'avait été inimitable qu'avant 1748, lorsque Smollett écrivit *Roderick Random* ? Si ce compte rendu n'est pas de Smollett — qui sait ? — il fut du moins écrit par un de ses confrères de la *Critical Review*, qui aurait voulu flatter notre auteur, probablement en toute sincérité.

Notre frontispice représente Smollett assis dans sa bibliothèque, entouré d'énormes volumes (sans doute son *Histoire d'Angleterre* et ses nombreux autres ouvrages !) et tenant à la main un exemplaire de *Gil Blas*. Ce portrait, peint vers 1766-1768, par Nathaniel Dance, (2) montre bien que, même vingt ans après

---

1. On trouve dans le *British Magazine* de septembre 1766 (ancien journal de Smollett et de Goldsmith), un curieux parallèle, non pas entre Smollett et Lesage, mais entre Smollett et Marivaux. L'auteur de cet article, essayant de démontrer que les écrivains en Angleterre et en France présentaient alors plus de ressemblance qu'aux autres époques, rapproche aussi Richardson de Rousseau, et Fielding de Voltaire. D'après lui, seuls *Roderick Random* et le *Paysan parvenu* avaient apporté de la renommée à leur auteur. Pas un mot de *Peregrine Pickle* ou de *Marianne* ! Le critique loue Smollett et Marivaux également pour ce qu'il y a de justesse et de vérité dans leur peinture des mœurs. Il signale cependant que celui-ci étudie plus profondément les caractères et montre plus d'habileté à en discerner les nuances. Ce parallèle est bizarre, car *Random* n'a d'autre ressemblance avec le *Paysan parvenu* que de raconter l'histoire d'un jeune homme, et c'est tout. Et naturellement la manière rude, grossière, uniforme de Smollett ne ressemble aucunement à celle de Marivaux, qui est toute en nuances. Il serait difficile de trouver un auteur plus étranger à l'esprit d'un Marivaux que Smollett.

2. Le portrait ne porte aucune date. Dance, cependant, ne l'aurait peint qu'après avoir acquis une certaine renommée — car son sujet était un grand littérateur —

la publication de *Random*, Smollett était fier de ses affinités avec Lesage. Ce n'était pas sans raison : il avait imité *Gil Blas*, et en avait donné la meilleure traduction anglaise (1) ; et ces deux ouvrages avaient été très populaires en Grande-Bretagne. En se faisant peindre avec le roman de Lesage à la main, Smollett témoignait aussi de la reconnaissance au romancier français dont l'exemple l'avait aidé à se lancer dans la République des lettres.

Lesage eut d'abord une influence *positive* sur Smollett. *Gil Blas* était précisément le genre de héros que Smollett voulait imiter, en opposition aux héros de la littérature picaresque. Mais Lesage eut aussi sur notre auteur une influence *négative* en ce sens que Smollett, en écrivant ses propres romans, réagissait consciemment contre certaines méthodes de Lesage. L'influence générale de *Gil Blas* sur Smollett, pour être plutôt négative, n'en est pas moins une influence. Smollett adapta le roman de Lesage à son propre génie et à celui de l'Angleterre, pour faire, non pas un *Gil Blas* anglicisé, mais un *Gil Blas* anglais.

En cette nouvelle phase, le roman réaliste d'aventures eut un succès énorme, et sa vogue a duré jusqu'à nos jours. Smollett en est responsable ; il ne le serait probablement pas s'il n'y avait pas eu *Gil Blas*.

---

c'est-à-dire vers l'âge de 30-35 ans. Il est né en 1734, ce qui remet la date du portrait vers 1764-1769. Smollett fut de retour en Angleterre en 1766 et retourna à Livourne en 1768. Le portrait fut sûrement exécuté entre ces deux dates.

1. Voir chap. suivant.

### CHAPITRE III

## La Traduction de *Gil Blas*

---

1. Insuffisance des traductions antérieures.
2. Question de l'authenticité de la traduction de Smollett. — B. H. Malkin : sa traduction publiée sous le nom de Smollett.
3. La traduction de Smollett. — Sa valeur. Sa popularité.

#### 1.

Smollett ne se contenta pas de prendre Lesage pour modèle : il traduisit aussi *Gil Blas*, après l'avoir imité dans son *Roderick Random*. N'est-il pas probable que ce fut le grand succès qu'eut son imitation de *Gil Blas* qui le décida à donner une traduction anglaise du fameux roman dont il s'était inspiré ?

L'auteur de *Roderick Random* n'était pas le premier à traduire *Gil Blas* en Anglais. Ce roman avait paru à Londres en 1716, un an après la publication de ses premiers volumes à Paris, et en 1732 ; mais ces traductions étaient très incorrectes. Elles avaient été faites par des traducteurs qui ne devaient avoir qu'une connaissance superficielle du français, car elles foisonnent d'erreurs. De plus il y a beaucoup de fautes de grammaire telles que « between you and I » dans ces traductions, et bien qu'elles aient été réimprimées en 1737 et en 1744, le public anglais devait sentir toute leur insuffisance.

#### 2.

Smollett publia sa traduction en 1749 (1), un an après *Roderick Random*. Personne ne mit alors en doute l'authenticité de cette

---

1. *The Adventures of Gil Blas of Santillane*. A new translation, from the best French Edition. Adorned with Thirty-three Cuts, neatly Engraved. In Four

traduction (1) : mais quelques années plus tard, lorsque Smollett devint éditeur, compilateur, directeur de grandes entreprises de librairie, on en vint à supposer que la traduction de *Gil Blas* n'était peut-être pas de lui, mais d'un des écrivassiers à gages qu'il avait sous ses ordres. L'erreur persista jusqu'à ce qu'en février 1801 le *Portfolio* de Philadelphie publiât une lettre inédite de Smollett à un de ses admirateurs américains, un nommé Richard Smith (2), dans laquelle notre romancier, indigné qu'on eût pu penser qu'il prêtait son nom à des entreprises de librairie où il n'était pour rien, donnait une liste véritable de ses œuvres, dans laquelle figurait sa traduction de *Gil Blas*.

L'authenticité de cette traduction était donc établie. Mais en 1809 parut à Londres une nouvelle traduction de *Gil Blas*, faite par un certain Benjamin Heath Malkin (3). Ce nouvel ouvrage prétendait donner de l'original français une transcription plus animée que celle de Smollett, qui « n'appartenait à ce dernier que de nom ». Malkin n'avait donc pas vu le périodique de Philadelphie (ni le *European Magazine* de 1804 qui avait aussi publié la lettre de Smollett) ; ou bien, il voulait délibérément

---

volumes. London : Printed for J. Osborn, MDCCXLIX (4 vol. in-12°). Cette traduction eut par la suite de nombreuses éditions.

1. Elle ne pouvait être d'un autre que Smollett. Le langage du traducteur témoigne d'une connaissance de tournures maritimes telles que « if we would be of his mess » (I. p. 144) qui semblent indiquer une sérieuse pratique de la vie maritime. La phrase de Lesage était, dans l'original : « si nous voulions être de la partie ». D'ailleurs la deuxième édition de cette traduction (1750, 4 vol. in-12°) portait en plus, dans le titre : by the Author of *Roderick Random*. — Les rapports entre Smollett et Lesage sont d'ailleurs attestés par une autre confirmation : ce sont les corrections que fit notre auteur à une nouvelle édition, en 1759, d'une traduction du *Diable Boiteux*. Le libraire Millar lui paya sept guinées et demie pour ce travail : le reçu de cette transaction, signé par Smollett, est à la Bibliothèque Bodléienne (MSS. 25,441, fol. 57. — M. L. M. Knapp, dans *Modern Language Notes*, février 1932, pp. 91-93).

2. Smith était Recorder de Burlington, New Jersey. La lettre en question se trouve dans Noyes, pp. 81-2.

3. *The Adventures of Gil Blas of Santillane*. By Benjamin Heath Malkin, M. A., F. S. A. London, 1809. (4 vol. in-4°). H. Cordier, dans sa bibliographie de Lesage (Paris 1900), considère cette traduction comme « la plus belle que nous connaissions ».

ignorer pour ses propres fins que cet auteur eût vraiment traduit *Gil Blas*.

La traduction de Malkin est une paraphrase grotesque du *Gil Blas* français : un extrait suffira à montrer en quoi elle diffère de celle de Smollett :

*Lesage*, livre X, chap. 10 (sur le curé de Galves).

« Ce n'est point un deces dévôts dont le visage pâle et maigre prêche la mortification ; c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point au plaisir qui se présente, et qui surtout aime la bonne chère. Vous serez dans sa maison comme un coq en pâte ».

*Smollett*.

« He is none of those devotees whose pale and meagre faces preach up mortification. He has a capacious countenance, a rosy complexion, a merry look, is a jovial soul who enjoys the present hour, and in particular loves good cheer. You will live in his house like a prince ».

*Malkin*.

« None of your lantern-jawed saints, with Lent in his face, a cat-of-nine-tails on his back, and a cholera morbus in his belly. No such thing ! Our doctor is rubicund in the jowl, efflorescent on the nose, with a wicked eye at a bumper or a girl ; militant against no earthly pleasure, but most addicted to the good things of the table. You will be as smug there as a bug in a blanket ».

La traduction de Malkin fut souvent réimprimée par la suite (sans nom d'auteur), mais le nom de Smollett reparut seul après quelque temps. Personne ne fut assez curieux pour comparer la version ainsi désignée à celle qu'il avait lui-même publiée ; si on l'avait fait, on aurait remarqué qu'elles étaient entièrement différentes et qu'il ne s'agissait que d'une réimpression de celle de Malkin. Il y avait là une fort belle supercherie : la traduction de Malkin portait le nom de Smollett dans ses éditions postérieures. Que cela soit venu de l'ignorance ou de la malveillance d'un libraire, la question importe peu ; mais que tout le monde se soit laissé duper par une telle imposture, si aisée à dévoiler, cela montre bien la facilité avec laquelle les mystifications littéraires échappent à la vigilance de ceux auxquels il appartient de les découvrir et de les dénoncer.

La traduction de Malkin circula sous le nom de Smollett jusqu'en 1913 ! (1) Il y en a même une édition, celle de 1881, qui porte comme introduction une notice sur Lesage de George Saintsbury ! (2) Et jusqu'à ce jour la traduction de Malkin figure encore dans le catalogue général du British Museum parmi les œuvres de Smollett, à côté de la traduction authentique de celui-ci, qui, elle aussi, fut d'ailleurs souvent rééditée. Une des meilleures parmi ces éditions est celle de l'Oxford University Press, en 1907.

3.

Quoique la traduction de Malkin ait été fort répandue, celle de Smollett fut, depuis son apparition en 1748, la plus populaire de toutes les traductions anglaises de *Gil Blas*. Smollett, nous l'avons dit, se proclamait alors le disciple de Lesage, et on sent qu'il fit sa traduction avec ferveur et enthousiasme. Elle parut presque en même temps que *Roderick Random*, et la grande popularité de ce roman la rendit, elle aussi, très populaire. Smollett, dont son *Roderick Random* imité de *Gil Blas* avait fait un des trois grands romanciers d'Angleterre, mettait Lesage à la mode en Grande-Bretagne : il s'acquittait, en quelque sorte, de sa dette envers son maître (3).

Disons d'abord que la traduction de Smollett est très bonne et assez fidèle à l'original. Il était bien l'homme qu'il fallait pour traduire en anglais un livre tel que *Gil Blas*. D'abord il s'intéressait à cette œuvre, par sympathie pour le héros franco-espagnol dont les aventures lui rappelaient sa propre vie aux péripéties multiples, et parce qu'un tel récit picaresque était exacte-

---

1. Edition de Routledge, avec préface par M. Arthur Morton-Fullerton.

2. Edition de Nimmo and Bain, 1881, 3 vol. in-8°. Cette édition a été recommandée par plusieurs auteurs (qu'il n'est pas nécessaire de nommer) qui supposaient que la traduction était de Smollett, et parce qu'elle est éditée par Saintsbury.

3. Il est intéressant de voir qu'en 1816 on publia dans un même volume *Gil Blas* et *Sir Launcelot Greaves* : *The Adventures of Gil Blas of Santillane. To which is added, the Adventures of Sir Launcelot Greaves, By T. Smollett*. London, T. Kinnersley, 1816, in-8°. Réimprimé en 1822, in-12°.

ment écrit dans la manière des romans qu'il voulait lui-même écrire. En second lieu, sa connaissance du français était suffisante. John Moore, son biographe et ami, nous dit qu'il pouvait à peine soutenir une conversation en français. Mais Smollett, en revanche, s'était dès son jeune âge familiarisé avec le français écrit, et si l'on peut se fier à son *Roderick Random*, qui contient tant de matière autobiographique, il comprenait bien cette langue (1). Enfin, Smollett lui-même était — et allait être — un grand romancier. Son style était donc ce qu'il fallait pour donner de la valeur à sa traduction. Certes, il ne put jamais reproduire le style uni et coulant de Lesage, qui conduit si bien le lecteur de phrase en phrase, sans le moindre arrêt, sans le moindre heurt. Nul ne songerait à appeler gracieux ou subtil le style de Smollett ; celui-ci peut être aussi clair et aussi bref que Lesage, mais il l'est dans un langage très différent. Cependant, son style vigoureux et son langage rude et frappant ne manquent pas d'une certaine beauté. Et la force de son style était aussi bien adaptée à l'énergie anglaise que la netteté de celui de Lesage à la finesse et au bon goût français.

Smollett a donc su conserver dans sa traduction presque tout ce qui fait la valeur de l'original. Sa narration est soutenue. Il s'est attaché à rendre le sens exact de ce qu'il traduisait. En général, ses phrases sont bien plus longues que celles de Lesage, ce qui est normal chez un Anglais ; Smollett a toujours tendance à unir par des conjonctions les phrases courtes et balancées de l'auteur français, ou à les fondre d'une manière très habile les unes dans les autres. Souvent, son zèle de traduire fidèlement le sens des phrases françaises le porte à exprimer l'idée même que Lesage avait laissée en sous-entendu. En voici un exemple ; remarquons ce que Smollett a ajouté (nous l'avons mis en italique) :

«... tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'avais jamais vu tant d'argent ; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier... »

«... I emptied my purse into my hat, and amused myself in counting my money : *my joy was excessive* ; and as I had never

---

1. R. R., vol. II, p. 146.

seen so much cash before, I handled and gazed at it with insatiable delight » (1).

Il ne faut pas oublier que Smollett est plus qu'un simple traducteur : il ne se contente pas de traduire objectivement, en s'effaçant complètement devant son travail. Il est lui-même grand romancier, et bien qu'il traduise d'une manière très suffisante, il est toujours — on le sent — poussé par un besoin de créer qui, ne pouvant se manifester dans le fond, se fait sentir dans la forme. Smollett veut bien dire ce que dit Lesage, mais il veut tourner cela à sa manière. C'est précisément ce qui donne tant de vigueur à sa traduction. Il a presque toujours recours à l'expression anglaise équivalente lorsqu'il traduit des exclamations ou des idiotismes, qu'il ne cherche jamais à traduire textuellement. Dans la plupart des cas il tâche de renforcer l'expression française. « Je regagnais mon cimetière » devient dans sa traduction : « I sneaked back to my Golgotha » ; « si tu recules » est métamorphosé en : « if thou hang'st an arse ». De temps à autre il a une tournure très heureuse : c'est ainsi qu'il traduit le « jouet de la fortune » par : « the football of fortune ». Est-ce un trait humoristique que d'avoir fait l'inversion de cette phrase : « l'ornement d'Oviedo, et le flambeau de la philosophie » en la traduisant par : « the light of philosophy, and ornament of Oviedo » ? En tout cas, cela cadre bien avec l'ironie gouailleuse du parasite qui, après avoir mangé la truite de Gil Blas, paya celui-ci d'excellents conseils. Mais ce désir de la part de Smollett de renforcer les phrases de Lesage n'est pas toujours heureux, par exemple dans la traduction de : « c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros » qu'il rend par : « it is the same little brisk Gil Blas, who had always more wit in his head than beef on his bones ». De même pour : « le commandant, homme grossier et brutal » qu'il traduit, perdant toute la simplicité de l'original en y substituant une pointe malicieuse, par : « the commander (who was none of the most delicate people in the world) ». Enfin, de propos délibéré, il exagère certains mots : « elle avait eu... les cheveux d'un blond très ardent » devient « the hair of her head had

---

1. *Gil Blas*, I, ch. 2.

been red as a carrot ». Il traduit aussi : « un señor caballero des plus lestes » par : « a finished coxcomb » ; et ainsi de suite. Au contraire, il a bien fait d'éviter de traduire les allusions classiques qui sont répandues dans *Gil Blas* : « au hasard d'avoir le sort d'Antée » devient sous sa plume : « though at the risk of strangulation », etc.

Nous avons dit que Smollett entendait bien le français ; cela ne l'empêcha cependant pas de traduire : « plus heureux qu'un honnête homme » par : « more happy than an honest man ». Il se trompa aussi sur la phrase : « il y avait déjà plus d'une heure qu'il faisait nuit » et la rendit par : « it was within an hour of daybreak ». Le conditionnel le gêne quelque peu, et on le voit traduire : « pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations » par : « with the little experience I had, I ought not to have been the dupe of his professions ». Ces fautes, on le voit, viennent surtout de ce que Smollett n'avait pas l'expérience de la langue parlée. Cependant il y a très peu de contresens dans sa traduction.

De temps à autre, lorsqu'il n'a pu trouver l'équivalent anglais d'un mot français, Smollett n'a pas hésité à incorporer ce mot français dans sa traduction, dans laquelle on retrouve, tels quels, des mots et des expressions tels que « complaisance », « je ne sais quoi », « coup d'essai ». Smollett emploie même le mot « finesse » pour traduire « une feinte ».

Nous pouvons voir dans la traduction de Smollett un des aspects de l'influence qu'eut sur son œuvre le voyage qu'il fit à Paris en 1750 : avant cette date il se refuse à traduire certains mots français autrement que par leurs équivalents anglais, quand ces équivalents ont assez de force. Ainsi, en 1749, il traduit *muletier*, *chevaliers d'industrie*, *bons mots* par *carrier*, *knights of the post*, *witticisms*. Mais après son séjour à Paris, il se sert volontiers de *muleteer*, *knights of industry*, *bons mots* (1).

En général, la traduction de Smollett est bonne et suffisante. Sa théorie de la traduction gardait un juste milieu en un siècle qui voulait ou des adaptations « embellies » ou des traductions fidèles. Smollett ne cherchait ni à « adapter » l'ouvrage français

---

1. *Muleteer*, *knights of industry*, se trouvent dans *Pickle* (II, p. 99-100, III, p. 257) et *bons mots* dans les *Voyages* (p. 35, 48).

ni à s'ériger en juge du bon goût de son original : il a changé la tournure de bien des phrases, souvent avec trop de liberté, mais il avait comme excuse de vouloir faire une traduction énergique et pleine de vie. Et il y réussit admirablement : sa traduction n'est pas littérale, mais en revanche elle ne change rien dans le *fond* à l'original. Surtout, elle reproduit pleinement l'*esprit* du *Gil Blas* de Lesage : c'est ce qui importe le plus dans une traduction, et c'est ce qu'il y a de plus difficile à rendre dans une langue étrangère. Smollett n'avait rien laissé perdre de cet esprit ; il le devait à son enthousiasme pour l'auteur français dont il s'était avoué l'imitateur.

C'est pour cela même que sa traduction continue toujours à plaire ; c'est pour cela qu'elle est plus souvent réimprimée, même dans ces derniers temps, que toute autre traduction anglaise de *Gil Blas*. Voilà qui n'est pas un médiocre titre de gloire. La traduction de *Gil Blas* est un lien de plus entre Smollett et Lesage.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### La France dans l'œuvre de Smollett

---

#### CHAPITRE I

#### Allusions à la France dans les romans de Smollett et dans les *Représailles*.

---

1. Personnages français des romans de Smollett.
2. La France dans les romans de Smollett. — En quoi consiste la gallophobie de Smollett.
3. *Les Représailles*.
4. La gallophobie caractéristique des marins de Smollett.
5. Les romans de Smollett et l'état d'âme national anglais.

#### 1.

Nous voulons, dans ce chapitre, étudier les idées de Smollett sur la France et sur les Français telles qu'elles s'expriment dans des œuvres de pure imagination. Il sera intéressant de comparer ces idées à celles qu'il émettra plus tard dans son récit de voyage, après avoir pris contact avec les Français et jugé la France sur place. Les Français qu'il crée, ceux qu'il met dans ses romans, ressembleront-ils à ceux qu'il décrira plus tard dans un ouvrage sérieux et documenté ? Et la France des romans, aura-t-elle quelque ressemblance avec celle des *Voyages* ? C'est là ce que nous allons voir...

D'abord, aucun des Français imaginés par Smollett ne tient un rôle important dans ses romans. Ils prennent place parmi les

centaines de personnages secondaires qui, dans le roman dit picaresque, apparaissent et sont connus du héros pendant un instant, pour disparaître de la vue du lecteur dès que le héros les a quittés. Ces Français sont aussi très simples, et, comme la plupart des personnages de Smollett, ont chacun un côté exagéré ; ils sont donc, à ce point de vue, dans la tradition « smollettienne ».

Ils appartiennent tous aux classes moyennes et aux basses classes de la société, comme d'ailleurs les Anglais que Smollett a mis à côté d'eux. Mais comme ils ne sont pas très nombreux, nous pouvons, sur chacun d'eux, jeter un coup d'œil. Suivons-les dans l'ordre chronologique, en commençant par ceux que nous rencontrons dans *Random* (1748), pour finir par ceux que nous trouvons dans *Fathom* (1753).

Le premier Français qui apparaît dans *Roderick Random* (1) est un apothicaire végétarien que l'auteur appelle M. Lavement. Il est passé maître dans l'art de préparer des drogues coûteuses avec des ingrédients absolument sans valeur. Il est aussi terriblement jaloux et quand Roderick lui apprend, un soir, vers onze heures, que sa femme n'est pas encore rentrée, étant sortie avec leur locataire, le capitaine O'Donnell, il casse son mortier d'un seul coup, et, avec une grimace horrible, s'écrie : « Ah ! traîtresse ! » Sa femme rentre, et il se met aussitôt à la quereller : « By gar, dit-il, you be one damm dog's wife — ventrebleu ! me will show you vat it is to put one horn upon mine head. — Pardieu ! le Capitaine O'Donnell be one... » « Damme, what am I ? » crie d'une voix terrible le capitaine, qui rentre à ce moment-là. « Oh, serviteur, M. le Capitaine », répond notre apothicaire en changeant de ton, « vous êtes un galant homme, ma femme vous est fort obligée » ; et, se tournant vers Roderick, il ajoute à voix basse : « Et diablement obligeante, sans doute ». Le capitaine lui dit alors qu'il le croit trop honnête homme pour se fâcher des politesses qu'on fait à sa femme, et ceci a un effet tellement extraordinaire sur l'apothicaire, que, dit Smollett : « Il revint alors à toute la politesse d'un Français, et avec la plus grande humilité dans la

---

1. Ch. 19, etc.

flatterie, il assura le capitaine qu'il était entièrement satisfait de l'honneur qu'il avait fait à sa femme » (1).

Ce dernier trait est dirigé aussi bien contre la complaisance des maris français que contre Lavement, et c'est à travers ce dernier que Smollett satirise, pour la délectation de ses lecteurs, la prétendue pusillanimité des Français. Nous voyons donc comment est fait le personnage de Lavement : deux des traits qui le distinguent, sa prédilection pour les légumes et son manque de courage, sont précisément ce qui devait égayer le public des lecteurs anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle et les faire penser : voilà qui est bien français ! Quant au parler de Lavement, il est douteux que jamais Français ait parlé anglais de la sorte ; et quoique ce baragouin soit un moyen comique usité par bien des écrivains, Smollett ne s'en sert qu'une fois dans tous ses romans.

Le deuxième Français que nous rencontrons dans *Roderick Random* (2) est un capucin, Frère Balthazar, qui est le compagnon de voyage de Roderick, de Boulogne à Abbeville. C'est un gros gaillard réjoui, qui, malgré l'air mortifié qu'il affecte, aime mieux la bonne chère que son rosaire, et fait plus de cas d'une jolie fille que du salut de son âme.

Pendant tout le long de la route il égaie son compagnon avec une multitude de chansons sur les douceurs de l'amour et du vin. Les deux compères s'arrêtent en chemin pour passer la nuit chez un paysan accueillant. Après un bon souper ils se retirent à la grange où ils se couchent sur la paille. Ils sont visités, une demi-heure après, par les deux filles de leur hôte, et Balthazar a peu de difficulté à persuader Roderick de recevoir Nanette, la plus jeune. Le lendemain matin, avant le départ des voyageurs, on leur sert un bon déjeuner, et après que Balthazar a confessé et absous les deux sœurs, ils continuent leur route. Roderick, tout libertin qu'il soit, est extrêmement choqué d'entendre le capucin se vanter de la conquête de Nanette, et lui demande pourquoi il n'en a pas fait son choix la nuit précédente. Balthazar répond qu'il distribue ses faveurs également

---

1. R. R. I, 138.

2. Ch. 42.

entre les deux sœurs pour conserver la paix entre elles, que d'ailleurs Nanette elle-même avait exprimé le désir de faire la conquête de Roderick, et que lui, Balthazar, avait saisi cette occasion de rendre un service à son ami. Après deux jours de marche les deux compagnons s'arrêtent à Amiens, où ils couchent dans un galetas. Au matin, Roderick se réveille et s'aperçoit que le Frère lui a volé son argent et s'est enfui.

Balthazar appartient à cette multitude de moines qui sont si communs dans les contes du moyen-âge et de la Renaissance. Bon vivant, licencié, voleur, d'une grande bonne humeur, il n'en dépare pas la collection. Il ne nous est présenté que pour disparaître aussitôt, mais l'auteur a su lui donner une vie que bien d'autres de ses personnages n'ont pas. Bien que ce portrait d'un Frère libertin fût chose commune dans la littérature, il se peut que les lecteurs français ne furent pas très contents de le voir tracé par un Anglais protestant. Ils ont dû s'en consoler cependant, en songeant que l'auteur n'a pas davantage épargné les ecclésiastiques de son pays et de sa religion, car chez lui le désir de redresser les abus est bien plus fort que toute considération religieuse.

Après son aventure avec Balthazar, Roderick, se voyant dépourvu d'argent, fait part de sa situation à un jeune seigneur qui, haussant les épaules en vrai Français insouciant, dit : « Eh bien, Monsieur, que voulez-vous que j'y fasse ? » (1) Roderick, au désespoir, s'enrôle dans un régiment qu'il rencontre par hasard. Bientôt, ne pouvant s'accorder avec un vieux soldat gascon, il a un duel avec lui (2). Roderick est désarmé, et le soldat, rejoignant ses compagnons, raconte sa victoire « avec beaucoup d'exagérations et de gasconnades ». Mais celui-ci ne jouit pas longtemps de son triomphe, car Roderick apprend l'escrime, et choisit l'occasion, après la bataille de Dettingen, d'accuser son vainqueur d'avoir fui devant l'ennemi. Ceci provoque naturellement un autre duel. Les assistants, qui veulent séparer les deux adversaires, se retirent quand le Gascon leur fait entendre que c'est une affaire d'honneur. Roderick sort victorieux de ce combat, mais quand à la pointe de son épée il veut que son adversaire lui

---

1. R. R. II, 171.

2. R. R. ch. 33, 34.

demande quartier, celui-ci fait encore le geste français par excellence : il hausse les épaules jusqu'aux oreilles, et en même temps « soulève la peau du front et des sourcils, et abaisse les coins de la bouche » d'une manière grotesque. Roderick, toujours vindicatif, et pour mortifier sa vanité, plante l'épée de ce Français, à la Smollett, dans « quelque chose qui fume sur la plaine ».

Dans *Pickle* on trouve deux officiers français qui s'arrêtent à la même auberge que le héros, se font remarquer par leur insolence envers l'aubergiste et ses hôtes, et refusent de payer leur écot au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne (1).

À Lille, Peregrine rencontre le seul honnête homme français des romans de Smollett (2). C'est un grave personnage, âgé de cinquante ans, qui est officier, et chevalier de Malte. Il s'offre avec politesse pour accompagner Peregrine par toute la ville. Il va avec les voyageurs à la comédie, où l'on joue le *Cid*, et plus tard donne avec beaucoup de candeur son opinion sur le théâtre anglais. Cela fait fâcher Peregrine, qui répond par une critique du théâtre français ; mais le chevalier, comme pour donner une leçon de modération à ce jeune Anglais, demande pardon d'avoir censuré les acteurs de Londres, et admet qu'il a une grande vénération pour l'érudition, le génie et le goût anglais, ce qui calme tout de suite le bouillant héros de Smollett. Par le fait même qu'il n'a que des vertus, ce chevalier de Malte n'a aucune vie et ne peut en aucune façon intéresser le lecteur.

Tel n'est pas le cas d'un autre Français que Peregrine rencontre en voyageant (3) : c'est un capucin, comme Frère Balthazar. Comme ce dernier, il a bien des défauts. Ce second Frère voyage en qualité d'écuyer d'une dame flamande, que Peregrine, dès qu'il l'a vue, se promet de séduire. Il s'insinue, plus tard, dans les bonnes grâces du Frère. Celui-ci se dit être le conducteur de la dame et jouir de la confiance absolue du mari de celle-ci. Peregrine comprend l'insinuation et se met à louer les principes désintéressés de l'ordre des capucins, leur sainteté, et leur dévouement pour le salut des hommes. Il fait mieux : il prie le Frère d'accepter pour son couvent, comme

---

1. P. P. II, 105-106.

2. P. P. ch. 51.

3. P. P. ch. 52, 53.

une marque d'amitié et de respect, une bourse contenant dix guinées. Le capucin, détournant vite la tête, lève les bras et fait voir, dessous, une poche placée presque à la hauteur de la clavicule ; Peregrine y laisse tomber l'argent. Le capucin, enchanté des manières de son interlocuteur, l'assure de ses bons offices.

Peregrine obtient une audience de sa Flamande dans la chambre même du Frère, qui sort en les exhortant à fuir toute pensée charnelle. Dès qu'il est parti, Peregrine se jette aux pieds de la belle, et la supplie d'avoir pitié de l'amour qui le brûle. Il l'importune tant qu'elle se met à crier ; le capucin rentre en feignant d'être surpris de la conduite de Peregrine et exprime si bien une fausse horreur de l'hypocrisie du jeune homme que la Flamande intercède en faveur de son amoureux.

Peregrine, mortifié de ce contretemps, s'introduit, quelque temps après, dans la chambre de sa belle. Le capucin, se doutant de cette manœuvre et voulant en tirer profit, y entre lui-même à quatre pattes par la porte entr'ouverte. Par malheur, le vieux peintre Pallet a aussi un rendez-vous dans cette même chambre, avec une courtisane française qui y couche ; il y entre, mais, en s'approchant du lit de sa dulcinée, il pose la main sur la tonsure du capucin, et reste pétrifié au contact de cette boule moite. Le Frère, pour le mystifier encore plus, se met à tourner sur lui-même tout en se levant lentement, et finalement mord le doigt du peintre. Celui-ci pousse un cri horrible ; Peregrine, fâché d'avoir été interrompu dans ses amours, lui assène quelques bons coups de poing et s'esquive de la chambre. Le capucin le suit et revient aussitôt avec de la lumière, faisant l'étonné de voir Pallet étendu sur le plancher, en train de souffler sur son doigt.

Nous arrêterons là cet épisode à la manière de Scarron ; point n'est besoin d'ajouter que le capucin trouve, plus tard, le moyen d'obtenir encore de l'argent de Peregrine, et se garde bien, après cela, d'empêcher que les amants aient d'autres entretiens.

Smollett semble avoir une prédilection toute spéciale pour les religieux. Le prochain Français que nous rencontrerons (dans *Fathom* (1), son troisième roman) sera un petit abbé libertin, qui

---

1. F. F. ch. 22, 23.

fait la connaissance de Ferdinand à Paris. C'est une sorte de chevalier d'industrie qui vit de sa subtilité. Après avoir bien bu, un soir, en compagnie de Ferdinand et de ses amis, cet abbé les conduit chez une vieille procureuse, qu'il a l'occasion de réprimander pour son peu d'égards envers la clientèle de sa maison. Mais elle ne se laisse pas faire la leçon et lui rend si bien ses invectives qu'il en est réduit à lui demander pardon à genoux, car elle a beaucoup de pouvoir sur lui, ayant été sa bienfaitrice. Certaine de sa soumission, elle lui donne sa bénédiction.

Tout va bien jusqu'à ce qu'il y ait une bagarre, au cours de laquelle l'abbé reçoit un coup de poing sur le nez. Etant Français, il y voit une insulte à son honneur, et, le lendemain, envoie à chacun de ses amis un billet exigeant une réparation quelconque. Mais ce billet est rédigé dans un langage si équivoque qu'ils ne savent pas s'ils doivent l'accepter comme un cartel. Ils lui rendent visite, et sont reçus d'une manière solennelle jusqu'à ce qu'ils aient dit qu'ils viennent lui demander pardon pour la blessure qu'il a reçue. Son honneur est satisfait, et comme il n'est plus question de duel, l'abbé s'égaie ; ses amis le prient d'ôter le bandage qui lui couvre la figure, ce qu'il fait, et un nez, qui ne porte pas trace de la moindre détérioration, apparaît...

Smollett ne s'étend pas davantage sur cet incident. Ce n'est qu'au début du second volume de *Fathom* (1), qu'on rencontre un autre Français. C'est un chevalier, dont Ferdinand fait la connaissance en prison. Contrairement aux autres prisonniers, ce chevalier est assez bien, quoique ridiculement, habillé. Il porte de longs cheveux tordus en une queue « ramillie », et sa barbe, parsemée de taches, lui descend jusqu'à la ceinture. De plus cet original est, pour se servir des paroles du ministre qui le décrit à Fathom : « un drôle d'homme, une sorte de Lazarille de Tormes, une caricature ; il porte une longue barbe, prétend être poète, et fait beaucoup de tapage avec ses vers » (2).

Cet homme extraordinaire, avant de se faire poète et d'être emprisonné pour dettes, avait formé toutes sortes de projets

---

1, Ch. 39.

2. F. F. II, 6.

politiques bizarres, que la France, puis l'Angleterre, n'avaient pas trouvés bons. En prison, il s'était montré difficile à mener, à cause de sa susceptibilité et de son sens exagéré de l'honneur. On pouvait malaisément l'empêcher de se battre. Il avait même osé envoyer au roi (1), qui était dans la même prison, un cartel ; mais, ayant reconnu son erreur, il avait été pardonné.

Fathom est en train de souper avec ses amis lorsqu'il fait connaissance de cet original, qui, sachant que Fathom est étranger, le fait appeler à la porte de l'appartement. Là, le chevalier demande à notre héros de porter de sa part un cartel au geôlier, qui lui a refusé tout crédit. Fathom, qui ne veut nullement offenser ce matamore, lui promet de l'aider, et, en attendant, lui prête quelque argent, avec lequel le chevalier achète promptement une livre de saucisses et vient s'asseoir à table avec les autres...

Nous rencontrons, au chapitre 47 de *Fathom*, la veuve d'un réfugié français, qui loue une chambre à Ferdinand. Cette femme, qui s'appelle Mme La Mer, est très pauvre, et Ferdinand prévoit qu'elle ne fera aucune difficulté à l'aider dans son projet de séduire Monimia. Ensemble, ils persécutent celle-ci par leurs entreprises importunes. Enfin, un soir, Ferdinand, essayant de séduire celle-ci, est repoussé avec sa propre épée. La jeune fille passe une nuit horrible, et le lendemain va prier à l'église, où son air malheureux attire la bienveillance d'une autre Française, Mme Clément, veuve, elle aussi. Cette dame l'emmène chez elle, la soigne pendant une longue maladie, et empêche qu'elle soit importunée par Fathom et Mme La Mer. Finalement elle fait annoncer que Monimia est morte, et lui fait un bel enterrement. Fathom et Mme La Mer se rendent à une taverne d'où ils regardent passer le corbillard sans aucun remords de conscience. Mais Monimia n'est pas morte, et pour la durée du roman, elle demeure chez Mme Clément, et sera traitée comme sa propre fille. C'est par la médiation de cette dame que les jeunes amants, Renaldo et Monimia, sont réunis à la fin ; elle-même

---

1. Sic. Ce roi était Théodore, « roi de Corse ». Il avait été emprisonné pour dettes par les Anglais peu après son arrivée en Angleterre. Il fut tiré de prison par l'intermédiaire de Horace Walpole. Il mourut en 1756. Smollett l'avait probablement visité en prison, car il le décrit dans *Fathom*.

épousera, d'ailleurs, le père de Monimia, Don Diego, qui avait été attiré vers cette aimable Française aussi bien par ses qualités que pour l'amour qu'elle avait témoigné à sa fille.

C'est avec Mme La Mer et Mme Clément que disparaissent les Français des romans de Smollett ; et certes, cette liste n'est pas imposante : trois soldats, deux capucins, un abbé, un apothicaire, un chevalier de Malte, un poète détraqué et deux femmes comptent pour très peu dans le total des figurants de cinq longs romans picaresques.

Remarquons d'ailleurs que les personnages français diminuent en importance dans chaque nouveau roman de Smollett. Dans *Random*, Lavement, Balthazar, et le Gascon sont assez bien présentés, quoique grotesques, et l'un d'eux, Balthazar, est tout à fait vivant. Dans *Pickle*, on entrevoit à peine le chevalier de Malte et les deux officiers, tandis que le capucin écuyer de la Flamande ne vaut aucun des Français de *Random*. Quant aux personnages français dans *Fathom*, il n'y a guère que Mme Clément qui puisse compter ; le petit abbé libertin et Mme La Mer sont insignifiants, et le poète-prisonnier est vite oublié. Le rôle même que Mme Clément, Française, tient dans la deuxième partie du roman est d'autant moins important si l'on considère que la plupart des autres personnages en sont, eux aussi, des étrangers : Don Diego et Monimia sont espagnols ; Renaldo est moitié écossais, moitié hongrois ; Fathom est moitié anglais, moitié « international » (plusieurs officiers de différentes nationalités peuvent avec raison se féliciter d'être son père) ; et c'est un vieil usurier juif qui rendra possible le dénouement.

Cette diminution d'intérêt dans les personnages français est d'autant plus aisée à remarquer qu'il n'y a aucun Français dans *Greaves* ou dans *Clinker*. Smollett abandonne donc totalement les Français dans ses derniers romans (1).

Pourquoi cela ? S'était-il moins intéressé aux Français en 1770, après qu'il eût eu l'occasion de les observer sur place, qu'en 1748, lorsqu'il les connaissait à peine ? Y avait-il quelque chose dans leur caractère qui lui déplaisait tant qu'il ne voulut point les mettre dans ses derniers romans ?

---

1. Sauf pour quelques inévitables coiffeurs et valets de chambre qui ne sont que mentionnés.

Non pas ; la cause en vient, semble-t-il, de ses romans mêmes. Sans doute, ces derniers ont comme trait commun d'être des récits d'aventures qui toutes, sauf dans *Fathom*, semblent n'arriver que par hasard. Mais, ceci posé, voyons les différences qui existent entre *Random*, *Pickle* et *Fathom* d'une part, *Greaves* et *Clinker* d'autre part. Les trois premiers furent écrits pendant la jeunesse de Smollett, jeunesse aventureuse, fougueuse, et, en quelque sorte, picaresque à la manière de *Gil Blas*. Ils sont des récits d'aventures *internationales*, où les héros ont de vastes champs d'action et viennent en contact avec des gens d'autres nationalités, au cours de leurs nombreux voyages. Au contraire, les deux derniers romans de Smollett, l'un écrit pendant une période de travail acharné et l'autre lorsque son auteur était à la veille de mourir, sont de ce fait moins fougueux et plus casaniers ; leur champ d'action est, par conséquent, restreint, et leurs aventures se passent uniquement en Angleterre et en Ecosse.

Il était donc naturel que les trois premiers héros de Smollett rencontrassent des Français, tandis qu'il n'y avait aucune raison valable pour que cela arrivât à Greaves, ou à la famille Bramble. On fera peut-être l'objection que ces derniers auraient pu, comme Roderick ou Ferdinand, rencontrer des Français hors de France ; mais cela est peu probable, car les Français qui, à cette époque, vivaient en Angleterre, étaient presque tous à Londres, tandis que la plupart des aventures qu'ont Greaves et la famille Bramble se déroulent à la campagne, dans le Yorkshire ou dans les petites villes le long de la grand'route du Nord.

Il y a une chose curieuse à remarquer, c'est que l'importance que Smollett prête à ses personnages français, diminuant de roman en roman, semble décider de l'endroit où il les placera. Sur les onze Français qu'il a mis dans ses trois premiers livres, sept sont rencontrés en France, et c'est précisément ceux-là qui sont les plus intéressants, simplement parce qu'ils sont vus chez eux, en plein dans leur élément. Quant aux quelques autres, qui sont à Londres, ils semblent être moins bien présentés : Smollett sait que son public s'intéresse moins aux Français qui sont à Londres et que tout le monde peut voir, qu'à ceux qui vivent dans leur propre pays. D'ailleurs, il est naturel pour le lecteur anglais d'être plus intrigué par une nation qui a ses pro-

pres coutumes et croyances, que par certains représentants de cette nation qui, huguenots ou réfugiés, sont passés en Angleterre et ont cessé de représenter leur pays en adoptant les coutumes de leur nouvelle patrie. Nous n'avons d'ailleurs qu'à jeter un coup d'œil sur les quatre Français de Londres, et nous verrons que Smollett s'est servi de sa méthode la plus facile, la caricature grossière, pour nous les présenter avec autant de relief que possible. Lavement et le poète détraqué sont tout à fait grotesques ; quant aux deux autres, ce sont des femmes, et cela, chez Smollett, veut tout dire : elles sont de vrais fantoches, pas plus intéressantes que Narcissa ou Emily ou Lydia. Ayant donc constaté que les Français de Londres sont moins bien présentés que les autres, il est curieux de voir que trois sur quatre d'entre eux sont dans le troisième roman, *Fathom*, tandis qu'on rencontre six sur sept des Français de France dans les deux premiers romans, *Random* et *Pickle*. Cela semble être une nouvelle preuve, quoique insignifiante, de la place de plus en plus mince que tiennent les Français dans l'œuvre de Smollett de 1748 à 1753.

Dans l'ensemble, nous pouvons constater que ces Français sont assez sympathiques au lecteur. Aucun d'eux n'est odieux, si ce n'est Mme La Mer, qui voit passer le cercueil de Monimia sans un seul sentiment de pitié pour cette jeune fille, de la mort de laquelle elle est responsable. Mais on sent très bien que ce n'est pas la nationalité de cette femme que Smollett veut nous faire remarquer, car nous n'avons à aucun moment l'impression qu'elle est française. L'auteur aurait pu, sans inconvénient, l'appeler Andrews ou Williams. Quant aux autres Français, ils sont présentés de la même façon que les personnages anglais de Smollett, et ne souffrent pas plus qu'eux de la virulence de sa plume. Lavement, le petit abbé, le poète détraqué, sont ridicules, mais pas plus que Crab, Dick Distich, Pallet, ou une centaine d'autres personnages anglais. Il y a même quelques Français, tels que le chevalier de Malte et Mme Clément, qui sont aussi bons et sympathiques que les meilleurs Anglais de Smollett.

Pour percevoir les véritables sentiments de celui-ci à l'égard des Français, et pour se rendre un compte exact de l'idée qu'il se fait du Français moyen, il faut comparer les personnages qu'il a créés avec les traits satiriques qui ressortent de ses nom-

breuses remarques sur la France ou de ses allusions aux hommes et aux choses de ce pays. On se rend compte alors que lorsque Smollett *crée* des Français, ce n'est pas ce qu'il y a en eux de spécifiquement français qui fait l'objet de sa satire. Le romancier chez lui est amusé par ces personnages qu'il a fait vivre ; étant amusé, il ne peut avoir contre eux aucun sentiment antipathique. Or Smollett, qui a l'habitude, dans son œuvre, de prendre une attitude satirique et trop souvent malveillante envers la France, ne voudra pas appliquer, outre mesure, sa satire contre les Français qu'il aura créés, et dont les actions l'auront amusé pendant un temps. Smollett ne fait donc pas de distinction entre ces personnages français et les autres personnages de ses livres. Ainsi il s'ensuivra que, pour nous, Lavement, Balthazar, Mme Clément, perdront en grande partie leur nationalité pour ne rester dans notre souvenir qu'un apothicaire jaloux, un Frère libertin et une brave femme.

Il est certain — nous l'avons vu — que Smollett le satirique ne laisse pas perdre l'occasion de pousser des pointes contre la race française : dans le caractère et les actions de Lavement, du Gascon, du poète, il attaque la prétendue complaisance des maris français, la vantardise, le sens exagéré de l'honneur, l'extravagance des Français. Mais sa satire n'a rien de méchant ou de déplaisant, et l'indulgence y contrebalance la moquerie. Ses personnages français sont souvent ridicules et grotesques, mais ils ont quelque chose de vrai, et auraient bien pu exister. Comme les personnages anglais du même auteur, ils appartiennent à diverses classes et divers milieux, représentant ainsi une humanité moyenne. Smollett ne s'est donc pas tenu, lorsqu'il a créé des Français, à un seul type. Par exemple, ce n'est pas dans ses romans qu'il faut chercher le personnage du petit-maitre vaniteux, efféminé, poltron, volage, inconstant, qui représente le Français pour la majeure partie de la nation anglaise. Certes, l'abbé et le poète ont quelque chose du petit-maitre, mais l'un étant trop dégradé pour être pris au sérieux, et l'autre assez brave et sincère dans sa folie pour que sa vanité lui soit pardonnée, cela ne peut guère compter. Il faudra attendre les *Représailles* pour voir un petit-maitre réunissant en sa personne tous les défauts des Français. Mais nous verrons plus loin que les traits de ce caractère ont été relevés, dans ses romans, par Smollett,

et ont pris place dans le portrait du Français tel qu'il l'a composé d'après ses observations.

2.

Ce n'est pas seulement dans ses créations de Français que nous verrons ce que Smollett pense d'eux et de leur pays ; ses romans sont remplis d'allusions directes à la France et à ses habitants. Ces allusions sont pour la plupart hostiles, faites pour démontrer à un public gallophobe l'infériorité de tout ce qui est français. Elles peuvent être divisées en deux grandes parties : critiques de la France et de son gouvernement, et critiques des Français, de leurs mœurs, de leurs coutumes, et de leur caractère.

Les allusions à la France ont naturellement pour objet principal le despotisme du gouvernement et le pouvoir absolu du roi et de ses agents immédiats. C'est là, d'ailleurs, la marotte des Anglais du temps de Smollett ; la plupart d'entre eux sont persuadés que les Français sont de vrais esclaves et ils qualifient tous ceux qui en Angleterre ne sont pas de cet avis des noms de Jacobites et de jésuites.

Remarquons que presque toutes les critiques de Smollett se trouvent dans *Random* et surtout dans *Pickle*. Roderick, étant abandonné sur la terre de France près de Boulogne, fait un tour dans ce pays, et Smollett ne manque pas de critiquer ce que son héros y rencontre. Mais c'est *Pickle* qui contient le plus d'allusions à la France, parce qu'il fut écrit pendant le premier voyage de Smollett à Paris, en 1750. Il va sans dire que Smollett, qui trouvait toujours quelque chose qui pût donner matière à sa satire, n'épargna point la France dans la partie de son roman qui traite du voyage de Peregrine à Paris. Smollett était probablement allé à Paris avec des idées fixes sur le despotisme du gouvernement français et tout ce qu'il y vit le confirma sans doute dans ses idées, car il cite dans son roman des exemples directs des abus qui se rencontrent en France, et qui se révélèrent, dit-il, pendant le séjour de Peregrine à Paris. Il les introduit tout au début du chapitre 40 de *Peregrine Pickle*, en disant qu'il indique ces abus afin que ses compatriotes puissent com-

parer leur condition à celle des Français, et rendre justice à la constitution sous laquelle ils vivent.

Et Smollett ajoute, avec un sentiment de patriotisme très louable, ces deux exemples du pouvoir absolu du roi de France et de ses nobles : une grande dame, contre laquelle on a écrit un libelle quelconque, fait emprisonner vingt-cinq abbés, supposant que parmi eux se trouvera le coupable. Les parents et amis de ces malheureux, n'osant même pas se plaindre d'une telle injustice, ne peuvent que hausser les épaules (un geste bien français !) et déplorer en silence ce revers de fortune. Second exemple : un certain gentilhomme campagnard, persécuté par un duc dont les terres sont contiguës aux siennes, présente au roi une pétition dans laquelle il demande justice contre son oppresseur. Le roi le reçoit gracieusement et lui demande quel est son régiment. Le gentilhomme répond qu'il n'a pas l'honneur d'être de l'armée, sur quoi le roi lui rend son billet sans daigner l'ouvrir, et le pauvre homme retourne dans ses terres pour être opprimé plus que jamais.

Peregrine lui-même n'est pas à l'abri de ce despotisme. Il se moque d'un prince pendant un bal masqué, et, à la sortie, se voit arrêter et conduire à la Bastille avec son compagnon Pallet. Il n'est élargi que par les soins de l'ambassadeur d'Angleterre et sous la condition expresse qu'il quittera dans les trois jours la ville de Paris.

La noblesse française a de grands pouvoirs, mais elle est elle-même obligée de faire sa cour au roi avec assiduité, pour conserver ses droits et ses terres. C'est ainsi qu'un seigneur de la connaissance de Peregrine lui avoue que, malgré sa prédilection pour la vie à la campagne, il demeure à Paris pour empêcher que quelque intendant ne se saisisse de ses terres. Voilà jusqu'à quel point peut être poussé le pouvoir absolu du roi et de ses favoris (1).

Quant au bas peuple opprimé, comment endure-t-il tous les

---

1. La « vicieuse ambition » des rois de France semble avoir été un des sujets préférés de Smollett. Ses remarques sur Louis XIV, le plus ambitieux de tous ces rois, ne sont pas très flatteuses pour ce prince. Partout, dans son *Histoire*, dans ses *Voyages*, dans son édition des *Œuvres* de Voltaire, Smollett le dénigre à grands traits de plume.

abus qui sont le plus souvent dirigés contre lui ? Avec résignation, dit Smollett ; les gens sont si habitués à l'oppression dont ils sont l'objet et à l'insolence des grands, que le plus insignifiant des fonctionnaires peut les insulter et leur faire autant de mal qu'il lui plaira. Et notre auteur cite triomphalement cet exemple de la résignation du peuple : un certain écuyer des écuries du roi étant un jour chez son barbier, celui-ci eut le malheur de couper avec son rasoir la tête d'un petit bouton que l'écuyer avait au visage. Ce dernier tira son épée et blessa à l'épaule le barbier, qui tenta de se retirer ; mais son bourreau, non content de cette vengeance, lui plongea l'épée dans le corps et le laissa roide mort sur le plancher. Puis, revêtant sa tenue d'apparat, il s'en alla à Versailles obtenir pardon de ce qu'il avait fait. Cela le rendit si insolent que la prochaine fois qu'il eut l'occasion de se faire raser, il tint son épée sur ses genoux, pour intimider le barbier et faire valoir sa propre personne. Cela fit si peu d'impression sur le menu peuple, dit Smollett, que quand Peregrine mentionna avec horreur cet assassinat à son propre coiffeur, ce misérable esclave répondit que sans doute cela était regrettable, mais que c'était dû à la colère de l'écuyer. Il ajouta même, pour louer le gouvernement, qu'une pareille vivacité n'était jamais punie en France (1).

Les officiers du roi traitent aussi le peuple avec dureté. Peregrine fait, dans une auberge à Arras, la connaissance de deux officiers. Ceux-ci, partant de l'auberge, se font apporter la note, mais, en ayant vu le montant, se mettent à jurer en demandant si c'est ainsi qu'on se moque des officiers du roi. L'humilité de l'aubergiste ne les rend que plus arrogants, et ils menacent de le traduire devant le commandant de la ville. Finalement, le pauvre homme, terrifié par ces deux matamores, les supplie de lui permettre de les loger à son compte, ce qu'ils prétendent accepter avec difficulté. Ils s'en vont enfin, et laissent ce pauvre homme ravi d'avoir échappé à la colère de deux semblables ferrailleurs. L'aubergiste avoue à Peregrine, plus tard, qu'il

---

1. Cette histoire ne vient pas de l'imagination de Smollett : nous savons par son biographe, Moore, qui était avec lui à Paris en 1750, qu'un épisode semblable faisait alors le scandale de toute la ville, et avait tant choqué Smollett qu'il l'avait inséré dans le roman qu'il était en train d'écrire.

aurait été ruiné si jamais on l'avait mené devant le magistrat, car la justice, en France, est toujours du côté de l'armée. Naturellement, notre héros est scandalisé d'un tel « exemple d'injustice et de pouvoir arbitraire », et, se tournant vers son tuteur (qui est soupçonné d'être Jacobite parce qu'il est très franco-phil) il lui demande si c'est là un exemple du bonheur dont jouit le peuple de France. Jolter, naturellement, défend la magistrature française, et — c'est là une déclaration qui n'a d'autre but que de provoquer chez le lecteur anglais un sourire de pitié — affirme qu'elle ne manque *jamais* de punir tous les abus, sans aucun égard pour la qualité des coupables.

Tous les abus qu'on rencontre en France ont naturellement pour résultat d'appauvrir le peuple. C'est du moins ce que croient les Anglais du *xviii<sup>e</sup>* siècle. Ils pensent que parce qu'un homme est très pauvre il ne peut être heureux ; ils exagèrent la pauvreté des Français, et se les représentent en haillons, ayant à peine de quoi traîner une existence misérable. Les Français, étant donc si pauvres, sont pour eux les derniers des hommes, vils et abjects, abrutis, de vrais esclaves. Cette tendance anglaise à évaluer tout du côté financier n'est donc pas moderne : même au *xviii<sup>e</sup>* siècle la valeur d'un homme se mesurait au chiffre de ses rentes. Smollett lui-même a remarqué cette tendance parmi ses compatriotes, et, très finement, il montre des Anglais se moquant de la pauvreté des gens d'autres nationalités.

Smollett est trop intelligent pour juger lui-même les Français de cette façon : il ne leur reproche certainement pas leur pauvreté, et en la constatant il y mêle toujours un peu de pitié. C'est ainsi qu'il ne parlera presque pas de la pauvreté des paysans français dans ses romans ; Roderick, le seul de ses personnages à pénétrer dans un intérieur de paysan, y est très bien reçu. Si Smollett avait voulu montrer la pauvreté et la misère de ce milieu, rien ne l'aurait empêché de le faire ; mais il préfère être sympathique. Il faut avouer qu'il y trouve son compte, car il veut que la chaumière du paysan serve de scène à un épisode amoureux ; et pour ces sortes de choses, il convient toujours que le cadre soit propice. En tout cas, Roderick peut se féliciter d'être tombé dans un tel milieu. Comme ami de Frère Balthazar, il est reçu à bras ouverts : on sert aux deux voyageurs un « excellent ragoût ». Ils arrosent ce copieux repas

d'une quantité suffisante de vin, et ensuite se retirent dans la grange, où on leur a préparé d'excellents lits sur la paille fraîche. Après une nuit d'amour (rappelons-nous la visite des deux filles du paysan) Roderick et Balthazar déjeunent avec du chocolat et de « l'eau-de-vie » et continuent leur chemin, heureux d'avoir trouvé une si excellente réception.

Voilà donc un portrait assez flatteur de la vie paysanne. C'est le seul que nous trouvions dans ses romans, et il ne ressemble guère au portrait que Smollett fit des paysans dans ses *Voyages*. Il y a cependant une autre allusion aux paysans français dans *Humphry Clinker*, où Matthew Bramble mentionne en passant que les paysans écossais, malgré leurs traits durs, leur maigreur, leur saleté, leurs guenilles, se comparent très favorablement aux paysans de France.

Comme pour les paysans, Smollett ne critique pas à outrance l'armée française, et nous dépeint même d'une plume assez sympathique une bande de soldats appartenant au régiment de Picardie. Roderick, qui vient d'être volé par Balthazar, passe à travers une forêt, la mort dans l'âme. Il se jette par terre et se voue tout entier à ses tristes pensées lorsque, tout à coup, il entend jouer du violon, et, levant la tête, il aperçoit des soldats en train de se divertir avec leurs femmes et leurs enfants. « Le cœur dilaté de bonne humeur et de joie », ils sont aussi heureux qu'il est possible de l'être. Cette scène, par la simple joie qu'éprouvent les danseurs, en rappelle une autre, encore mieux connue, du *Voyage Sentimental*, où Sterne, regardant danser une famille du Lyonnais, croit voir s'exprimer sur les visages des danseurs une sorte d'extase religieuse... Certes, il doit y avoir aussi une sainte joie dans la danse des soldats, car Roderick, qui était en proie à une foule de pensées lugubres, oublie complètement tous ses malheurs et, le cœur en repos, se met à danser comme les autres ; et plus tard, quand vient le temps de souper, il fait le repas le plus « réjouissant » de sa vie avec seulement quelques oignons et du pain.

Mais Roderick ne peut s'empêcher de remarquer la pauvreté de ses nouveaux cempagnons. Jamais il n'a vu une telle bande d'« épouvantails », et il trouve impossible de concilier leur apparence affamée, leurs habits déchirés et toutes les marques extérieures de leur misère extrême, avec cette gaité et cette

bonne humeur qu'ils montrent en s'amusant. Mais si la description de l'apparence physique de ce groupe de soldats est quelque peu dure, elle est compensée par la représentation de leur insouciance et de leur optimisme devant les malheurs et la misère de ce monde. Dépeignant ce caractère insouciant des soldats et de leurs femmes, Smollett rend inconsciemment hommage à la nation française : c'est sans aucun doute ce qu'il a écrit de plus bienveillant sur la France.

Nous avons vu les critiques que Smollett adresse à la France, à son gouvernement et à l'état de son peuple. Arrivons-en maintenant à son opinion sur le Français moyen, ses mœurs et surtout son caractère.

Smollett avait été indulgent pour les personnages qu'il avait créés, et ne les avait pas critiqués outre mesure pour leur nationalité. Son indulgence pour eux nous empêche donc de voir ce qu'est réellement son idée du Français moyen. Cette idée ressort plutôt de maintes allusions, de comparaisons, de traits satiriques et de pointes mordantes dont ses romans sont remplis à l'égard des habitants de la France. Si nous assemblons ces sarcasmes, dispersés ici et là dans ses romans, ils nous fournissent un portrait d'ensemble bien défini du Français aux yeux de Smollett. Ce n'est pas un portrait flatteur.

Le Français est avant tout un « petit-maitre », ayant une extrême facilité de langue, surtout quand il s'agit de faire des compliments. Il lui serait impossible à lui-même de croire à toutes ces amabilités : il est donc hypocrite. Il est vaniteux et se donne beaucoup de mal pour orner sa petite personne ; aimant les bagatelles, les dentelles, les brillants, il s'habille avec grande extravagance, donnant à son ajustement une importance capitale. Il apprend à bien danser, et l'art de la coiffure n'a pas de secrets pour lui. Il vit beaucoup dans la compagnie des femmes, et devient ainsi tout à fait efféminé ; c'est là le plus grand reproche qu'un Anglais puisse lui faire. L'amour est la plus grande préoccupation des Français, mais c'est un amour frivole, inconstant, insouciant, charnel. Ils ne sont donc que des demi-hommes, tout à fait intolérables pour l'Anglais plein de santé, jovial et sincère, et qui ne se laisse jamais dominer par des femmes. Enfin, les Français, d'après Smollett, sont définitivement une race inférieure.

C'était cependant en France qu'au xviii<sup>e</sup> siècle voyageaient les jeunes Anglais qui voulaient briller dans le monde, car la France était alors considérée comme le pays qui saurait le mieux les mûrir et leur donner l'expérience du monde. C'est là que la société était la plus polie, que les arts étaient le plus cultivés; la France était le domaine de la haute littérature, l'éducatrice de l'Europe. Pourtant, Smollett n'a pas tendance à la regarder comme telle. Peregrine, loin d'acquérir de nouvelles connaissances en France, ne fait que s'amuser, et la société raffinée qu'il a fréquentée lui donne une si bonne opinion de lui-même qu'il est en danger de devenir un petit-maitre accompli. En tout cas, son voyage de France semble avoir atrophié chez lui certains sentiments d'honneur et de probité morale, car il voit mourir son oncle Trunnion avec des sentiments qu'il n'aurait probablement pas éprouvés avant son voyage; bien plus, il est devenu tout à fait matérialiste, et son amour pour Emily se change en un désir effréné d'en faire sa maîtresse. Quand il s'aperçoit qu'il ne peut plus poursuivre ses desseins, il commet toutes sortes d'extravagances et de folies. Voilà comment un séjour en France l'aura changé.

Il est curieux que presque toutes les allusions au caractère français soient faites à l'occasion de la description de certains personnages qui ont fait un séjour en France, et qui retournent en Angleterre, tout à fait transformés. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que ces personnages sont, pour la plupart, de très petites gens qui, même avant leur voyage en France, étaient déjà un peu toqués et prétentieux. Remarquons la façon dont Smollett met l'accent sur les *toqués*; il veut que le lecteur comprenne bien que seuls des gens un peu faibles d'esprit peuvent se laisser influencer par un pays tel que la France.

Dutton, le valet de Jerry Melford, est un bon exemple d'Anglais francisé: il est revenu en Angleterre avec une connaissance parfaite de la politesse d'outre-Manche. Il se pique de ses belles manières, et prise avec toutes les grimaces d'un marquis de Paris. Il est aussi grand expert dans l'art de se rendre agréable au beau sexe. Pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Winifred Jenkins, il fait ce qu'un petit-maitre français ferait en pareil cas: il la câline, la flatte et s'abaisse devant elle; il lui apprend à priser, et lui présente une tabatière de papier mâché (sic); il lui

donne de la poudre pour les dents, il améliore son teint, et la coiffe à la mode parisienne ; il devient son maître de français, son maître de danse et son « friseur ». Voilà plus qu'il n'en faut pour captiver le cœur de la soubrette !

Il est étrange que Smollett s'obstine à faire la satire de l'importance que les Français attachent à leur coiffure. Voilà pourquoi nous voyons tant de barbiers français dans ses livres ; mais il y a peut-être une autre raison à cela, c'est que de tous les artisans français dont on avait besoin en Angleterre, le perruquier tenait la première place. Depuis le temps de Louis XIII, qui était chauve, et qui mit les perruques à la mode, toujours c'était la France qui avait innové en matière de coiffure. Il fallait donc, à l'étranger, des perruquiers habiles, et comme il n'y avait que des Français pour l'être vraiment, ceux-ci envahirent tous les pays (1). Smollett put donc lui-même constater l'importance de cette invasion des coiffeurs d'outre-Manche, et ce type de Français, que chaque Anglais avait pu rencontrer chez lui, était trop caractéristique pour que l'auteur manquât l'occasion d'exercer sur lui sa satire.

Les valets de chambre français sont, avec les coiffeurs, ceux dont on parle le plus souvent dans les romans, mais ils ne sont que mentionnés. Smollett nous dit qu'ils existent, et voilà tout.

Jusqu'à présent, nous avons vu que Smollett ne montre que le côté ridicule des Français ; il ira un peu plus loin, et nous les montrera poltrons. Mais en ce cas nous verrons que toutes les allusions à la poltronnerie des Français sont mises, avec justesse, dans la bouche des personnages gallophobes de ses romans.

C'était la coutume en Angleterre, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de penser qu'un Anglais valait bien plusieurs Français, du point de vue

---

1. Dans un recueil d'anecdotes concernant les Iles Britanniques et intitulé *Anglaisiana* (Londres, 1815, in-16, p. 96) on raconte qu'en 1727 il n'y avait que deux coiffeurs accrédités dans la ville de Londres, mais qu'en 1795 on pouvait compter 50.000 perruquiers dans le Royaume-Uni. Voilà pourquoi Win Jenkins, une simple servante, pouvait écrire, en 1770 : « ... I have had my hair cut, and pippered, and singed, and bolstered, and buckled, in the newest fashion, by a French freezer. Parley vow Francey — Vee Madmansell » (H. C. I, 42).

des prouesses militaires. Il est probable que depuis les batailles décisives de la guerre de Cent Ans, on en était vraiment venu à croire, en Angleterre, que, si un petit nombre d'Anglais pouvait battre à plate couture une multitude de Français, les Anglais étaient braves, et les Français poltrons, ou tout au moins trop chétifs pour se battre. Il était donc convenu parmi le peuple anglais que les Français fuyaient presque toujours du champ de bataille.

Mais comme s'ils voulaient excuser la poltronnerie de ceux-ci, les Anglais disaient que cela venait sans doute de la piètre nourriture française. En effet, comment un homme pouvait-il être courageux et fort quand il ne mangeait que de la soupe maigre et des cuisses de grenouilles, et avait un goût prononcé pour la viande faisandée, tout comme les « Hottentots d'Afrique et les sauvages du Groënland » ? Il lui aurait fallu un bon roast beef et de la bonne vieille bière d'Angleterre. On croyait même que c'était le grand désir de faire main basse sur les vivres des Anglais qui poussait les Français à vouloir toujours envahir l'Angleterre. Hogarth a fait une caricature qui montre les Français à Boulogne, se préparant à envahir l'Angleterre ; sur leur bannière sont écrits ces mots : « Vengeance et le bon bier ». La grosse Anglaise que Ferdinand rencontre dans la diligence de Londres, étant insultée par un homme qui est habillé à la française, ne peut trouver des termes d'opprobre plus efficaces que de lui reprocher sa maigreur extrême et de hasarder l'opinion que depuis sept ans il n'a pas mangé un seul bon repas.

Puisque les Anglais ont un grand mépris du courage des Français, il n'y a pas de pire disgrâce pour eux que d'être battus en duel par un Français. C'est ainsi que Pipes, qui est d'habitude extrêmement silencieux et que rien ne peut émouvoir, éprouve un grand chagrin de penser que probablement Peregrine a été battu en duel par un Français. Pipes suit son maître jusque dans sa chambre, et ne peut s'empêcher de lui demander, avec un air mortifié, s'il a donné autant de coups qu'il en a reçus.

Le tableau que Smollett trace de la poltronnerie et de la faiblesse des Français, cette peinture dans laquelle il les représente comme de perpétuels affamés, enchantaient les Anglais de son époque. Smollett le savait bien : c'est pourquoi il en fit le thème principal de ses *Représailles*, comédie en deux actes. Cette

pièce eut énormément de succès au XVIII<sup>e</sup> siècle. On ne peut cependant pas la considérer comme représentative des idées générales de Smollett sur les Français, car elle fut écrite avec l'expresse intention de faire une satire outrée pour amuser le peuple britannique et soulever en lui un sentiment entièrement anti-français. On était en guerre avec la France (1757) et tous les moyens d'exciter la haine contre ce pays étaient considérés comme bons. Dans le cas des *Représailles* c'était un moyen particulièrement efficace.

Cependant, même en mettant à part les *Représailles*, le portrait que tracent des Français les allusions des romans de Smollett est singulièrement injuste. Il a quelque indulgence pour les opprimés de toute sorte en France, et il déplore le sort du bas peuple ; mais en revanche il y a très peu de pitié dans ses allusions aux Français en général. Une chose est certaine, c'est qu'il n'aime pas le caractère français : très bon Saxon lui-même, sincère, loyal, disant tout ce qu'il pense avec même trop de franchise, se taisant quand il n'a rien d'important à dire, il ne peut comprendre l'exubérance du Latin, ni les formules de politesse latine, qu'il qualifie d'hypocrisie. Surtout Smollett ne s'aperçoit pas de la facilité avec laquelle le Français peut masquer ses qualités profondes et durables en ne laissant paraître que son côté sociable et par conséquent un peu léger.

Moore, le biographe de Smollett, nous dit que celui-ci n'avait jamais bien connu les Français. Il en était empêché par la difficulté qu'il éprouvait à parler français. Nous verrons que pendant son premier voyage à Paris il ne fréquenta que ses compatriotes. Il semble aussi que dans son attitude envers les Français il y ait eu une hostilité préconçue, le résultat des préjugés que dès son jeune âge il avait adoptés. Puis, n'oublions pas qu'il avait assisté, comme chirurgien, à des batailles navales sanglantes, livrées aux Français et aux Espagnols dans les Indes Occidentales. D'après ses propres paroles, les Français étaient les « ennemis naturels » (1) de la Grande-Bretagne ; et

---

1. L'épithète était commune au temps de Smollett. Une trentaine d'années plus tard, Fox s'en servait dans ses fameux discours au parlement anglais (Voir l'*Histoire d'Angleterre* de Lecky, vol. 5).

il est peu probable que l'homme qui considère ainsi une nation étrangère soit bien disposé envers elle.

A tout cela, il faut ajouter le caractère satirique, hargneux et sombre de Smollett, qui ne le prédispose pas à la bienveillance envers qui que ce soit. En plus, son procédé littéraire ordinaire est celui de la caricature, et il tendra toujours à exagérer les particularités de ceux qu'il mettra dans ses livres. Puis il s'attache surtout à l'apparence extérieure d'un personnage, sans s'occuper des nuances de caractère. C'est ainsi que le Français auquel il fera allusion sera tout d'une pièce, et on ne s'apercevra que de ses petites manies et ses menus défauts, dans lesquels Smollett fera tenir l'homme entier.

Il serait difficile d'évaluer le degré de sincérité des idées que Smollett exprime sur le Français moyen. Que croit-il de ce qu'il écrit ? Certainement pas tout. Est-il possible qu'il n'ait vraiment pu voir dans le Français qu'un petit-maitre hypocrite, vaniteux, poltron ? Cela est peu probable, car nous serions obligés de ne plus croire à son intelligence.

N'oublions pas que Smollett était un des premiers grands hommes de lettres anglais à vivre uniquement de sa plume. Il devait donc être obligé d'avoir toujours l'œil sur le chiffre de vente de ses livres, car ses moyens d'existence en dépendaient. Cela est de la plus grande importance. Pour être lu, Smollett doit plaire au grand public anglais, et par conséquent il doit refléter les idées et les croyances de la masse de ses compatriotes. Et il y aura, mêlé à cela, son désir de grand romancier de peindre ceux-ci avec justesse, et de donner des mœurs et des idées de la Grande-Bretagne une image fidèle. Or, un des traits les plus caractéristiques de l'Angleterre au temps de Smollett, c'est que la masse de la population est aveuglément anti-française. Pour la peindre fidèlement, Smollett devra donc donner de l'importance à sa gallophobie et montrer son attitude hostile contre la France.

Le sentiment anti-français dans les œuvres de Smollett sera donc fait de plusieurs éléments et de plusieurs considérations. Il y aura, en premier lieu, une forte base de gallophobie modérée, qui est la sienne et qui dépend de son caractère, de sa vie, de ses préjugés. Mais cette gallophobie sera exagérée : 1<sup>o</sup> par un désir louable de romancier réaliste de faire de ses romans une

image fidèle et juste de ses compatriotes, et par conséquent de montrer un de leurs traits les plus caractéristiques : une haine pour la France ; 2° par le désir de plaire au sentiment anti-français de son pays et surtout de s'y conformer, afin d'assurer la grande popularité de ses livres.

Smollett, en voulant rendre ses romans agréables à la masse de ses lecteurs, est donc forcé de quitter toute modération. Il lui est alors interdit de rien dire de nouveau sur la France et les Français, et ses critiques ne sont que des lieux communs de la conversation chauvine de ses compatriotes. Sa complaisance envers ses lecteurs l'oblige à charger à outrance sa description du Français, et à remplir ses romans d'une foule d'allusions satiriques assez inutiles.

Il est donc certain qu'il ne croit pas tout ce qu'il met dans ses œuvres contre la France et ses habitants. Mais cette considération ne doit pas diminuer l'importance de sa propre aversion pour les Français. Il est remarquable qu'il dise les mêmes choses sur ceux-ci dans ses romans et dans ses *Voyages*, car enfin quatre de ses cinq romans furent écrits avant qu'il eût fait son voyage de 1763-1765. Il n'y a donc pas évolution : Smollett, comme ses compatriotes, adopte envers les Français une attitude qu'il garde toute sa vie, une attitude hostile, délibérément fausse, mais qui cadre à merveille avec son ironie et son pessimisme habituels. Et sa satire des Français est assez vive pour apparaître réellement comme une partie intégrante de sa personnalité.

### 3.

Il faut se garder d'exagérer l'importance du sentiment anti-français dans les romans de Smollett. Sa critique, quoique peu bienveillante, ne fait pas grand tort aux « ennemis naturels » de la Grande-Bretagne, car elle n'occupe guère qu'une petite partie des œuvres du romancier.

Smollett n'a pas beaucoup critiqué les Français dans ses romans pour deux raisons : il est avant tout un réaliste, c'est-à-dire qu'il écrit sur ce qu'il connaît et a eu l'occasion d'observer. Or il connaît à merveille ses compatriotes, mais reste à peu près ignorant du vrai caractère des Français. En second lieu, il est moraliste, et veut réellement que son public anglais puisse pro-

fiter des leçons de vertu qu'il croit lui enseigner. Il veut rendre ce public meilleur en lui montrant que le vice ne sert jamais personne. Or, on n'enseigne pas à un peuple à être bon en lui faisant haïr les vices ou les ridicules de ses ennemis : il doit se rendre compte lui-même de ses propres fautes afin de pouvoir les éviter.

Ces raisons ont certainement de l'influence sur ce qu'écrit Smollett lorsque son genre littéraire est sérieux : ainsi pour ses romans, qui, remplis de traits bouffons, de farces, de mauvais tours, se montrent sérieux parce qu'ils veulent être moraux. Mais dans un genre plus léger, Smollett, cherchant seulement à faire rire, abandonnera tout désir de faire de la morale.

C'est ainsi qu'il choisira comme sujet *principal* d'une petite comédie en deux actes l'insignifiance et la lâcheté d'un capitaine de vaisseau de guerre français. Cette comédie, à laquelle il donna le titre de *Représailles*, fut écrite pour David Garrick en 1757.

Toute l'action des *Représailles* se passe sur une frégate française, au large de la côte de Normandie (1). On vient de faire prisonniers un jeune Anglais, Heartly, sa fiancée, Harriet, et leur serviteur, Brush. Le capitaine de la frégate, M. de Champignon, fait naturellement la cour à Harriet. Pendant ce temps, Heartly et Brush s'assurent des bons services du lieutenant Oclabber et de l'enseigne Maclaymore, qui sont au service de la France. Champignon découvre que Heartly n'est pas le frère, mais bien le fiancé de Harriet, et cela le met hors de lui. Puis, un beau soir, Heartly et quelques-uns de ses hommes d'équipage s'échappent dans leur petit bateau, laissant en arrière Harriet, qui elle-

---

1. Smollett dit dans le prologue ce que sa pièce va contenir :

« He means to please — he owns no other view ;  
And now presents you with a sea-ragoût.  
A dish — howe'er you relish his endeavours,  
Replete with a variety of flavours.  
A stout Hibernian and ferocious Scot,  
Together boil in our enchanted pot —  
To taint these viands with the true fumet,  
He shreds a musty, vain, French martinet.  
This stale ingredient might our porridge marr,  
Without some acid juice of English tar. »

— *Plays and Poems written by T. Smollett*. London, 1777, in-8°.

même demande à rester sur la frégate pour prouver que Champignon les a vraiment faits prisonniers en temps de paix.

Le deuxième acte s'ouvre après la fuite de Heartly : Champignon est sur le pont, donnant des ordres pour rattraper le fugitif, quand Maclaymore, à la faveur de l'obscurité, le bouscule et fait si bien qu'il l'exaspère et le provoque en duel. Oclabber entre en scène, et, prétendant que Champignon a attaqué son enseigne, les fait arrêter tous deux. Pendant ce temps Heartly a eu le temps d'être recueilli par un vaisseau anglais, qui envoie à Champignon l'ordre d'élargir Harriet et Brush. Champignon refuse, parce qu'il croit que le vaisseau anglais, de soixante canons, ne peut avancer dans la baie où il s'est placé lui-même. Mais bientôt on voit s'approcher un bateau de douze canons. Champignon, consterné, ne sait où donner de la tête, et, dès que la canonnade commence, il est prêt à se rendre. Les Anglais prennent la frégate, Champignon les supplie à genoux d'avoir pitié de lui, et la pièce finit par un chant patriotique anglais.

Les Français sont naturellement raillés d'un bout à l'autre de la pièce. Smollett n'a pas oublié un seul des préjugés nationaux des Anglais. Un des personnages, Brush, nous dit qu'il n'aime pas cette politesse du marin français qui lui fait mille compliments en lui demandant sa bourse, et veut bien avoir l'honneur de lui brûler la cervelle s'il la lui refuse. La politesse française n'est que de l'hypocrisie, voilà pourquoi Brush s'écrie qu'il n'y a rien de si beau que la rude sincérité anglaise.

Les marins de la frégate, étant Français, sont naturellement chétifs, et toujours affamés. Quand le petit bateau de Heartly est pris, Brush, qui est en train de regarder amoureuxment un quartier de bœuf, se le voit arracher par « deux loups français affamés », qui regardent ce même gros morceau de viande britannique avec « autant d'étonnement que de joie ».

Il y a un épisode de la pièce qui faisait toujours rire les Anglais jusqu'aux larmes : c'était un défilé commandé par Champignon pour célébrer la prise du petit bateau, et pour amuser Harriet (!). On voit passer des soldats en haillons, précédés, pour tout drapeau, d'une vieille guenille déchirée, et après eux viennent quatre Français chétifs, qui unissent leurs efforts pour porter un quartier de bœuf anglais d'un bout à l'autre de la scène.

Nous avons dit plus haut que les Anglais associaient l'idée d'une sous-alimentation chronique des Français à celle de leur prétendu manque de courage ; nous ne serons donc pas surpris de voir que tous les soldats de Champignon, dès le début de la bataille, tombent morts sur le pont, mais se relèvent bien vite aussitôt que l'engagement est fini. Il n'y a qu'une chose qui puisse rendre les Français courageux, c'est leur eau-de-vie, et la meilleure manière de les battre est de la leur enlever ; cela est exprimé énergiquement par Ben Block, qui avoue en même temps que l'eau-de-vie est la seule chose en France qui soit agréable aux Anglais.

Mais c'est M. de Champignon lui-même qui représente le mieux le Français moyen vu par les Anglais. Il est avant tout un petit-maitre, léger, inconstant, frivole, étourdi et fat. Il se vante jusqu'aux nues d'avoir pris trois prisonniers, dont l'un est une femme. Il fait naturellement sa cour à Harriet, et lui débite mille galanteries, tout en dansant quelques pas, roucoulant quelques madrigaux, et se mettant à genoux devant elle. Il s'enorgueillit de ses conquêtes féminines, mais est trop stupide pour voir que Harriet se moque de lui, et il prend tout ce qu'elle lui dit pour une déclaration voilée. Un extrait de son entretien avec Harriet montre bien en quoi consiste le comique de la pièce et la satire de Smollett sur la galanterie des Français :

CHAMPIGNON : Common robber ! — madame, your serviteur très humble — de charm of your esprit be as brilliant as de attraits of your personne : in one and t'oder you be parfaitement adorable — souffrez den dat I present my art at your altar.

HARRIET : If you have any heart to present, it must be a very stale sacrifice — for my own part, I have no taste for the *fumet* : so you had better keep it for the ladies of your own country, *Monsieur*.

CHAMPIGNON : Ah cruelle ! — de ladies en France will felicitate demselves dat you renonce de tendre of Monsieur de Champignon — Madame la Duchesse — mais taisons — alte-là — et la belle marquise ! — ah, quelles âmes ! — vanité à part, madame, I ave de honneur to be one man à bonnes fortunes — diable m'emporte ! till I rencontre your invincible eye, I ave alway de same succès in love as in war (1).

---

1. *Ibid.*, p. 180.

Champignon est brave aussi longtemps qu'il n'y a pas de danger, fait le fanfaron jusqu'à ce qu'il entende un coup de canon, mais dès ce moment devient tout à fait poltron. Voyant s'approcher la chaloupe du lieutenant Lyon, il est prêt à défaillir, et tombant à genoux, s'écrie :

« Ah mon bon Dieu ! ayez pitié de moi encore — qu'on m'apporte de l'eau-de-vie ! Ah misérable pêcheur ! — je suis mort ! — je suis enterré ! — ah ! voilà assez, mes enfans — cessez — désistez — il faut amener — Monsieur O-claw-bear ! Monsieur O-claw-bear » (1).

Comme pour faire ressortir encore plus sa lâcheté, ses officiers Oclabber et Maclaymore, qui sont toujours (il ne faut pas l'oublier) des Anglo-Saxons bien qu'ils servent dans la marine française, se battent pour la France comme des déchainés. Enfin ce qui achève de discréditer complètement Champignon, c'est le dédain des Anglais dont il implore la miséricorde.

Sentant que le portrait qu'il faisait de ce Français était chargé à outrance, Smollett a mis dans la bouche du lieutenant Lyon cette appréciation des Français, qui vient vers la fin de la pièce et trop tardivement pour qu'elle fasse son effet, car elle sent un peu la condescendance :

« Je fus jadis fait prisonnier par les Français, qui me traitèrent noblement. Je puis témoigner de leur valeur, comme de leur politesse : mais il y a des « Champignon » sous tous les drapeaux » (2).

Cette pièce anti-française eut énormément de succès et fut jouée très souvent jusqu'à la fin du siècle. On la retrouve dans bien des recueils des meilleures comédies de cette époque, ce qui montre bien l'esprit anti-français de la masse de la population anglaise.

Ce n'est évidemment pas dans cette amusante comédie que l'on doit chercher à mesurer le sentiment anti-français chez Smollett. Faite uniquement pour amuser et pour faire mépriser les Français par la nation anglaise, cette pièce ne peut que faire preuve d'une gallophobie très exagérée. Elle montre cependant que Smollett n'hésitait pas à pousser sa satire des Français jusqu'à son plus haut degré d'exagération et d'absurdité, et à

---

1. *Sic. Ibid.*, p. 188.

2. *Ibid.*, p. 198.

chercher le succès dans une comédie qui n'avait pour seul sujet que l'insignifiance et la lâcheté des Français.

4.

Avant de terminer ce chapitre il serait opportun de parler des quelques personnages de Smollett qui représentent le mieux l'attitude de l'Anglais moyen envers la France, attitude d'hostilité intransigeante qui tend à s'accroître avec les années. Pipes est un de ces personnages. Il a été marin, et, servant des loups de mer tels que Trunnion et Hatchway contre les Espagnols et les Français, il n'a pas eu beaucoup d'occasions de regarder ces ennemis d'un œil très favorable. Il est certain que le brave Tom n'aurait jamais pu donner de raisons valables pour sa haine des Français. Si on les lui avait demandées, il aurait probablement répondu, comme le marin anglais dont parle La Tocnaye (1) : « Eh ! c'est parce qu'ils portent des sabots et mangent de la soupe maigre et des grenouilles. » Cela est enfantin, mais montre bien jusqu'à quel point était poussé le sentiment anti-français en Angleterre. Les classes supérieures n'avaient pas ces préjugés communs aux classes moyennes, mais loin de combattre de telles idées, elles les encourageaient pour la plus grande gloire de l'Angleterre, pour diriger et unifier la haine du peuple, pour créer une nation prête en tous temps à faire la guerre et à en payer les frais. Pipes considérera donc toujours les Français comme des ennemis, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, et cela lui causera beaucoup d'ennuis lorsqu'il visitera la France avec Peregrine, son maître.

C'est à Lille que Pipes rencontre un Irlandais, soldat dans l'armée française (2), qui, le considérant comme son compatriote, l'emmène, avec quelques amis, boire au cabaret. Mais au cours d'une conversation sur les pouvoirs respectifs des rois de France et d'Angleterre, Pipes, qui ne peut reconnaître à la France aucune supériorité, traite avec beaucoup de dédain le nom de Sa Majesté Très-Christienne. L'Irlandais lui fait quelques remontrances sur sa conduite, mais Pipes se moque de lui et, dans un français mal

---

1. Voir Bibl.

2. Ou dans un de ces régiments irlandais dont la monarchie française se servait pour couvrir le littoral contre l'Angleterre.

assuré, boit un toast à la damnation éternelle de Louis et de tous ses sujets. Une bagarre s'ensuit, mais l'affaire est heureusement terminée par l'arrivée de Peregrine et de son ami le chevalier de Malte. Pipes, questionné par son maître, avoue que tout ce que l'Irlandais a dit contre lui est exact, mais dit en même temps qu'il se moque des « broches à fromage » (1) des soldats français, et que si Peregrine ne l'avait pas arrêté, il les aurait gratifiés d'une bastonnade soignée. Peregrine le réprimande sévèrement et exige que Pipes demande pardon à ceux qu'il a offensés, mais le vieux serviteur, qui eût préféré mourir plutôt que de s'humilier devant un Français, s'obstine à garder le silence, et, devant les menaces de son maître, reste aussi froid qu'une statue. Peregrine, exaspéré, veut le battre, mais, en étant empêché par le chevalier, se contente de chasser Tom de son service.

Nous voyons donc jusqu'à quel point est poussée la haine de Tom Pipes pour les Français. Il adore son maître : cela est incontestable ; il l'a vu grandir, et s'est enfui de la « *Garnison* » quand on décida qu'il ne l'accompagnerait pas en France. Même après avoir été congédié par Peregrine, il le suivra de loin, et l'avertira à temps du complot de Hornbeck. Mais Pipes est avant tout un marin anglais, et l'amour qu'il témoigne à son maître ne peut contrebalancer son mépris et sa haine des Français. Il est de ces braves qui sont en train de fonder l'Empire Britannique et qui, dix ans plus tard, auront conquis le Canada et les Indes.

C'est ainsi que chez lui le patriotisme sera plus fort que toute considération personnelle. Ce sentiment, nous le rencontrerons, à un degré plus ou moins élevé, chez les autres marins de Smollett, chez Bowling, Rattlin, Crowe, Hatchway et Trunnion. Chez tous, un mot, un geste, une attitude quelconque, suffiront à nous laisser sous-entendre leur mépris des Français ; et c'est à la scène de la mort du Commodore Trunnion que s'exprimera ce sentiment dans sa forme la plus remarquable.

Trunnion, dans son dernier souffle, exprimera le désir

---

1. *Cheese-toasters*, l'expression dérisoire alors usitée en Angleterre pour les épées des Français.

qu'on l'enterre avec le gilet rouge qu'il avait porté lors de la prise de la « Renummy » (Renommée), un vaisseau français. C'avait été l'action la plus glorieuse de sa vie, et il veut qu'un des symboles de sa victoire le suive jusque dans la tombe. De plus, un de ses derniers souhaits est que l'inscription sur sa pierre tombale ne soit ni en grec, ni en latin, et encore moins en français, car c'est une langue qu'il tient en abomination (1).

Si nous ne tenons pas compte des marins de Shadwell ou de Congreve, décrits par des auteurs qui ne savaient pas ce qu'était la mer, Smollett est le premier à mettre la vraie vie maritime en littérature, et ses types de marins sont ce qu'il a fait de mieux. On ne se souvient guère de Roderick ou de Peregrine, mais Bowling, Trunnion, et Pipes sont inoubliables. Remarquons donc, et cela est important, que ce qu'il y a de plus durable et de meilleur dans les romans de Smollett, la peinture qu'il a faite des marins anglais, est précisément empreint, indirectement, d'un nationalisme aveugle et d'une haine pour la France. Les marins de Smollett sont inconcevables sans leurs sentiments anti-français, car ce qu'il a le mieux rendu chez eux, c'est ce patriotisme aveugle qui consiste à faire son devoir envers son pays et à mépriser les autres.

5.

L'hostilité contre la France se manifeste donc, dans les romans comme dans les *Représailles*, de deux manières : directement, par les allusions à la France et aux Français, et par la création de personnages tels que Lavement et le second capucin ; indirectement, par les paroles et les gestes de ces marins inoubliables, et surtout par leur attitude — attitude que Smollett nous fait sentir plutôt que voir, mais qui n'en est pas moins saisissante.

Les romans de Smollett sont intensément britanniques à tous points de vue, idées, conception, intrigue, force, énergie, brutalité. Ils furent écrits au XVIII<sup>e</sup> siècle, la période la plus « insulaire » dans l'histoire de la Grande-Bretagne. A cette époque le nationalisme, qui se manifestait si puissamment dans toute

---

1. P. P. III, 18-19.

l'Angleterre (1), était si étroitement lié à l'élargissement de la domination anglaise, et par conséquent à l'abaissement des ennemis de l'Empire britannique, que même la forme la plus rudimentaire d'un internationalisme quelconque était presque inconcevable. Il faut donc chercher dans la gallophobie des romans de Smollett quelque chose de plus qu'une simple antipathie personnelle ; leur auteur est britannique, c'est-à-dire qu'il appartient à un peuple qui possède, à un degré élevé, le sens de l'intérêt collectif. Si donc, à l'époque où Smollett écrit, le sentiment nationaliste anglais est à son apogée, il faut croire que les romans de Smollett, qui sont une image si fidèle de l'Angleterre à ladite époque, expriment dans toute leur étendue ce même nationalisme aigu.

Nous pouvons fixer à 1761 l'apogée de l'Empire britannique au xviii<sup>e</sup> siècle : c'est l'année qui voit la victoire des armes anglaises aux Indes, et qui raffermir la domination anglaise dans le Nouveau monde. C'est l'année où la nation britannique, après s'être vaillamment battue, peut enfin se reposer, et regarder avec orgueil ses nouvelles conquêtes. Le nationalisme, qui va croissant jusqu'en 1761, n'ayant plus, après cette date, d'ennemis de taille sur lesquels diriger sa haine, l'Angleterre va employer ses forces agissantes dans le champ national même, où il y a tant d'abus à faire disparaître. Il semble que, cette évolution, nous la voyons se produire aussi dans l'Angleterre des romans de Smollett. Nous avons montré que son âge compte pour beaucoup dans la différence qu'il y a entre ses trois premiers romans, produits d'une jeunesse fougueuse, et ses deux derniers, produits d'une demi-vieillesse réfléchie, pleine de soucis, déjà obscurcie par l'ombre de la mort. Mais il y a peut-être aussi, en tout cela, quelque chose de national. Remarquons que le changement s'opère, chez Smollett, vers 1760, lors de la publication de *Greaves*. Or, cette date coïncide étrangement avec celle des grandes conquêtes britanniques, et, comme nous l'avons ci-dessus mentionné, avec le changement de direction dans la vie politique de l'Angleterre, qui a moins à s'inquiéter de ses ennemis, pour le moment battus, et qui, par conséquent, détourne

---

1. Dans la masse de la population, s'entend.

d'eux ses regards pour se mettre à s'étudier elle-même dans une crise d'introspection. Nous pouvons donc dire que, pendant que l'Angleterre a les yeux fixés sur l'Europe et surtout sur la France, les romans de Smollett (*Random*, *Pickle* et *Fathom*), représentant bien des sentiments nationaux, sont intéressés à la France et aux Français ; mais lorsque l'Angleterre, n'ayant plus besoin d'être vigilante et militante, tourne ses regards sur elle-même, les romans de Smollett (*Greaves* et *Clinker*) ne comptent plus de personnages français et tout au plus y trouve-t-on une ou deux allusions à la France.

C'est donc indirectement l'histoire des passions et des haines de tout un pays que nous suivons petit à petit dans les romans de notre auteur. Il a été donné à bien peu de romanciers de pouvoir faire ce qu'a fait Smollett dans son œuvre : on peut dire qu'il y a suivi, en vingt-deux ans — presque inconsciemment d'ailleurs — l'évolution, dans son pays, du sentiment national à l'égard de l'étranger. C'est là un aspect de ses romans qui mérite, dès lors, de n'être ni négligé ni oublié.

---

## CHAPITRE II

### Les voyages de Smollett en France.

---

#### a) SMOLLETT A PARIS EN 1750.

Ses raisons de voyager. — Personnages de *Pickle*. — Exilés jacobites. — L'influence française dans *Pickle*.

D'après son premier biographe (1), Smollett alla faire un tour à Paris pendant l'été de 1750. Là, il rencontra un ancien ami, John Moore, qui lui avait succédé comme élève chirurgien au service du docteur John Gordon, de Glasgow. Les deux hommes se revirent avec plaisir et se lièrent d'une amitié qui devait durer toute leur vie.

Ils visitèrent ensemble tout ce qui pouvait intéresser un voyageur de leur époque : Saint-Cloud, Versailles, Marly, les environs de la capitale, etc. Il est probable aussi que Moore, qui était à Paris depuis quelque temps, introduisit Smollett dans plusieurs cercles de ses amis, dont la plupart étaient soit des Anglais, soit des Ecossais.

Il est difficile de savoir au juste pourquoi Smollett fit ce voyage de Paris. Peut-être était-il déjà atteint de la maladie qui l'emporta à l'âge de cinquante ans, et peut-être cherchait-il, en faisant le voyage de France, à améliorer sa santé. Mais cela est peu vraisemblable, car il ne faisait que débiter dans cette carrière d'écrivain durant laquelle des efforts excessifs devaient aggraver sa maladie et en précipiter le cours. Il est plus que probable que Smollett faisait un voyage d'agrément, et visitait Paris parce que c'était la mode, et parce qu'un certain « bon ton » voulait qu'on

---

1. John Moore.

y eût séjourné. De plus, il allait probablement en France pour y chercher la matière d'un livre ; *Roderick Random*, publié en 1748, avait eu tant de succès que Smollett fut encouragé à approfondir sa connaissance du genre humain en élargissant son champ d'observation. Il avait peut-être aussi l'idée de se servir de ses aventures parisiennes pour son nouveau roman, car tout ce qui venait de Paris avait toujours énormément d'intérêt pour les lecteurs anglais. Par ailleurs cela assurerait le succès futur de son livre.

Mais on se demande si Smollett alla à Paris dans le but de trouver des personnages pour un nouveau roman, car il semble n'y avoir fréquenté que des Anglais. Les seuls personnages français que l'on peut trouver dans *Pickle* sont un capucin, un chevalier de Malte et deux soldats, des gens qui, mêlés aux aventures de grand'route si communes aux romans picaresques, ne présentent qu'un faible intérêt. Smollett éprouvait de la prévention contre les Français ; Moore, qui était avec lui à Paris, nous montre son attitude d'Anglais moyen envers les Français :

... « On doit reconnaître que le docteur Smollett était imbu de certains préjugés courants qu'ont les Anglais contre les Français et dont il ne se libéra jamais entièrement. Jamais il ne fut capable de parler leur langue avec facilité, ce qui l'a empêché de se mêler à eux et de se faire lui-même une opinion sur les caractéristiques de la race » (1).

Remarquons que Smollett, connaissant sa propre ignorance de tout ce qui concernait les Français, essaya d'en faire figurer le moins possible dans son roman : c'est une discrétion qui, pour être rare chez lui, n'en a pas moins de valeur : dans *Pickle*, le héros ne rencontre, à Paris, aucun Français auquel Smollett puisse prêter assez d'importance pour le nommer ou le décrire. Peregrine, en bon Anglais, fréquente des compatriotes. Ce que nous savons, grâce à Thackeray, du manque d'imagination de Smollett, nous fait croire que la conduite de son héros, quand il choisit ses amis dans la colonie britannique de Paris, correspond à ce qu'il fit lui-même. En tout cas, son observation,

---

1. Dans le mémoire sur Smollett placé en tête de ses *Œuvres*. V. Bibl : Moore, J. — *The Works...*, etc.

pour s'être bornée à ses compatriotes, n'en est pas moins exacte et pénétrante ; il nous fait un portrait remarquable de deux Anglais originaux qu'il avait rencontrés, un jour, dans les galeries du Palais Royal :

L'un d'eux est un vieux peintre que Smollett nomme Pallet ; nul n'a jamais pu découvrir son nom véritable. Ce personnage ridicule s'extasie devant les médiocrités et se moque des plus belles œuvres des grands maîtres. Le gardien, qui le guide avec ses amis à travers une galerie de peintures, s'arrêtant tout à coup devant un beau tableau et s'écriant : « Sans prix ! », cet original répond :

« C'est exact, je ne pouvais me rappeler son nom, quoique sa manière me soit bien connue. Nous avons en Angleterre quelques tableaux dus à ce même « Sangpree », mais ils n'y sont pas appréciés » (1).

Il est regrettable qu'on n'ait jamais pu connaître le nom de cet original, mais ce devait être un des peintres connus de Londres, car Smollett se moquait rarement des gens qui n'en valaient pas la peine.

L'autre personnage que rencontre Smollett à Paris nous est dépeint sous la forme d'un jeune et savant médecin, d'un pédantisme ridicule, grand admirateur de la Grèce antique, ardent républicain et qui se prétend « citoyen du monde ». Dans ce personnage les contemporains de Smollett n'eurent aucun mal à reconnaître le poète Mark Akenside, auteur des *Plaisirs de l'imagination* et écrivain de talent, qui ne méritait certainement pas d'être traité de la sorte.

Smollett fit à Paris la connaissance d'autres personnages. C'étaient, dit Moore, des Jacobites écossais, exilés de leur patrie ; l'un d'eux avait vivement intéressé Smollett en lui racontant que longtemps après la Rébellion de 1745, ses amis et lui, lorsqu'ils étaient à Boulogne, avaient l'habitude d'aller faire chaque jour une promenade au bord de la mer pour apercevoir, de loin, les côtes d'un pays qu'ils ne devaient jamais plus revoir.

Smollett voulut intéresser l'Angleterre en faveur de ces pauvres

---

1. P. P. II, 54.

exilés en intercalant cet épisode dans *Pickle* (2). Profondément ému par le sort de ses compatriotes, il réussit à faire du récit de leurs malheurs quelques passages extrêmement touchants : le tragique de l'exil, la gaité forcée de ces Écossais, y sont bien décrits et révèlent une délicatesse trop souvent absente de ses œuvres.

Non content d'attirer la sympathie de l'Angleterre sur ces pauvres exilés, Smollett voulut les aider directement. A ce moment-là, il était en relations avec Lady Vane, qui devait lui fournir ses *Mémoires d'une dame de qualité*, et cette dame promit de l'aider à faire rapatrier les exilés écossais. Elle plaida pour eux auprès du duc de Dorset, en lui représentant le grand mérite de ces rebelles. Malheureusement, nous ne savons pas si Smollett put voir réaliser son projet.

Mais Smollett ne doit pas seulement à son séjour à Paris ces personnages de Pallet, du docteur pédant et des exilés jacobites. Il y puise également une bonne partie des éléments nouveaux que nous trouvons dans *Pickle* et qui font de ce roman un ouvrage assez différent de *Random*.

Cette différence résulte naturellement d'un changement peut-être très léger, mais inévitable — qui s'opère en lui lors de son séjour à Paris. Smollett tombait tout d'un coup dans un autre monde que celui qu'il avait connu jusque là. L'ancien chirurgien de marine était soudain lancé dans la société la plus polie du monde, ce à quoi il n'était nullement préparé.

La France était alors un pays extrêmement sociable, où le souci de plaire restait la première règle du savoir-vivre, et où l'individualisme se trouvait ainsi contraint de se plier à certaines exigences et d'accepter certaines conventions qui lui interdisaient de s'étaler. Il s'ensuit que dans une telle société, l'originalité du fond devait se dissimuler sous les élégances de la forme, et que celle-ci devenait dès lors de première importance. La conversation cherchait sans cesse à se perfectionner et chacun à limer, à polir, à simplifier ses phrases. On peut s'imaginer l'effet d'un tel milieu sur un original de la trempe de

---

1. Les *Représailles*, six ans après, contiennent plusieurs phrases dans lesquelles Smollett s'apitoie sur le sort des exilés jacobites.

Smollett. Ce ne fut pas chez lui un changement d'idées, car sa philosophie était déjà faite et bien assise, mais ses relations avec la société française lui montrèrent probablement qu'il y existait un goût autre que le goût anglais, et surtout que ce que l'on disait avait moins d'importance que la manière dont on le disait. Et cela Smollett avait besoin de s'en pénétrer : plus de goût dans son style et plus de délicatesse dans ses façons de penser, c'est là ce qu'il lui fallait. Le fond chez lui restait le même, mais l'expression devenait un peu plus douce, plus humaine, plus sensible et plus tendre. Le diamant brut commençait, lentement, à se polir et à briller.

*Random* est le premier roman de Smollett, l'expression concrète d'une intelligence féconde, vigoureuse, forte, l'enfant littéraire d'une jeunesse fougueuse, libre, fervente, brutale, mais saine. Il est tout bouillant d'énergie latente et de cette sorte de fureur à laquelle Smollett s'abandonnait dans toutes ses passions et dans toutes ses haines. Aucun livre ne peint si bien la vie des petites rues noires du xviii<sup>e</sup> siècle, le côté sombre, vil, effrayant d'une époque qui était, à bien des égards, élégante, courtoise, et pleine de loisirs. Il est rempli de crudités, de crautés, de bassesse, d'ingratitude. L'histoire de la vie de Miss Williams manque totalement de sensibilité. Roderick lui-même est tout à fait insensible : il décrit avec une sorte d'inconscience les horreurs qui sont commises à bord du *Thunder* et qui ne provoquent chez lui ni dégoût, ni pitié. Il ne connaît pas la gratitude ; il ne refuse pas, quand quelqu'un le lui rappelle, de secourir ses amis ou de les aider, mais il aime mieux faire du mal à ses ennemis ou satisfaire ses propres besoins. On sent que dans *Random* le cœur de l'auteur reste dur, et que Smollett, dans sa lutte pour la vie, n'a pensé qu'à lui-même. Son livre est donc celui d'un jeune homme qui n'a frayé qu'avec des gens insensibles comme lui, et qui, en écrivant, ne s'est soucié que de ses propres idées et de ses propres sentiments, sans aucun désir de plaire ou de se rendre agréable.

Voyons maintenant comment *Pickle* diffère de l'œuvre qui l'a précédé. Tout d'abord, disons que ce n'est plus, sauf dans quelques épisodes insignifiants, un roman autobiographique. Dans *Random*, Smollett avait raconté beaucoup d'épisodes de

sa vie : son arrivée à Londres, la difficulté de faire accepter sa tragédie (l'histoire de Melopoyne), sa vie de chirurgien, etc. De plus, il avait écrit son roman à la première personne. Dans *Pickle*, tout cela est changé. Le nouveau roman est écrit à la troisième personne. Smollett y raconte, non pas la vie d'un jeune homme qui cherche à faire son chemin, et qui fait, comme Gil Blas, toutes sortes de métiers pour parvenir, mais bien l'histoire de la jeunesse, de l'éducation, des voyages et des amours d'un jeune homme qui n'a d'autre souci au monde que celui de se faire accepter par sa maîtresse.

Nous ne voulons pas dire que ces différences extérieures du sujet, que l'on trouve entre *Random* et *Pickle*, soient dues au voyage de Smollett. Nous croyons, avec M. Buck, que Smollett avait déjà, avant de partir pour Paris, écrit la première partie de *Pickle* (1). Il faut donc en chercher la raison ailleurs que dans le voyage de Smollett. Elle est, croyons-nous, relativement facile à trouver.

Imaginons-nous, de nos jours, un jeune auteur qui vient d'attirer sur lui, par un roman exceptionnel, l'attention de son pays. Lui qui, jusqu'alors, a été libre, s'est exprimé dans son ouvrage sans trop penser aux lecteurs, se voit tout d'un coup accaparé par une multitude de mécènes qui l'obligent, malgré lui, à écrire selon leurs propres goûts. De plus, il a maintenant son public, et doit combler ses désirs. Un tel auteur ne peut plus produire à sa guise ni donner libre essor à sa fantaisie ; il doit travailler pour les autres. Naturellement il ne faut pas oublier tout ce qu'il y a de personnel dans chaque ouvrage. Un auteur commençant sa carrière est pauvre : il racontera donc probablement les peines et les malaises que doit subir l'homme pauvre. Mais une fois accepté dans la haute société, une fois riche, il aura tendance à parler de l'homme riche. Tout naturellement, l'auteur voudra écrire sur le milieu dans lequel il se trouve. Comment un tel changement de fortune et de milieu affectera-t-il le second ouvrage d'un Smollett ?

Exactement de la même manière. Son roman ne sera plus l'histoire d'un jeune homme pauvre qui passe par toutes les

---

1. *A Study in Smollett*, etc. V. Bibl.

conditions sociales pour s'enrichir un jour. Ce sera l'histoire de la vie d'un jeune *gentleman*, faite d'une succession d'amourettes, de duels et de voyages. Mais un tel changement de milieu n'éliminera pas ce qui fait la grandeur de *Random*, car le nouveau roman sera abondamment assaisonné de sel « smollettien », et on retrouvera les marins et les originaux tels que seul Smollett pouvait les peindre. L'auteur de *Roderick Random* se manifestera partout dans *Peregrine Pickle*.

L'influence française semble donc avoir compté pour peu (sauf pour les épisodes amoureux) dans les variations que nous trouvons, dans *Pickle*, sur le thème habituel du roman « smollettien » ; ces variations sont dues, plutôt, à ce que Smollett avait évolué, et à ce qu'il avait acquis un public de lecteurs. Les romans de Smollett sont toujours picaresques, malgré les grandes variations qu'il y a dans leurs intrigues et leur conception. Seul un changement radical et profond dans la vie de Smollett eût pu changer leur thème usuel, qui est merveilleusement bien adapté au caractère de l'auteur. Naturellement le voyage à Paris ne fit aucune impression violente sur lui. Il fut probablement dégoûté des mœurs parisiennes ; mais il était intelligent, grand observateur, et malgré sa haine du caractère latin il n'aurait pu s'empêcher d'admirer la facilité d'expression des Français, et leur culte du gracieux et du beau. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il connaissait relativement bien la littérature française et qu'il était l'imitateur de Lesage, dont il venait aussi de traduire *Gil Blas*. On pourra objecter qu'il connaissait déjà la langue et la littérature françaises avant son voyage de France... Sans doute, mais il n'avait probablement pu, jusqu'alors, remarquer à quel point la légèreté, la grâce et le bon goût étaient la quintessence même de l'esprit français.

C'est surtout un peu plus de sociabilité, d'optimisme et de bon goût qui donnent à *Pickle* un autre ton général que celui de *Random*. Il n'y a qu'un contact avec la France qui aurait pu montrer à Smollett que ces qualités manquaient presque totalement dans ses ouvrages. Car ce sont des qualités essentiellement françaises. Mais, objectera-t-on, il est aisé de trouver ces mêmes qualités en Angleterre ; pourquoi donc essayer de chercher une influence française dans *Pickle*, précisément parce que le roman fait preuve de ces qualités, un peu plus que *Roderick*

*Random*? *Peregrine Pickle* n'aurait-il pas été le même, sans un voyage en France?

C'est peu probable. Certes, Smollett avait pénétré dans un milieu plus élevé, et son goût s'y était probablement affiné ; mais un tel changement ne devait pas être très perceptible, car enfin Smollett était toujours avec des Anglais, pour qui les différences entre classes étaient moins tranchées. D'ailleurs, à cette époque, Smollett avait déjà passé l'âge où l'on est influençable : il avait vingt-sept ans lorsqu'il publia *Roderick Random* et trente ans quand parut *Peregrine Pickle*. Pour créer une différence telle que celle que nous remarquons entre *Random* et *Pickle* il fallait donc qu'il y ait eu pour Smollett, non pas un changement de milieu dans la même civilisation, mais une initiation à une civilisation essentiellement différente, qui pût, par la force même de la nouveauté de ses pensées et de ses goûts, influencer notre auteur.

*Random*, pourtant, avec ses exemples d'ingratitude, de cruauté, d'égoïsme, plaisait beaucoup aux Anglais, nation extrêmement individualiste, tandis qu'un roman comme *Pickle*, plus raffiné, était moins populaire en Angleterre (1). Jusqu'en 1757 (date de la publication de son *Histoire*) Smollett était connu, en Angleterre, comme l'« auteur de *Roderick Random* », « son seul roman qui ait vraiment une importance » (2).

Par contre *Pickle* fut traduit en français deux ans après sa première publication à Londres, tandis que *Random* devait attendre treize ans avant qu'on lui fit le même honneur. Qu'est-ce à dire sinon que *Pickle* était fait pour plaire davantage à un peuple gai et poli, galant, brave mais haïssant les brutalités, tandis que *Random* avait plus de succès chez un peuple encore rude et fruste, mais énergique et aimant la force et l'action à l'extrême? Tout cela ne montre-t-il pas que Smollett, après avoir à sa manière connu les Français, composa son second roman en tenant compte des valeurs nouvelles qu'il avait découvertes

---

1. On avait toujours cru que le succès de *Pickle* en Angleterre avait été « un-parallèle », mais en 1925, M. Buck montra que la seconde édition de ce roman avait paru, non pas quelques mois, mais sept ans après la première édition, et que par conséquent *Pickle* n'avait pas eu autant de succès qu'on pensait, malgré le grand tirage qu'on dut faire de la première édition.

2. *British Magazine*, septembre 1766.

en France, tempérant ainsi sa force et son originalité par un peu plus de goût et une vision moins étroitement subjective ? Se peut-il aussi qu'il se soit plié un peu aux goûts de la France en songeant que peut-être il aurait plus tard des lecteurs français ? Cela n'est pas improbable. Remarquons, pour prendre un exemple concret, toute la part qu'a la galanterie dans le nouveau roman. Or, s'il y a une chose qui manque presque totalement dans *Random*, c'est la galanterie. Au contraire, dans *Pickle*, le héros est parfois si galant qu'on le prendrait pour un petit-maitre : dans son extravagance il va jusqu'à se déclarer amoureux de la « dame de qualité » qui va le visiter en prison, mais celle-ci est heureusement plus sincère que lui, et lui conseille de diriger ses efforts vers la tendre Emilie. Toute la conduite de Peregrine, en France et après son retour en Angleterre, est remplie d'aventures amoureuses. Remarquons l'importance que prend l'amour dans sa vie après qu'Emilie, par son courage, lui a fait sentir toute l'infamie de ses actions : Peregrine perd la tête et commet mille extravagances. Il poursuit plus tard ce qu'il croit être le carrosse de son amante ; mais, stupéfié de n'y découvrir qu'un apprenti de Londres, il est frappé d'un coup de sang, et, pendant quelques jours, demeure entre la vie et la mort. Puis il essaie, par sa conduite et son respect, de se rendre digne de l'impérieuse Emilie, mais celle-ci, songeant à son honneur et à sa réputation, le repousse. Plus tard cependant, lorsqu'il est en prison, elle a pitié de lui, fait les avances à son tour, ayant reçu quelque argent et pouvant maintenant éviter d'avoir l'air intéressée en l'épousant ; mais cette fois c'est Peregrine qui, n'ayant pas d'argent, refuse, « pour sacrifier à sa gloire l'intérêt de sa passion ». Suit un agréable échange de lettres dans lequel Emilie dépense tant d'esprit qu'elle amènerait presque Peregrine à partager ses vues, si celui-ci, non moins fort qu'elle en rhétorique, ne réfutait tous ses arguments, le sourire sur les lèvres mais la mort dans l'âme. Enfin, pour mettre un terme à ces discussions mi-scudériennes, mi-cornéliennes, Peregrine apprend soudain que la mort de son père le rend riche, et cela lui donne la confiance nécessaire. Il peut maintenant, sans inconvénient et comme il l'entendra, faire une offre de mariage à sa chère Emilie. Il va se jeter à ses genoux et, comme M. B... dans *Paméla*, épouse, plus tard, celle qu'il avait tenté de séduire.

Voilà des scènes que l'on n'aurait jamais trouvées dans *Random*. Où donc Smollett avait-il pris l'idée de donner, dans *Pickle*, tant d'importance à l'amour, alors que cette passion joue, dans *Random*, un rôle presque insignifiant ? N'est-ce pas en France ? Ces arguties, ces analyses d'états d'âme, ces luttes entre la passion et la « gloire », ces sentiments grandioses, ne sont-ils pas plus conformes à la psychologie amoureuse française qu'à celle, assez rudimentaire, de l'auteur de *Random* ?

Remarquons que *Pickle* est le seul des romans de Smollett où il se complaise dans cette analyse psychologique et amoureuse ; les autres, en ce qui concerne l'amour, sont tout à fait directs et simplistes. Curieuse coïncidence, quand on considère que *Pickle* est le seul roman qui fut en partie écrit en France !

Il se pourrait aussi que Smollett eût pris le sens de cette psychologie amoureuse dans les salons parisiens ; mais nous ne savons au juste s'il les fréquenta pendant son séjour à Paris : lui-même ne le dit nulle part, mais un homme ayant ses connaissances et son talent a probablement fréquenté les réunions qui exerçaient tant d'influence sur la littérature et la pensée françaises, et étaient en quelque sorte les juges de la République des lettres en France.

Smollett fut d'ailleurs le premier à employer l'expression « bon ton » en Angleterre (1). Or, nous savons que ce mot fut inventé précisément à cette époque-là dans les salons mêmes. Il est donc probable que Smollett, bien qu'il ait fréquenté surtout, nous l'avons dit, ses compatriotes, fut, comme plusieurs d'entre eux, et peut-être par leur intermédiaire, introduit dans les salons. Les quelques visites qu'il y aurait faites auraient donc contribué au changement qui s'opérait en lui.

Certains épisodes de *Random* ne seraient pas dans leur cadre dans *Pickle*. L'histoire de la déchéance de Miss Williams, par exemple, n'a pas de pendant dans *Pickle*, non plus que la relation des horreurs à bord du *Thunder*, ni dix autres scènes également cruelles dans leur insensibilité. Où y a-t-il dans *Pickle* quelque chose d'aussi mauvais goût que cet épisode où Nancy Williams, ci-devant courtisane et ancienne maîtresse de Rode-

---

1. D'après le *New English Dictionary*, etc., Oxford, 1888, etc.

rick, devient la suivante de la pure Narcissa, que celui-ci doit épouser ? Où y retrouve-t-on la brutale franchise de l'histoire de Balthazar ou de celle de la guérison de Roderick ? Il est vrai que dans *Pickle* les mystifications foisonnent. Rien ne peut excuser la crudité de l'épisode de la fille du peuple métamorphosée en jeune fille de bonne maison, ou la cruauté des mauvais tours joués par Peregrine à ses amis et à ses ennemis, sinon ce fait que le xviii<sup>e</sup> siècle (en Angleterre) les approuvait pleinement et les trouvait très drôles (1). Mais, à regarder *Pickle* de près, nous verrons que c'est presque seulement lors de ces mauvais tours qu'apparaît la « férocité » du roman, et qu'ailleurs il est bien moins inhumain.

Il nous semble que ce n'est qu'après avoir connu une autre civilisation et élargi son horizon spirituel, qu'après s'être rendu compte de la bonté et de la bienveillance de l'humanité et des qualités morales qui font les grands hommes, que Smollett ait pu réaliser la fameuse scène de la mort de Trunnion, dans laquelle son art et ses qualités de romancier sont à leur apogée. Nous pouvons affirmer que la réalisation d'une telle scène eût été presque impossible pour Smollett, trois ans auparavant, lors de la publication de *Random*. Les sentiments profonds qu'exprimait Smollett dans cette scène devaient être nouveaux pour lui, car rien, certes, dans *Random*, ne pouvait faire prévoir un pathétique tel que celui qui fait du récit de la mort de Trunnion un petit chef-d'œuvre. Personne, en comparant à ce récit la meilleure scène de *Random*, ne peut nier qu'une émotion nouvelle avait touché le cœur de l'insensible Smollett.

Il semble donc que la France ait eu une influence assez marquée sur *Pickle*. Nous aurons l'occasion de montrer, au cours du chapitre suivant, que c'est pendant un autre séjour en France, de 1763 à 1765, que devait se modifier définitivement le caractère de Smollett ; mais ce changement ne venait plus du dehors : il était dû à l'altération profonde de la santé de notre auteur, à la perte cruelle qu'il venait de faire lors de la mort de sa fille ; et il suffit de le comparer au premier pour se rendre compte combien celui-ci reste superficiel et limité.

---

1. V. Saintsbury : Préface des romans de Smollett (1895).

\*  
\* \* \*

b) SMOLLETT EN FRANCE DE 1763 A 1765.

1. Les raisons de Smollett de quitter l'Angleterre. — Caractéristiques de son livre de voyages.
2. La fortune littéraire des *Voyages*. — Ils sont vite ridiculisés par Sterne. — Influence des *Voyages* sur le *Voyage Sentimental*.
3. Les récits de voyages au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Celui de Smollett : a) Boulogne-Paris. Critique de la France et des Français : les mœurs, les goûts, le Français moyen. — b) Paris-Nice. Querelles de route. Une consultation médicale. — c) La « Côte d'Azur » au XVIII<sup>e</sup> siècle. Smollett la révèle à l'Europe, et est responsable de son développement rapide. Sa description minutieuse de la « Riviera ». — d) Le retour. Voyage d'Italie. Lettre sur le gouvernement de la France. Nice-Boulogne,
4. La critique française des *Voyages*.
5. La Côte d'Azur et le changement dans le caractère et la philosophie de Smollett. Importance de l'épisode Fizes. La future réalisation de *Humphry Clinker*.

1.

Smollett fit un second voyage en France (et en Italie) de 1763 à 1765. Heureusement, il eut la bonne idée de prendre de copieuses notes sur ce qu'il voyait, et d'écrire, pendant le trajet, de longues lettres à ses amis d'Angleterre. De retour à Londres, il fit de ces notes et lettres un livre de voyages qu'il publia au début de l'année 1766 (1). Nous pouvons donc suivre notre auteur pas à pas à travers la France, et voir ce qu'il pensait de ce pays et de ses habitants.

C'est avec des sentiments bien différents de ceux dans lesquels il avait entrepris son premier voyage à Paris que Smollett arriva en France vers la mi-juin 1763. Il n'avait plus trente, mais quarante-deux ans. Prématurément vieilli, affaibli par l'énorme somme de travail qu'il avait fournie depuis sept ans, il venait en France pour se guérir d'une maladie de poitrine qu'il avait

---

1. *Travels through France and Italy*, etc. London, 1766, 2 vol. in-8°.

contractée lors de la composition de son *Histoire d'Angleterre*, ouvrage de huit volumes qu'il avait écrit en quatorze mois.

D'ailleurs, moralement aussi bien que physiquement, Smollett avait besoin d'un changement. Il avait été nommé, le 29 mai 1762, directeur d'un journal politique, le *Briton*, par Lord Bute, le premier ministre ; jusqu'au 12 février 1763, il combattit pour son chef, contre le gros de l'opinion publique. Ecossais, il soutenait un compatriote au moment où la haine des Ecossais atteignait son maximum en Angleterre. Caricaturé et insulté dans presque tous les journaux de l'époque, il ne faisait que son devoir ; cependant Bute supprima le *Briton*, dès son trente-huitième numéro. Ce fut pour Smollett une grande déception, mais il devait bientôt oublier cet échec pour s'abandonner à une grande douleur : sa chère fillette Betty (Elisabeth), qu'il aimait à la folie, mourut le 11 avril ; il fut accablé d'avoir perdu le seul bonheur qui lui restait au monde. Dans sa première lettre, envoyée de Boulogne, il nous montre son état d'âme à ce moment-là :

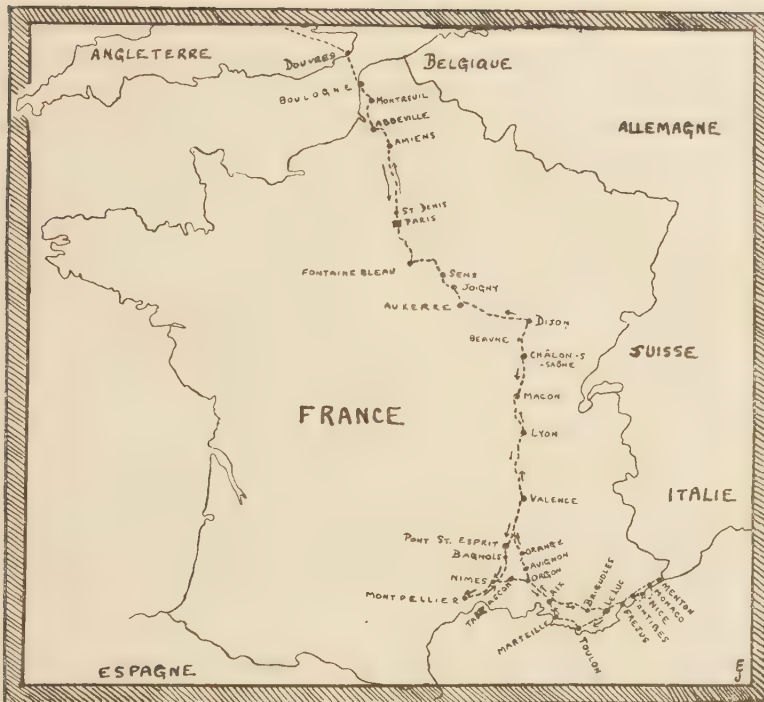
« Vous avez connu, et pris en pitié, la situation qui était la mienne : calomnié par la méchanceté, persécuté par la faction, abandonné par de faux patrons, accablé par le sentiment d'un malheur domestique, que le sort n'était pas à même de réparer (1) ».

Il n'est pas surprenant qu'il ait voulu quitter un pays qui lui rappelait tant de malheurs, pour aller se réfugier à l'étranger. Il partit donc, avec sa femme, deux jeunes filles auxquelles Mme Smollett servait de gouvernante, et un vieux serviteur qui, après douze ans de service, n'avait pas voulu quitter son maître : ce qui prouve que le caractère de notre auteur n'était pas aussi mauvais qu'on pourrait le croire d'après la lecture de ses *Voyages*.

Smollett était parti pour le continent avec l'intention de tirer le plus de profit possible des observations qu'il ferait sur les différents pays rencontrés sur sa route : cela donne à ses *Voyages* un air affairé qu'on ne trouve pas dans la plupart des récits de voyageurs, qui, tels que Sherlock, Chesterfield, Thicknesse, Moore, parcourent l'Europe pour leur bon plaisir. Ses *Voyages*

---

1. *Voyages*, p. 1.



Carte du voyage de Smollett en France, 1763-65.

sont des documents précieux sur les pays qu'il visite ; son observation exacte, fine, critique de romancier réaliste permit à Smollett de faire des descriptions qui, aujourd'hui encore, demeurent parfaitement exactes. Il s'intéressait à tout, et donnait, sur toute chose, son opinion à lui et non pas, comme cela arrive si souvent dans les récits de voyages, celle des autres.

En lisant les *Voyages*, il faut toujours se rappeler que Smollett avait très peu d'argent, et que, cet argent, il l'avait gagné à la sueur de son front. Il n'était pas, par conséquent, disposé à payer les sommes exorbitantes que lui demandaient les aubergistes, et partout, en France et en Italie, il eut de vives et amères discussions avec eux. En outre il était très malade, accablé aussi par le souvenir de son insuccès comme directeur du *Briton* et surtout par la mort récente de sa fille. Nous nous rappellerons tous ces détails pour excuser la mauvaise humeur et les plaintes qu'on retrouve à chaque page dans le récit de l'auteur.

Une caractéristique des *Voyages*, c'est qu'ils sont écrits par un Anglo-Saxon extrêmement nationaliste, qui cherche en toutes occasions à rabaisser et à rapetisser les Français, partout où il les trouve. Ils sont, de plus, l'ouvrage d'un protestant qui vit à l'époque la plus insulaire de la Grande-Bretagne, une époque pendant laquelle il est très *fashionable* de ridiculiser les Français. Et puis, pourquoi Smollett, qui jusqu'à cette date a vivement critiqué les Français, irait-il tout à coup se départir de son attitude hostile envers eux ?

Mais il ne faut pas croire qu'il n'y a que des plaintes et de la mauvaise humeur dans le récit de Smollett. Si bien écrit qu'il soit, on n'admet pas comme classique un long ouvrage en deux volumes s'il n'épale que de la mauvaise humeur. Les *Voyages*, variés, minutieux, exacts, contiennent de tout. Ils sont dignes de l'auteur de *Humphry Clinker*, et prennent place parmi les œuvres importantes et durables de Smollett.

## 2.

La fortune littéraire des *Voyages* fut considérable dès leur publication. Ils étaient faits pour intéresser un peuple tel que les Anglais, dont la plupart furent enchantés d'y trouver, avec tant de descriptions si précieuses, une foule de commentaires

sarcastiques sur les Français et les Italiens. Cela flattait leur amour-propre national. Mais le livre ne plut pas longtemps. Deux ans après sa parution, sa popularité pâtit sérieusement du ridicule dont le couvrit Sterne dans son *Voyage Sentimental*. Puis tous les voyageurs tels que Philip Thicknesse et Horace Walpole se moquèrent ouvertement des plaintes de Smollett, et surtout de ses critiques des œuvres d'art en Italie (1). On négligea les belles pages des *Voyages* pour ne s'en prendre qu'à leur mauvaise humeur et à leur misanthropie ; si bien qu'après quelques années on les oublia presque totalement, et ils disparurent de la littérature ; ils ne devaient être remis en honneur qu'au début de ce siècle, grâce aux efforts du plus énergique défenseur que Smollett ait jamais eu, le professeur Thomas Seccombe.

Sterne, qui avait probablement rencontré Smollett à Montpellier en novembre 1763, semble avoir été, plus qu'aucun autre, exaspéré par les plaintes dont celui-ci avait rempli ses *Voyages*. Il écrit, dans son *Voyage Sentimental* (1768), les passages suivants sur notre auteur, auquel il donne un nom assez caractéristique :

« Le docte Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, etc., mais il partit avec le spleen et la jaunisse, et tout ce qu'il côtoya il le vit décoloré et déformé. Il en écrivit une relation mais ce ne fut que la relation de ses pitoyables sentiments.

« Je rencontrai Smelfungus au grand portique du Panthéon, comme il en sortait. « Ça ne peut servir qu'aux combats de coqs », dit-il. — « Je souhaite que vous n'ayez pas plus mal parlé de la Vénus de Médicis » répondis-je. Car en passant par Florence j'avais entendu dire qu'il s'était grossièrement conduit envers la déesse et l'avait plus maltraitée qu'une courtisane, sans la moindre provocation.

---

1. Smollett attira sur lui-même l'accusation de Goth et de vandale pour n'avoir pas admiré sans réserve tout ce qu'on avait admiré avant lui. Sa critique de la Vénus de Médicis fit dire à Sterne que notre auteur avait traité cette déesse comme une simple gourmandine. Les connaisseurs furent très indignés que Smollett ait pu écrire que Michel-Ange n'avait aucune idée de ce qui constituait la grâce. Ils refusèrent de voir que notre auteur avait écrit sur Raphaël quelques phrases extrêmement heureuses. (V. *Voyages*, pp. 235-236, 282, etc.).

« Je retombai sur Smeltungus à Turin; il retournait chez lui; quel triste récit de pénibles aventures il avait à faire! Il y parlait d'accidents émouvants et sur terre et sur mer, et de cannibales qui s'entre-dévoraient : les Anthropophages... On l'avait écorché vif, fait endiabler, et plus mal traité que Saint-Barthélemy, à toutes les étapes. — « Je le dirai — cria Smeltungus — au monde entier ». — « Vous feriez mieux de le dire — répliquai-je — à votre médecin » (1).

Sterne avait eu, depuis son séjour à Toulouse, l'idée d'écrire, lui aussi, un livre de voyages, et dans un des volumes de *Tristram Shandy* il essaya ce genre en tirant sa matière du premier voyage qu'il avait fait en 1763 de Paris à Avignon, et dans le Languedoc. Mais ce n'est qu'après avoir lu, en 1766, les *Voyages* de Smollett, qu'il vit clairement ce qu'il avait à faire (2). Prenant le contrepied de ce voyageur pessimiste qui voyait tout du mauvais côté, il se proclama le voyageur sentimental, c'est-à-dire celui qui, parmi une foule d'incidents et d'objets, ne choisit que ceux qui peuvent évoquer en lui des émotions douces et satisfaisantes. Mais, comme le récit de Smollett, son *Voyage Sentimental* devait naître de l'observation directe et personnelle. C'est ainsi que les *Voyages* de Smollett décidèrent de la tournure que prendrait le *Voyage Sentimental* : leur extrême solennité — qualité que peu de critiques ont remarqué dans cet ouvrage de l'auteur de *Hymphry Clinker* — leur ton sérieux, posé, solide, leur misanthropie, leur rancune, leurs plaintes, leur pessimisme, apparaissent en contraste direct avec la légèreté, la grâce, l'insouciance, la bonté et l'optimisme du récit de Sterne. Bien plus,

---

1. Sterne : *A Sentimental Journey through France and Italy*. Ed. WORLD'S CLASSICS (1928), p. 50-51. Il ne faut pas prendre à la lettre ces sarcasmes badins mais mordants. Sterne ne peut avoir rencontré Smollett ni au Panthéon ni à Turin, car celui-ci était alors en Angleterre, ayant quitté Nice vers le 15 avril 1765. Sterne arriva à Turin, la première ville italienne qu'il ait visitée, le 14 novembre 1765, et ne fut à Rome que le 15 mars 1766. N'ayant donc pu rencontrer Smollett en Italie, Sterne base le paragraphe que nous venons de citer sur la lecture des *Voyages*.

La critique du *Voyage Sentimental*, faite par un des amis de Smollett, se trouve dans la *Critical Review*, mars 1768.

2. Voir : W. L. Cross. *Life and Times of Laurence Sterne*. New-York, 1909, in-8°.

ne peut-on voir, chez ce dernier, dans l'excès même d'une sensibilité trop souvent factice, l'indication certaine d'une opposition à Smollett plutôt que l'expression d'un sentiment essentiellement personnel ? Par sa facilité un peu excessive à s'émouvoir, Sterne nous révèle la présence d'une influence extérieure sur sa sensibilité ; cette dernière n'eût pas tourné à la sensiblerie si elle avait été vraiment sincère et naturelle.

Il est aisé d'imaginer le tort que l'attaque directe de Sterne fit aux *Voyages* de Smollett. Le *Voyage Sentimental* eut, en France et en Allemagne, autant et même plus de succès qu'en Angleterre. C'était un livre qui prenait le lecteur par le cœur et les sens, et le captivait par les beautés et les surprises de son style extraordinaire. Si donc un tel livre montrait de l'antipathie pour quelqu'un (et la diatribe contre Smollett était une des seules qu'on pût trouver dans ce livre), il fallait que cette antipathie devînt aussi celle du lecteur.

En Angleterre, la popularité du *Voyage Sentimental* et le discrédit des *Voyages* de Smollett ne se firent pas en un jour. Les Anglais prenaient toujours un certain plaisir à voir les Français tournés en ridicule, et acceptèrent difficilement l'idée que tout le mal qu'avait dit Smollett de leurs ennemis se trouvât faux, et vînt uniquement de sa misanthropie et de sa mauvaise humeur. En Allemagne, la traduction des *Voyages* de Smollett, qui fut faite en 1767, eut assez de succès au début, mais le triomphe du *Voyage Sentimental* lui nuisit beaucoup, quelque temps après. En France, le livre de Smollett ne fut pas traduit : il était trop défavorable aux Français et trop injuste à leur égard ; d'ailleurs il manquait de grâce et de légèreté. On conçoit qu'aucun libraire français ne se soit chargé du soin de le lancer en France, même en supprimant la lettre 7, qui contenait la fameuse charge de Smollett contre les Français.

Les *Voyages* n'eurent donc aucune diffusion en France, et c'était naturel. Mais ils furent lus par beaucoup de voyageurs français, qui voulaient se documenter sur la France et sur l'Italie. C'est ainsi que A. L. Millin, correspondant de l'Institut, s'inspira d'une quantité de descriptions de la Côte d'Azur par Smollett, lorsqu'il écrivit son propre *Voyage* en 1807 (1). La

---

1. Comparer Smollett et Millin aux pages désignées par les numéros suivants

Tocnaye, réfugié français voyageant en Angleterre vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, nous parle, dans son récit, de Smollett, qui mit dans son livre de voyages tous les préjugés de sa nation contre les Français. Cependant, ajoute-t-il, si un étranger s'était avisé « de faire en Angleterre la moitié des impertinences que Smollett prétend avoir faites en France, la populace aurait bientôt brisé sa voiture et trainé dans la boue » sa suffisante personne (1).

Le comte d'Allonville, enfin, dans ses *Mémoires Secrets de 1770 à 1830* (2), donne les *Voyages* de Smollett comme l'exemple parfait d'un récit où tout est faux...

Les voyageurs, surtout ceux de la fin du siècle, étaient déjà assez loin de l'ancien régime dont parle Smollett pour ne pas s'irriter outre mesure de ses critiques contre les Français de ce temps. Mais on ne peut dire la même chose de leurs compatriotes, contemporains de Smollett, qui critiquèrent vivement celui-ci dans deux des périodiques de l'époque. Nous en reparlerons plus loin.

### 3.

C'est au xviii<sup>e</sup> siècle que le récit des voyages devint un genre littéraire très à la mode. Il semble que même le plus petit bourgeois de ce temps-là ait eu l'intention de faire un livre de voyages. La chose était facile : il suffisait d'écrire à ses amis de nombreuses lettres sur les endroits que l'on visitait, et d'en faire imprimer la collection à son tour. Mais si ce genre littéraire occupait les gens médiocres, il ne cessait en même temps d'intéresser les grands écrivains, et nous lui devons deux chefs-d'œuvre : le *Voyage Sentimental* de Sterne, et le *Voyageur* de Goldsmith,

---

(le premier numéro : Smollett, *Voyages* ; le deuxième : Millin, *Voyages dans le Midi de la France*, Paris, 1807-1811, 4 vol. in-8° ; le troisième : Millin, *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gènes*, Paris, 1816, 2 vol. in-8°) : 125, 544, 122 ; 118, 528, 88 ; 133, 587, 131 ; 149, 521, 81 ; 162, 569, 111 ; 159, 516, 144 ; 163-98-99, 572-3, 119-20 ; 163 et 165, 569, 111 ; 121, 523, (omis) ; 171, 567, 109 ; 183, 562, 104. (Le second ouvrage de Millin contient une réimpression corrigée de ce qu'il avait dit de la Côte d'Azur en 1807).

1. La Tognaye. *Promenades d'un Français en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*. Brunswick, 1801, p. 38.

2. 6 volumes, in-8°, Paris, 1845. Vol. VI, p. 162.

ainsi que de très importants ouvrages tels que ceux de John Moore, d'Arthur Young, d'Addison, de Sherlock, etc.

En général, ces *Voyages* furent bien accueillis — on était avide, en Angleterre, de tout ce qui concernait la France et l'Italie. Cependant, bien des lecteurs critiquaient ces ouvrages à cause de leurs généralisations : Smollett n'était pas le seul à se plaindre des aubergistes ou à critiquer amèrement les coutumes françaises et italiennes. Presque tous les voyageurs anglais arrivaient sur le continent avec des préjugés bien arrêtés, et trop souvent leurs lecteurs ne tiraient de leurs récits qu'un grand mépris de l'étranger et soupiraient de soulagement à la pensée qu'ils étaient nés Anglais et libres. Tous les voyageurs prétendaient juger les pays qu'ils traversaient par ce qu'ils découvraient aux hasards de la route (1).

Plus qu'aucun autre, Smollett semble avoir généralisé sur tout ce qu'il vit en France et en Italie. Ses généralisations portent surtout sur le caractère des gens qu'il rencontre ; elles sont simplistes, et trop souvent enfantines et naïves. A-t-il des déboires avec les douaniers de Boulogne ? — tous les douaniers sont avides et impolis. Voit-il un paysan labourant sa terre à l'aide de bêtes mal assorties ? — tous les paysans de France sont pauvres et misérables. Remarquons enfin la naïveté du passage suivant :

« J'ai eu moi-même l'exemple d'un des plus honorables *mar-chands* de cette capitale, qui, demandant six francs de l'aune pour ses cordes à violon, mettait la main sur son cœur et déclarait que, *en conscience*, elles ne lui coûtaient que trois sous de moins. Cependant, moins de trois minutes après, il les vendait quatre francs cinquante, et, aux reproches que lui faisait l'acheteur de sa déclaration antérieure, il haussait les épaules en disant : *il faut marchander*. Je ne donne pas ceci comme un cas peu fréquent. Cette mauvaise foi mesquine est générale en France, à ce que m'ont raconté des personnes dignes de foi » (2).

Le récit de Smollett peut être divisé en quatre parties, coïncidant avec les grandes divisions de ses voyages. Chacune de

---

1. Voir ce que dit Dutens sur ces voyageurs : *Mémoires d'un voyageur qui se repose*. Paris, 1806, 3 vol. in-8°; vol. I, pp. 51-52.

2. *Voyages*, p. 54. Les mots en italique sont en français dans l'original.

ces parties a son cachet particulier : la première (Boulogne-Paris, 7 lettres) contient une foule de critiques des mœurs françaises et des classes sociales en France, — et se termine par la fameuse septième lettre où le Français est ridiculisé à outrance. Dans la deuxième partie (Lyon-Montpellier-Nice, 5 lettres) Smollett s'en tient plutôt aux aventures de la route, et nous donne quelques récits mouvementés de ses bagarres avec les aubergistes. Cette partie contient aussi le compte-rendu de sa consultation auprès du Docteur Fizes. La troisième partie (12 lettres) renferme la fameuse description de la Côte d'Azur sous tous ses aspects, et la dernière partie, enfin (17 lettres), le voyage de Smollett en Italie et son retour en Angleterre.

a) Dès que Smollett a quitté la ville de Londres, il faut s'attendre, de sa part, sur toutes choses, à des critiques à l'emporte-pièce. La route de Londres à Douvres est naturellement la pire qui soit en Angleterre, et doit donner aux étrangers une mauvaise impression de la nation anglaise. Les habitants de Douvres sont des pirates en temps de guerre et des contrebandiers en temps de paix. Il est à coup sûr impossible d'être, dans toute l'Europe, plus mal logé et plus maltraité que dans cette ville ; nulle part ailleurs, on ne pourrait trouver autant de fraude et de brutalité. Voilà, pour commencer, une belle critique des Anglais eux-mêmes.

Après une mauvaise traversée de neuf heures, Smollett débarqua à Boulogne. Il y trouva les douaniers plus complaisants qu'en Angleterre, mais fut extrêmement vexé lorsqu'on refusa de laisser passer ses livres, qui furent envoyés à la Chambre syndicale d'Amiens (1). Il sollicita alors l'aide du nouvel ambassadeur d'Angleterre, le comte de Hertford, et recouvra ses livres un mois environ après leur saisie (2).

M. A. C. Hunter a trouvé, aux Archives des Affaires Etrangères, une liste de ces livres. Elle est assez curieuse, et montre

---

1. L'une des seules dix villes (Paris, Rouen, Nantes, Bordeaux, Marseille, Lyon, Strasbourg, Metz, Amiens et Lille) par lesquelles les livres pouvaient entrer en France de l'étranger (Voir M. Pellisson : *Les Hommes de Lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1911, in-16).

2. C'est-à-dire le 10 août 1763, (Ref. Noyes, p. 86).

bien que notre romancier n'avait pas peur de s'encombrer ; mais il ne faut pas oublier qu'il allait séjourner dans une ville où, d'après ce qu'il dit plus tard dans ses *Voyages*, il n'y avait pas une seule bibliothèque. Remarquons, dans cette liste (1), combien les propres œuvres de Smollett sont en évidence : elle contient ses romans (sans doute *Random*, *Pickle*, *Fathom* et *Greaves*) ; une *Histoire d'Angleterre* et une traduction de *Don Quichotte*, qui ne peuvent être que de lui ; enfin, l'*Histoire Universelle*, et la traduction des *Œuvres* de Voltaire, qu'il vient d'éditer. Pourquoi Smollett avait-il tous ces livres avec lui ? Il faut peut-être voir là vanité d'auteur ; Smollett voulait montrer ce qu'il avait accompli dans le domaine des lettres. Mais il est encore plus probable qu'il voulait préparer d'autres éditions de ses livres pour la presse : *Roderick Random*, *Sir Launcelot Greaves*, l'*Histoire d'Angleterre* et sa *Continuation*, eurent une nouvelle édition cette année-là (1763). Smollett était trop bon littérateur pour ne pas soigner sa renommée : *Random* et *Pickle* avaient déjà été traduits en français, l'un sous l'anonymat, l'autre comme roman de Fielding, et Smollett espérait peut-être que lorsque les libraires de Paris connaîtraient l'auteur de ces deux romans, il recevrait d'eux des propositions pour la traduction de *Fathom* et de *Greaves*, ses romans moins fortunés. Mais il eut la déception de ne rien obtenir. Connaissant le caractère de notre auteur, nous croyons pouvoir affirmer qu'il fut rempli de dépit de voir qu'il n'était pas mieux connu et apprécié en France. Serait-ce cela qui lui fit écrire, avant de partir de Paris, sa charge la plus poussée contre les Français, la septième lettre de ses *Voyages* ? Il n'y a aucune raison d'en douter, car nous savons jusqu'à quel point l'état physique et moral de Smollett pouvait influencer sur son jugement et son sens critique, et les dénaturer complètement.

Il y a, dans les premières lettres des *Voyages*, une très bonne description de Boulogne, qu'il trouve agréable, avec ses larges rues bien pavées et ses belles maisons de pierre. En vrai Anglais, il examine avec attention les fortifications du port, comme il fera plus tard à Toulon, Marseille, Nice, Villefranche.

---

1. V. l'Appendice.

L'origine des mots l'intéresse beaucoup, et il s'arrête souvent pour nous expliquer ou déchiffrer une inscription latine, ou nous donner l'étymologie de mots français et anglais. C'est ainsi que, passant à travers un champ, près de Boulogne, il remarque l'abondance d'une sorte d'oiseaux appelés, en Angleterre, *wheat-ears*, et tout de suite il ajoute : « By the bye, this is a pleasant corruption of *white-a — se*, the translation of their French name *cul-blanc*, taken from their colour ; for they are actually white towards the tail » (1).

La quatrième lettre continue la description de Boulogne. Rien n'est oublié : le climat, la couleur de l'eau dont on se sert dans la Basse-Ville et ses effets sur la constitution des gens, le prix des viandes, du poisson, des fruits, du vin, le caractère des Boulonnais, leurs divisions sociales, leurs cérémonies religieuses, tout est décrit d'une façon mouvementée, mais simple et naturelle. C'est dans cette lettre que Smollett compare le catholicisme à la comédie et le protestantisme à la tragédie :

« ... Celui-là amuse les sens et fait naître des idées de joie et de bonne humeur ; celui-ci, comme la tragédie, intéresse les passions de terreur et de pitié. Entrez dans une réunion de « dissidents », vous entendrez, neuf fois sur dix, le pasteur pérorer sur les souffrances du Christ ou le tourment de l'enfer ; vous y verrez maintes marques de crainte religieuse sur le visage des auditeurs. C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles la Réforme n'a pas réussi en France, parmi un peuple volage, étourdi, sans réflexion, choqué par l'apparence mortifiée des Calvinistes ; et cela explique aussi ses progrès rapides dans les nations au tempérament et à la tournure d'esprit plus mélancoliques ; car dans la conversion de la multitude la raison ne compte souvent pour rien (2). »

---

1. *Voyages*, p. 18 — Il nous donne aussi une note curieuse (p. 9) sur l'origine du mot anglais *samphire* (passe-pierre), qu'il dit venir de « sang-pierre » (« blood of the rock ») parce que cette plante pousse sur les rochers près de la mer. — Or, le nom vulgaire de cette plante est : l'herbe de Saint-Pierre. Smollett avait entendu ce mot à Boulogne, mais son oreille étant peu habituée aux nasales françaises, il avait cru entendre « sang-pierre » : voilà la raison de sa méprise. Il a, cependant, pensé juste en faisant dériver le mot anglais du français.

2. *Voyages*, p. 30.

Smollett pense, comme Mrs. Thrale (1), que le nombre des fêtes religieuses est une des causes de la pauvreté du peuple de France. En donnant au peuple le goût des spectacles, ces fêtes lui font perdre un temps précieux, qui pourrait être employé utilement à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Notre auteur gardera toujours un grand mépris pour l'Eglise catholique, dont les cérémonies et les croyances lui paraîtront toujours extrêmement ridicules, et dérivant de la superstition la plus grossière. Mais sa haine du catholicisme ne lui fait pas oublier les abus du protestantisme, et surtout du méthodisme, qu'il ridiculisera dans *Clinker*. Smollett est presque unique dans la littérature anglaise par son manque de sentiment religieux : sans doute est-il croyant, mais le point de vue religieux ne se présente jamais à son esprit.

Ce qui choque Smollett et tous les voyageurs anglais de son époque, c'est le manque de retenue, et l'extrême liberté de manières et de langage des Français : ceux-ci se dégoûtent de bien peu de choses, et ne veulent en aucune façon taire les côtés de leur vie qui devraient rester cachés, par simple sentiment de pudeur naturelle. Rien ne peut excuser, pas même la différence des coutumes, dit Smollett, cette absence d'une délicatesse qui est la propreté de l'esprit.

Après y avoir fait toutes les critiques possibles, Smollett quitta Boulogne vers le 22 septembre 1763, après un séjour de quatre mois dans cette ville ; il ne la quitta pas sans regret, car il y laissait de très bons amis, surtout parmi la population anglaise. Son séjour lui avait fait du bien : il s'attachait déjà moins au côté sombre des choses ; aussi le beau temps et de bons chemins suffirent-ils pour qu'il jugeât son voyage de Boulogne à Paris « assez agréable ». Mais il va sans dire qu'il critiqua, cependant, toutes les auberges qu'il rencontra le long de la route. Il en vint même à dire qu'un des grands contrastes qu'il y avait entre la France et l'Angleterre était qu'en France tout le monde était complaisant, sauf les aubergistes, tandis qu'en Angleterre il n'y avait de complaisance que parmi

---

1. Voir H. Tyson and S. Guppy, *Journal of Mrs. Thrale and Dr. Johnson*. London, 1932, in-8°.

ceux-ci ; jugement assez peu flatteur pour le peuple anglais...

Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que Smollett se plaignait de la saleté des auberges et des notes exorbitantes de leurs propriétaires. Presque tous les voyageurs anglais de son époque ont proféré les mêmes plaintes. Horace Walpole, comme Joseph Palmer, trouvait insupportable l'odeur des anciennes tentures remplies de puces et de punaises. A Paris, Mrs Montagu ne put échapper à la vermine qu'en se couchant par terre, sans matelas ni sommier (1) ; toutes ses lettres expriment son horreur pour la malpropreté des auberges. Horace Walpole, Arthur Young (2), Mrs. Thrale, Mrs. Montagu, Jos. Palmer, le docteur Burney, tous se plaignirent des odeurs intolérables et des immondices que l'on trouvait partout. Les Anglais n'étaient d'ailleurs pas les seuls à se plaindre de la saleté des auberges françaises ; Hippolyte Guibert, dans son livre de voyages, trouve qu'elles sont de vrais cloaques, et dit : « Avouons-le, la malpropreté est un vice national » (3). Quarante ans plus tard, Chateaubriand disait : « Ils [les Anglais] nous surpassent encore en propreté » (4).

Mais si les voyageurs sont d'accord sur la saleté des auberges, ils se montrent, en général, satisfaits de la cuisine. Elle semble plaire à tout le monde : Young la considère la meilleure de toutes ; Armstrong, Mrs. Thrale, Mrs. Montagu, Thicknesse, en disent beaucoup de bien. Mais, naturellement, il y a toujours quelques voix dissidentes, celles des bons « Bristishers » tels que Johnson et Smollett, qui la trouvent exécration. Et puis il y a des instants où même un voyageur tel que Young s'assied devant un repas qu'il n'aurait pas donné à son chien, où le Docteur Burney est forcé de se contenter, pour tout déjeuner, d'un vieux

---

1. Jos. Palmer et son ami firent la même chose. (V. *A four Months' Tour*, London, 1776. Vol. II, p. 50).

2. Le *Mercurie Français* pour 1793 (p. 343), dans une critique du livre de voyages de Young, appuie tout ce que dit ce dernier sur la saleté des auberges en France, et ajoute : « Quelle en était la cause ? La misère et surtout la crainte des impôts : on en eût écrasé l'aubergiste s'il y avait eu dans sa maison un air de propreté qui eût supposé quelque aisance ».

3. Ant. Babeau. *Voyageurs en France*. Paris, 1885, in-18° ; p. 296.

4. *De l'Angleterre et des Anglais*, juin 1800, (*Œuvres*, éd. Sainte-Beuve, Vol. VI, p. 366).

maquereau, de salade à l'huile rance, et d'une omelette faite avec des œufs couvis.

Tel étant l'état des auberges vers 1760, ne nous étonnons pas que Smollett, avec sa mauvaise santé, son pessimisme, sa misanthropie, se soit mis souvent en colère au long de la route, et ait montré plus de mauvaise humeur que les autres, dans son livre de voyages.

Arrivé à Paris, Smollett s'installa à l'Hôtel de Montmorency, Faubourg Saint-Germain, et visita de nouveau la ville. Il trouva tout diminué, rapetissé : le Louvre, le Palais-Royal, les ponts, la Seine, n'étaient pas comme il se les rappelait depuis sa dernière visite, quinze ans auparavant. Malgré l'excellence de la viande, des petits pains et des pâtés de beurre, dont il fut enchanté, il ne put s'empêcher de se trouver mal à l'aise. Comme son ami John Armstrong, il trouva que les Français, malgré leur gaité innée, avaient des maisons excessivement tristes (1). Quant aux demeures royales, les palais et les châteaux, Trianon, Marly, Choisy, etc., il les qualifia de « vrais pigeonniers » et n'hésita pas à dire que le roi d'Angleterre était mieux, c'est-à-dire plus confortablement, logé que Sa Majesté Très-Chrétienne. Versailles ne suscita pas, non plus, le moindre éloge de la part de notre voyageur. Il y trouva les appartements noirs, mal meublés, et, malgré leur profusion d'ornements, absolument indignes d'un roi de France.

« Considérez, dit-il, le château, la chapelle et le jardin tout à la fois ; ils forment un ensemble des plus fantaisistes de magnificence et de petitesse, de goût et de frivolité. Après tout, ce n'est qu'en Angleterre qu'on doit chercher des appartements et des meubles gais, de la propreté et de la commodité » (2).

Une telle critique ne pouvait manquer d'irriter les Français, et

---

1. Mais c'est toute la critique qu'il fit de Paris : il ne se plaignit pas, comme Armstrong, Walpole, Mrs. Montagu, de la saleté, des mauvaises odeurs, et de l'étroitesse des rues, ou de la misérable apparence des boutiques et du menu peuple. Walpole avait dit de Paris : « It is the ugliest beastly town in the universe ». (Toynbee, ouv. cité, VI, 351).

2. *Voyages*, p. 48. — La deuxième phrase fut bien corroborée par Chateaubriand, qui écrivit, quarante ans plus tard : ... « C'est une chose remarquable que ce peuple qui paraît si pesant a dans ses meubles, ses vêtements, ses manufactures, une élégance qui nous manque. On dirait que l'Anglais met dans le travail des

le comte de Tilly, par exemple, lorsqu'il voyage en Angleterre et trouve le palais de Saint James « la plus chétive mesure qu'ait jamais habitée un grand roi », se rappelle « ce fou de Smollett, qui, après avoir voyagé en France, n'y fut pas frappé de cette foule de palais et de maisons royales, de leur pompe et de leur éclat... » (1) Mais la critique que fait Smollett de Versailles coïncide étrangement avec celle de beaucoup d'autres voyageurs anglais de son temps. Horace Walpole y remarque un mélange de dignité et de bassesse, d'ostentation et de misère, et trouve affreux que toutes sortes de petites gens vendent leurs marchandises dans les antichambres mêmes du palais. Benjamin Franklin y voit « un prodigieux mélange de magnificence et de négligence, avec toutes les élégances, hors celle de la propreté » et de ce qui est appelé « bonne tenue » en Amérique (2). Young n'aperçoit aucune unité dans la construction du palais, qui ferait un beau quartier de ville plutôt qu'un bel édifice, et Gray a la même idée quand il l'appelle « un gros tas de riens » (3). Johnson, à Versailles, passe son temps à regarder les animaux de la ménagerie, et dit du palais : « The palace of great extent. The Front long. I saw it not properly » (4). Et ainsi de suite... Les commentaires des autres voyageurs nous montrent donc que Smollett avait le coup d'œil très juste, et une grande sagacité dans ses observations.

Pendant son séjour à Paris, Smollett émit une courte mais curieuse critique des spectacles français. Voici ce qu'il en dit :

« Il y a un curieux contraste dans le génie des Français. Avec tout leur caquet léger, et leur goût des bons mots, ils se complaisent en une espèce de musique d'église traînante et mélancolique. Leurs tragédies favorites sont presque sans incident, et le dialogue de leurs comédies consiste en apophtegmes moraux et insipides, où l'esprit et la répartie font entièrement défaut. Je

---

main la délicatesse que nous mettons dans celui de l'esprit ». (*De l'Angleterre et des Anglais*. Juin 1800. Dans *Œuvres*, édition Sainte-Beuve, vol. VI, p. 366).

1. *Souvenirs du comte de Tilly*. — Vol. 25 de la collection Barrière : *Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1862, p. 329.

2. A. Babeau, *ouv. cité*, p. 248.

3. V. Constantia Maxwell. *The English Traveller in France, 1698-1815*. London, 1932, in-8<sup>o</sup>.

4. H. Tyson and S. Guppy, *ouv. cité*, p. 177.

sais ce que je risque, en avançant cette opinion, parmi les admirateurs implicites de Lulli, Racine et Molière » (1).

Il est tout naturel que Smollett n'ait pas aimé la musique française, qui était alors à son déclin. Le Docteur Burney, en 1770, constatait que, depuis une trentaine d'années, la musique n'avait fait aucun progrès en France, et que les opéras y étaient toujours calqués sur ceux de Lulli, tandis que partout ailleurs, en Europe, le mode de composition en musique avait totalement changé. John Andrews, voyageant environ vingt ans après Smollett, nous dit que la musique française n'avait aucun cours à l'étranger, et n'était agréable qu'aux Français (2). Chastellux lui-même, dans sa critique des *Voyages* de notre auteur, admet que Smollett a raison de reprocher aux Français d'avoir transporté sur leur « théâtre de musique une traînante et languoureuse psalmodie d'église ». Smollett n'avait donc pas tout à fait tort en critiquant la musique française, qui était, en général, assez désagréable à des oreilles anglaises. Mais que penser de sa critique d'un théâtre qu'avaient illustré Molière et Racine ?

Comme toujours, Smollett se laissait aller à généraliser. Parce qu'il n'aimait pas les pièces qu'il avait vues jouer en 1763, il s'attaqua à tout le théâtre français, et voulut faire croire que, malgré Racine, malgré Molière, l'art dramatique français était en général médiocre, du point de vue de l'Anglais admirateur de Shakespeare et habitué à l'absence des unités et au mélange des genres. Nous ne voulons pas discuter les mérites respectifs des théâtres anglais et français; disons simplement que Smollett avait raison de trouver le théâtre français, vers 1763, tout à fait médiocre. Une fois encore, le témoignage des autres voyageurs de l'époque nous est utile : Sterne trouvait les comédiens abominables, mais aurait aimé néanmoins qu'on jouât plus de comédies, car il était lui aussi fatigué des « sermons » interminables dont les tragédies étaient surchargées — sermons que même les grands talents d'une Clairon ou d'une Dumesnil ne pouvaient rendre agréables. Horace Walpole, dégoûté de l'amour des Français pour les bagatelles, écrivait, dans une lettre, que le

---

1. *Voyages*, p. 48.

2. John Andrews. *Remarks on the French and English Ladies*. London, 1783, in-8° ; p. 39.

théâtre était tombé dix fois plus bas en France qu'en Angleterre. John Moore a, sur le théâtre en France, les mêmes opinions que son ami Smollett (1). Mrs. Montagu nous donne dans une lettre un compte rendu amusant des gesticulations des acteurs de Paris (2), que Johnson tenait en mépris (3). Pour tous ces voyageurs, le théâtre français semblait artificiel et pompeux : ils ressentaient exactement ce que, de nos jours, ressent un jeune Anglo-Saxon en voyant *Phèdre* ou *Polyeucte* pour la première fois sur une scène française.

Laissons là toutes ces critiques du théâtre français, nous rappelant seulement qu'elles corroborent assez bien celle de Smollett. Naturellement, les idées de Smollett sur le théâtre français ne purent que plaire à ses lecteurs anglais, mais, en France, il n'en fut pas ainsi, l'on s'en doute. Chastellux, dans sa critique des *Voyages* de notre auteur (4), s'indigne du peu de respect qu'il montre pour Racine et Molière. Que Racine, dit le critique, courre le risque d'être incompris par les admirateurs de Shakespeare, soit, mais Molière avait jusque-là « trouvé grâce aux yeux mêmes des plus zélés partisans de Wycherley, de Vanbrugh, et de Congreve ». Même Dryden, critique féroce du théâtre français, avait épargné Molière, dans les préfaces de ses « misérables drames ».

« Mais M. Smollett, dit Chastellux, est intrépide dans ses opinions ; et en fait de poésie dramatique c'est un juge compétent ; nous prendrons la liberté de lui dire : « Vous êtes orfèvre, M. Josse : vous avez fait une tragédie que M. Garrick n'a pas voulu recevoir, et une petite comédie qu'on a jouée et oubliée ; mais ce n'est pas assez pour mépriser Molière. Consultez sur le mérite de notre poète ce M. Garrick qui a refusé votre tragédie et son associé en poésie M. Colman, le traducteur de Térence : ils connaissent notre théâtre et ont enrichi le vôtre des seules bonnes comédies qu'on y ait jouées depuis

---

1. John Moore. *Lettre d'un voyageur anglais sur la France, la Suisse et l'Allemagne*. Genève, 1781-1782, 4 vol. in-8° ; T. I, p. 112.

2. Blunt. *Elizabeth Montagu, the Queen of the Blue-Stockings*. Correspondence from 1761 to 1800. London, 1923, 2 vol. in-8°. Vol. I, p. 318.

3. H. Tyson and S. Guppy, *ouv. cité*, p. 184.

4. *Gazette Littéraire*, février 1766, p. 365, etc.

longtemps ; ils vous conseilleront d'étudier les drames de Molière et de brûler les vôtres. Mais il n'y a point d'autorité qui en impose à M. Smollett. Dans ses jugements il ne relève que de sa propre opinion » (1).

Cela est assez sévère, mais ce n'est rien à côté de l'amertume et de la multitude des reproches que valut à Smollett sa septième lettre, dans laquelle il critique à outrance le caractère des Français et toutes leurs coutumes. Bien peu de dépréciations recherchées et voulues ont jamais égalé son acerbe description du Français. Pour Smollett, qui à cet égard n'a pas changé d'idées, le Français est surtout le petit-maitre, adaptant sa manière de vivre et de penser aux exigences d'une société curieuse, prétentieuse et galante.

Smollett commence naturellement, en bon romancier réaliste, par critiquer le costume, surtout celui des dames, qui lui paraît risible. La France, dit-il, est l'entrepôt de toutes les absurdités en fait de parures qui ont envahi l'Europe entière. Le grand luxe des vêtements français est trop souvent égalé par leur extravagance et leur mauvais goût. Mais ce qui frappe surtout est l'habitude qu'ont les femmes de se farder, de s'appliquer du rouge sur le visage et de se friser les cheveux ; et, avec une ironie toute particulière, notre auteur montre que cette coutume a été empruntée aux Peaux-Rouges d'Amérique et aux Hottentotes d'Afrique.

Smollett n'est pas le seul à remarquer ces coutumes : trente ans auparavant, C. E. Jordan parle de la « prodigalité » avec laquelle les dames françaises s'appliquent du rouge sur les joues ; il y en a tant qu'on a « de la peine à distinguer les traits de leurs figures » (2). Lady Mary W. Montagu trouve qu'avec leurs cheveux

---

1. *Ibid.*

2. Jordan cite quelques vers d'Addison faisant allusion au maquillage des Françaises :

« While haughty Gallia's Dames that spread  
O'er their pale cheeks an artful red,  
Beheld this beauteous Stranger there,  
In native charms divinely fair,  
Confusion in their Looks they shewed  
And with unborrow'd blushes glowed ».

— C. E. Jordan. *Histoire d'un voyage littéraire en France, en Angleterre, et en Hollande*. La Haye, 1735, in-8°, p. 70-71.

courts, frisés et poudrés, et leurs visages couleur de feu, les femmes françaises ont plutôt l'air de moutons fraîchement écorchés. Goldsmith, Sackville-Stevens, Mrs. Elizabeth Montagu, ont tous quelque chose à dire sur les visages enluminés des dames de la France, et la dernière se croit obligée, même à son âge, de se peindre les joues pour être à la mode de Paris : elle déclare, dans une de ses lettres, qu'elle a l'air d'avoir la scarlatine (1).

Smollett reconnaît que, pendant son séjour en France, il eut très peu de relations avec les femmes françaises, mais ceci ne l'empêche pas de conclure que, si on les juge d'après leur vivacité naturelle, elles n'ont ni bon sens, ni discrétion. Au couvent, où elles sont censées faire leur éducation, elles n'apprennent rien d'utile, mais acquièrent une forte dose de superstition. Quand elles ont appris à babiller, à danser et à jouer aux cartes, leur éducation est complète, et elles sont lancées dans le « grand monde ». « Je n'ignore pas — dit Smollett — qu'il peut y avoir des exceptions à cette règle générale. Je sais que la France a produit une Maintenon, une Sévigné, une Scudéry, une Dacier et une Châtelet, mais je n'oserais jamais juger les Françaises d'après ces quelques dames illustres » (2).

Quant aux hommes, ils sont, en France, plus ridicules et insignifiants que les femmes. Smollett n'a pas été le seul à trouver aux Français un petit air efféminé : depuis très longtemps les Anglo-saxons avaient eu cette idée du Français moyen, idée ridicule mais qui persiste toujours, même aujourd'hui, dans l'opinion des masses en Grande-Bretagne, au Canada, en Amérique. Nous verrons, dans le portrait que fera Smollett du Français, une image presque fidèle de l'opinion générale des pays anglo-saxons. D'ailleurs, si ce portrait n'est pas exact, il a néanmoins quelques traits de vérité. La société française, à cette époque, était une société de salon, où femmes et hommes se rencontraient pour causer et surtout pour s'exercer à la galanterie du matin au soir, faisant servir à cette fin même les sciences les plus sérieuses. Il était inévitable, dans une telle société, que les hommes prissent quelque chose du caractère féminin, avec lequel ils étaient perpétuellement en contact.

---

1. Blunt, ouvr. cité, p. 323.

2. *Voyages*, p. 59.

L'inverse était vrai aussi. Bêat de Muralt avait déjà remarqué ce fait en 1725 :

« En un mot, comme en France les hommes donnent trop souvent dans la bagatelle et ne sont pas assez hommes, les femmes ont trop de hardiesse et ne sont pas assez femmes » (1).

C'était probablement cette effémination qui avait tant contribué, dans l'opinion des voyageurs étrangers, à faire du Français un petit-maitre. Tous les Français, dit Smollett, sont des petits-maitres, depuis le marquis en dentelles jusqu'au garçon barbier « couvert de farine », qui se pavane avec ses cheveux en queue et son chapeau à la main. Leur insouciance naturelle est le résultat de leur éducation absurde : un Français est instruit dans sa langue par un moine, et apprend ses prières dans une langue qu'il ne comprend pas. Puis, avec des maîtres accomplis, il apprend la danse et l'escrime. En peu de temps, il devient grand connaisseur dans l'art de la coiffure, sous la tutelle de son barbier et de son valet de chambre. Mais il se pique surtout de politesse envers les dames. Cela ne consiste naturellement qu'à leur débiter une foule de compliments qu'il a appris par cœur dans sa jeunesse, comme un perroquet. Et comme les femmes, avec leur vanité innée, croient tout ce qu'on leur dit, ces compliments ne sont ni plus ni moins que des déclarations d'amour, lancées à toutes sans discernement. En somme, c'est un exercice qui rend le Français impertinent et vaniteux. D'ailleurs, la modestie et la timidité sont entièrement inconnues en France, et notre bon Smollett s'étonne qu'il y ait des mots français pour exprimer ces sentiments.

Le Français semble passer sa vie dans les boudoirs des dames, et il leur devient extrêmement utile, surtout lorsqu'il s'agit de les aider à passer leurs chemises, à se mettre des mouches et à se coiffer. Et cela est le beau côté de son caractère : voyons l'autre !

Le Français, dit Smollett, vous importune de sa curiosité, et découvre vos secrets à tout le monde. Etes-vous malade ? il vous fatigue par ses attentions, et comme tout Français est un

---

1. Bêat de Muralt. *Lettres sur les Anglais et les Français, et sur les Voyages*. S. l., 1725, in-8° ; p. 193.

peu charlatan, il insiste pour que vous preniez des remèdes qu'il a lui-même fabriqués. Il ne prodigue d'ailleurs pas ses soins par amitié, mais par vanité, pour pouvoir ensuite se vanter de sa charité, bien que, dit Smollett, les Français soient, moins que tout autre peuple, touchés des malheurs d'autrui. Leurs cœurs ne sont susceptibles d'aucun sentiment profond, et leur insouciance est telle qu'ils ne veulent penser à rien de désagréable. Votre ami français vous fatigue de ses longues visites, et loin de se retirer lorsqu'il s'aperçoit que vous vous agitez, il remarque alors que vous avez l'air chagrin et déclare qu'il se croit obligé de vous tenir compagnie : ce qui prouve qu'il manque de pénétration ou que son caractère est vraiment diabolique...

Mais c'est la vanité qui est le trait dominant des Français ; plus que quiconque ils aiment parler d'eux. Rien ne les rebute : l'individu le plus insignifiant parlera avec une assurance absolue aux plus grands personnages du royaume, et rien ne l'empêchera de faire sa cour à chaque dame qu'il rencontrera, mariée ou non.

Smollett prouve que le Français ne peut être poli :

« Si je devais définir la politesse, dit-il, je l'appellerais l'art  
« de se rendre agréable. Je crois que c'est un art qui implique  
« de toute nécessité le sens des convenances et la délicatesse  
« des sentiments. Or ce sont là des qualités dont un Français (autant que j'ai pu m'en rendre compte) n'a aucune idée.  
« Le Français ne peut donc pas être tenu pour un homme  
« poli, sauf par ceux qui comprennent aussi peu que lui ces  
« qualités (1) ».

Enfin, pour compléter le portrait, Smollett lance cette dernière flèche :

« Etant donné les traits rudes des gens du peuple dans ce  
« pays, leur petite taille, leurs grimaces et ce long appendice  
« [leurs cheveux], ils ressemblent beaucoup à de grands singes  
« marchant debout ; et peut-être cette ressemblance a-t-elle con-  
« tribué à les rendre ridicules aux yeux de leurs voisins (2) ».

Voilà qui était fait pour enchanter les Anglais de 1766, et

---

1. *Voyages*, p. 61.

2. *Ibid*, p. 65.

donner au livre un grand succès pendant quelque temps !... (1) Ce succès ne devait pas se borner à l'Angleterre : les *Voyages* furent traduits en Allemagne, autre pays jaloux de la France, un an après leur publication à Londres. Chastellux avait prévu la chose ; dans sa critique des *Voyages* de Smollett, il déclarait :

« Nous ne doutons pas aussi qu'il ne s'en fasse promptement  
« en Hollande une belle traduction, qui se vendra merveilleuse-  
« ment à la Foire de Leipsick et fera sûrement plus de for-  
« tune sur les bords de l'Elbe et de l'Oder, que la Traduction de  
« son *Histoire d'Angleterre* n'en a fait parmi nous » (2).

Si quelquefois les plaintes de Smollett contre les douaniers, les aubergistes et les postillons, et certaines de ses critiques sur le théâtre, la musique et l'architecture en France, sont corroborées par les récits des autres voyageurs, aucun de ceux-ci, en général, n'a été de l'avis de notre auteur en ce qui concerne le caractère des Français. De Addison à Young, la plupart des voyageurs anglais n'avaient prêté au Français que des qualités : ils lui accordaient une grande politesse, beaucoup d'amabilité, et la faculté très développée de se contenter de son pays, de son foyer, et de trouver son bonheur au sein de sa famille. Les défauts qu'on lui prêtait n'étaient pas graves : légèreté, inconstance, vanité, insouciance ; Moore trouve qu'un « Français à vingt-cinq ans n'est pas aussi raisonnable qu'un Anglais à quinze » (3). Johnson qualifiait les Français de « silly » et trouvait qu'il n'y avait chez eux aucun juste milieu, qu'ils étaient faits d'extrêmes. Mais Armstrong rapporte qu'il ne vit aucun exemple de légèreté chez les Français, qui lui parurent aussi stables et sérieux que les autres peuples. Young contribua aussi à détruire en quelque sorte l'idée que le peuple anglais se faisait de ses voisins d'outre-Manche, car il jugeait qu'en général, les Français n'étaient ni aussi loquaces ni aussi joyeux, et pas plus polis, que les Anglais.

Bien que Mrs. Montagu ait dit de Paris : « Il n'y a ici ni foi conjugale, ni sollicitude paternelle, ni affection filiale, ni amour

---

1. Une deuxième édition en fut faite quelque mois après.

2. *Gazette Littéraire*, février 1766, p. 382.

3. Moore, ouv. cité, p. 43.

fraternel, sauf parmi quelques-uns » (1), et que le Docteur Ver-  
yard ait constaté que « les Français sont en tous temps ce qu'est  
un Anglais quand il est à moitié ivre » (2), le récit des *Voyages*  
de Smollett contient quelques-unes des critiques les plus amères  
qu'un grand homme de lettres anglais ait adressées aux  
Français.

b) Smollett quitta Paris le 13 octobre 1763. Passant par Fon-  
tainebleau, il put admirer la forêt « sauvage et romantique ». Lui et ses compagnons de voyage, n'aimant pas la cuisine fran-  
çaise, s'approvisionnèrent abondamment en viandes, thé, cho-  
colat, et furent, pendant tout leur trajet, enchantés de leurs  
repas champêtres et de la beauté des pays qu'ils traversaient.

Lyon ne put retenir Smollett que quelques jours, et il partit  
aussitôt pour Avignon. Comme Sacheverell Stevens, John Moore,  
Thomas Gray, il fut enchanté du Lyonnais, et il est intéressant  
de voir qu'il put, lui, réaliste endurci, s'enthousiasmer des bords  
« romantiques » du Rhône, et trouver que les nombreuses cha-  
pelles et églises ajoutaient beaucoup à la « beauté romantique »  
des collines couvertes de vignobles.

Près de Nîmes, il montra « la plus grande impatience qu'il eût  
jamais connue » pour voir le Pont du Gard, dont la majestueuse  
simplicité le frappa d'admiration. Et c'est une révélation que de  
lire sa courte description des alentours de ce pont : qui aurait  
cru que cet historien sévère, ce romancier brutal, ce pamphlé-  
taire agressif, formulerait le désir de retourner avec des amis en  
cet endroit romantique pour faire un pique-nique sous une des  
arches du pont ? Quelle différence entre son enthousiasme et  
celui d'Arthur Young, qui, en Anglais utilitaire, ne put admirer  
la beauté du Pont du Gard que lorsqu'il se rendit compte de la  
manière dont il avait été construit !

A Montpellier, Smollett s'aperçut pour la première fois, en  
entrant dans la ville, de la gaité innée du peuple français. La  
santé de notre voyageur s'améliorait : à une autre époque, la  
joie d'autrui n'aurait fait que l'irriter. Cependant cette amélio-  
ration ne devait pas persister ; quelques jours après son arrivée

---

1. Blunt, ouv. cité, p. 329.

2. C. Maxwell, ouv. cité, p. 146.

à Montpellier, où il s'était proposé de rester quelques mois, son asthme, qu'il n'avait pas ressenti depuis son séjour à Boulogne, réapparut, accompagné de fièvre, à la suite d'une période de pluies torrentielles. Il décida de consulter le célèbre docteur Fizes, qu'il appelle dans son livre le « Boerhaave de Montpellier », et il lui envoya en latin un long mémoire dans lequel il lui expliquait dans toute leur étendue, tous les symptômes de sa maladie.

Fizes répondit en français par une lettre qui montre bien qu'il ne s'était pas donné la peine de lire avec attention le mémoire de Smollett, mais qu'il avait composé la prescription d'après la généralité des cas tuberculeux qu'il connaissait. Smollett ne put souffrir qu'on négligeât ainsi son mémoire, qu'il renvoya au professeur avec toutes les fautes marquées et soulignées, en ajoutant qu'il ne pouvait se persuader d'avoir la tuberculose, et qu'il priait le Docteur Fizes de vouloir bien revoir sa prescription. Fizes répondit qu'il était toujours de la même opinion, mais qu'il tâcherait de résoudre les doutes de son consultant si celui-ci prenait la peine d'aller le voir.

Il n'en fallait pas plus pour irriter notre bouillant Ecossais. Il envoya au professeur douze livres, et la note suivante :

« C'est ne pas (*sic*) sans raison que Monsieur F... jouit d'une si grande réputation. Je n'ai plus de doutes, grâce à Dieu et à Monsieur F... » (1)

A quoi Fizes répondit :

« Monsieur n'a plus de doutes : j'en suis charmé. Receu douze « livres » (2).

Le Professeur Seccombe, pour son édition de 1907 des *Voyages*, fit appel à un médecin afin de déterminer si le diagnostic de Fizes était juste, et si Smollett avait vraiment la tuberculose. Ce médecin, le docteur Norman Moore, répondit que Fizes avait bien jugé le cas, et que le romancier était poitrinaire. Smollett n'avait pas voulu aller chez Fizes parce qu'il avait peur que le professeur ne lui dît qu'il avait la tuberculose. Il espérait toujours n'être pas atteint de ce mal, et quand Fizes lui ôta tout espoir, il en fut bouleversé, et se fâcha. Il faut croire

---

1. *Voyages*, p. 101.

2. *Ibid.*, p. 102.

cependant que son cas n'était pas très grave, car il vécut encore sept ans après cela, sept années pleines d'un travail forcené. Nous verrons par la suite l'influence qu'eut, sur son caractère, cette certitude de sa fin prochaine,

Smollett quitta Montpellier le 13 novembre 1763. Il passa par Tarascon, Orgon, et les environs d'Aix. A Muy il eut une querelle avec un aubergiste, et nous la raconte avec une exactitude scrupuleuse, ne cherchant nullement à se réserver le beau rôle. En traversant l'Esterel il put admirer la beauté des alentours. Puis il passa par Cannes, « un petit village de pêcheurs, agréablement situé », et par Antibes d'où il put voir, de l'autre côté de la baie, la ville de Nice, où il devait demeurer pendant deux ans. Cette vue lui fut sans doute extrêmement agréable, car il commençait à se fatiguer de son long voyage à travers la France ; de plus il sentit que, dans cette petite ville tranquille, il allait enfin pouvoir se reposer, au soleil, loin des brumes de l'Angleterre et de tous les tourments d'une vie d'auteur, de pamphlétaire et d'éditeur. C'était, après de nombreuses années de purgatoire, le paradis promis.

c) Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Côte d'Azur et la Riviera italienne étaient presque inconnues des pays septentrionaux. Seuls quelques jeunes Anglais y passaient avec leurs gouverneurs en faisant ce qu'on appelait alors le *Grand Tour* de l'Europe. Mais on ne faisait qu'y passer ; personne n'y séjournait, sauf quelques poitrinaires ou autres malades, et encore ceux-ci allaient-ils plutôt à Montpellier, où ils pouvaient profiter des services des érudits docteurs de l'Université, et à Aix, où ils prenaient les eaux. Cannes, Antibes, Monaco et Menton n'étaient que de petits villages. Nice n'avait que douze mille habitants. Toute la beauté, la couleur, le pittoresque, qu'on retrouve encore en certains endroits de la Riviera italienne, étaient alors son partage ; ignorée du monde, elle dormait tranquille, heureuse dans son indolence et dans sa crasse. Il n'y avait alors que quelques familles, qui y séjournaient plutôt par nécessité que par goût. En 1763, Smollett vint se joindre à elles. Il devait y rester deux ans, puis retourner en Angleterre, et, en 1766, publier le récit de ses voyages. Ce fut, pour l'Angleterre, comme un récit de nouvelles découvertes.

Partout on apprit que dans le midi de la France il existait une

contrée délicieuse où l'on pouvait se réfugier loin des brouillards de la Grande-Bretagne, et flâner, durant les hivers, au soleil ; et partout l'on s'apprêta à faire le voyage, après le savant Docteur Smollett. Finis les beaux jours somnolents des Niçois ! Ceux-ci, désormais, devaient se métamorphoser en guides et en aubergistes, devenir « l'hameçon des bourses » des riches voyageurs anglais. La ville avait perdu à jamais sa tranquillité ; une nouvelle ère commençait pour elle et pour la Côte d'Azur.

La transformation fut rapide. Vingt ans après la publication des *Voyages* de Smollett, Sir James Smith put constater que Nice avait « l'air d'une ville d'eaux anglaise », et qu'elle était enrichie et agrandie par la quantité de gens du nord qui s'y rendaient pour y passer l'hiver ; il fut même dégoûté de voir qu'on y flat-  
tait à outrance tous les voyageurs, et surtout les Anglais (1). Arthur Young, voyageant sur la Côte d'Azur au début de la Révolution Française, remarqua qu'on construisait à Nice de nombreuses maisons pour les étrangers, dont la plupart étaient des Anglais ; il ajoutait même que les aubergistes niçois se lamentaient de ce que la Révolution allait sans doute empêcher les Anglais de venir, comme d'habitude, passer l'hiver à Nice. C'est ainsi qu'en peu de temps la Côte d'Azur fut connue de toute l'Europe.

Nous n'oserions affirmer que Smollett ait eu une réelle influence sur le développement de la Côte d'Azur. A l'époque où il écrivait ses longues lettres sur Nice, le sentiment de la nature se développait en Europe, et l'on commençait à apercevoir la beauté des montagnes et de la mer. Il était donc inévitable que tôt ou tard la Côte d'Azur, grâce à son merveilleux climat, devint un centre important de villégiature et de tourisme. Smollett eut simplement la chance d'être le premier à la découvrir et à dire au monde tout ce qu'elle avait de beau et d'attrayant... Reconnaissons cependant ce que la Côte d'Azur, et Nice surtout, doivent à Smollett. Celui-ci aurait pu y demeurer sans en faire plus tard la description et l'éloge. Et l'Europe aurait ainsi mis plus de temps à les découvrir... Mais Smollett avait largement profité du climat de la Côte d'Azur, qui, ayant

---

1. Sir James Smith. *A Sketch of a Tour on the Continent in the years 1786 and 1787*. London, 1793, 3 vol. in-8°. Vol. I, p. 203.

profondément amélioré sa santé, lui avait infusé un nouvel optimisme. Comment aurait-il pu s'empêcher de célébrer la contrée qui lui avait fait tant de bien ?

Nous ne sommes pas les seuls à dire que Smollett fut le premier à rendre populaire la Côte d'Azur. Déjà, en 1792, on remarquait toute l'importance de notre auteur à cet égard. Un *Dictionnaire Géographique*, imprimé à Nice, disait que Smollett n'avait pas refusé à cette ville, dans ses *Voyages*, un tribut de reconnaissance. Et « les louanges de cet écrivain », d'après ce *Dictionnaire* (p. 13), « furent d'autant mieux appréciées qu'il en était moins prodigue » (1). En 1807, A. L. Millin, correspondant de l'Institut, écrivait dans son propre récit de voyages : « Ce fut Smollett qui, le premier, fit connaître, malgré lui, tous les agréments de cette contrée à ses compatriotes. Je dis malgré lui, car il eut l'injustice de s'en plaindre, quoiqu'il lui dût le rétablissement de sa santé » (2). Smollett, en effet, avait loué la Côte d'Azur, ses fleurs, ses coloris, la douceur de son soleil et de sa température ; mais il n'avait pas manqué de signaler, en même temps, les désagréments du climat, sans les atténuer aucunement. Notre auteur voulait, avant tout, dire la vérité (au moins en ce qui concernait les *choses* — souvenons-nous de son portrait des Français !), et dans tout ce qu'il a dit sur Nice et ses alentours, il a toujours été singulièrement exact. Malheureusement, les critiques qu'il avait faites du climat de Nice ne plurent pas aux Niçois, qui, si l'on en croit ce que rapporta à Arthur Young le consul anglais de cette ville, auraient volontiers

---

1. En 1775, le voyageur allemand Sulzer n'avait fixé la descente sur Nice par les Anglais qu'à « quelques années » auparavant. Cela semble bien coïncider avec le séjour de Smollett. — En 1898, un périodique niçois (*Nice Historique*, p. 27) disait que le livre de Sulzer était « la première grosse réclame faite en faveur de Nice ». Cela est seulement vrai en ce qui concerne la France : le livre fut traduit en français en 1781. Mais, grâce à Smollett, l'Angleterre avait connu la Côte d'Azur dès 1767 (V. Bibliographie). C'est par le livre de Smollett que Sulzer avait appris qu'il pouvait espérer se guérir à Nice... D'ailleurs, le livre de celui-ci ne contient rien sur Nice qui ne soit aussi dans les *Voyages* de Smollett, qui lui sont infiniment supérieurs dans la documentation et dans le style. Cependant Sulzer avait moins censuré les Niçois que Smollett — et cela explique la préférence du périodique niçois. (J. G. Sulzer. *Journal d'un voyage fait en 1775 et 1776 dans les pays méridionaux de l'Europe*. Traduit de l'allemand. La Haye, 1781, in-8°).

2. A. L. Millin, ouv. cité (1807) ; vol II, 565.

assommé notre auteur... Vers 1870, un *Guide de Nice*, par Emile Négrin, disait encore de Smollett qu'il était : « un écrivain anglais, qui avait publié sur Nice des lettres assez acerbes ». Mais la ville, vers 1800, avait reconnu l'influence de notre auteur dans son propre développement ; elle donna le nom de Smollett à une de ses rues, en son honneur (1). C'était bien la moindre des choses qu'elle pût faire, et cela montre qu'elle se rendait compte de sa dette envers l'écrivain anglais qui l'avait révélée à l'Angleterre et au monde.

Une fois installé à Nice, Smollett se fit un devoir d'en rapporter avec exactitude les aspects à ses amis d'Angleterre. Les dix-huit mois qu'il passa dans cette ville lui laissèrent le loisir de visiter à fond et d'apprécier tout ce que la région avait d'intéressant : lettré, quelque peu érudit, amateur d'antiquités, il fureta partout et écrivit à ses amis des lettres excessivement intéressantes sur tout ce qu'il avait vu.

Quant aux habitants de Nice, Smollett nous les dépeint en quelques rapides coups de pinceau. La noblesse est, en majorité, composée de parvenus, sans instruction et assez corrompus. L'auteur nous montre un noble couple descendant la rue, Madame avec sa robe chargée de dorures, sa poudre, son parfum, ses frisettes, son fard et ses mouches, et Monsieur son mari en dentelles et en broderies. Le soir, on peut voir tous ces gens « étendus deux par deux sur des troncs d'arbres, comme autant de phoques sur les rochers au clair de lune, chaque dame avec son sigisbée » (2). Smollett doit être l'un des derniers qui ait vu cet usage, car déjà en 1800, le comte d'Allonville ne retrouve aucun vestige de cette coutume, « dont tant de voyageurs ont si ridiculement parlé » (3).

Les bourgeois, les artisans et le bas peuple sont critiqués

---

1. Au début, le nom avait été écrit : *Smolet*. (W. J. Prowse, dans *Macmillan's Magazine*, pour avril 1870). On y avait ajouté un *t* plus tard, car en mars 1932, le nom était devenu : *Smollett*. Mais il y manque encore un *l*. Cette rue débouche sur la rive gauche du Paillon. Elle va du boulevard Risso au boulevard Soleau (paroisse Saint-Joseph). Smollett revit dans l'*Indicateur de Nice* (1922), où l'on peut lire, sous le nom de la rue qui porte son nom : « Smolett, littérateur anglais, auteur de plusieurs ouvrages sur Nice » !

2. *Voyages* p. 153.

3. Comte d'Allonville, ouv. cité, VI, 130.

autant que la noblesse. Les premiers sont pauvres, avides ; les artisans sont paresseux, indigents, gauches, sans aucune finesse ; le peuple est composé de mendiants et de voleurs : à part cela, il n'a pas beaucoup de défauts !

Toute cette population, du mendiant au marquis, naturellement très paresseuse, n'a aucun goût pour les arts et les sciences. Ceci est d'autant plus étonnant, dit Smollett, que les Niçois sont établis entre deux des nations les plus accomplies de l'Europe. Leurs peintures, leurs sculptures, leurs statues, leurs édifices, ne valent rien : les ornements de leurs églises sont très mal conçus, et l'exécution en est encore pire. Quoiqu'ils soient fiers de se dire Italiens, ils n'ont aucune idée de la musique, ignorent totalement les principes de l'harmonie et de la composition, et n'ont aucun génie, aucun goût. Mais, dit-il, ce qui les classe parmi les gens les plus ignorants d'Europe, c'est qu'ils ne possèdent pas même un seul libraire (1).

C'est avec justesse que Smollett avait remarqué l'étonnante pauvreté de la côte Ligure en matière d'art. Pourtant, la seule beauté d'un tel pays aurait dû produire une race d'artistes ! Mais la race Ligure, depuis des siècles fixées sur ces bords de la Méditerranée, n'avait jamais témoigné d'aucun sentiment artistique — elle était montagnarde, guerrière, intrépide, et avait trop le sens pratique et positif des choses. De plus, cette côte, située entre la France et l'Italie, dans une zone de passage, n'avait été épargnée par aucune invasion. C'est ainsi que la sécurité et le recueillement, relativement favorables à l'éclosion du génie, ne furent pas son partage ; sa seule richesse resta toujours sa beauté naturelle.

Notre auteur nous fait part, dans sa vingt-deuxième lettre, d'un projet qu'il avait formé d'écrire l'histoire naturelle de Nice et de ses alentours (2), projet qu'il devait abandonner vu son état de santé et la rareté des occasions qui lui étaient offertes de faire ses collections. Cependant, il fait, dans deux lettres, une excellente description du sol, des méthodes agricoles et des produits récoltés dans la région niçoise. Ces mêmes lettres contiennent

---

1. Dix ans plus tard, J. G. Sulzer nous dit qu'il n'y avait qu'une seule bibliothèque dans la ville.

2. *Voyages*, p. 182.

d'excellents comptes rendus des procédés de fabrication de la soie et de l'huile d'olive tels qu'on les pratiquait sur la Côte d'Azur (1).

D'autres lettres nous font, avec une justesse et une délectation tout épicuriennes, une liste complète des viandes, des poissons, du gibier, des légumes, des fruits, des vins et des liqueurs qu'on trouve à Nice en quantité.

Les connaissances vraiment encyclopédiques, et le réalisme de Smollett, semblent se complaire à cette énumération. Rien n'est trop menu ou trop insignifiant pour lui : on sent dans tout ce qu'il dit une sorte d'enthousiasme, spécialement dans ses descriptions des fleurs de Nice, qui témoignent d'un amour de la nature quelque peu romantique chez ce réaliste endurci du XVIII<sup>e</sup> siècle (2).

Mais c'est ce que Smollett dit du climat qui eut le plus d'importance pour ses lecteurs, car c'est cela qui devait décider de la popularité de la Côte d'Azur (3). A Nice, dit-il, il tombe moins de pluie et il y a moins de vent que dans n'importe quelle autre contrée du monde, « et la sérénité de l'air est telle que pendant plusieurs mois de suite on ne voit rien au-dessus de sa tête qu'une charmante étendue de bleu, sans nuage ni aucune tache ». (4) Mais l'air de la Côte d'Azur, qui est « sec, pur, pesant et élastique », favorise les attaques du scorbut et d'une sorte de consommation nommée *marasme*. Cependant, pour les désordres nerveux et autres maladies semblables, le climat de Nice est

---

1. Smollett était à peu près le premier à faire une bonne description de Nice — voilà pourquoi il la fit si minutieuse. Avant lui, il n'y avait guère eu que le livre latin de l'abbé Pierre Gioffredo : *Nicæa Civitas*, etc. (1658).

2. V. *Voyages*, p. 120. Smollett est cependant bien du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il remarque les fleurs et les douces pentes fleuries, mais ne trouve rien à dire sur la majesté des hautes cimes des Alpes ou sur la grandeur de la mer. De même, Mme de Genlis, lorsqu'elle parle des « montagnes fleuries et parfumées » de Nice, pense moins aux montagnes qu'aux fleurs, et moins à la mer qu'à ses bords. (V. *Mémoires*, vol. III, p. 17).

3. Remarquons que, deux ans après Smollett, L. Dutens pouvait écrire dans son *Itinéraire des routes* (Paris, éd. de 1783, p. 61) : « Nice est renommé pour la beauté de son climat et la pureté de l'air qu'on y respire : on n'y voit point les rigueurs de l'hiver, et la terre y offre un printemps presque continuel ». Avant Smollett, Dutens n'y aurait peut-être pas pensé !

4. *Voyages*, p. 193.

incomparable. Et Smollett cite son propre cas comme exemple :

« Je dois aussi reconnaître que depuis mon arrivée à Nice j'ai  
« respiré plus librement que je ne l'avais fait depuis quelques  
« années ; je me sens plus alerte. Un autre avantage que j'ai  
« tiré de ce climat est que je suis, dans une large mesure,  
« délivré d'une fièvre lente qui avait pris l'habitude de s'accrocher  
« à moi, et faisait de ma vie un fardeau. Je ne suis plus  
« aussi prédisposé aux rhumes que je l'étais en Angleterre et en  
« France ; et ceux que j'attrape n'ont ni la même durée ni les  
« mêmes suites que ceux auxquels j'étais sujet autrefois » (1).

Mais notre auteur, après avoir montré les beaux côtés du climat, en énumère les inconvénients. A Nice, dit-il, le soleil est si chaud et le vent souvent si froid que de leur action combinée résultent fort souvent des rhumes, des pleurésies, des pneumonies et des fièvres ardentes. Mais il est obligé d'avouer que, malgré tous ces inconvénients, le climat, de Nice est bienfaisant, car en général les habitants y sont en excellente santé, « même ceux qui prennent peu d'exercice ». Quoiqu'il en fût, ce que Smollett avait écrit de bon sur le climat de la Côte d'Azur contrebalançait de beaucoup le mal qu'il en avait dit, et ses lecteurs furent très impressionnés par les attraits de la « Riviera ». Il n'en fallait pas plus pour mettre Nice à la mode.

« Depuis ce temps, dit A. L. Millin en 1807, il est de mode en  
« Angleterre d'aller passer l'hiver à Nice : aussi dans cette sai-  
« son on y compte beaucoup de riches Anglais ; ils habitent en  
« général le faubourg de la *Croix de Marbre*, où sont les mai-  
« sons les plus propres, et les plus jolis jardins... On l'appelle  
« aujourd'hui communément Faubourg des Anglais » (2).

On publie maintenant d'excellents livres sur la Côte d'Azur, mais aucun d'eux, en ce qui concerne le climat et les produits de cette région, ne peut dire plus que ce que Smollett écrivait en 1765. Les voyageurs qui descendent vers la Riviera peuvent encore lire le livre de Smollett et trouver exactes la plupart de ses descriptions d'endroits que n'ont pas modifiés les progrès de la civilisation. Et c'est chose remarquable... : qu'un livre de

---

1. Ibid., p. 195.

2, A. L. Millin. *Voyage dans le Midi de la France*. Paris, 1807. 4 vol. in-8° et 1 vol. in-4°. Tome II, p. 565.

voyage, fondé sur l'observation minutieuse des choses vues, puisse encore intéresser et être exact après cent soixante ans, prouve que ce livre est bon et qu'il durera, malgré les éclipses momentanées qu'il a pu subir.

d) Smollett partit pour l'Italie en septembre 1764. Il visita Gênes, Pise, Livourne, Florence et Rome, et revint à Nice avant le commencement de l'hiver. (1) De là il envoya à ses amis anglais des comptes rendus de son voyage en Italie, et deux autres lettres, l'une sur le climat de Nice, l'autre sur les impôts et le gouvernement en France.

Cette dernière lettre, la trente-sixième du livre, est importante ; elle donne l'opinion de Smollett sur ce qu'étaient en France les conditions d'existence. On avait demandé à l'auteur si les impôts en France étaient plus considérables qu'en Angleterre. Il répondit que la question d'impôts était relative, qu'il ne fallait pas considérer le nombre de taxes, mais la façon dont chaque nation pouvait les supporter... Or, d'un côté, l'on trouvait la souriante campagne anglaise, avec ses terres et ses belles métairies, ses prairies couvertes de beau bétail gras et bien entretenu, ses paysans grands, forts, pleins de santé et de joie de vivre, bien nourris, bien logés et bien habillés ; de l'autre côté, c'était la campagne française, mal entretenue, avec ses champs cultivés sans art, sans engrais, ses métairies sordides et ses paysans, vivants symboles de la famine avec leur apparence d'épouvantails et leurs habits déguenillés. Une conclusion était-elle nécessaire ? Les Anglais payaient allègrement leurs taxes, rendues indispensables par les nécessités publiques, tandis que les Français devaient naturellement gémir sous le poids de leurs impôts et l'oppression de leurs seigneurs.

La cause principale de la pauvreté du peuple français, explique Smollett, c'est qu'il ne peut se servir de l'argent qu'il fait

---

1. Si Smollett avait amèrement critiqué les Français dans ses premières lettres, il critiqua plus encore les Italiens, qui, d'après lui, sont les hommes les plus indignes de la terre. S'il dépeint les Français plutôt sous les traits d'êtres irresponsables, faibles d'esprit, il donne aux Italiens des allures de criminels, d'assassins, de fous furieux. Il est heureux que nous connaissions la portée de ses invectives...

gagner à ses seigneurs : tout lui est ôté. Les nombreux impôts (Smollett en donne une liste explicative) que paient les Français vont tous dans les coffres du roi, qui a ainsi un revenu de douze à treize millions de livres sterling. Mais même ce revenu ne suffit pas à défrayer les dépenses énormes du gouvernement français. Deux millions de livres sterling sont mises à part pour les dettes publiques ; quant au reste, il ne suffit pas à maintenir une prodigieuse armée et une double frontière de villes fortes, ni à payer les appointements des nombreux fonctionnaires qui vivent avec un faste aussi ridicule que coûteux. Bien des commandants n'ont pas touché leur solde depuis des années ; ils s'en plaignent en vain, car lorsqu'ils deviennent trop exigeants, on leur enlève leurs charges. Comment font-ils donc pour subsister ? Ils pressurent le peuple.

Le roi de France, dit Smollett, n'ignore pas ces abus, mais il croit bon de fermer les yeux. Il devrait, pour stabiliser son administration, faire régner une économie rigoureuse, avoir assez de courage pour punir ceux qui abusent de leurs droits, et, première grande réforme, il devrait abolir les fermes.

Les taxes doivent être réduites : ceci aidera les paysans et la France. Mais ce n'est pas tout, et des droits doivent être, d'après notre auteur, reconnus aux paysans, si l'on veut les voir travailler pour le plus grand bien de leur pays : ils doivent avoir la liberté individuelle, être assurés de la sécurité de leurs propriétés, bénéficier de baux favorables, et enfin être protégés, par la loi, de l'insolence et de l'oppression de leurs supérieurs.

Smollett, malgré toute sa mauvaise humeur et la mauvaise volonté qu'il témoigna vis-à-vis des Français, avait l'œil perçant et un don précieux d'observation. Les deux fois qu'il traversa la France, il se rendit parfaitement compte de la fermentation des esprits et du grand mécontentement qui se manifestait partout dans le royaume, surtout parmi la classe bourgeoise, enrichie mais privée de tout droit politique. Nous allons voir, d'après le passage suivant, que notre auteur avait bien jugé l'importance que devait avoir une connaissance plus profonde des doctrines des grands philosophes de l'époque ; nous verrons aussi qu'il y prédit, en quelque sorte, la future Révolution française, vingt-trois ans avant son arrivée.

« Il y a, sans aucun doute, de nombreux signes de relâchement

dans les rênes du gouvernement français, et, très probablement, les sujets du roi de France seront les premiers à en tirer parti. Il y a actuellement parmi eux une violente fermentation de différents principes, qui, sous le règne d'un prince particulièrement faible, ou pendant une longue minorité, peuvent produire un grand changement dans la Constitution. Par rapport au progrès de la raison et de la philosophie, qui se sont beaucoup développées dans ce royaume, la superstition perd du terrain ; les vieux préjugés disparaissent ; un esprit de liberté domine tout. Tous les laïques instruits, en France, détestent la hiérarchie qu'ils considèrent comme un plan du despotisme fondé sur l'imposition et l'usurpation. Beaucoup de bourgeois, enrichis par le commerce et l'industrie, s'impatientent de ces distinctions odieuses, qui les excluent des honneurs et des privilèges dus à leur importance dans la société ; et tous les parlements, ou tribunaux de justice du royaume, semblent résolus à affirmer leurs droits et leur indépendance devant les prérogatives royales. Qu'un prince, dès lors, se laisse persuader par de mauvais conseillers, ou par sa propre bigoterie, à prendre quelque mesure arbitraire, très désagréable, comme on peut s'y attendre, à toutes ces communautés, sans avoir l'audace d'exercer la violence de son pouvoir pour soutenir ses mesures, il deviendra également détesté et méprisé ; et l'influence du peuple empiétera peu à peu sur les prétentions de la couronne » (1).

Fait très curieux, on publia à Londres, en 1795, une brochure intitulée « *Wonderful Prophecies* » (2), qui contenait une lettre supposée de Smollett, écrite à un pasteur du Northumberland, et dans laquelle notre auteur prédit l'avènement de la Révolution française en ces termes :

« Pour autant que je puisse juger de l'état politique interne du royaume de France, je n'arrive pas à me persuader que le système de despotisme actuel pourra, de toute façon, durer plus de

---

1. *Voyages*, p. 311-312.

2. *Wonderful Prophecies. A Dissertation on the Existence, Nature and Extent of the Prophetic Powers in the Human Mind. (With Unquestionable Examples)*. London, 1795, in-8°. Brochure de 72 pages dont la prophétie de Smollett occupe pp. 55-60. Ref. Henley, W. E. : *Edition des Œuvres de Smollett*, 1899-1901, in-8°, 12 vol. Vol. XII, p. 436.

vingt ans... On peut raisonnablement prévoir que cette transformation, lorsqu'elle se produira, sera absolue, violente et sanglante » (1).

Nous n'avons aucune preuve de l'authenticité de cette lettre de Smollett. Nous inclinons à croire qu'elle fut écrite par un « farceur » quelconque, qui, se basant sur le paragraphe des *Voyages* qui semble annoncer la Révolution, aurait fabriqué cette missive prophétique et tâché de la faire accepter par les Anglais ; une telle supercherie n'aurait rien eu d'effrayant pour un pamphlétaire anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Après un court voyage à Turin, qu'il décrit dans sa trente-huitième lettre, Smollett décida de quitter la ville où il avait passé deux belles années ; il se sentait déjà beaucoup mieux, et commençait à ressentir la nostalgie de l'Angleterre. Il partit donc pour Antibes vers la fin d'avril 1765.

Pendant presque tout son voyage de retour, il demeure en bonne santé ; il est donc enchanté de Fréjus, Toulon, Marseille, Aix et Avignon. De nouveau, il retrouva dans le Lyonnais un des pays les plus agréables et les mieux cultivés qu'il ait jamais vus. Mais, entre Fontainebleau et Paris, la pluie et la grêle se mettent à tomber, et Smollett prend froid. C'est peut-être ce qui ramène sa mauvaise humeur, car dans la lettre où il raconte son retour, il fait le résumé suivant des inconvénients de son voyage :

« Dans tout le sud de la France, sauf les grandes villes, les auberges sont froides, humides, tristes et sales ; les propriétaires à la fois désobligeants et rapaces ; les domestiques maladroits, malpropres et paresseux ; les postillons indolents, flâneurs, après au gain, impertinents. Si vous les grondez parce qu'ils traînent, ils continueront à vous retarder plus longtemps ; si vous les châtiez de l'épée, de la canne, de la trique ou du fouet, ou bien ils disparaîtront entièrement, ou bien ils trouveront moyen de se venger en versant la voiture » (2).

---

1. La *Feuille du Jour* du 2 floréal an IV (30 avril 1796), commentant cette lettre de Smollett, qui fut publiée dans le *Morning Chronicle*, écrit : « Elle ne prouve point du tout que le docteur Smollett, auquel nous devons une *Histoire d'Angleterre* estimée, fût ce prophète ; mais elle montre qu'il avait l'esprit très juste et très sagace, et que, dans l'étude des causes, il savait très bien saisir la vraisemblance des effets ».

2. *Voyages*, pp. 340-1.

Notre voyageur, arrivé enfin à Boulogne, avait terminé sa course. Il avait été absent d'Angleterre pendant près de deux ans, et la nostalgie de son pays lui faisait oublier ce qu'il en avait dit lors du début de son voyage. L'Angleterre, qui en 1763 avait été pour lui le pays des disputes, des perfidies, des calomnies, apparaissait maintenant comme une sorte de terre promise à celui qui venait de parcourir la France et l'Italie. Les yeux fixés sur les falaises de Douvres, Smollett écrivit au début de la dernière lettre de son livre :

« Après une absence de deux ans, je peux enfin régaler mes yeux d'une vue de l'Angleterre ; et vraiment vous ne pouvez imaginer le plaisir que j'éprouve en distinguant les blanches falaises de Douvres à cette distance... Je suis attaché à mon pays parce que c'est la terre de la liberté, de la propreté, du confort, mais je l'aime d'autant plus tendrement que c'est le lieu où sont mes chères relations, et où habitent tous mes amis, dont le commerce et l'estime sont mes seules raisons de vivre » (1).

4.

Il va sans dire que la publication des *Voyages* de Smollett souleva une certaine indignation en France. Sans doute, on n'en aurait pas fait de cas si l'auteur avait eu peu d'importance en Angleterre, car les écrits anti-français étaient nombreux et ne rencontraient en France qu'un silence méprisant. Mais on fut vraiment indigné qu'un auteur tel que Smollett, historien pourtant intelligent et l'un des grands littérateurs anglais de l'époque, eût prodigué dans son livre tant de calomnies contre la France. Aussi, les journaux qui en firent la critique laissèrent-ils entendre à leurs lecteurs que ce n'était que la considération de l'importance de Smollett qui les poussait à donner un article sur son récit de voyages.

La première en date de ces critiques ne tarda pas à se faire jour. Elle parut dans la *Gazette Littéraire* (février 1766) quelques semaines seulement après la publication des *Voyages* à Londres.

---

1. *Ibid.*, p. 339.

Elle était du chevalier de Chastellux (1) et montre partout une amertume invétérée et un mépris souverain de notre auteur, qui y est désigné, dédaigneusement, comme un « Médecin et Bel-Esprit connu en Angleterre pour des Histoires, des Romans, des Critiques, des Pièces de théâtre, des Traductions et des Pamphlets politiques ». Chastellux ridiculise surtout, en Smollett, cette tendance incorrigible qu'il a de tout généraliser. Le critique se moque de Smollett, qui puise « de grandes lumières sur le caractère des Français dans les entretiens avec son hôte et ses hôteses », et qui conclut que parce que son hôte est vaniteux, la vanité est « la passion dominante des Français ». Chastellux établit une liste de huit chefs d'accusations que Smollett porte contre les Français dans sa septième lettre, et montre fort bien le ridicule de ces charges. Notre auteur déclarait que les Français, ne pouvant se rendre agréables, n'étaient pas polis ; le critique lui réplique en ces termes : « mais en nous refusant jusqu'au petit mérite de la politesse, il n'attend pas sans doute que nous lui en trouvions beaucoup, car il n'a pas mis en usage à notre égard l'art de se rendre agréable ». Lorsque Smollett précise que les traits dont il peint le Français moyen ne peuvent s'appliquer à *tous* les Français, que des hommes tels que Descartes, Maupertuis, Réaumur et Buffon seront toujours au-dessus de sa censure, Chastellux répond : « Voilà un choix bien spirituel et une association bien heureuse ! Réaumur et Maupertuis, à côté de Descartes et de M. de Buffon ! M. Smollett est aussi adroit en éloge qu'en satire, et se connaît en mérite philosophique comme en politesse et en bon goût ».

Le plus curieux, c'est que Chastellux semble ne pas vouloir prendre les observations de Smollett au sérieux : il ne dit rien de la grande valeur documentaire des *Voyages*, et ne fait que s'attaquer à la fausseté des jugements de Smollett contre la nation française. « C'est de tous ses romans, dit-il de l'ouvrage,

---

1. Nous le savons par une lettre qu'il écrivit à David Hume le 29 août 1766, dans laquelle il se nommait l'auteur de la critique en question. Cette lettre fut publiée par J. Y. T. Grieg dans la *Revue de littérature comparée*, 1932, p. 834 : *Some unpublished letters to David Hume*. Il est curieux que l'article de Chastellux ait été réimprimé dans les *Variétés Littéraires* de Suard, sous le nom de celui-ci, en 1768 (t. III, p. 437) et en 1804 (t. III, p. 182).

celui qui sans doute aura le mieux réussi ». Il commente ensuite ironiquement la « gaité d'imagination » de notre auteur, la finesse de ses vues, la justesse de sa critique, et la politesse de son ton. Smollett, ajoute-t-il, connaissant le goût de ses compatriotes, a écrit son livre de voyages « pour servir de préservatif contre cette maladie incompréhensible qui fait sortir tant d'Anglais de leur bienheureuse patrie, qu'ils adorent, pour aller se désennuyer chez ces peuples barbares et frivoles, qu'ils méprisent ». « Il n'y aura pas d'enfant de bonne maison, ajoute-t-il, à qui dorénavant on n'apprenne à lire dans le voyage de M. Smollett ». Trente-cinq ans plus tard, La Tonnaye pouvait constater l'exactitude de cette conjecture de Chastellux : dans les écoles anglaises, les « livres élémentaires et de géographie » répétaient « soigneusement les fadaïses » qui avaient échappé à notre auteur ; La Tonnaye avait même vu un de ces livres, « imprimé en 1798, où la tirade *Bedlamite* de Smollett sur les *bottes fortes*, la *longue queue*, les *grenouilles*, la *soupe maigre*, la *Bastille* et les *moines* se trouvait tout entière »... (1).

Il semble y avoir, dans l'article de Chastellux, plus qu'une simple critique virulente des *Voyages* de Smollett. C'est précisément vers cette époque que les *Histoires d'Angleterre* de Hume et de Smollett attiraient l'attention du public français. Chastellux, qui était l'ami et l'un des plus fervents admirateurs de Hume, voulut l'aider en décrivant les *Voyages* de son rival et en montrant combien Smollett avait mauvais caractère et haïssait la France (2). Sinon, pourquoi aurait-il dit, à la fin de son article, que l'*Histoire d'Angleterre* de Smollett ne se vendait pas en France ? Et dans quel but aurait-il ajouté qu'il ne savait si le peu de cas que les Français avaient fait de cet ouvrage était le motif de la sévérité avec laquelle Smollett les avait traités ?

« Mais aussi, continue-t-il, de quoi s'avise M. Smollett d'écrire son *Histoire* en même temps que M. Hume fait la sienne ! La partie

---

1. La Tonnaye, ouv. cité, p. 39.

2. En faisant une critique si amère non pas seulement des *Voyages* mais de toutes les œuvres de Smollett, Chastellux aurait peut-être eu l'idée de plaire aussi à son ami John Wilkes, qu'il connaissait depuis trois ans, et qui était alors à Paris. On sait que Wilkes avait, dans son *North Briton*, combattu le *Briton* de son ancien ami Smollett, qu'il haïssait maintenant de tout cœur.

n'était pas égale. M. Hume, sans flatter ni déchirer aucun parti, sans faire le portrait d'aucun personnage vivant sous un nom ancien, sans avoir recours à ces petits artifices bibliographiques que M. Smollett entend, dit-on, si bien, a cru que le meilleur moyen de donner du cours à son livre était de le faire bon, et il a laissé un ouvrage qui sera lu dans tous les temps, traduit dans toutes les langues et qui fera chez toutes les nations aimer et respecter le Philosophe humain et impartial qui en est l'auteur » (1).

Il est même possible — nous émettons cependant cette idée sous toutes réserves — que Hume se soit plaint à son ami de la concurrence et de la rivalité de Smollett, et l'ait incité à critiquer violemment les *Voyages* de notre auteur. On comprend mal, sans cela, les raisons qui poussaient Chastellux à écrire à Hume :

« A propos de gens atrabillaires jaloux et de mauvaise foi, vous *souvenés vous* du docteur Smollett et avés vous vù la correction que je luy ai valüe dans la gazette littéraire ? Quoique cet ouvrage ne soit plus continué, *vous pouvés encore vous adresser à moi en pareille occasion*, parce que j'aurai autant de crédit dans le journal encyclopédique que nous en avions dans la gazette littéraire » (2).

Quelques mois après, en septembre 1766, le livre de voyages de Smollett dut subir une nouvelle critique. Publiée dans le *Journal Encyclopédique*, elle venait d'un inconnu qui, mieux que Chastellux, sut apprécier les bonnes descriptions des *Voyages*, et montrer moins d'amertume et de mépris dans sa critique. Il sut voir et faire remarquer que la féroacité des observations de Smollett se trouvait en relations directes avec son état de santé, et que, lorsque l'auteur vivait à Nice et bénéficiait du généreux climat de la Côte d'Azur, sa critique de cette contrée était en général très favorable. Mais le critique français, tout en admettant que Smollett « écrit purement en latin » ne peut croire qu'il ne plaisante pas en racontant ses relations avec le docteur de Montpellier, et il s'indigne que Smollett ait prétendu que les femmes françaises changent de chemise devant les hommes :

---

1. *Gazette Littéraire*, février 1766, pp. 382-383.

2. Voir ci-dessus, note 1, p. 148 — Les italiques sont de nous.

« M. Smollett eût pu, sans sortir de Londres, y voir, par milliers, de ces sortes de femmes indécentes, qui ne sont d'aucun pays, mais de partout, et qui, en quelque lieu qu'elles se trouvent, sont débordées par état. A quel propos M. S. va-t-il donc dans ces lieux observer le caractère de nos Dames Françaises ? (1) »

Il est curieux que le deuxième des articles qui composent cette critique des *Voyages* de Smollett soit bien plus virulent que le premier ; Smollett avait cependant beaucoup moins injurié les Français dans la seconde partie de son livre, où il écrit presque exclusivement sur l'Italie, que dans la première, où il est question surtout de la France. C'est pourtant la seconde partie qui est la plus vivement attaquée ; et le critique ajoute : « A quel propos M. Smollett s'obstine-t-il à dénigrer, avec tant de licence, une nation qui lui a fait l'honneur de traduire sa médiocre Histoire d'Angleterre ? » (2).

Remarquons que dans le premier article le critique du *Journal Encyclopédique* avait justement apprécié l'œuvre de Smollett. N'est-il donc pas étrange qu'il dénigre tant, comme Chastellux, dans son deuxième article, l'*Histoire* du rival de Hume ? N'y aurait-il pas plus qu'une coïncidence dans ce dénigrement de l'ouvrage historique de Smollett par un homme qui a « quelque crédit » dans le *Journal Encyclopédique* et par un des critiques de ce journal ?

La troisième critique des *Voyages* de Smollett se trouve dans les *Mémoires* de Bachaumont, en date du 17 septembre 1766. Ce conteur de scandales et d'événements intéressants et secrets ne voit dans les *Voyages* de notre auteur que l'expression d'une « humeur âcre et mordicante ».

Smollett, dit-il, « n'a rien vu qu'à travers la vapeur lugubre qui absorbait toutes ses facultés intellectuelles, et il a très mal vu conséquemment » (3). Mais il faut pardonner au docteur anglais toutes les injures qu'il a dites à la France, « en faveur de sa maladie ». Bachaumont conclut en disant que « l'ouvrage forme

---

1. *Journal Encyclopédique*, sept. 1766, p. 61.

2. *Ibid*, p. 86.

3. Cette phrase est prise textuellement, par Bachaumont, de la critique des *Voyages* dans le *Journal encyclopédique*, sept. 1766, p. 55.

deux volumes d'erreurs, d'injures, plus que d'observations vraies et historiques » (1).

Voilà donc le livre de Smollett jugé par la France. Certes, il ne pouvait guère y être accueilli autrement. Un tel livre ne pouvait que soulever partout de vives indignations, et il est tout naturel, quoique regrettable, que l'indignation des critiques les ait empêchés d'apercevoir ses bonnes parties. Les Anglais eux-mêmes, bien qu'ils n'aient eu aucun sujet de se plaindre des *Voyages*, sauf peut-être en ce qui concerne les critiques que Smollett avait portées sur les œuvres d'art, n'avaient, pas plus que leurs voisins d'outre-Manche, reconnu la valeur du livre. Le récit de notre auteur ne fut donc apprécié à sa juste valeur ni en Angleterre ni en France : il lui fallut attendre jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle avant d'être complètement réhabilité.

5.

Les critiques ont donné peu d'importance, en ce qui concerne l'évolution littéraire de Smollett, aux dix dernières années de sa vie. Ils ont remarqué la différence qu'il y a entre *Greaves* (1760) et *Clinker* (1771) ; mais ils ont tenté de l'expliquer par le changement inévitable qui s'opère chez l'homme à mesure que sa fin approche. Ceci nous semble un peu simpliste : il est rare qu'un grand changement dans la personnalité d'un homme ne soit pas influencé par des circonstances extérieures, quelquefois insignifiantes en apparence, mais en réalité très importantes. Il est incontestable qu'avant que l'auteur de *Greaves* ait pu devenir celui de *Clinker*, il avait fallu qu'un grand bouleversement se produisît dans sa vie. Recherchons donc ce qui, survenant entre 1760 et 1770, put causer en Smollett ce changement.

Notre auteur, au début de l'année 1760, nous paraît digne de pitié. Il est dans un état physique déplorable : son travail acharné sur l'*Histoire d'Angleterre* et la *Continuation* de celle-ci l'a laissé asthmatique et irrévocablement atteint de tuberculose. Ses créanciers l'accablent sans répit, et il travaille d'arrache-pied

---

1. *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours ou Journal d'un observateur... par feu M. de Bachaumont*. Londres, 1777-1789, 36 tomes en 31 vol. in-12° (Tom. III, p. 86).

sur de nombreuses compilations telles que l'*Histoire Universelle* (1), tout en dirigeant le nouveau *British Magazine* (2) dont il est le rédacteur en chef, et en fournissant des articles à la *Critical Review*. Le 28 novembre 1760, il est condamné à trois mois de prison pour diffamation (3). Pendant sa détention et après son élargissement, sa vie littéraire continue, toujours active : il fait une édition anglaise des œuvres complètes de Voltaire (4). Puis il a la déception de voir supprimer le journal *tory*, dont il est le rédacteur en chef. Sa santé devient si précaire qu'il décide de quitter son pays pour un climat plus sec. Mais c'est alors que, vieux avant l'âge, cassé, usé par le travail, Smollett a la douleur incroyable de voir mourir sa fille, à l'âge de quinze ans. Ceux qui avaient raillé sa mauvaise humeur, avaient-ils bien considéré tous les malheurs qu'il avait subis et qui l'avaient rendu âpre et querelleur ? Avaient-ils compris que les plaintes de Smollett ne faisaient que traduire son amertume contre une société qui était restée si insensible à ses infortunes ?

Smollett n'avait jamais eu une vie aisée : dès ses débuts il avait eu à lutter, à travailler. Il avait connu le découragement du jeune auteur méconnu. Puis, en désespoir de cause, il s'était

---

1. *The Modern Part of a Universal History* (London, 1759-66, 44 vol.) pour laquelle il écrivit les histoires de France, d'Italie, d'Allemagne, du Danemark, de Norvège, de Suède et de Hollande, d'après des renseignements fournis par de nombreux « nègres ».

2. *The British Magazine, or Monthly Repository for Ladies and Gentlemen*. London, 1760-67, 8 vol. in-8°.

3. A la suite d'un procès avec l'Amiral Knowles, dont il avait censuré la conduite dans la *Critical Review*. En prison, il fut visité par Garrick, Wilkes (qui était alors son ami) et de nombreux personnages éminents.

4. *The Works of M. de Voltaire, translated from the French, with notes historical and critical*. By Dr Smollett and others. London, 1761-65. 25 vol. in-12°. Toutes les notes historiques et critiques en furent faites par Smollett, qui traita assez cavalièrement certaines idées de Voltaire, et corrigea plusieurs des fautes de celui-ci. Ces corrections portent sur des questions historiques, et sur des erreurs, pense-t-il, manifestes : la punition russe du knout infligée à Zadig, Babylonien. La *Monthly Review* (Vol. 29, 1763, pp. 273-282) blâma sévèrement Smollett d'avoir, « avec la force d'un enfant » osé critiquer les « travaux d'un Hercule ». C'est probablement de Smollett que parle Churchill lorsqu'il dit (*The Apology*, etc. London, 1761, in-4°) :

« Nor can we hope he will a critic spare

« Who gives no quarter to his friend Voltaire » (p. 8).

tourné vers la médecine, pour gagner sa vie, et s'était engagé, comme chirurgien, sur un vaisseau de guerre en partance pour les Indes Occidentales. Il avait connu les misères et la dure discipline de la vie de bord, ne les quittant que pour revenir à Londres recommencer une vie littéraire pleine d'activité. L'unique résultat fut d'aigri son caractère et de le rendre peu sensible aux peines et aux joies d'autrui. Mais l'adversité ne put lui enlever ni sa vanité, ni son attitude agressive, ni son désir de parvenir, et tout cela fut augmenté par le grand succès de *Random* et de *Pickle*. Cela persista jusqu'en 1758. Nous croyons cette date en quelque sorte décisive, car elle marque la première période de fatigue physique et morale de Smollett. *L'Histoire d'Angleterre* l'avait brisé, et son prodigieux succès ne vint guère stimuler sa grande lassitude.

Smollett, jusqu'alors, avait eu une assez bonne santé, et le moral restait toujours sain chez lui ; il acceptait ses défaites, non pas avec égalité d'âme, mais avec une sorte de rage qu'alimentait la haine de la société, témoignage de son énergie latente. *Random*, *Pickle*, et *Fathom*, avec leur manque de retenue, de nuances, d'idéal, de bonté, montrent à merveille ce que pouvaient être, à l'époque, les sentiments de Smollett.

Mais un changement était imminent. Après 1758, une lassitude physique et morale, des dettes considérables, un procès, des querelles littéraires, contribuèrent à changer notablement notre auteur. Il avait fallu, pour cela, qu'une grande fatigue mit fin, au moins pour un temps, à la splendide et impitoyable énergie qui constituait son plus grand titre de romancier. Au fur et à mesure que cette énergie se perdit, son attitude agressive et son insensibilité diminuèrent ; Smollett, dès lors, regarda le monde avec beaucoup plus de compréhension, de bonne volonté, de sympathie. Cette évolution, nous la constatons très bien dans la différence d'attitude et de sentiment que nous trouvons dans *Greaves*, qu'il publia à cette époque, et qui contient des éléments de bonté et d'optimisme entièrement absents de ses trois premiers romans.

Voilà donc Smollett arrivé à l'année 1760, préparé pour le grand changement qui doit s'opérer en lui. Il est déjà abattu physiquement et moralement ; mais la vie sera si cruelle pour lui qu'il voudra s'enfuir de son pays et aller chercher la paix à

l'étranger. D'abord sa mauvaise santé, puis sa défaite politico-littéraire, enfin la mort tragique de sa fille le réduiront à cet état de haute tension nerveuse que nous connaissons chez l'auteur de la première partie des *Voyages*. Il choisira le meilleur moyen de recouvrer sa santé et son équilibre moral : un voyage. Nous verrons quel effet le sud de la France aura sur lui.

Nous prétendons donner à l'épisode Fizes (1) beaucoup plus d'importance qu'on ne lui a accordé jusqu'ici. Rappelons-nous qu'en consultant ce célèbre professeur, Smollett voulait s'entendre confirmer l'idée qu'il n'avait pas la tuberculose. De l'avis de Fizes il conçut donc d'abord une grande indignation, bientôt suivie d'une période d'abattement et de sérieuse introspection. Tout homme, en apprenant qu'il a une maladie incurable, semble, dès que les premiers jours d'angoisse sont passés, se rapprocher de son Créateur, communier avec lui, et il ne peut sortir de cette communion sans être ennobli et purifié, sans recevoir dans son cœur un peu de la Bonté Divine, qu'il dirigera à son tour sur les humains. Il en fut, pour Smollett, certainement ainsi.

... Mais il y avait plus. Smollett avait vécu, jusqu'en 1763, une heureuse vie de famille. Nous n'avons aucun sujet d'en douter. Il lui fallait un endroit où il pût se réfugier, à l'abri des querelles littéraires, des haines et des petitessees qui empoisonnaient sa vie, et qu'il s'était lui-même attirées par sa vanité, sa misanthropie, et l'excès de sa satire. Et c'était surtout sa fille qui égayait ses jours. On comprend donc très bien l'immense douleur qu'il eut de la voir mourir. Elle avait apporté un peu de calme à sa vie turbulente, et quand elle lui fut ravie, il en resta comme foudroyé. Au commencement de ses *Voyages*, deux mois après cette catastrophe, il se disait accablé par le sentiment d'un malheur domestique, que le sort n'était pas à même de réparer.

Il est probable que sa fille mourut de la tuberculose ; et il se peut que Smollett crut, lorsqu'il eut la certitude d'être tuberculeux lui-même, qu'il avait communiqué la fatale maladie à son enfant, et ceci ne pouvait manquer d'accentuer la crise qu'il traversait.

---

1. Voir ci-dessus, p. 135.

Voilà où la France — ou plutôt le sud de la France (1) — joua le rôle capital dans cette époque de sa vie. Le soleil, la bonne nourriture, un air sec, un repos presque complet, tout cela contribua beaucoup à rétablir sa santé, et lui rendit le goût de l'existence. La douceur de la vie sur les bords de la Méditerranée, les promenades sur les collines embaumées de fleurs, les petites excursions dans les montagnes, aidèrent puissamment Smollett à se retrouver lui-même, lui firent entrevoir un monde où il y avait encore de l'espoir, de la bonté, de l'amour. Celui qui, seul, a regardé un coucher de soleil de la Grande Corniche, comprendra l'effet bienfaisant et calmant que put avoir sur Smollett un tel contact avec la nature merveilleuse de la Côte d'Azur (2). La bonne chaleur du midi avait enfin réchauffé le cœur de notre rude romancier, qui, loin pour la première fois de tout ce qui l'avait aigri et avait empoisonné sa vie, loin des querelles et des mesquineries de sa vie d'auteur, loin aussi de tout ce qui pouvait rappeler la mort de sa chère Betty, se refit d'autres sentiments, d'autres idées, d'autres idéals. C'est à Nice que l'auteur de *Roderick Random* put devenir celui qui devait plus tard écrire *Humphry Clinker*. C'est sur la Côte d'Azur que l'insensible et vaniteux Roderick, le féroce et détestable Peregrine, devaient disparaître pour faire place au bonhomme Bramble.

Nous pouvons être certains que ces changements ne seraient pas arrivés si Smollett était resté en Angleterre. En contact avec les mêmes libraires, les mêmes partis politiques, les mêmes querelles d'auteurs et de critiques, il n'aurait jamais pu se soustraire à cette vie fiévreuse et écrasante qui avait failli le tuer. Il en serait mort peu de temps après, et la littérature anglaise n'aurait pas le livre que Thackeray considérait comme le roman le plus comique qu'il connût.

C'est donc un séjour dans le midi de la France qui rendit possible, non seulement l'évidente supériorité d'un livre tel que *Humphry Clinker*, mais la création même de ce roman. Et si la

---

1, Nice faisait naturellement partie de l'Italie à cette époque.

2. Voir avec quel enthousiasme lyrique Théodore de Banville célèbre, dans *La Mer de Nice*, etc. (Paris, 1861, in-18, p. 9), l'effet bienfaisant du climat de la Côte d'Azur.

Côte d'Azur et la ville de Nice doivent à Smollett une bonne partie de leur grand développement, elles lui donnèrent, en échange, la santé et le renouveau d'idées dont il avait besoin pour écrire son chef-d'œuvre (1).

Les *Voyages* marquent donc une période décisive dans la vie et l'œuvre de Smollett. Ils sont le seul ouvrage écrit par notre auteur pendant la crise qui résultait de ses revers de fortune en Angleterre, de la mort de sa fille, et de la certitude qu'il devait bientôt mourir lui-même. Les *Voyages* acquièrent donc une importance considérable pour ceux qui recherchent un ouvrage de transition chez Smollett, ou qui essaient d'expliquer les différences qui séparent *Greaves* et *Clinker*.

---

1. Il ne faut pas oublier que *Humphry Clinker* (1771) fut écrit après un séjour de deux années près de Livourne, c'est-à-dire sur la même côte qui avait fait tant de bien à Smollett en 1763-65. Livourne acheva en lui la transformation que Nice avait si heureusement commencée.

### CHAPITRE III

## La critique des ouvrages français dans la *Critical Review* (1756-63).

---

Smollett et la *Critical Review*. — Smollett et la critique des ouvrages français. — Jugements sur la France et les Français. — Quelques articles sur La Fontaine, Mme de Sévigné, Maupertuis et Dalember, Voltaire et Rousseau. — Conclusion.

Cette revue (1), fondée en 1756 en opposition à la *Montly Review* de R. Griffiths, est une des plus importantes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, par la teneur de certains de ses comptes rendus critiques, peut bien être considérée comme la devancière de la *Edinburgh Review*. Elle fut dirigée, au début, non pas, comme la *Monthly*, par des écrivains à gages, mais par quatre ou cinq hommes de lettres indépendants, parmi lesquels Smollett était de beaucoup le plus distingué.

Il était bien qualifié, par ses talents, pour remplir ce poste, mais son tempérament fougueux, son instinct combatif, sa trop grande sincérité et son manque de tact l'entraînèrent dans bien des querelles littéraires et autres, dont l'une, surtout, lui valut trois mois de prison. En plus, il ne fut pas toujours un critique impartial, et plusieurs de ses articles sont viciés par des considérations personnelles. Mais, avec tous ses défauts, Smollett fit de la *Critical Review* un organe indépendant dans le monde des lettres, et dont bien des jugements littéraires ont été corroborés par la suite.

---

1. *The Critical Review, or Annals of Literature*. By a Society of Gentlemen. London, 1756-90, 70 vol. in-8°.

Les articles de la *Critical Review* sont anonymes. L'identité même de la plupart des collaborateurs n'a jamais été dévoilée. Ils écrivaient leurs articles sans s'occuper les uns des autres. Bien souvent ils ne savaient ce que leurs confrères avaient écrit que lorsqu'ils lisaient la *Review* imprimée.

Il est donc impossible de savoir au juste quelle partie de la *Review* était faite par Smollett. Le style des différents articles pourrait difficilement nous renseigner sur ce point. Il serait inutile, de même, d'examiner ces articles du point de vue de leurs tendances politiques et religieuses : des rédacteurs, travaillant pour une même revue, sont tenus, en général, d'assurer une homogénéité suffisante à l'ensemble de leur travail, c'est-à-dire à la revue même. Certes, il y a plusieurs articles sur la médecine, sur la marine, etc., dont l'auteur est très certainement Smollett, mais l'attribution des articles de littérature reste incertaine.

Smollett n'avait pas le titre de rédacteur en chef. Il était sur le même rang que les autres « gentlemen » (1). Mais il est plus que probable qu'il avait beaucoup d'influence sur ses confrères ; il était l'auteur célèbre de *Random*, de *Pickle* et de *Fathom*, le traducteur de Lesage et de Cervantes, et devait donc avoir beaucoup de prestige à leurs yeux. De plus, il avait un caractère indépendant et dominateur, et on le voit très bien s'ériger en chef de cette poignée de littérateurs. Bien peu de changements devaient se faire sans l'approbation du « Doctor Smollett ».

Or, nous voyons que pendant tout le temps que Smollett est un des chefs de la *Critical Review*, c'est-à-dire de 1756 à 1763, les comptes rendus de livres français — les seuls qui nous intéressent ici — sont nombreux. Pas un mois ne s'écoule sans qu'il y ait dans chaque numéro de la *Critical Review* un article de fond sur un ouvrage français, et plusieurs petites critiques dans une section intitulée *Foreign Articles*. Mais dès que Smollett a quitté l'Angleterre pour aller faire un séjour à Nice (juin 1763), les « articles étrangers » disparaissent complètement, pour ne réapparaître — bien petits et bien chétifs — que lorsque Smollett est dûment installé sur la côte d'Azur. Quant aux anciens

---

1. Remarquons que la *Critical Review* se disait être écrite « by a Society of Gentlemen », en opposition aux écrivains à gages de Ralph Griffiths, l'éditeur de la *Monthly Review*.

articles de fond, leur place est prise par deux ou trois critiques insignifiantes d'auteurs français inconnus.

Y aurait-il en cela plus qu'une simple coïncidence ? Serait-il permis de voir en Smollett l'animateur — sinon l'auteur même — de la critique de la littérature française dans sa revue ? Cela n'est pas impossible, et il se pourrait bien que Smollett eût été très intéressé à la littérature française, puisque son imitation d'un auteur français, Lesage, et sa traduction de *Gil Blas* lui ont assuré une grande et durable renommée (1).

Nous pouvons certainement attribuer à Smollett au moins une partie de ces critiques d'ouvrages français, et supposer que les autres furent faites sous sa direction. C'est le rendre responsable de choses qui peut-être ne l'occupaient que médiocrement ! Nous pouvons au moins hasarder l'opinion que parmi ces articles sur la littérature française il y en a plusieurs que Smollett n'aurait pas désavoués.

Il y a d'abord, dans la Revue, une foule d'idées et de jugements sur tout ce qui est français. En général ces jugements sont sévères et n'épargnent pas la France : on voit par là qu'ils viennent, sinon de Smollett, du moins de rédacteurs ayant les mêmes idées que lui. Il y a bien des phrases qui font penser à l'amère satire qu'on retrouvera, quelques années plus tard, dans les *Voyages* de notre auteur : certains jugements sur la « pauvre langue émasculée » des Français, sur la médiocrité de la poésie et la critique dans les périodiques français, certaines idées sur le peu d'originalité des Français, sur leur frivolité, sur leur conformisme, sur l'impossibilité de distinguer, en France, le maître de danse du philosophe, etc. Mais les articles de la *Critical* contiennent autre chose que ces critiques déraisonnables ; ils ont, aussi, bien des éloges pour la France et les Français. Les rédacteurs anglais admirent surtout l'ordre, la clarté, l'excellent plan de presque tous les livres français. Enfin, ils admettent que si la Grande-Bretagne produit de meilleurs mathématiciens et philosophes, et l'Italie de meilleurs peintres que la France, ce pays est

---

1. On voit, au volume IV (p. 256) de la *Critical Review*, que le critique, probablement Smollett, s'excuse de faire tant de cas de la littérature française en disant que c'est parce que la bonne littérature manque en Angleterre !

le seul au monde qui possède tant d'hommes versés à la fois dans les sciences et dans les arts. A part cela, les mathématiciens, les métaphysiciens, les moralistes, les politiciens français ne sont pas moins admirables par l'élégance et la pureté de leur style que par la clarté et la perspicacité de leur esprit et l'universalité de leurs idées (1).

Un exposé de la littérature française d'après la *Critical Review* serait trop vaste pour prendre place ici : nous nous contenterons donc de signaler quelques comptes rendus de certains grands écrivains français, nous bornant uniquement à la période pendant laquelle Smollett eut à diriger la Revue (1756-63), et aux seuls articles susceptibles d'avoir été écrits par lui (2).

Le jugement sur la Fontaine, contenu dans la critique d'une traduction de ses *Fables*, est singulièrement juste : « (La) Fontaine est un des écrivains les plus originaux, naturels, et agréables dont la France puisse s'enorgueillir. Il a une telle simplicité dans sa narration, une telle pureté dans son langage, tant d'élégance et de variété dans ses vers, que tout lecteur de goût doit particulièrement le chérir... [il y a chez La Fontaine] une finesse que peu d'écrivains ont jamais égalée » (3). Et le critique de prendre à partie le traducteur anglais des *Fables* pour avoir si mal interprété l'aimable fabuliste !

Mme de Sévigné fournit aussi le sujet d'un compte rendu. Le critique y considère ses lettres comme les meilleures du siècle de Louis XIV, un siècle qui n'a jamais été égalé comme période de haute littérature. Ces lettres, dit-il, sont des chefs-d'œuvre du style aisé et familier, elles sont remplies d'un esprit spontané qui semble toujours le trop-plein d'une imagination juste et délicate. Mme de Sévigné écrit sans affectation, et plaît autant par son style, à la fois simple et riche, que par la force et la justesse de ses idées. Enfin, la traduction de Mme de Sévigné peut fournir d'importants modèles à la littérature anglaise, qui

---

1. *Critical Review*, décembre 1758, p. 50. Dans un compte rendu du livre d'Helvetius : *De l'Esprit*.

2. Smollett fait lui-même allusion, dans ses lettres, aux périodes pendant lesquelles il ne fit aucun travail pour la *Critical Review*.

3. *Critical Review*, mars 1762, p. 249.

ne possède dans le genre épistolaire que les lettres, bien moins bonnes, de Swift et de Temple (1).

Maupertuis, Dalember, et tout le parti des philosophes, sont estimés au-delà de leur mérite. La *Review*, il est vrai, use d'un terme quelque peu restrictif quand elle se contente de déclarer que les œuvres du premier *semblent* être une acquisition pour les lettres (2) ; mais c'est après avoir dit qu'elles abondent en connaissances utiles et en solide philosophie, qu'elles témoignent d'une érudition, d'un goût et d'un génie peu communs. Quant à Dalember, le critique anglais devient absolument enthousiaste à son égard, l'appelant le plus grand génie de la France, et le premier écrivain de l'Europe pour l'érudition, l'élégance, l'imagination, la profondeur, l'exactitude, enfin tout ce qui constitue la très haute littérature. Dalember, d'après le critique, est le seul bon exemple au monde d'un homme réunissant les talents d'un grand géomètre et d'un écrivain élégant, « chez qui la calme gravité du philosophe tempère l'ardeur du poète » ! (3).

Et ainsi, poursuivant dans la même voie, la *Critical Review* exagère l'importance littéraire du parti philosophique du temps. On ne saurait cependant par trop la blâmer : la plupart des journaux de l'époque faisait de même. Il est toujours difficile d'assigner à ses contemporains leur place définitive dans l'histoire de la littérature.

Voltaire attire beaucoup, lui aussi, l'attention des rédacteurs anglais. D'après eux, il mérite tout particulièrement le suffrage de l'Angleterre, qui lui doit d'avoir le premier fait connaître à l'Europe l'excellence de la poésie anglaise. Voltaire a rendu son nom immortel par des ouvrages où l'on admire également son génie, son bon sens, ses connaissances, son imagination, et la finesse et l'élégance de son style. Tous ces mérites n'empêchent pas, pourtant, que tels de ses écrits, aussi populaires en Angleterre que les meubles chinois, n'en aient leur bizarrerie.

A côté de ce jugement général sur Voltaire, nous trouvons

---

1. *Ibid.*, mai 1759, p. 459 ; octobre 1760, p. 298. (Sur une traduction anglaise de Mme de Sévigné).

2. *Ibid.*, novembre 1757, p. 452.

3. *Ibid.*, septembre 1761, p. 224.

une critique de *Candide* qu'il nous paraît intéressant de signaler. Elle est d'un ton tout différent. Pour le rédacteur anglais, très vraisemblablement choqué par la verve de l'irrévérencieux railleur, ce serait une satire contre le Créateur de l'univers, dans laquelle il ne faut chercher ni plan, ni intrigue, ni raison. Aucun des personnages n'y est vrai ou naturel : il n'a jamais existé d'hommes tels que Candide ou Pangloss. Quant aux épisodes, ils ne sont que *galimatias*, (1) *vana insomnia*, les frénésies d'un poète en délire, rassemblées sans ordre, sans raison, et inventées pour se moquer de la nature humaine et la représenter sous un faux jour : comme si un homme, rencontrant une beauté parfaite, la défigurait, et ensuite lui reprocherait d'être une vilaine guenon (« ugly b--ch », dans le texte anglais). Cependant, ces défauts signalés, le critique anglais avoue en toute justice que ce conte est rempli d'une mordante satire contre les vices et les folies de l'humanité, et abonde en saillies spirituelles et humoristiques. Mais le critique ne peut que censurer sévèrement les jugements de Voltaire sur Milton et l'Arioste, dont il ne comprend pas les beautés (2).

Il est notoire que plus tard, lors de la traduction de la seconde partie de *Candide* (3), le critique anglais ne put s'apercevoir de l'évidente infériorité de cet ouvrage, et l'accepta comme l'œuvre de Voltaire ; toutefois, le critique combattit ce livre, qui avilissait l'espèce humaine et tentait de rendre ridicule tout l'ordre de l'univers (4).

On voit que le critique anglais prenait le conte trop au sérieux, et ne voyait pas que l'insensibilité apparente de cet ouvrage n'était pas assez naturelle pour être monstrueuse. Et, si l'article est bien de Smollett, il semble étrange de voir l'auteur de

---

1. Le mot est en français dans l'article : *galemathias*, et on voit par cette orthographe, comme par l'emploi du terme dans le passage, que l'auteur de l'article n'en connaît pas très bien le sens.

2. *Critical Review*, juin 1759, p. 550.

3. Supercherie littéraire, attribuée à un M. de Champigneulle (S. l. 1759, in-12°).

4. *Critical Review*, août 1761, p. 138. C'était pendant ce temps que Smollett, Franklin et d'autres, faisaient leur grande édition des *Œuvres* de Voltaire. La critique rappelle étrangement les notes que Smollett mit au bas des pages de *Candide*.

*Roderick Random* se plaindre ainsi de l'insensibilité de *Candide*.

Rousseau, comme il convient, occupe beaucoup la *Critical Review*. Elle déclare, dans bien des cas, n'être pas de son avis, et le critique sévèrement pour ses points de vue, pour son goût de l'antithèse et du paradoxe, pour son affectation d'originalité ; mais elle saisit souvent l'occasion de dire que, malgré ses défauts, elle le considère comme un génie supérieur, et a pour lui une sincère admiration. Dans son *Discours sur l'inégalité parmi les hommes* Rousseau s'est montré, d'après elle, un grand maître de la raison, sans toutefois avoir pu satisfaire l'intelligence du lecteur, déconcerté par ses idées paradoxales. Cependant, cet ouvrage, qui contredit si souvent le sens commun, serait extrêmement difficile à réfuter... (1). La *Lettre à Dalember* (2), forte en arguments mais faible de plan, est partout intéressante, même dans les digressions. Cependant, de temps à autre, le « *vieillard* » bavard l'emporte sur le philosophe et l'écrivain.

Quant à la *Nouvelle Héloïse* (3), dit le critique anglais, le philosophe chez Rousseau en est quelque peu absent, et l'auteur se promenant dans un monde réel, peint avec la plus luxueuse imagination, et, avec un art enchanteur, fait appel à toutes les passions. En vérité, le roman semble, de premier abord, excessivement long, mais il renferme une telle variété d'idées et d'événements qu'aucun lecteur, après avoir eu le courage de le commencer, ne pourra s'empêcher de le lire jusqu'au bout. Dans ce roman, dit le critique anglais, Rousseau a pris Richardson pour modèle ; après avoir fait l'éloge de ce dernier, il confirme son approbation par une imitation directe de *Clarisse*. Il est donc naturel de comparer ces deux hommes et les deux romans. Rousseau et Richardson excellent chacun d'une façon différente ; l'Anglais est plus naturel parce qu'il est plus simple, tandis que le Genevois affecte de la simplicité, comme il est aisé de le voir. Enfin, Richardson passionne davantage ses lecteurs, et son roman touche directement le cœur ; mais Rousseau excelle dans

---

1. *Ibid.*, février 1762, p. 107.

2. *Ibid.*, janvier 1759, p. 59.

3. *Ibid.*, janvier 1761, p. 65.

l'art de la composition, pense plus profondément que Richardson, et raisonne en philosophe.

Quant à l'*Emile*, le critique ne voit rien, dans cet « ouvrage admirable », qui puisse mériter la censure ou excuser les indignités dont on a accablé Rousseau (1). Même si les doctrines de celui-ci étaient fausses et pernicieuses, la *Critical Review* protesterait énergiquement contre la sévérité avec laquelle il a été persécuté (2). Et le critique n'a que des louanges pour le système d'éducation du Gènevois ; il ne croit pas que ce système puisse être pratiqué dans la société de son temps, mais cela ne l'empêche pas de l'estimer conforme à la nature et à la raison (3). Le critique est surtout séduit par l'idée de ce sentiment inné du bien et du mal que Rousseau trouve chez chaque enfant (4). Et quelle merveille que cette Sophie ! quel beau caractère ! quelles qualités sont les siennes ! — elle est, en tout, la compagne idéale que souhaiterait un homme de bien. Le génie s'est-il jamais exercé plus heureusement que dans la description des amours de Sophie et d'Emile (5) ? Quant à la *Profession de foi du vicaire savoyard*, elle vaut à elle seule des bibliothèques entières de théologie rigoureuse et obscure (6). Le critique, cependant, trouve « puéril et difficile » l'examen que fait Rousseau de la fable de La Fontaine, et il n'approuve pas, non plus, que Rousseau veuille expliquer, en raisonnant, les mystères de la foi. Mais, à part cette petite censure, la critique de l'*Emile* n'est vraiment qu'un long panégyrique des idées de Rousseau, et elle répète à nouveau toute l'admiration qu'elle a pour son génie, et combien elle déplore que ce grand homme soit tant persécuté.

Nous n'irons pas plus loin, et nous laisserons de côté les petits auteurs français critiqués par la *Critical*. Nos exemples de critique, cependant, montrent suffisamment que, pour son temps, la

---

1. *Ibid.*, juillet-septembre 1762, p. 270.

2. *Ibid.*, janvier-juin 1763, p. 445. Dans une critique de la Lettre à Christophe de Beaumont.

3. *Ibid.*, p. 34.

4. *Ibid.*, juillet-septembre 1762, p. 258.

5. *Ibid.*, janvier-juin 1763, p. 34.

6. *Ibid.*, juillet-septembre 1762, p. 426.

*Critical* jugeait les grands auteurs français avec assez de justesse.

Comme nous l'avons dit, plusieurs de ces articles furent certainement de la plume de Smollett, car il est naturel que par déférence on lui ait réservé la critique des grands auteurs, soit français, soit anglais. En outre, certains articles ont bien quelque chose de la manière de Smollett, la même hardiesse, la même indépendance, la même énergie du vocabulaire. Les articles sur Voltaire, surtout, ressemblent étrangement à ce que Smollett était alors en train de dire dans ses notes de l'édition anglaise de cet écrivain (1).

Si donc Smollett fut l'auteur de quelques-unes de ces critiques de la littérature française, une constatation s'impose : c'est que l'auteur de *Random*, de *Pickle*, de *Fathom*, des *Voyages*, pouvait aussi voir quelque chose de bon en France. Lui qui, dans ces ouvrages, avait critiqué sans ménagements les Français et la France en général, il était bien plus juste lorsqu'il s'agissait de donner son opinion sur la littérature française : c'est qu'alors il ne se laissait pas influencer par des considérations personnelles. D'ailleurs, Smollett avait dit, dans ses *Voyages*, que les grands hommes de tous les pays seraient toujours à l'abri de sa satire ; le génie, pour lui, n'était d'aucune nationalité.

Nous pouvons donc finir ce chapitre — et surtout cette deuxième partie de notre travail — sur une note plus optimiste et plus bienveillante. Malgré ses vitupérations ordinaires contre la France et les Français, Smollett fut assez juste pour ne pas laisser altérer son appréciation de la littérature française par son insularité et son goût pour la généralisation. C'est à quoi on devait s'attendre de l'imitateur de Lesage et du vulgarisateur de *Gil Blas* en Angleterre.

---

1. Smollett aurait-il lui-même fait la critique de l'édition à laquelle il avait fourni des notes historiques et critiques ?

---

## TROISIÈME PARTIE

### L'œuvre de Smollett en France.

---

#### CHAPITRE I

#### Les Romans.

---

##### a) PEREGRINE PICKLE.

1. Premier roman de Smollett à être traduit. Son traducteur : F.-V. Toussaint. Ses raisons de traduire *Pickle*.
2. Les *Mémoires d'une dame de qualité* : leur influence sur la diffusion de *Pickle* en Angleterre et en France.
3. La traduction de *Pickle*.
4. Les rééditions.
5. La critique française de ce roman.

##### 1.

Ce roman, le deuxième de Smollett, fut le premier à apparaître sur le continent en traduction. Il avait eu un grand succès en Angleterre, et, sa renommée ayant vite traversé la Manche, il fut traduit, par F.-V. Toussaint, moins de deux ans après sa publication à Londres, et publié simultanément à Amsterdam, à Paris, et à Leipzig, en 1753 (1).

Toussaint, né à Paris en 1715, avait grandi dans une atmosphère mystique, ses parents appartenant à une secte de convulsionnaires. Il devint avocat, et ensuite se consacra à la litté-

---

1. V. Bibl.

rature. Il avait gardé, cependant, un goût vif pour l'étude, et une passion pour les grands problèmes de la métaphysique, de la morale et de la religion. Avec cela, un caractère opiniâtre faisait de lui un homme peu abordable (1).

Sa traduction de *Pickle* ne fut pas un travail de librairie, et avait de bonnes raisons d'être. Dans son livre des *Mœurs*, il avait émis des idées nouvelles sur la religion qui l'obligèrent de s'enfuir en Belgique ; il aimait donc assez son état de moraliste pour endurer d'être exilé pour ses convictions. Son grand plaisir était de lire tout ce qui pouvait enseigner la morale, y compris les romans qui, tout en donnant un aperçu des « mœurs », avaient un but moralisateur. Il semble qu'il tenait en honneur les romans anglais, dans lesquels il y avait toujours une bonne leçon à apprendre. Il ne se borna pas seulement à les lire : il voulut les traduire, pour faire connaître à ses compatriotes les excellents tableaux de mœurs qu'il y trouvait. C'est ainsi qu'il en vint à traduire *Pickle*.

Il y eut, cependant, plusieurs autres raisons qui le décidèrent à faire cette traduction. D'abord il se sentait attiré par le genre picaresque — ses autres traductions de l'anglais en font foi. Puis, il avait publié un roman, presque en même temps que *Pickle*, qui ressemblait étrangement à celui-ci, et qui établissait comme un lien de sympathie entre Smollett et lui (2). D'ailleurs, Tous-

---

1. Pour la vie de Toussaint, voir le mémoire sur celui-ci, placé en tête de l'édition des *Anecdotes Curieuses de la Cour de France sous le règne de Louis XV*, publiées par Paul Fould, Paris, 1908, in-8°. — Toussaint fit plusieurs articles de jurisprudence pour l'*Encyclopédie*, qui, d'après Favart (*Mémoires*, etc., Paris, 1808, 3 vol. in-8°, vol. II, 29) ne valaient pas grand'chose, et étaient pour la plupart « très-fautifs ». Frédéric II nomma Toussaint membre de son Académie en 1764, et, plus tard, professeur à l'Académie des Nobles. Ce dernier, pendant son séjour à Berlin, montra beaucoup de zèle à faire connaître la littérature allemande à la France. Il mourut à Berlin en 1772.

2. *Histoire des Passions, ou Aventures du chevalier Shroop*. Ouvrage traduit de l'anglais. La Haye, 1751, 2 vol. in-16°. Shroop a la même jeunesse fougueuse, la même éducation et les mêmes aventures amoureuses que Peregrine. Leurs parents se ressemblent. Les héros voyagent en France avec chacun un valet et un gouverneur. Ils mènent à Paris une vie déréglée. Dans les deux romans il y a une histoire de couvent dont le sujet est l'amour des deux religieuses pour le héros... etc. Toussaint ne donne pas beaucoup d'importance à la vie même de son héros, qui lui

saint avait, comme notre auteur, un penchant pour la satire, un certain pessimisme, et beaucoup de mauvaise humeur.

Il traduisit donc *Pickle*. Ce roman jouissait alors d'un énorme succès à Londres, et il y avait sujet de croire qu'il serait aussi très populaire en France. Jusqu'à quel point la traduction de Toussaint réussit, nous le verrons dans la suite.

2.

Le succès dont jouissait *Pickle* à Londres était dû, en grande partie, aux *Mémoires d'une dame de qualité*, qui formaient quelque quatre-vingts pages de son troisième volume. Ces Mémoires avaient été écrits par Lady Vane (1), une grande dame anglaise, qui demanda à Smollett de les incorporer dans *Pickle*. Personne n'ignorait l'identité de la dame, et la curiosité qu'eut tout le monde de lire ses aventures fit vendre en grande quantité le roman de Smollett.

Les Mémoires de Lady Vane sont très inférieurs au reste du roman. Leur naïveté est frappante, mais elle n'enlève rien au caractère suggestif des mots usités. Le récit des aventures d'une évaporée, qui ne vit que pour l'amour, doit nécessairement ennuyer, car les mêmes choses se répètent trop souvent. A cet égard, Lady Vane n'a pas su rendre son histoire intéressante : sa manière est diffuse, et son intrigue, avec ses poursuites, ses déguisements et ses enlèvements, ne présente aucun intérêt.

Il est étonnant qu'avec ces lacunes les *Mémoires* de Lady Vane aient été si populaires que pendant longtemps on parlait d'eux sans mentionner *Pickle*. Les libraires, voyant que le succès

---

sert à illustrer ses tirades philosophiques. Son roman est mortellement ennuyeux, et ses personnages n'ont aucune vie.

1. Frances Anne Hawes, née en 1713, fille d'un des directeurs de la South Sea Company. Elle épousa, à l'âge de dix-sept ans, Lord Wm. Hamilton, qui mourut en 1734. Puis on la maria au vicomte Vane, qu'elle quitta bientôt, sans toutefois divorcer. Elle eut une foule d'amants, et, en 1768, tomba gravement malade ; elle ne quitta plus sa chambre pendant les vingt dernières années de sa vie, et s'adonna à la lecture de la philosophie de Lord Chesterfield. Capricieuse et extravagante, elle avait été, dans sa jeunesse, reconnue pour la meilleure danseuse de menuets de son temps. — *Dictionary of National Biography*.

premier du roman dépendrait surtout des *Mémoires*, avaient eu soin d'annoncer qu'ils étaient très supérieurs au reste du volume. On les avait attendus avec impatience : ils n'en eurent que plus de popularité. Et ce n'est pas seulement parmi les lecteurs ordinaires qu'ils furent populaires : même les lecteurs éclairés ne purent s'apercevoir de la grande supériorité de *Pickle* sur les *Mémoires* qu'il contenait. Horace Walpole (1), Mrs. Elizabeth Montagu (2), Lady Mary Montagu (3), ne commentèrent que les *Mémoires*, sans parler de *Pickle*, et Thomas Gray (4) ne lui prêta qu'une importance secondaire.

Les *Mémoires d'une dame de qualité* étaient faits pour intéresser un public avide de scandale et de nouveauté, et, très vite, la popularité de ce genre d'écrits devint considérable. Les libraires, pour satisfaire à cette exigence du goût public, firent travailler leurs « nègres », et, en moins d'un an, on vit apparaître à Londres beaucoup de « vies » du même genre ; mais aucune n'avait le mérite d'avoir été vécue (5). Tout cela ne servit qu'à attirer davantage l'attention sur les mémoires de Lady Vane, et bien des lettres concernant cette dame furent envoyées aux rédacteurs des journaux de Londres.

---

1. Toynbee, ouv. cité, III, 37.

2. E. J. Climensón. *Elizabeth Montagu, the Queen of the Blue-Stockings*, etc. London, 1906, 2 vol. in-8° (II, p. 2).

3. L. Melville. *Life and Letters of Tobias Smollett*. London, 1926, in-8°, p. 241.

4. *Letters of Thomas Gray* (éd. E. Gosse), II, 214.

5. M. Buck a trouvé six des ces « Vies » : *Memoirs of a Man of Pleasure, Life of Mrs. Constantia Philips, Adventures of George Edwards, Adventures of a Coxcomb, Adventures of Miss M — P —, Adventures of a Valet*. — La quatrième de ces « vies » fut traduite et adaptée de l'anglais de John Cleland par La Place : *Erreurs de l'amour-propre*, ou *Mémoires de Milord D...* (1754). La Place lui donna une suite en 1772, et le roman complet fut publié sous le titre de *Lydia*, ou *Mémoires de Milord D...* Malgré cela, l'édition de 1754 fut réimprimée à La Haye en 1779.

Nous avons pu trouver deux de ces *Mémoires* qui, publiés la même année que la traduction de *Peregrine Pickle*, semblent, par leur contenu, être directement inspirés par les *Mémoires* de Lady Vane : — 1) *Mémoires d'une honnête femme* (écrits par elle-même et publiés par M. de Chevrier). Londres, 1753, 3 tomes en un vol. in-12°. (Deuxième éd. : Amsterdam, 1763). — 2) *Mémoires de Madame la Comtesse de Saint-Clair*. La Haye, 1753, 2 tomes en un vol. in-12° (Attribués également à F. A. Chevrier, et à J. F. de Bastide). — M. Chevrier, dit Favart (*Mémoires*, voir ci-dessus), « a mis au jour de petits romans clandestins, dont on a oublié jusqu'au titre ». (II, p. 20).

Le bruit que faisaient les *Mémoires d'une dame de qualité* ne put que se répandre en France. Environ deux mois après leur publication dans *Peregrine Pickle*, Pierre Clément écrivait, dans ses *Cinq Années littéraires* : « Je voudrais bien voir le *Peregrine Pickle*, c'est-à-dire les *Mémoires d'une femme de qualité*. Si c'est celle que vous savez que j'imagine, arrachez le morceau et envoyez-le moi par la poste. Est-ce bien elle qui l'a donné ? Tant pis, et tant mieux. J'ai beaucoup vécu avec elle ici et à Londres ; son esprit est aussi aimable que sa figure ; elle ne parle que par sentiment, et voilà comme il faut écrire » (1).

Clément reçut en réponse à cette lettre, ces mots de Londres :

« Vous ne vous trompez point, Monsieur ; les *Mémoires d'une femme de qualité* sont de Mylady V... (2). »

Lady Vane était elle-même bien connue à Paris, et dans d'autres villes de France et des Pays-Bas, notamment à Lille, Bruxelles et Anvers. Ses mémoires, quoique écrits en anglais, ne pouvaient qu'avoir un intérêt considérable pour les nombreuses personnes, telles que Clément, qu'elle avait rencontrées sur le continent et à Londres. Il est donc probable que *Peregrine Pickle* circula quelque peu hors d'Angleterre avant d'être traduit en français en 1753.

### 3.

Du point de vue de la traduction, Toussaint se range du côté de ceux qui « adaptent » un ouvrage étranger, et veulent à tout prix éviter de tomber dans l'excès qui consiste à le traduire mot à mot. La raison en est une question de « goût », car le bon goût français ne saurait s'accommoder de toutes les crudités des pays étrangers, qui n'ont pas encore appris l'art de bien parler. C'est surtout l'Angleterre qui pèche de ce côté-là, et on le remarque d'autant plus vite chez les Anglais que les trois quarts des livres traduits en français viennent de leur pays. Toussaint dit, dans la préface de son *Histoire des Passions* : « Tout le monde sait que les livres d'outre-mer ont besoin de quelque refonte pour

---

1. Pierre Clément. *Les Cinq Années littéraires*, 1748, 49, 50, 51 et 52. La Haye, 1754, 4 vol., in-16°. Lettre datée du 15 mars 1751.

2. Lettre datée de Londres le 1<sup>er</sup> mai 1751.

être bien accueillis hors de l'enceinte de leur terroir natal. »

Toussaint n'a pas remarqué la profusion d'humour qui fait briller le roman de Smollett du commencement à la fin. Comment l'aurait-il pu ? On ne trouve dans un livre, la plupart du temps, que ce que l'on y cherche ; dans le cas de Toussaint, la recherche de tout ce qui fait la partie sérieuse du livre, ses tableaux de « mœurs » et sa morale, l'empêche d'en sentir l'humour. Il est difficile de trouver l'agréable dans un roman quand on n'y cherche que l'utile. D'ailleurs, l'humour anglais est une chose subtile, et il n'est pas donné à tout le monde, surtout à des étrangers, de le comprendre et de l'apprécier. Toussaint, étant étranger et latin, n'aurait donc trouvé rien d'humoristique dans le roman anglais qu'il traduisait. La preuve en est dans sa traduction : elle n'a rien qui puisse suggérer ou rappeler l'humour de l'original. Elle est bien l'ouvrage d'un moraliste qui se prend au sérieux ; aussi n'a-t-elle jamais rien de cette fraîcheur et de cette spontanéité qui vont d'ordinaire avec l'humour.

C'est probablement cet esprit sérieux qui empêcha Toussaint de se permettre, à l'encontre de ce que faisaient tant de ses contemporains, trop de fantaisie dans sa traduction. Il reprend, dans les grandes lignes, le plan de Smollett, le suivant avec plus ou moins d'exactitude en ce qui concerne les événements principaux (1).

Sa traduction semble donc, au premier abord, assez fidèle ; mais, à l'examiner d'une façon plus approfondie, on s'aperçoit du nombre des lacunes qu'elle contient.

Cela peut venir de l'ignorance qu'a le traducteur de nombreuses locutions anglaises : un seul mot mal traduit peut changer le caractère des personnages et leur attribuer des raisons d'agir que l'auteur ne leur avait pas données. Mais, en général, on *sente* que beaucoup des changements que Toussaint fait subir au roman de Smollett sont plutôt dus à son incapacité de comprendre le caractère des personnages, non seulement parce qu'il est Français, mais parce qu'il est Toussaint.

Il ne se soucie guère de l'exactitude. Les sommes sont

---

1. La traduction a, comme l'original de 1751, quatre volumes in-12°, et n'est réduite que d'environ un sixième.

presque toujours changées par lui, et souvent exagérées. Trunion, qui dans l'original met trois mois à devenir un mari bien dressé, y met *trois ans* dans la traduction, mais en revanche devient « un mari parfait ». Non content d'exagérer, cependant, Toussaint veut renchérir sur l'original, et cela lui arrive assez souvent. Son meilleur exemple d'exagération est celui-ci : Pipes, pendant la bataille que les écoliers amis de Peregrine livrent à un jardinier, étrangle le chien de celui-ci ; Toussaint, peu satisfait de cette méthode de tuer un chien, dit que Pipes, saisissant les mâchoires de l'animal pour le faire lâcher prise, « lui fendit la gueule jusqu'aux épaules, et le jeta expirant sur une couche de céleri » (1). L'auteur de *Roderick Random*, de l'histoire de miss Williams, et des horreurs commises à bord du *Thunder*, se serait sans doute étonné de cet acte magnifiquement barbare !

Toussaint apporte beaucoup de changements aux scènes d'amour de Smollett. Il trouve celles-ci probablement trop fades, et veut leur donner un peu plus de saveur. Mais le plus souvent il ne réussit qu'à les rendre plus basses et plus méprisables (2). Il avait déjà, dans les *Mœurs* (3), beaucoup trop insisté sur les plaisirs de la vie pour n'être pas franchement sensuel. Dans sa traduction de *Pickle*, il est bien souvent suggestif et licencieux là où Smollett n'avait été que franc. La traduction se colore parfois d'une teinte de volupté qu'on ne rencontre pour ainsi dire jamais dans les romans de Smollett. Et Toussaint se plaît à amplifier toutes les scènes amoureuses de *Pickle* et prête au héros de notre auteur des actions auxquelles celui-ci n'aurait probablement pas pensé. Cependant Toussaint, en cela, se conformait probablement au goût des lecteurs français de son temps : remarquons que s'il est souvent licencieux, son langage est toujours assez chaste, et, pour l'époque, d'assez bon goût.

Toussaint, en traduisant, est toujours tenté de laisser de côté tout ce qui n'est pas nécessaire pour la bonne compréhension de l'intrigue. Et, naturellement, ce sont les détails matériels qu'il supprime. On voit, dans sa traduction, très peu de ces descrip-

---

1. W. P. I, 115.

2. Voir W. P. I, 171.

3. Voir Paul Fould, ouv. cité.

tions réalistes des choses de la vie qui remplissent une si grande partie des romans de Smollett. Par contre, il brode sur certains thèmes : considérations et discours philosophiques, scènes de galanterie et d'amour, satires de mœurs, etc. Finalement il ne reste plus beaucoup de réalisme dans sa traduction d'un roman réaliste.

L'ignorance qu'a Toussaint de bien des aspects du caractère anglais le fait se méprendre assez souvent sur les motifs des actions des personnages. Il nous montre Peregrine, à l'école, se jetant aux pieds du directeur, et le suppliant de ne pas le punir d'avoir été le chef d'une insurrection des élèves. Or Peregrine aurait été trop fier pour s'abaisser ainsi. Il a bien des défauts, mais pas celui de la peur. On peut même dire que c'est là son seul mérite ; si on le lui ôte, que lui reste-t-il ?

Ce changement, cependant, a peu d'importance à côté de ceux que Toussaint opère chez les originaux tels que Trunnion ou Pipes. Prenons celui-ci comme exemple. D'abord ce brave serviteur n'est pas décrit tel qu'il l'avait été par Tunley, l'aubergiste, et au lieu du marin taciturne, connaissant une quantité de jeux enfantins et quelques chansons, nous avons un ex-contremaitre qui a la voix rude et qui est la terreur des enfants du village ! Toussaint n'a pas compris l'extrême fidélité de Pipes à ses supérieurs, et son amour désintéressé pour Peregrine. Il en fait un serviteur ordinaire, pour qui aucune occasion de ramasser de l'argent n'est perdue. Il ne comprend ni son obéissance aux commandements, ni l'esprit d'aventure caché qui le fait participer de tout son cœur aux espiègleries de Hatchway et Peregrine. Dans la traduction, Pipes ne consent donc à prendre part à ces mauvais tours que « moyennant finance » (1).

Il est aussi une autre caractéristique de Pipes que Toussaint n'a pas reproduite : c'est son attitude taciturne. Toussaint a perdu complètement de vue ce côté intéressant du vieux serviteur-marin en le faisant parler comme tout le monde. C'est là un des grands défauts de sa traduction : Toussaint prête à certains personnages de Smollett des paroles auxquelles ils n'auraient pas pensé. Rien ne peut être moins représentatif de

---

1. W. P. I, 71.

Pipes que le discours qu'il tient sur le corps de son ancien capitaine, Trunnion. Dans le roman anglais il regarde le corps en disant, avec une figure triste :

« Well fare thy soul ! old Hawser Trunnion ; man and boy I have known thee these five-and-thirty years, and sure a truer heart never broke biscuit. Many a hard gale hast thou weathered ; but now thy spells are all over, and thy hull fairly laid up. A better commander I'd never desire to serve and who knows but I may help to set up thy standing rigging in another world ? » (1)

« Pour Tom Pipes, il promena longtemps des regards piteux sur le corps. « Vous m'avez donc quitté, s'écria-t-il enfin, ô le meilleur de tous les maîtres. Hélas ! vous êtes déjà bien loin, je ne vous verrai donc plus, que vais-je devenir ? Je suis privé de tout ce qui m'attachait à la vie. Encore s'il m'était permis de vous suivre dans l'autre monde, pour y continuer mon emploi sous vous ! Mais on ne sert point là-bas de contremaitre » (2).

La version française est vraiment déplorable. Elle n'a rien de la touchante simplicité de l'original, où Pipes dit adieu à son ancien capitaine, et salue en lui l'homme et le marin, tout en exprimant l'idée qu'un jour il le servira peut-être encore dans un autre monde. Au contraire, le Pipes français ne voit la mort de son ancien maître que du côté subjectif ; cela a un fond d'égoïsme qui est absolument étranger au caractère généreux du vrai Pipes. D'ailleurs, sa lamentation n'a aucune raison d'être : premièrement, « Je suis privé de tout ce qui pouvait m'attacher à la vie » n'est pas juste, car il lui reste Peregrine qu'il aime d'un amour solide, aveugle, durable, comme si celui-ci était en quelque sorte son fils, tandis que son amour pour Trunnion est fait largement de respect, d'admiration et de gratitude ; en second lieu, le cri de détresse : « que vais-je devenir ? » outre qu'il ne s'accorde nullement avec le caractère de Pipes, n'est pas non plus justifié par l'intrigue, car Pipes est le serviteur de Peregrine, non de Trunnion, et la mort de celui-ci ne change rien à sa situation matérielle.

Cette lamentation de Pipes montre à quel point Toussaint

---

1. P. P. III, 19-20.

2. W. P. III, 6.

altère le caractère des personnages originaux de *Pickle*. Ceux-ci, qui dans le roman anglais sont inoubliables, et prennent place parmi les personnages-types de la littérature, ne sont en traduction que très ordinaires et vite oubliés. C'est-à-dire que l'une des des deux choses qui constituent la grandeur de *Pickle* (comme de tous les romans de Smollett) est incomprise dans la traduction. Nous allons voir ce qu'il advint quant au *comique* du roman — l'autre élément qui en fait la valeur.

Toussaint, nous l'avons dit, ne voit nul humour dans *Pickle*. Philosophe sérieux, il semble croire que l'amusant et le didactique sont incompatibles. Cette façon de penser est donc la cause première de l'absence de comique dans sa traduction.

Toussaint ne traduit même pas certains passages dont le comique est apparent et même trop gros pour ne pas être remarqué. La fameuse lettre de Gamaliel à sa future femme (1) perd toute sa saveur dans la traduction. Il est même parfois malaisé d'imaginer pire traduction que celle de certains passages de Smollett dans lesquels toute la force d'un comique pourtant très apparent est perdu dans la version stupide du traducteur. Il s'agit d'une scène dans un salon où la maîtresse de maison, voulant se divertir aux dépens du misanthrope Cadwallader, qui prétend être sourd pour mieux se jouer de la folie des gens, demande à un des assistants, un petit-maitre, de se moquer du vieux. Il débite à celui-ci toutes sortes de crudités, et le compare enfin au singe qui est tout près d'eux. Mais le vieillard, saluant tour à tour le petit-maitre et le singe, dit :

« Gentlemen, as I have not the honour to understand your compliments, they will be much better bestowed on each other » (2).

Voilà qui est comique ; mais Toussaint en perd complètement la pointe en faisant répondre au vieillard :

« Je vois, Monsieur, que vous venez de me dire bien des choses : mais ce sont autant de paroles perdues, car je n'entends pas » (3).

Et Toussaint ajoute que le petit-maitre « se retira très mécon-

---

1. P. P. I, 20 ; W. P. 1, 30.

2. P. P. III, p. 5-6.

3. W. P. II, p. 323-4.

tent de celui [du tour] que le dame venait de lui jouer ». Le tout est absurde ; premièrement, le jeune fat pensait bien que le vieillard était sourd, autrement il ne lui aurait pas dit tant d'impertinences. Et comment donc pouvait-il être confus quand le bonhomme lui apprit ce qu'il savait déjà ? En second lieu, il est impossible d'y voir aucun *tour*, du moins direct, de la part de la dame ; elle ne sait pas plus que le petit-maitre que Cadwalader *n'est pas* sourd. C'est ainsi qu'on fait d'un épisode humoristique quelque chose de plat et d'oiseux.

Enfin, regardons comment Toussaint a altéré un des passages les plus délicieux de *Pickle* ; Sophie, que Pipes a sauvée du feu à l'auberge, lui demande si son cœur est engagé :

« Tom, who did not conceive the meaning of the question, stood silent according to custom ; and the interrogation being repeated, answered, with a grin : « Heart-whole as a biscuit, I'll assure you, mistress. « What ? » said Emilia, « have you never been in love, Thomas ? » « Yes, forsooth », replied the valet without hesitation, « sometimes of a morning » (1).

Toussaint traduit ainsi ce passage :

« Quoi ? dit Sophie, vous n'avez jamais aimé, Maître Thomas ? — Non, Mademoiselle, répondit-il, je ne fais pas de ces sottises-là ».

Ceci pourrait bien servir d'exemple du ton général de l'humour de la traduction, qui est très insuffisante à ce point de vue. Il fallait de l'esprit et de l'humour pour faire passer les crudités du roman de Smollett : Toussaint n'a eu ni l'un ni l'autre. C'est surtout à cause de cela que sa traduction est si terne.

Quoiqu'il prenne plaisir à fustiger les « mœurs », il fait bien attention aux convenances, et tâche autant que possible de ne pas choquer le bon goût de ses compatriotes. Dans sa traduction de *Pickle*, il adoucit toutes les observations sur la Religion. Il fait du capucin qui escorte la belle Flamande un personnage parfaitement innocent et sincère. Ce changement, à considérer l'intrigue et ce qui se passe à l'auberge près de Bruxelles, est assez invraisemblable.

Toussaint, pour ne pas choquer ses compatriotes, omet aussi la plupart des actions brutales du roman anglais, ainsi que

---

1. P. P. I, p. 188.

beaucoup de mauvaises plaisanteries et de mystifications. Il supprime ou adoucit les jurons et les comparaisons vulgaires ; mais, de temps à autre, il fait preuve lui-même d'une crudité de langage tout aussi choquante que dans l'original (1).

La traduction de Toussaint contient aussi de nombreuses négligences. Il traduit « officer at Canterbury » par « officier de cavalerie », et « minister of the Established Church of Scotland » par « ministre à Dublin ». Il fait aussi beaucoup de contre-sens : en voici un exemple de traduction ridicule :

« ...as for the matter of your eye, that was knocked out by your own crew when the *Lightning* was paid off » (2).

« Je croyais avoir entendu dire... que vous aviez perdu l'œil d'un éclair » (3).

La façon d'écrire de Toussaint s'adapte difficilement aux romans. Trop souvent il se laisse aller à expliquer ce qui est tout à fait évident. Il ne sait nullement laisser son lecteur en suspens, et sa fâcheuse habitude d'anticiper, par un mot ou par une phrase, enlève au lecteur toute curiosité. Le style de Toussaint échappe rarement à la monotonie. Il entrecoupe aussi sa narration de tirades philosophiques qui n'ont presque rien à voir avec l'original (4). Avec cela, une foule de négligences rendent la lecture de sa traduction assez pénible.

Toussaint n'a conservé ni l'âme, ni la chaleur, ni l'énergie du roman de Smollett. Il n'a rien retenu de l'élément comique et a déformé le caractère d'originaux aussi bien campés que Pipes ou Trunnion : c'est dire que sa traduction ne garde rien de ce qui constitue le génie et l'attrait de *Pickle*, et qu'elle est ennuyeuse, plate, et terne. *Sir Williams Pickle* est un bien pauvre roman.

#### 4.

Nous n'avons pu trouver, dans les Bibliographies du temps, que trois rééditions de *Sir Williams Pickle* : celles de 1776, de 1787, et de 1799.

---

1. P. P. I, 21 ; W. P. I, 35.

2. P. P. I, 16.

3. W. P. I, 25.

4. Voir W. P. IV, 224-5.

Pourquoi *Pickle* est-il relié à ces dates, et non à d'autres? Si nous regardons le tableau des éditions des œuvres de Smollett (1), nous remarquerons que *Pickle* fut, dans le premier cas, réédité immédiatement après une période de popularité de Smollett en Allemagne; c'est alors que, dans ce dernier pays, tout le monde littéraire, y compris Goethe, lisait *Humphry Clinker* (2)... Quant à l'édition de 1787, elle semble suivre l'édition allemande de ce même roman, nouvellement traduit par W. C. S. Mylius. Enfin, l'édition de 1799 doit probablement le jour à un renouveau d'intérêt suscité par la traduction française de *Fathom*, qui parut en 1798, sous le titre de *Fathom et Melvil*.

En outre, un extrait de *Pickle* a l'honneur de partager le cinquième tome de la *Nouvelle Bibliothèque de Campagne* avec *Antonio de Buffalis* et le *Nouveau Gulliver* de l'abbé Desfontaines. Cette Bibliothèque prétend faire un choix des « épisodes intéressants et curieux, tirés des meilleurs romans, tant anciens que nouveaux » et, chose étrange, elle choisit, comme extrait de *Pickle*, *l'Histoire (sic) d'une femme (sic) de qualité* (3)! A cette époque (1769), presque tout le monde a oublié Lady Vane et sa vie galante, mais la popularité de ses *Mémoires* semble persister. Contant d'Orville, dans ses *Mélanges tirés d'une Grande Bibliothèque* (4), justifie le choix des *Mémoires* de Lady Vane en disant que le morceau est « ce qui se trouve de mieux » dans le roman « des aventures de William (sic) Pickle ». Il ajoute : « Comme l'épisode dont je parle a une certaine étendue, il peut certainement dispenser de faire l'acquisition du roman entier, quoiqu'il soit passable ».

On peut se rendre compte, en lisant cela, du changement qu'un traducteur apporte à ce qu'il traduit : *Peregrine Pickle* et les *Memoirs of a Lady of Quality* sont tout à fait différents l'un de l'autre, et cependant ils semblent être du même auteur lorsqu'ils ont passé par les mains du traducteur. Il n'y a donc pas

---

1. V. Bibl.

2. Traduit en allemand par J.-C. Bode, le traducteur de Montaigne.

3. *Nouvelle Bibliothèque de Campagne*, etc. Paris, 1784, 12 vol. in-12<sup>e</sup> ; vol. 5, pp. 276-459.

4. Ou : *Manuel des Châteaux*, etc. Paris, 1779-82, 70 vol. in-8<sup>e</sup>. Section B, vol. II, p. 103-4.

lieu de s'étonner si les *Mémoires* de Lady Vane sont considérés comme représentatifs du roman de *Pickle*.

La préférence qu'on accorde aux *Mémoires* est facile à expliquer. D'abord, ils sont écrits dans le langage d'une femme du monde, lequel présente peu de difficultés au traducteur, et dans un style sobre, mais monotone ; par conséquent les *Mémoires* perdent très peu à la traduction. En second lieu, ils sont le récit des « amours » d'une grande dame, qui, bien que fades et ennuyeuses, ne laissent pas d'intéresser les Français, bien plus que les « aventures de cabaret » de *Williams Pickle*.

Cela suffit pour nous indiquer l'importance relative des *Mémoires* en France et en Angleterre, en ce qui concerne la popularité de *Pickle*. A Londres, nous l'avons déjà dit, ils valent à ce roman un énorme succès de scandale, mais quelques années plus tard, lors de la deuxième édition, ils sont bien oubliés et paraissent la partie la plus faible de *Pickle*. Il n'en est pas ainsi en France : les *Mémoires*, montrant peu de signes d'infériorité dans un roman déjà appauvri par le traducteur, et racontant une histoire galante bien plus goûtée que le reste du roman, sont pour les Français la partie la plus intéressante de *Pickle*. Il est très probable que les *Mémoires* firent plus qu'il n'était dû à leur valeur pour répandre le roman de Smollett en France : celui-ci devait donc une bonne partie de sa popularité, si humble qu'elle fût, à un ouvrage qui n'était pas le sien.

5.

Le bruit que causait la publication de *Pickle* à Londres ne put que se répandre partout, et en effet, peu de temps après, en avril 1751, il en parut une critique dans le *Journal Britannique* du Docteur Maty, qui, d'Angleterre, présenta le roman à ses compatriotes. Cette première des critiques françaises de Smollett fut aussi favorable qu'elle put l'être pour un roman d'un genre aussi parfaitement anglais et insulaire : quoique courte, elle reste assez juste, car elle est celle d'un homme qui, vivant en Angleterre, connaît mieux les Anglais que la plupart de ses contemporains, et peut apprécier le point de vue de ces « insulaires barbares ». Maty n'ignore pas que l'auteur de *Pickle* est aussi celui de *Random*, et en cela il est mieux informé

que bien des Anglais de l'époque. Seul d'entre les Français de son temps, Maty remarquera le comique qui se trouve partout dans le roman, et dira de Smollett qu'il a « beaucoup de cette vivacité que les Anglais appellent *humour* ». Mais il lui reproche ses portraits chargés, ses « scènes basses et licencieuses », et les « espiègleries d'enfants » et les « grossièretés des matelots » qu'il trouve dans le roman. Il dit même que c'est surtout le goût du grivois qui caractérise cette « très fidèle peinture des mœurs du siècle ». Quant aux *Mémoires* de Lady Vane, sa critique est fine et très juste, et il les considère comme la meilleure satire des femmes qu'il ait jamais lue ! (1)

Deux autres critiques de *Pickle* parurent peu de temps après la publication de la traduction française, en 1753. La première, par Fréron, se trouve dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (2). Elle est bien faite et, en général, assez juste. Fréron convient que *Pickle* est rempli de scènes basses et de détails « peu intéressants » mais que le roman possède des « caractères bien soutenus, dont quelques-uns sont originaux ». Peregrine, que les Anglais trouveront un garçon ordinaire, est même considéré comme un original. « William Pickle, dit Fréron, est un jeune homme bien fait, spirituel, brave, généreux, fier, vif, étourdi, fat, libertin, courtisan chez les grands, bel esprit avec les poètes, frivole dans la bonne compagnie, fou et extravagant dans les traverses ». A lire cette description, nous avons peine à reconnaître le « féroce Pickle » dont parle Sir Walter Scott !

Ce sont les traits d'originalité qui intéressent le plus Fréron : comme ses compatriotes, il croit y voir des exemples de la bizarrerie anglaise. Les épisodes tels que le banquet à la manière des Anciens ou celui des chiens tournebroches de Bath, l'histoire de la fameuse machine à hacher du persil, plaisent presque autant que les caractères et les aventures des personnages tels que Trunnion ou Cadwallader, et sont racontés tout au long.

Mais, comme s'il ne voulait pas que son lecteur le crût trop attaché aux choses intéressantes qu'il vient de citer, et pour lui montrer qu'il a aussi trouvé de graves défauts dans ce roman

---

1. *Journal Britannique* (La Haye, 1750-57, 24 vol. in-12°), avril 1751, pp. 429-430.

2. Volume 100, p. 226.

anglais qu'il critique, Fréron ajoute que le roman est très ennuyeux, et il finit sa critique en disant : « Qu'avons-nous donc besoin de toutes ces productions anglicanes ? »

La deuxième critique de *Pickle* en traduction fut celle du Baron Grimm (1). Il s'en prend surtout au traducteur, Toussaint, et le blâme d'avoir traduit un roman qui ne méritait pas la traduction. Il dit même que *Pickle* « a dans sa patrie la réputation d'être le plus mauvais roman d'Angleterre » et ajoute qu'il a parfaitement soutenu cette réputation en France.

Il se peut que Grimm n'ait lu qu'en traduction la plupart des romans anglais qu'il critique — c'est ce qui arriva probablement dans le cas de *Pickle*. Voilà pourquoi (avec Fréron) il trouve ce roman si ennuyeux. En effet, l'ennui est ce que nous reprochons le plus à cette première traduction de Smollett sur le continent. C'est le style d'un ouvrage qui le rend populaire et qui seul peut lui conserver une réputation. Nous nous plaisons à conjecturer quelle aurait pu être la fortune littéraire de Smollett en France — malgré ses qualités « insulaires » — s'il avait eu pour premier traducteur un des bons écrivains français de l'époque.

\* \* \*

#### b) RODERICK RANDOM.

1. La traduction de *Random*. Les traducteurs : Hernandez et Puisieux.
2. *Random* et la popularité de Smollett en France. Ce roman est attribué à Fielding.
3. La critique de Grimm, qui compare Smollett à J.-J. Vadé.
4. *Random* et le roman maritime.

#### 1.

En étudiant la fortune littéraire de ce roman en France, nous sommes en présence d'un état de choses différent de celui que nous venons de voir dans le chapitre précédent. *Pickle* est traduit en français presque tout de suite après sa publication à Londres,

---

1. *Correspondance littéraire*, 1<sup>er</sup> août 1753 (Edition Tournoux), vol. II, p. 267.

tandis que *Random* (1) doit attendre treize ans avant d'avoir lui-même cet honneur, et lorsqu'il apparaît en France, Grimm le qualifie d'« ancien roman anglais ». Enfin, la traduction de *Random* n'est pas faite pour la même raison que celle de *Pickle* : elle n'est vraiment qu'une entreprise de librairie, et comme telle ne peut prétendre à la même importance.

*Roderick Random* fut traduit par Hernandez et Puisieux en 1761 (2). L'ouvrage parut sans le nom des traducteurs, mais, depuis sa publication, il semble n'y avoir eu aucun doute sur l'identité de ceux-ci.

Il est malaisé de savoir au juste pourquoi la traduction de *Random* fut entreprise par ces deux hommes. Puisieux vivait uniquement du travail de sa plume : il avait probablement une raison pécuniaire de traduire le roman. Cette raison peut plus difficilement expliquer la collaboration d'Hernandez, car celui-ci pouvait sans doute vivre de ses appointements comme interprète du roi.

Nous verrons, par un examen du texte de la traduction de *Random*, qu'elle est inégale, et que la dernière partie y est mieux faite que la première. Cela laisse supposer que les traducteurs ne firent pas leur travail ensemble, mais que chacun en fit une partie. Il s'agit donc d'examiner la manière de traduire de chaque traducteur, telle que nous la trouvons dans les autres traductions qu'ils ont faites.

Hernandez, malheureusement, n'a jamais traduit de romans,

---

1. V. Bibl.

2. Hernandez, Philippe (1724-1782). — Il apprit 26 langues. Employé au ministère des affaires étrangères, il devint ensuite interprète du roi. Il collabora, pour la partie anglaise, au *Journal Etranger*, de 1755 à 1761. On a de lui une *Description de la généralité de Paris* (Paris, 1759, in-8°) et deux traductions de l'anglais : *Voyage aux Indes Orientales*, de J. H. Grose (Londres, 1758, in-12°), et *Roderick Random* (V. Bibl.).

Puisieux, Philippe Florent de (1713-1772). — Avocat, il abandonna le barreau pour les lettres et surtout la traduction. Son bagage littéraire se compose de nombreuses traductions d'ouvrages anglais, italiens et latins, parmi lesquels on peut citer ceux de Gordon (*Grammaire Géographique*, 1748, in-8°), Ledyard (*Histoire navale de l'Angleterre*, 1754, 3 vol. in-4°), Fielding (*Amélie, Histoire anglaise*. Paris, 1762, 3 vol. in-12°), Paltock (*Les Hommes volants, ou les Aventures de Pierre Wilkins*. Paris, 1787, in-8°) et *Roderick Random* (V. Bibl.).

et ses traductions d'ouvrages sérieux peuvent difficilement nous renseigner sur sa méthode de traduire. Cependant Puisieux, lui, nous dit, dans sa préface de l'*Amélie* de Fielding, quelle est sa théorie de la traduction. Il ne veut absolument rien retrancher des événements, et surtout il ne veut omettre aucune de ces « petites aventures épisodiques et de remplissage » qui sont de la plus grande utilité pour faire connaître les mœurs et les caractères. Pour lui, les petits épisodes comptent plus que toute autre chose dans un roman ; les enlever, c'est « défigurer » un auteur, surtout un auteur de la taille de Fielding. Il veut garder tels quels les personnages anglais et ne changer ni leur nom ni leur caractère.

On pourrait donc s'attendre à ce que Puisieux, qui avait eu comme « unique objet » de présenter l'*Amélie* de Fielding « au naturel » et « dans le goût anglais », traduisit assez fidèlement *Random*. Or, nous l'avons dit, la dernière partie du roman a été plus fidèlement traduite que la première. Ainsi le traducteur de cette dernière partie ne pouvait être autre que Puisieux. Le travail avait donc été commencé par Hernandez, qui, ne pouvant le finir, l'avait confié à Puisieux, et c'est celui-ci qui fit paraître *Random* en 1761.

Nous avons pu trouver non seulement à qui devaient être attribuées les différentes parties de la traduction, mais aussi l'endroit exact où l'une succédait à l'autre. Nous avons remarqué que le caractère d'impression change au commencement de la page 145 du troisième volume de la traduction : cela laisse supposer qu'à cet endroit il y eut un arrêt considérable lors de l'impression. Hernandez se faisait sûrement imprimer à mesure qu'il traduisait, et lorsque, pour une raison quelconque, il cessa de traduire, l'imprimerie dut attendre quelque temps avant que Puisieux, le nouveau traducteur, se mette à l'œuvre : nous savons, d'après la préface d'*Amélie*, que celui-ci avait alors deux autres ouvrages sous presse (1).

Nous n'avons qu'à comparer les textes anglais et français de *Random*, pour voir que c'est précisément à cet endroit où changent les caractères d'imprimerie que change aussi la traduction,

---

1. *Amélie* (voir plus haut à l'article *Puisieux*), et *La Vie et les Aventures de Joseph Thompson*. Paris, 1762, in-12°.

qui devient assez fidèle après avoir été assez libre. Hernandez traduit le *sens* de l'original, mais avec ses propres tourmures de phrases ; et l'idée souvent n'est pas tout à fait la même que dans l'original. Puisieux, au contraire, donne, comme dans son *Amélie*, une traduction presque toujours littérale du texte anglais. Une autre différence, non moins importante, c'est que Hernandez se sert de phrases courtes et que les divisions dans son texte sont marquées par des points, tandis que Puisieux aime les phrases relativement longues et abuse des points-virgules et des deux-points (1).

Sachant donc l'étendue exacte de ce qui est dû à chacun des traducteurs, nous pouvons maintenant voir comment Hernandez fit sa part de la traduction.

Elle est assez fidèle à l'original, et aucun épisode n'est omis durant la première partie du roman (2). Mais subitement, au second volume, Hernandez omet une cinquantaine de pages qui, dans l'original, formaient le récit de l'expédition de Carthagène. Et ce n'est pas la seule omission ; ce qui la précède et ce qui la suit est également changé : l'histoire de la disparition de Thomson et le voyage de retour du navire en Angleterre sont presque méconnaissables.

L'omission du récit du voyage de Carthagène n'est pas malaisée à expliquer : les horreurs dont Smollett nous parle, la bataille navale où Roderick, enchaîné sur le pont du vaisseau, voit les matelots périr sous le feu de l'ennemi et est lui-même couvert du sang de ses compagnons, les persécutions qu'il subit aux mains du capitaine Oakum et du docteur Mackshane, le suicide de Thomson, la description de l'attaque de Boca Chica, de la tuerie qui s'ensuit, et de la peste noire qui s'empare des blessés et des malades — cette accumulation d'épisodes sanglants ne pouvait que faire de l'expédition de Carthagène un récit

---

1. Comparer les textes anglais et français : original, vol. III, 121-3 ; traduction, vol. III, 143-6.

2. Mais si aucun épisode n'est omis, il y en a beaucoup qui sont légèrement modifiés ; par exemple, celui où Roderick commande à Strap de réveiller le colporteur presbytérien. Dans la traduction, c'est Roderick lui-même qui réveille ce dernier. De telles négligences sont nombreuses dans la traduction de Hernandez. Il change aussi une bonne partie des noms propres.

choquant pour des lecteurs français, et absolument contraire à leurs goûts en matière de romans. En plus, cela ne pouvait présenter, pour eux, le même attrait que pour les Anglais, qui y voyaient, d'abord, un excellent document politique sur l'insuccès de l'expédition, ensuite un excellent compte rendu de la vie horrible que menaient alors les matelots. D'ailleurs, nous l'avons dit, les Anglais avaient toujours été bien plus intéressés que les Français à tout ce qui concernait la mer.

Nous remarquons, cependant, que même sans l'expédition de Carthagène, la traduction de *Random* est presque aussi longue que l'original. Il faut donc que celle-ci contienne beaucoup de remplissage, et l'on peut, en effet, y trouver de nombreux exemples de ce procédé, qui consiste surtout à allonger les conversations des personnages (1).

On ne voit pas, dans la traduction de Hernandez, des changements à la manière de Toussaint : les personnages de *Random* gardent à peu près leur caractère. Bowling, Strap, Rattlin, y sont très reconnaissables, bien qu'ils aient perdu leur aspect comique. Roderick et Narcissa sont évidemment un peu francisés : leurs discours, contenant plus de galanterie et de politesse, en font foi. Mais, en général, les personnages de la traduction ressemblent aux originaux anglais.

Bien que Hernandez ait omis l'expédition de Carthagène, il n'hésite pas, cependant, à reproduire, non sans exagération, les traits satiriques et les crudités de Smollett. Son moine, Balthazar, est aussi crasseux que celui de Smollett, et son religieux écosais plus antipathique que celui de l'original dans sa haine envers les hérétiques. Et bien qu'il ait omis le récit du suicide de Thomson, Hernandez ne manque pas de traduire l'épisode où Nancy Williams tente vainement de se donner la mort. Non seulement il n'atténue pas le manque de délicatesse de Smollett, mais il renchérit sur son modèle : passages grossiers, idées basses,

---

1. « No indeed, father », she replied, « I know my business better ».

« Non, non, mon père, répliqua Catherine [Biddy est son nom dans l'original] avec un ton qui nous présageoit qu'elle était sûre de son fait, est-ce que je vous ai jamais rien fait perdre ? Depuis que je sçais l'Arithmétique, grâce au Ciel, je fais mes quatres Règles, de façon à pouvoir joûter contre le plus fameux Banquier de Londres ». — R. R. ch. 10.

scènes amoureuses, tout est développé avec complaisance dans sa traduction. En effet, c'est l'exagération qui caractérise le mieux son *Random* ; cela se voit, surtout, là où il veut être comique et ne réussit pas.

Hernandez a une grande liberté de langage, et ses images sont très souvent d'un extrême mauvais goût (1). Il traduit « this rogue of a vicar » par « ce gros pourceau », et « our dog of a doctor » par « notre cochon de docteur » ; et il sait évoquer, avec une précision réaliste, les scènes nocturnes, qui dans l'original nous sont présentées, bien souvent, sans détails concrets. Ainsi, le ton général de la traduction de Hernandez est grossier à l'extrême.

Son style est en même temps lourd et terne. Le mieux qu'on en puisse dire, c'est qu'il est un peu moins lourd et contourné que celui de Puisieux. En résumé, Hernandez a su, à l'encontre de Toussaint, conserver à peu près aux personnages originaux de *Random* le caractère de l'original ; il a aussi, de temps à autre, su rendre un peu de l'énergie brutale du roman anglais. Cela semble être son seul mérite.

Nous avons vu ce que Puisieux entendait par une traduction ; sa théorie est appliquée avec rigueur dans la suite qu'il donne à la traduction de Hernandez. Il n'omet rien de l'original, bien que, vers la fin, sa traduction se hâte et raccourcisse certains épisodes de Smollett.

Puisieux ne fait subir aucun changement au caractère des personnages, si ce n'est qu'il rend ceux-ci un peu plus sensibles. Il les fait fondre en larmes bien plus souvent que dans l'original, (2) et il s'attendrit lui-même sur une foule d'épisodes.

À l'encontre de Hernandez, Puisieux tâche, autant que possible, de respecter les convenances. Il n'exagère jamais les scènes, les idées ou les mots que Hernandez se serait plu à amplifier. Lorsqu'il traduit un épisode tel que celui du militaire et de la prude qui voyagent avec Roderick en diligence, il le fait sans l'embellir. Cependant, quand il s'agit de choses vraiment choquantes, il s'abstient de les traduire. Par exemple, il ne reproduit que très incomplètement cette scène où Strutwell entretient Roderick

---

1. Voir trad. de R. R. I, 69, 97, 149 ; II, 36, etc.

2. Trad. R. R. III, pp. 314, 316.

sur les œuvres de Pétrone. En général, Puisieux évite les comparaisons basses et les grossièretés de Smollett, et rend sa traduction beaucoup plus acceptable au lecteur français.

Comme dans sa traduction d'*Amélie*, Puisieux a fait beaucoup de contre-sens en traduisant *Random*. En voici un exemple, choisi au hasard :

« Strap... without any previous intimation, began to lather my beard ».

« Strap... commença à me raser sans m'avoir préalablement savonné le visage » (1).

Souvent, aussi, Puisieux dit le contraire de ce qui est dans l'original : « riding after » est traduit par lui : « qui allait devant », etc.

Le style de Puisieux est lourd et contourné, plat et pénible : il suit de trop près son auteur, dont la manière a déjà peu de fluidité et de grâce. Avec ses nombreux points-virgules, il est difficile à lire. Il bourre ses phrases de *qui* et de *que*, et parfois on ne peut dire à quoi renvoient ses nombreux pronoms. Voici un exemple de son style :

« ... j'aperçus un mouchoir qu'une personne qui étoit dans un carosse à six chevaux, qui passa auprès de moi extrêmement vite faisoit voltiger » (2).

Voilà donc les traducteurs de *Roderick Random*. Si, dans la phrase de Puisieux, ils ont donné au public français un roman « dans le goût anglais », c'est bien leur seul mérite. Ils n'ont presque rien gardé du mouvement et de l'énergie de *Random*. Comme Toussaint, ils n'ont pas su rendre le comique de Smollett. Leur exactitude plus ou moins grande dans la traduction des faits et des épisodes ne peut compenser leur mauvais style. Ils ont francisé *Random*, mais ils n'ont pas été capables de le rendre intéressant. C'est ainsi qu'en tombant entre les mains de tels traducteurs, ce roman allait perdre toute chance de devenir un peu populaire en France. Dès sa publication, il était destiné

---

1. R. R. III, 165 ; trad. R. R. III, 212. — Grimm écrira plus tard dans sa *Correspondance littéraire* (éd. Tournoux, VII, 183) : « Ce M. Puisieux m'a l'air de vouloir entrer en lice avec M. Eidous pour savoir lequel traduira l'anglais le plus mal ».

2. Trad. R. R. III, 147.

à n'avoir presque aucune diffusion dans un pays pourtant très avide de romans anglais.

2.

La publication de la traduction de *Random* ne fut pour rien dans la fortune littéraire de Smollett en France. D'abord, cela est dû à une méprise, ou à un artifice, de la part des traducteurs, qui, dans le titre même du roman, attribuèrent celui-ci à Fielding (1). Ensuite, par sa médiocrité, la traduction ne souleva pas assez la curiosité du public français pour qu'il s'y intéressât au point d'en vouloir découvrir l'auteur véritable. On crut que *Random* était un des ouvrages médiocres de Fielding, et on ne s'en occupa plus davantage (2).

Comment se fait-il donc que Hernandez et Puisieux aient attribué *Random* à Fielding ? Ignoraient-ils vraiment que ce roman fût de Smollett ?

Pour répondre à cette question, nous avons deux hypothèses, qui nous semblent également bonnes :

1<sup>o</sup> Hernandez et Puisieux crurent que Fielding était l'auteur de *Random* parce que la plupart des Anglais — y compris Lady Mary Wortley Montagu (3) — le lui avait attribué dès sa publication. Mais c'était vers 1748-51, et le fait qu'en 1761 Hernandez et Puisieux aient pu penser de même, montre qu'à cette date ils n'avaient que peu de relations avec l'Angleterre, où l'on savait depuis longtemps quel était l'auteur de *Roderick Random*.

2<sup>o</sup> Hernandez et Puisieux avaient délibérément attribué *Roderick Random* à Fielding, sachant qu'il ne l'avait pas écrit. Cela se serait passé comme suit : le succès, vers 1759-60, de la traduction de l'*Histoire* de Smollett avait probablement suggéré à Hernandez la traduction de *Random*. Après y avoir travaillé quelque temps, puis l'avoir passée à Puisieux, il avait, avec

---

1. V. Bibl.

2. Le nom de Fielding, cependant, lui valut une réimpression en 1762 :

3. Lady Mary avait dit : « I guessed *Random* to be his (c'est-à-dire : Fielding) though without his name ». Voir L. Melville : *Life and Letters of Tobias Smollett*. London, 1927, in-8°, p. 238.

celui-ci, remarqué que Smollett historien était tombé en discredit à la suite de la publication, en 1760, de la traduction de l'*Histoire* de Hume par l'Abbé Prévost. Il était donc à redouter que les Français ne se moquassent de ce roman, vieux de treize ans, d'un historien que depuis l'apparition de l'*Histoire* de Hume ils s'étaient avisés de trouver mauvais. Pour mettre leur traduction à l'abri du dédain qu'elle aurait encouru si elle avait paru sous le nom de Smollett, Hernandez et Puisieux l'auraient donc attribuée à Fielding, dont le nom pouvait seul, en France, assurer à *Random* une diffusion considérable.

Que l'une ou l'autre de ces hypothèses soit la bonne, le fait n'en reste pas moins que la traduction de *Roderick Random* fut publiée sous le nom de Fielding jusqu'en 1804. Cela laisserait supposer que malgré ce que nous avons dit plus haut, la traduction de Hernandez et Puisieux fut tout de même considérée comme assez bonne pour être rééditée par la suite. Cependant, cela s'explique moins par le mérite de l'ouvrage, que par la popularité de Fielding. Remarquons que toutes ces rééditions de *Random* (1) sont incorporées dans des éditions d'*Œuvres complètes* de cet auteur. Le roman bénéficia donc de la popularité des ouvrages de Fielding, et voilà ce qui explique ses quatre rééditions de 1761 à 1804.

3.

La traduction de *Roderick Random* ne semble avoir suscité qu'une critique lors de son apparition, celle de Grimm. Cela est étrange, car enfin un tel ouvrage, attribué à Fielding, aurait dû intéresser davantage le public français. Aucun périodique — pas même le *Mercury* — ne s'en occupa. Cela est beaucoup dire lorsqu'on pense à tous les romans insignifiants qu'on y examinait alors. Il est vrai qu'une critique ou une notice d'un roman dans le *Mercury* n'était pas un indice de la valeur de ce roman. Cependant, on peut être sûr que *Random* ne fut pas populaire, puisqu'il ne fut mentionné dans aucun journal. Il est curieux qu'à cet égard Hernandez, qui était alors collaborateur

---

1. V. Bibl.

du *Journal Etranger*, n'ait pas intéressé ce périodique à la traduction qu'il venait de faire.

Grimm nota, le 15 septembre 1761, qu'on avait traduit — nous l'avons dit — « un ancien roman anglais » ; mais, mieux renseigné que ses contemporains, il nia que *Random* fût de Fiel-ding. Ce roman, dit-il, « est de Smollett, qui a fait celui de *Peregrin Pickle* (sic) et en dernier lieu une *Histoire d'Angleterre* qui a eu quelque succès à Londres ».

Grimm est hostile à *Random* comme à *Pickle*. Ce qui le choque, surtout, c'est la quantité d'expressions grossières et de mots bas qu'il trouve dans *Random*. Cela devait aussi frapper tout lecteur de l'époque : Hernandez, (qui avait traduit les quatre-cinquièmes du livre), avait été fort peu délicat en la matière, et son extrême liberté de langage lui avait probablement enlevé beaucoup de lecteurs. Le xviii<sup>e</sup> siècle pouvait tolérer bien des choses, mais il fallait qu'elles fussent dites avec ménagement, avec des circonlocutions, en un mot, avec art. Hernandez avait trop négligé l'art de ménager ce que ses contemporains appelaient le bon goût ; voilà pourquoi Grimm s'écrie :

« Je suis tenté de croire que le traducteur est de son métier crocheteur dans quelque carrefour de Paris ; car on ne peut rien lire de moins français, de plus bas, de plus mauvais que cette traduction » (1).

Quant au jugement final de Grimm sur *Random*, cette profusion smollettienne d'expressions basses le fait penser au genre poissard qui est alors à la mode, et il ne peut s'empêcher de comparer Smollett au maître du genre, Jean-Joseph Vadé, le *Corneille des Halles* :

« Le talent de ces gens-là, dit-il, consiste dans l'exactitude avec laquelle ils rapportent les propos et les quolibets du bas peuple ; mais pour acquérir ce talent, on n'a qu'à fréquenter les ports, les halles et autres lieux où la populace a coutume de s'assembler. Si vous ne savez donner à vos personnages, même les plus bas, une teinte de poésie, vous êtes un pauvre homme, et vos tableaux n'intéresseront guère. Le goût est plus nécessaire dans

---

1. *Correspondance littéraire*, vol. IV, p. 472.

ce genre que dans aucun autre. Sur tous ces points, vous serez bien peu content de *Roderic Random* » (1).

Voilà tout ce que Grimm trouve à dire au sujet de *Random*. Il ne remarque, dans ce roman, ni la grande nouveauté que constitue la peinture des matelots, ni l'originalité avec laquelle Smollett a présenté ces caractères. D'autre part, comme il juge le roman d'après sa traduction, il ne peut s'apercevoir du comique et de l'énergie de l'original. Mais c'est le réalisme qui attire surtout son attention : un réalisme dont il n'a pas vu la valeur, un réalisme cru, qui ne cache rien, et qui est exprimé de la façon la plus naturelle qui soit, sans aucun égard pour le « bon goût » ou la « délicatesse ». Ce genre de réalisme se trouve aussi bien chez Vadé que chez Smollett. Nous n'avons pas à discuter ce que pense Grimm sur la facilité avec laquelle on peut reproduire les mœurs du bas peuple ; l'art d'être bon réaliste est bien plus malaisé qu'il ne le croit.

Cependant, Grimm a frappé juste lorsqu'il a exigé une teinte de poésie, même dans la peinture des personnages les plus bas. Voilà justement où les romans de Smollett sont insuffisants, et voilà où il ne souffre la comparaison avec Fielding : il y a, chez celui-ci, un charme qui est absolument inconnu de Smollett, dont les personnages n'ont reçu aucun souffle de grâce.

Cependant, remarquons que lorsque Grimm parle des *personnages* il entend surtout les personnages principaux tels que Roderick et Narcissa, et donne peu d'importance aux créations telles que Bowling ou Ratlin. Cela est fâcheux, car c'est seulement chez ces derniers que Smollett atteint une sorte de « poésie », la poésie de la naïveté et de l'énergie, rude et grossière sans doute, mais aussi sincère et franche, qui vient exprimer un certain idéal d'obéissance et de loyauté.

Grimm, qui rabaisse Smollett « au niveau » de Vadé, dit dans sa Correspondance :

« Le quartier de la Halle et de la place Maubert a sans doute ses mœurs, et très marquées même ; mais ce ne sont pas les mœurs de la nation : elles ne méritent donc pas d'être peintes » (2).

---

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, août 1753. (Vol. II, 269).

Il trouve donc inutile une grande partie de l'ouvrage de Smollett, qui peint de préférence les classes moyennes et les basses classes de la société, et dont les meilleurs tableaux traitent de sujets assez bas et grossiers.

Grimm, nous l'avons dit, juge surtout l'original de *Random* d'après la traduction, et cela est fâcheux, car ce sont précisément les détails les plus dénaturés par la traduction qu'il critique le plus énergiquement. Tels certains épisodes réalistes, certaines idées grossières, qui sont inutilement amplifiés par Hernandez et qui donnent une fausse idée de l'original.

La critique de Grimm résume bien ce que ses contemporains devaient penser de *Random*. En général, on était choqué du réalisme cru et grossier de ce roman ; on trouvait la traduction lourde, laborieuse, triviale. Tout cela fut mortel pour l'ouvrage : il fut mis presque entièrement de côté, et ne reparut que parce qu'il devait faire partie d'éditions d'*Œuvres complètes* de Fielding.

4.

C'est dans *Roderick Random* que Smollett introduisit le marin et la vie maritime dans la littérature anglaise. C'est ce qui lui valut d'être placé à côté de Fielding comme l'un des meilleurs romanciers nationaux. Son succès, d'ordre national et patriotique, était surtout dû à la peinture de la vie maritime dans son premier roman.

Il ne pouvait en être de même en France. Ce pays était moins intéressé à la mer que l'Angleterre. Cependant il existait toujours en France un intérêt soutenu pour tout ce qui concernait la marine, sans qu'aucune œuvre le manifestât dans la littérature. Dix ans après *Random*, le grand voyage de Bougainville autour du monde (1766-69) passionna les esprits, car ce célèbre navigateur avait eu beaucoup à dire sur l'homme « à l'état de nature » qu'il vit dans les îles du sud. On trouva singulier le récit de son voyage, et — tout comme les Anglais du temps de Smollett — on fut amusé par la nouveauté des termes marins que contenait sa narration ; on y prit goût, ils devinrent à la mode. L'abbé Galiani écrivait, à cette époque, dans une lettre à madame d'Épinay : « La vague est grosse, la lame est forte, et dans une

tempête pareille, le mouillage le plus sûr est la grande poste (Bougainville est cause que je parle marin) » (1). Plus tard, au temps de la Révolution, le voyage infortuné de La Pérouse, et, lors de l'émigration de 1791, la défection de beaucoup d'officiers, ramenèrent l'attention des Français vers leur marine.

Ce n'est cependant que lorsque Fenimore Cooper publia ses romans maritimes (vers 1820-30) que la France littéraire vit quelle source d'inspiration pouvait être, pour un romancier, la vie de bord. Et alors, d'après un mot de Népomucène Lemercier, on *dévora* le *Pilote* et d'autres romans du même genre (2).

Ce qui montre bien que *Random* était presque inconnu en France pendant tout ce temps, c'est qu'on mentionna à peine Smollett comme précurseur dans le roman maritime (3), et que, presque sans exception, on attribua l'innovation, dans ce genre, à Cooper. En 1832, une critique de la *Salamandre* d'Eugène Sue déclarait que *Robinson Crusoé* était le seul roman maritime avant Cooper (4). La *Revue de Paris* de 1830, en faisant la critique de la *Sorcière des eaux* de Cooper ne mentionnait Smollett que pour dire : « Le romancier américain a laissé bien loin derrière lui l'anglais Smollett » (5). Mais cette mention de Smollett fut, croyons-nous, suggérée par le fait que Cooper avait lui-même parlé de Smollett dans la préface de son *Pilote* (6).

---

1. Voir Percy et Maugras : *Lettres de l'abbé Galiani*. Paris, 1881, 2 vol. in-8°. Vol. I, 474.

2. Article où Lemercier donne des conseils de lectures à un convalescent, dans l'*Opinion* du 20 mars 1826.

3. Cependant le *Mercure Français* du 10 novembre 1797, p. 284, donnait le *bowling* (sic) et le *ratling* (sic) de Smollett comme types du marin anglais.

4. *Revue de Paris*, (*Album*) mars 1832, 1<sup>re</sup> série, tome 35, p. 265 (Réf. : Devonshire. V. Bibl.).

5. *Ibid.*, 31 décembre 1830 (Réf. Devonshire. V. Bibl.).

6. « On lui dira sans doute que Smollett a fait tout cela avant lui, et beaucoup mieux. On verra pourtant que l'auteur du *Pilote*, quoiqu'il ait navigué dans les mêmes mers que Smollett, a suivi une direction différente ; ou, en d'autres termes, qu'il a pensé que Smollett avait peint un tableau trop fini pour qu'il soit permis à tout barbouilleur, qui voudrait peindre des marines, de le charger de nouvelles couleurs ». Dans : *Œuvres Complètes de M. Cooper, américain (Le Pilote)*. Paris, 1824, 3 vol. in-8°, pp. VIII-IX. Traduction de Defauconpret (cette préface est adaptée par le traducteur).

Il est étrange, pourrait-on dire, que le succès de Cooper n'ait pas décidé un libraire français du temps à faire traduire à nouveau *Random*. Mais il ne faut pas oublier qu'il y avait à cela un obstacle : l'ancienneté du roman. On hésitait probablement à rééditer un ouvrage vieux d'environ quatre-vingts ans, et qui n'avait eu presque aucun succès, en France, vers 1761. D'ailleurs on était, à cette époque, trop engoué du roman historique à la manière de Scott, on aimait trop les matelots du genre *gentleman* de Cooper pour pouvoir prendre plaisir à la lecture d'un roman qui contenait des descriptions aussi horriblement réalistes que celles des batailles navales, et des personnages aussi ignorants et grossiers que Bowling ou Rattlin.

C'est cependant vers cette époque que l'on commence à considérer *Random* comme un des romans importants du XVIII<sup>e</sup> siècle, et à le classer comme le meilleur roman de Smollett. Cette faveur nouvelle dont jouissait notre auteur était surtout due à la place importante que Walter Scott lui avait donnée dans sa *Biographie des romanciers* (1). Mais on était en pleine effervescence romantique, et la méthode objective de Smollett, et ses sujets trop ordinaires et trop dénués de poésie, ne pouvaient plaire en aucune façon à une époque où régnaient la ferveur lyrique et le nouveau culte du moi (2). Si l'on se montra plus équitable dans les jugements portés sur ce romancier, il n'en devint pas, pour cela, plus populaire.

\*  
\*   \*  
\*

---

1. Paris, Galignani, 1825.

2. Ce n'est sûrement pas à propos de *Roderick Random* que Sainte-Beuve aurait pu s'écrier, comme dans sa critique du *Corsaire Rouge* de Cooper : « Ces sentiments énergiques et vrais répandent, au milieu de tant de scènes déchirantes, une forte teinte de sublimité morale qui réhausse et achève leur effet ». Dans quel passage de *Roderick Random* « l'âme du lecteur » aurait-elle, comme dit Sainte-Beuve, « passé par tous les degrés de l'angoisse », joui « délicieusement » d'un « instant de pure ivresse », ou succombé aux « sensations » qui l'inondaient ? (*Premiers lundis*, I, p. 294, 16 avril 1828).

c) FERDINAND, COUNT FATHOM.

1. *Fathom*, l'intérêt qu'il pouvait présenter pour la France de 1798. Sa traduction.
2. Il reste à peu près inconnu en France.

1.

Avec la traduction de ce roman nous entrons dans une autre époque. Ce n'est plus le milieu, mais la fin du siècle, et le public a quelque peu changé. *Fathom* est traduit en 1798 (1), quarante-cinq ans après sa publication à Londres, pour intéresser un autre public que celui pour lequel il a été écrit.

Le nouveau traducteur est un certain Bertin (2), homme pauvre et laborieux, qui a essayé toutes sortes de métiers avant de devenir traducteur. Au début, il traduit des ouvrages sérieux, mais à partir de la fin du siècle, il s'adonne presque entièrement à ce qui constitue ses meilleures traductions : les livres d'enfants.

Il appartient, par ces traductions, aux nombreux éducateurs de son temps, Mme de Genlis, Arnaud Berquin, Thomas Day, etc., qui s'évertuent à écrire des livres de morale pour enfants. Le plus fameux de ces moralistes est Thomas Day, auteur de *Sandford et Merton* ; et nous pouvons, il semble, établir une comparaison entre ce roman et celui de *Fathom*. Ces deux romans, qui n'offrent évidemment pas le même genre d'intrigue, mettent cependant tous deux aux prises un scélérat et un brave garçon ; et, dans les deux livres, le scélérat deviendra par la suite un modèle de bonté. Remarquons que Bertin ne tra-

---

1. V. Bibl.

2. Théodore-Pierre Bertin, 1751-1819. Il est connu surtout pour avoir introduit en France le système de sténographie de Taylor. On a de lui : *Système universel et complet de sténographie* (1792) ; *Curiosités de la littérature* (1819), traduites de Nichols ; *Contes à mon fils*, de Maria Edgeworth (1813) ; le *Nouvel ami des enfants, ou le Berquin anglais* (1816) ; le *Miroir de l'enfance, ou Aventures d'une mouche et d'une épingle*, etc.

duit pas le titre anglais du roman de Smollett ; comme Thomas Day, il oppose l'un à l'autre, en une sorte d'antithèse, les noms des deux héros, le bon et le mauvais. *Sandford et Merton* aurait-il suggéré à Bertin le titre de *Fathom et Melvil* ?

Il n'y a là rien d'impossible : les enfants de l'époque, qui trouvaient plein d'intérêt de voir le détestable Thomas Merton devenir un brave garçon — et cela à la suite des seuls discours de son tuteur, M. Barlow (1) — auraient été enchantés de voir le coquin Ferdinand devenir un honnête apothicaire. *Fathom* aurait donc été traduit pour un public d'enfants, parce qu'il contenait une leçon de morale ! Ce serait là une curieuse destinée pour un roman de Smollett.

Bertin avait peut-être une autre raison, moins importante, pour traduire *Fathom* : ce roman contenait certains éléments de ce « gothique » qui commençait alors à être à la mode en France, et Bertin fut probablement bien aise que sa traduction ait, aussi, l'attrait qu'avait alors tout ce qui sentait le surnaturel ou pouvait évoquer la terreur.

La traduction de *Fathom* semble donc avoir, vers 1798, de bonnes raisons d'être : d'abord, elle fournit à la jeunesse de l'époque une histoire qui, jugée d'après les idées admises alors, est morale ; ensuite elle peut donner quelques frissons aux lecteurs avides de ce genre de sensations.

La traduction de Bertin est passable. Elle est écourtée, car Bertin a élagué toutes les longueurs. Elle suit assez fidèlement l'original, sauf dans tous les cas où Bertin hésite à laisser à Ferdinand son caractère odieux. On remarque, dans *Fathom et Melvil*, plusieurs changements de chiffres et de noms (Renaldo : Adolphe ; Madame La Mer : Madame Sarcy, etc.), et beaucoup de négligences dans la traduction de certains mots. Cependant, Bertin rend assez bien le réalisme de l'original (2), et traduit toujours par des mots concrets, tout en adoucissant certaines épithètes et certains mots trop grossiers. Les contresens sont peu nombreux, quoiqu'il soit possible d'en trouver plusieurs (3).

Bertin a assez bien réussi à rendre le « gothique » du roman

---

1. Voir : P. Hazard. *Les livres, les enfants et les hommes*. Paris, 1932, in-16°.

2. F. F. I, 129 ; trad. II, 26 ; etc.

3. F. F. I, 187, 207 ; trad. II, 148, 192 ; etc.

de Smollett. Il n'exagère rien, cependant, et traduit les scènes lugubres et terrifiantes avec fidélité. Dans le comique, il a moins bien réussi (1); mais sa traduction, dans quelques scènes au moins, a su rendre un peu le comique de l'original. Bertin a donc eu quelques réussites, là où Toussaint, Hernandez et Puisieux n'ont eu que des échecs.

Son style est souvent assez lourd et négligé, mais il est rare qu'il soit aussi embarrassé que celui de Puisieux. A ce seul point de vue, la traduction de *Fathom* est bien meilleure que celle de *Random*. En général, on peut affirmer que *Fathom* est la première traduction à donner aux Français, sous une forme passable, une assez bonne idée de ce que pouvait être un roman de Smollett.

## 2.

C'est dans cette traduction, aussi, que le nom de Smollett figure pour la première fois sur un de ses romans en France. Jusqu'alors on avait eu des doutes sur l'identité de l'auteur de *Pickle*, et la plupart des gens croyaient toujours que *Random* était de Fielding. Mais Bertin mit en tête de sa traduction : « par Smollett, auteur de Roderic Random, de Perigrine (*sic*) Pickle, et continuateur de l'Histoire d'Angleterre de Hume ». Ce fut probablement une révélation pour le grand public français de savoir que l'historien Smollett était en même temps un romancier. On s'intéressa à lui, et cela valut à *Fathom* d'être tout de suite traduit en hollandais sous le même titre que la traduction de Bertin : *Fathom en Melvil* (2); l'année suivante, il y eut une réédition allemande de *Fathom* et une réédition française de *Pickle*. Quatre ans après, les Hollandais, qui ne connaissaient pas ce dernier roman, le traduisirent pour la première fois (Voir bibliographie et tableau chronologique).

Malheureusement, *Fathom* était, avec *Greaves*, le moins bon des romans de Smollett. Il n'avait pas eu, en Angleterre, le dixième de la popularité de *Random* ou de *Pickle*. L'histoire d'un

---

1. F. F. II, 19; trad. III, 59.

2. La traduction hollandaise fut probablement faite sur celle de Bertin. — V. Bibl.

franc scélérat n'était pas assez sympathique au lecteur, dans l'esprit duquel le récit des nobles actions de Renaldo ne pouvait effacer l'impression faite par les noires actions de Ferdinand. Lady Mary Montagu, en 1753, n'avait pu croire que *Random* et *Fathom* étaient du même auteur, tant ce dernier roman était au-dessous de l'autre.

*Fathom* ne pouvait que trouver en France encore moins de succès qu'en Angleterre ; c'était inévitable. Si Bertin avait cru que *Fathom* deviendrait populaire, il s'était bien trompé. Ce roman, sans doute, contenait des éléments pleins d'intérêt : le triomphe de la vertu de Renaldo et de Monimia, l'histoire du « noble Castillan », du roi de Corse emprisonné à Londres pour dettes, tout cela devait avoir beaucoup de charme pour le public français de l'époque. Oui, mais lorsque ces épisodes, intéressants par eux-mêmes, étaient rattachés à l'histoire de Ferdinand, le récit des escroqueries et des scélératesses de ce coquin leur faisait perdre beaucoup de leur intérêt aux yeux des lecteurs. Et, en vérité, on se lasse des coups prétendus picaresques d'un pendard que Smollett voudrait bien nous faire accepter comme astucieux et grand criminel.

Smollett, avait pour ainsi dire, épuisé son imagination créatrice dans *Random* et *Pickle* ; voilà pourquoi, lorsqu'il écrivit *Fathom*, il semble avoir forcé les caractères, et quant à l'intrigue, elle présente ici bien peu d'intérêt, encore qu'elle soit mieux nouée que dans ses autres romans. Il n'y avait vraiment que deux choses qui, en Angleterre, avaient empêché *Fathom* d'être enseveli dans un profond oubli : le comique, que l'on retrouve sans exception dans tous les romans de Smollett, et le style énergique et entraînant, qui chez cet auteur donne le mouvement et la vie au plus banal des épisodes. Mais comme l'humour et l'énergie du style peuvent difficilement et rarement passer dans une autre langue, la traduction française de *Fathom* était condamnée, dès le début, à être ignorée, et ensuite oubliée, par le public français, ce qui explique pourquoi *Fathom* ne connut aucune réédition, et passa inaperçu, en France, de la presse périodique (1).

---

1. *Fathom* fut annoncé dans le *Journal typographique et bibliographique* (Première année ; 22 sept. 1797—21 sept. 1798) le 24 thermidor an VI, et dans le

Il disparut vite de la librairie française, et il est maintenant très difficile d'en trouver un exemplaire. Ainsi, par une étrange ironie, quand le nom de Smollett figura pour la première fois en tête d'un de ses romans, ce fut *Fathom*, l'un des plus médiocres. Cela le fit connaître comme romancier, mais il n'en fut guère apprécié davantage.

\*  
\* \* \*

#### d) SIR LAUNCELOT GREAVES.

1. *Greaves*, traduction anonyme. La recherche de son traducteur.
2. Pourquoi ce roman est traduit avant *Clinker*. La traduction de *Greaves*.
3. La critique française de *Greaves*.
4. La diffusion de ce roman en France.

#### 1.

Entre la traduction de *Fathom* et celle de *Greaves* (1824), il y a un long intervalle de vingt-six ans, pendant lequel on ne publie en France que deux rééditions des romans de Smollett : *Pickle* en 1799 et *Random* en 1804. En général, Smollett est peu lu comme romancier, tandis que son *Histoire*, qui continue celle de Hume, fait autorité en France, et la nouvelle édition de cette œuvre composite jouit d'une grande popularité de 1819 à 1826.

La notoriété de Smollett historien, à cette époque, semble être précisément la cause de la traduction de *Greaves*.

Celle-ci est anonyme. Elle fut faite par un M. de F... Plusieurs auteurs, écrivant vers 1824, ont usé de cette signature : le marquis de Fortia d'Urban, Mme Guénard, Alfred Fayot, C.-A. Defauconpret, et le baron de Frénilly. Et il faut ajouter à ceux-ci A.-J.-B. Defauconpret, le grand traducteur de Scott. De cette liste, nous pouvons éliminer les trois premiers : Fortia d'Urban,

---

*Journal de Paris*, le 10 fructidor, an VI. Ce dernier avait promis un article sur *Fathom*, mais ne le donna pas.

qui ne fit que des ouvrages sérieux, Mme Guénard, qui semble n'avoir aucune traduction parmi ses nombreux romans, et Fayot, dont la plupart des œuvres sont historiques (1). Quant à C.-A. Defauconpret, sa manière de traduire ne ressemble en rien à celle du traducteur de *Greaves* (2). Au contraire, il y a beaucoup de ressemblance entre la traduction de ce roman et celle d'*Ivanhoë* de Scott, ou du *Corsaire Rouge* de F. Cooper, par A.-J.-B. Defauconpret. Toutes trois sont des traductions libres, et elles montrent la même simplicité dans le style, le même désir de simplifier les phrases de l'original, de les rendre plus classiques, plus claires, et de remplacer leur surabondance de mots par des équivalents relativement concis. Cependant — et cela semble rendre invraisemblable que A.-J.-B. Defauconpret soit le traducteur de *Greaves* — ce roman, en français, contient des traductions littérales et ridicules d'expressions populaires et d'idiotismes humoristiques qui témoignent d'un manque de familiarité avec la langue anglaise ; on ne trouve rien de semblable dans les traductions de Scott et de Cooper par Defauconpret.

Reste le baron de Frénilly. Député et plus tard pair de France, cet homme n'a rien à voir, semble-t-il, avec la traduction de Smollett. Cependant, comme l'un des fondateurs du *Correspondant* (1817) il devait s'intéresser à la littérature anglaise. Il fit, en 1824, une brochure sur la septennalité, question qui à ce moment-là intéressait vivement la chambre des pairs, et la signa : M. de F... Cette brochure citait, entre autres, l'*Histoire* de Smollett comme l'une des autorités anglaises sur la question parlementaire. Et — curieuse coïncidence — cette brochure, portant la même signature et publiée la même année que *Greaves*, est aussi imprimée par la même imprimerie, celle de Fain. D'ailleurs, vers ce temps, Frénilly était en train d'écrire une *Histoire parlementaire d'Angleterre*. Cela l'obligeait, naturellement, à avoir recours à l'*Histoire* de Smollett, et aurait pu lui suggérer l'idée de traduire un roman de celui-ci. Et *Greaves* était

---

1. Il traduisit cependant, de l'anglais, quelques romans d'auteurs obscurs, mais dans un style nettement inférieur à celui du traducteur de *Greaves*.

2. Comparer sa traduction du *Porte-Chaine* de F. Cooper (1847) à celle de *Greaves*.

précisément un document de valeur sur les mœurs électorales de l'Angleterre du xviii<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, nous verrons, dans la préface de ce roman, qu'aux yeux de son traducteur Smollett avait bien plus de mérite comme historien que comme romancier.

Dans une traduction du *Roland Furieux* de l'Arioste, Frénilly nous dit quelle est sa théorie de la traduction : il préfère la traduction libre, pour bien rendre l'idée de l'original. Toutefois, d'après lui, il est bon de faire, de temps à autre, une traduction littérale de certains passages, car cette manière de traduire est excellente pour rendre la chaleur et le pittoresque de l'original. Cette théorie correspond assez bien à la manière du traducteur de *Greaves*; la traduction de ce roman, tout en étant libre, comporte néanmoins des parties, telles que les dialogues des personnages, où le texte anglais est reproduit aussi fidèlement que possible, pour donner de l'atmosphère à l'ouvrage.

Frénilly semble donc indiqué comme le traducteur probable de *Greaves*. Mais il n'y a rien dans ses *Souvenirs* qui laisse supposer qu'il ait fait une traduction vers 1823-1824. Il était, à ce moment-là, très occupé, étant chargé de rapporter le budget de 1824, avec de Bonald. Cependant, il n'est pas impossible qu'il soit le traducteur de *Greaves* : ses *Souvenirs* révèlent un style « franc et rapide, mordant et coloré » (1) qui rappelle beaucoup celui du traducteur de ce roman. Toutefois, seuls de nouveaux documents pourraient nous éclairer sur l'identité du traducteur de *Greaves*; nous mettons donc cette question de côté pour nous occuper de la traduction même.

## 2.

Il s'agit maintenant de voir pourquoi *Greaves* fut traduit, en 1821, de préférence à *Humphry Clinker*, qui est un bien meilleur roman. Nous pouvons chercher la réponse dans la préface de *Greaves*, où le traducteur dit que ce roman méritait bien d'être traduit en français, tandis qu'il semble condamner *Clinker* :

---

1. Introduction : *Souvenirs du Baron de Frénilly, pair de France (1768-1828)*, publiés avec introduction et notes, par Arthur Chuquet. Paris, 1908, in-8°.

Smollett y a — d'après lui — « déployé une misanthropie qui contraste avec l'extrême prévention qu'il y laisse percer en faveur de son pays ». Autrement dit, *Greaves* est un meilleur roman que *Clinker* ; jugement bizarre et absolument contraire à celui de tous les autres critiques de Smollett.

Mais le traducteur aurait peut-être eu un autre motif de préférer *Greaves*. Avant de se mettre à traduire un roman de Smollett, ne sachant pas lequel choisir parmi ceux qui restaient à traduire, il aurait appris qu'un de ses compatriotes, le Chevalier de Mervé, allait traduire *Humphry Clinker* (1), et, n'ayant plus le choix, il se serait vu obligé de traduire le seul roman qui restât : *Greaves*. Cependant, tout ceci n'est qu'une hypothèse : *Clinker* fut publié deux ans après *Greaves*, et il n'y a aucune bonne raison de croire qu'il fut commencé avant celui-ci ; à moins toutefois que Mervé n'ait publié sa traduction que longtemps après l'avoir faite.

*Greaves* est la seule traduction française de Smollett dont la préface ait donné une courte biographie de cet auteur, et une appréciation de ses œuvres. Cette préface est importante, car elle prouve que Smollett était, pour les Français, plutôt un historien qu'un romancier. Le plus beau titre littéraire de celui-ci, d'après le traducteur, est « la continuation de l'*Histoire* de Hume » (2). Cette importance prêtée par le traducteur à l'*Histoire* confirmerait une de nos hypothèses que c'est surtout la popularité de cette œuvre qui le décida à traduire *Greaves*.

En prisant si hautement l'*Histoire* de Smollett, le traducteur n'oublie cependant pas de faire l'éloge de *Greaves* en des termes enthousiastes. Il remarque la ressemblance entre ce roman et *Don Quichotte*, mais loin d'indiquer l'abîme qui les sépare, il préfère, à certains égards, le roman de Smollett. Il loue notre auteur de ce que la folie de Sir Launcelot soit « motivée » et qu'elle reste toujours dans le vrai en ne s'exerçant pas « contre des moutons et des moulins, mais bien contre les injustices et

---

1. Si le traducteur anonyme de *Greaves* ne savait pas cela au moment de commencer sa traduction, il l'apprit plus tard, car il mentionne la traduction de *Clinker* dans sa préface (qui, comme la plupart des préfaces, fut probablement écrite à la dernière minute).

2. Trad. de L. G. Préface, p. II.

la perversité » ! Il trouve excellent que la « *Dulcinée* » de Smollett ne soit pas imaginaire, et il est enchanté qu'elle soit belle et qu'elle intéresse le cœur. On voit par là jusqu'à quel point le roman de Cervantes pouvait rester incompris ; et l'on constate que le traducteur de *Greaves* était bien pauvre critique ; à moins, toutefois, que cette comparaison n'ait eu d'autre but que de faire vendre sa traduction.

La traduction de *Greaves* est assez bien faite. C'est une traduction libre, mais qui n'omet rien d'important. Tous les noms propres de l'original y sont conservés. De même, beaucoup de mots difficiles à traduire, plusieurs termes techniques de jurisprudence, y sont retenus en anglais, et on y trouve aussi plusieurs anglicismes, tels que *lady* ou *jockey*. La traduction est souvent négligée et ne rend pas très bien certains mots de l'original. Cependant, le traducteur a essayé de conserver dans son ouvrage tout le réalisme du roman anglais ; il ne craint pas le mot cru et l'idée grossière. Il traduit « *stinking stockfish* » par « du stockfish puant ». Mais, d'autre part, il adoucit bien des phrases de Smollett : par exemple, « *the exteriors of a bawd given to drink* » devient sous sa plume « l'apparence d'une ivrognesse ». Et si le traducteur n'hésite pas à nous donner, comme Smollett, tous les symptômes de la maladie de Crabshaw, il a cependant bien soin, lorsqu'il s'agit d'une jeune fille telle que la vertueuse Aurélia, de retrancher toute idée tant soit peu grossière. Et il omet presque entièrement la scène de la nuit de noces de Launcelot et d'Aurélia (1).

Quant à l'humour, le traducteur de *Greaves* réussit tant qu'il n'est pas question du jargon de certains personnages tels que Crowe. Il évite le ridicule de broder sur un thème humoristique, et c'est ainsi qu'il traduit, en assez bon français, la lettre mal orthographiée de Dolly Cowslip. Il échoue lamentablement dans la traduction des idiotismes de Crowe, mais guère plus que ne le ferait un autre traducteur. Son erreur est d'essayer de traduire littéralement les expressions populaires, et sa traduction devient alors complètement ridicule. En échange, sa connaissance insuffisante de l'anglais ne se remarque pas trop lorsqu'il traduit la

---

1. L. G. 280 ; trad. IV, 184

langue classique de la description et de la narration. En général, on peut dire qu'il fait ses plus grosses fautes précisément aux endroits qui n'ont que peu d'importance pour la compréhension du roman ; qu'on rende donc d'une manière insuffisante les nombreuses exclamations dans cet ouvrage, cela ne compte guère dans l'ensemble de la traduction, qui reste assez bonne.

3.

La critique française semble avoir été, dès le début, assez bien disposée envers *Greaves*. Déjà en 1761, lorsque le roman n'avait pas encore achevé de paraître dans le *British Magazine*, le *Journal Encyclopédique* en donna un compte rendu dans son numéro de juin (1). Le critique ne manque naturellement pas de signaler la ressemblance entre *Greaves* et *Don Quichotte*. Chose curieuse, il se sert presque des mêmes arguments que nous retrouverons, soixante ans plus tard, dans la préface du *Greaves* français. Il juge que Sir Launcelot redresse les torts d'une façon plus *raisonnable* que le héros espagnol, dont il n'éprouve pas les fâcheuses aventures. *Greaves* — tant mieux pour lui ! — « ne prend point un moulin pour un géant, et sa Dulcinée n'est point une grosse paysanne ». Evidemment, le caractère de Sir Launcelot est assez singulier, mais ses actions sont louables : « tout lecteur ami de la Patrie et de l'humanité », dit le *Journal*, s'intéresse d'abord en faveur du Chevalier moderne ».

Cette critique de *Greaves* est la seule que nous ayons pu trouver dans les journaux français de l'époque contemporaine au roman. Soixante-trois ans plus tard, à l'occasion de la traduction de *Greaves* en français, un autre compte rendu paraît dans le *Drapeau Blanc* du 10 juin 1824 (2). L'auteur de cet article, probablement Alexandre Guiraud (3), met *Greaves* au niveau des autres romans « fort remarquables » de Smollett, et s'étonne qu'un tel ouvrage ait attendu si longtemps avant d'être traduit.

---

1. Page 101.

2. Il y avait eu une annonce, avec quelques mots d'appréciation sur *Greaves*, le 27 mai 1824.

3. L'article signé G... pourrait bien être de lui.

Il faut remarquer, dans ce compte rendu de *Greaves*, le rôle que jouent les théories politiques et littéraires de l'époque. D'abord, son inclusion dans le *Drapeau Blanc* doit nous montrer que *Greaves* devait avoir de quoi plaire aux ultra-royalistes (1). N'oublions pas que c'est un roman du xvin<sup>e</sup> siècle et ayant une tendance conservatrice : Smollett l'écrivit après qu'il fût devenu un tory modéré, quelque temps avant d'être nommé directeur du journal tory de Bute, le *Briton*. D'ailleurs, *Greaves* traite d'une société non corrompue par les idées révolutionnaires. Le critique remarque surtout, dans le roman, le personnage de Ferret, un « coureur de l'opposition », un agitateur politique d'avant-garde, allant de ville en ville invectiver le gouvernement.

Nous croyons aussi que, mis à part son intérêt purement politique, *Greaves* intéresse vivement les gens de 1824 parce qu'il est un bon document sur les mœurs anglaises. Le critique français lui-même insiste sur un point auquel les critiques modernes semblent ne pas prêter d'importance : l'intention de Smollett de signaler les abus politiques dont il y a tant d'exemples dans l'Angleterre de son temps.

Le critique loue *Greaves* d'être un roman raisonnable, ne contenant rien de « monstrueux et hors de la nature ». Il se prononce, en vrai classique, contre les « conceptions désordonnées d'un esprit en délire » affectées par certains jeunes gens de son époque, qui prennent le « dévergondage de l'imagination pour du génie ». *Greaves* est, pour lui, un excellent roman, parce qu'il offre « la peinture fidèle des mœurs d'un pays, d'une époque », et met successivement en scène les différentes classes de la société. Smollett se trouve bénéficier ici, par réaction, de ce mouvement romantique qui, nous l'avons vu, avait nuit à la diffusion de *Random*. Comme dans toutes les périodes d'ardente bataille littéraire, l'opposition que l'on rencontre dans un camp peut avoir pour contre-partie la faveur qu'on rencontre dans l'autre.

---

1. Remarquons que Frénilly était un ardent royaliste. Ce compte rendu de *Greaves*, inclus dans un journal ultra-royaliste, ne serait-il pas le résultat d'une amitié ou sympathie politique pour l'auteur de ce roman, et en même temps une nouvelle ressemblance suggestive entre Frénilly et le traducteur de *Greaves* ?

Enfin, le critique remercie M. de F... d'avoir voulu « réparer les torts d'un trop long oubli » en traduisant *Greaves*, et le loue de la manière dont il a rempli sa tâche. Le traducteur, d'après lui, a un style simple et correct, qui a laissé à l'original toute sa physiologie ; « naturalisé Français, Sir Launcelot n'a rien perdu de son mérite », et doit prendre une place honorable dans les bibliothèques françaises.

4.

*Greaves* fut-il lu en France lors de sa publication en 1824 ? Il serait malaisé de répondre à cette question d'une façon satisfaisante. Ce roman avait certainement bien plus de chances de réussir en France que les trois romans de Smollett qui l'avaient devancé. D'abord, Sir Launcelot n'a rien de commun avec les autres héros de Smollett : c'est un gentleman dans tous les sens du mot. Comme tel, il devait surprendre agréablement les quelques lecteurs français qui avaient associé le nom de Tobias Smollett à des héros aussi peu sympathiques que Roderick, Peregrine ou Ferdinand. Les catalogues annuels des livres anglais du libraire Pissot nous montrent que, vers 1770-1775, *Greaves* se lisait quelque peu en France, même dans le texte anglais.

On sait que vers 1820-30 la vogue, en France comme en Angleterre, était au roman historique. Les imitateurs de Scott pullulaient. On était si épris du genre historique que presque tout roman qui n'était pas de l'époque contemporaine était certain d'avoir des lecteurs. N'est-il pas possible que les Français de 1824 aient pu voir dans *Greaves* un roman historique ? Rappelons Sir Launcelot en armure médiévale, parcourant le pays, aidant tous ceux qu'il rencontre, mais surtout tâchant de libérer la charmante Aurélia du pouvoir de son vilain oncle, Anthony Darnel. Il y avait là de quoi émouvoir le cœur de ces lecteurs français qui accueillaient non pas seulement les romans du maître, Sir Walter Scott, mais aussi toutes les œuvres médiocres

---

1. L'impression de *Greaves* avait été faite sur un vilain papier et sans aucun embellissement. Le critique en fit un reproche au traducteur mais surtout à l'éditeur. *Greaves* méritait, d'après lui, un beau papier et quelques gravures ; il était à regretter qu'un tel ouvrage aussi « distingué » eût été imprimé « comme un almanach ».

du genre historique de l'époque, les romans de Salvandy, de Mortonval, de Mme Simous-Candeille et de vingt autres.

A part son intérêt comme roman historique, *Greaves* fut sans doute lu parce qu'il était, comme nous l'avons dit, un document précieux sur la vie et les mœurs anglaises au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui devait lui donner beaucoup de valeur aux yeux de la France anglomane de 1820-30. D'ailleurs, il était l'œuvre d'un historien connu, le continuateur de Hume, et, comme tel, devait aussi attirer l'attention de bien des lecteurs.

*Greaves*, s'il n'eut pas un grand succès, fut sûrement bien connu. On le mentionne dans le *Dictionnaire bibliographique* (1) de 1824, mais on ne l'inclut pas dans la liste des romans « remarquables » de l'année, liste qui comprend aussi bien le *Iu-Kiao-Li* d'Abel Rémusat que le *Bug-Jargal* de Victor Hugo ou le *Woodstock* de Scott. Cependant, deux ans après, *Greaves* figure toujours parmi les « meilleures productions » de l'année (2). C'est beaucoup, lorsque l'on considère combien de fameux romans étaient alors publiés en France.

*Greaves* fit probablement connaître Smollett, vers 1824, comme l'auteur d'un roman quasi-historique, que l'on estimait l'une des meilleures productions de notre auteur. En réalité, *Greaves* était le moins bon et le moins représentatif de tous les romans de Smollett. C'est ainsi que pouvait être faussée, en traversant la Manche, la vraie physionomie de Smollett romancier.

\* \* \*

#### e) HUMPHRY CLINKER.

L'impopularité des *Voyages* en retarde la traduction. — La traduction de *Clinker*. — Ce roman passe presque inaperçu en France.

*Humphry Clinker* fut publié à Londres en 1771 ; il ne fut traduit que cinquante-cinq ans plus tard. Comment expliquer que

---

1. *Dictionnaire bibliographique, ou Nouveau manuel du libraire et de l'amateur de livres*. Par Etienne Psaume. Paris, 1824[-1828], in-8°.

2. V. Supplément au *Dictionnaire des Romans*, etc. Publié par A. Marc, Paris. Année 1826, in-8°.

ce roman n'ait pas été traduit immédiatement en français ? Il ne contenait rien qui pût nuire à sa popularité en France ; au contraire, sa psychologie avait fait les délices des lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est pas dans le roman même qu'il faut chercher la raison qui fit négliger *Clinker* par les Français. Il se produisit, en 1766, un événement qui rendit le nom de Smollett impopulaire en France, et empêcha la traduction du meilleur de ses romans. Nous voulons parler de la publication des *Voyages*.

Les cris d'indignation, poussés par Chastellux et par son confrère du *Journal Encyclopédique*, arrêterent net les sympathies françaises dont *Clinker* aurait pu bénéficier. Dès lors, il semble y avoir eu, en France, un « boycottage » sérieux de toutes les œuvres de Smollett. Ce ne fut même qu'après quatorze ans qu'on osa faire une réédition de *Pickle*.

Par contre les *Voyages* furent très populaires en Allemagne, où ils furent traduits en 1767. Les charges de Smollett contre les Français plurent tant aux Allemands qu'ils voulurent connaître ses autres ouvrages ; dès 1772, l'Allemagne put lire, en traduction, tous les romans de Smollett (1), tandis que la France ne connut *Fathom*, *Greaves* et *Clinker* qu'en 1798, 1824 et 1826.

Malgré l'impopularité de Smollett en France après 1766, son *Humphry Clinker* ne fut pas passé sous silence lors de sa publication à Londres (1771). Le *Journal Encyclopédique* en fit un petit compte rendu dans son numéro du 15 octobre de la même année. Mais le critique se garda bien de mentionner le nom de Smollett et se borna à l'appeler l'auteur de *Random*, de *Pickle* et de *Fathom*. Ce compte rendu reproche à Smollett son indécatesse et ses scènes « de bassesse et de malpropreté », mais le critique pense surtout aux *Voyages* lorsqu'il reproche à notre auteur sa mauvaise humeur. Il avoue cependant que la satire de Smollett est « vive, ingénieuse et intéressante » (2).

Après cette date, *Clinker* fut oublié jusqu'en 1826, date de sa traduction en français. Cette traduction fut faite par un ano-

---

1. V. Bibl.

2. Deux mois plus tard le même journal publiait un extrait de *Clinker* sous le titre : *Exemple très-récent de tendresse filiale* (15 décembre 1771, p. 452-6).

nyme, M..., qui serait, d'après Barbier et Quérard, un certain Mervé, ancien officier des gardes du corps.

La traduction de *Clinker* est littérale et très exacte. Mervé témoigne d'une grande familiarité avec la langue et la vie anglaises et écossaises de l'époque, car il traduit des expressions locales et des idiotismes avec beaucoup de justesse. La tâche n'avait rien de facile, mais Mervé s'en est acquitté avec maîtrise. Même les mots mal orthographiés tels que « horn-buck » (horn-book) ou les termes écossais tels que « ain coountry » sont traduits avec le minimum de fautes. Il y a évidemment, dans la traduction, plusieurs négligences et contre-sens inévitables, mais ceux-ci sont sans importance (1).

Mervé semble se piquer d'exactitude. Presque jamais un mot n'est altéré dans sa traduction. Il est si exact qu'au lieu de traduire « to take French leave » par l'équivalent : « filer à l'anglaise », il traduit cette expression par « prendre congé... à la française » ! Ce n'est que dans la traduction d'idées grossières et d'expressions trop crues que Mervé adoucit l'original. Où Win Jenkins dit : « (they) called me hoar » (prostituée), Mervé lui fait dire : « (ils) m'ont appelée salope ». Et il omet tout ce que dit Matthew Bramble sur la saleté des bains de Bath.

L'humour de Smollett semble moins perdre, dans la traduction de Mervé, que dans aucune autre. Cependant, là où le comique est obtenu par des mots, la traduction de Mervé est naturellement insuffisante. Il rend bien les fautes d'orthographe de Win Jenkins, mais il les maintient toujours dans le bon ton. Il charge les lettres de Tabitha de *qui* et de *que*, donnant ainsi à ses lecteurs français à peu près la même impression que ces lettres donnaient aux lecteurs anglais.

En somme, malgré tout le mérite de sa traduction, Mervé est assez difficile à lire. On remarque, chez lui, un trop fréquent usage de l'imparfait du subjonctif, et une tendance à reproduire la construction anglaise de la phrase. Il aime trop les longues périodes, et sa traduction s'en ressent beaucoup. Cela n'empêche

---

1. La traduction contient beaucoup de fautes typographiques. Le traducteur faisait probablement ses *T* à l'anglaise, car on lit Jabby, Jom Jhumb, Jweed pour Tabby, Tom Thumb, Tweed, etc.

pas qu'elle soit, avec celle de *Greaves*, la traduction la meilleure et la plus exacte des romans de Smollett.

*Clinker*, comme *Greaves*, dut probablement sa traduction, en 1826, à la popularité de Smollett historien. Puis il faut compter que la publication du mémoire de Scott sur Smollett y fut aussi pour quelque chose. En même temps *Clinker* était, pour les Français de l'époque, un excellent document sur la Grande-Bretagne, et surtout l'Ecosse, du xviii<sup>e</sup> siècle. Walter Scott avait mis son pays en honneur, et tout ce qui concernait ce pays était lu avec avidité.

A cette époque, Amédée Pichot choisissait, dans son livre de voyages, (1) le lieutenant Lismahago comme type du caractère écossais. Il appelle ce personnage de *Clinker* le « noble Don Quichotte calédonien », et semble avoir pour lui une profonde admiration. Et — ce qui fait honneur à Smollett — Pichot parle de Lismahago comme d'un homme qui a réellement existé.

*Clinker* montre, chez Smollett, un grand amour pour l'Ecosse, et la partie de ce roman qui traite du pays de l'auteur a été faite avec sympathie et amour. Donc, exaltant les charmes de la vie écossaise, *Clinker* aurait dû plaire à tous les Français qui étaient alors enthousiastes de Walter Scott.

Mais, chose étrange, il fut passé sous silence : nous n'avons pu en trouver aucun commentaire ni aucune critique dans les journaux de l'époque. Il est omis de la liste des bons romans de 1826, liste qui contient *Greaves*. Pourquoi rencontre-t-il cette indifférence de la part du public français ?

*Clinker*, il ne faut pas l'oublier, est un roman du xviii<sup>e</sup> siècle, dans sa conception comme dans son intrigue. Il contient peu de chose qui ait pu plaire au public français, déjà féru de romantisme et amoureux des « fictions enchanteresses » de Walter Scott.

Traduit en 1826, ce roman était présenté à un public essentiellement différent de celui auquel il avait été destiné. Trente ans plus tard, son réalisme et son humour auraient, en France, trouvé faveur aux yeux des lecteurs de Dickens, qui à certains égards peut être appelé le Smollett du xix<sup>e</sup> siècle.

---

1. *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

L'histoire de *Clinker* en France, c'est l'histoire d'un échec après un autre. A cause de l'impopularité des *Voyages* en France, il ne fut pas traduit au cours du xviii<sup>e</sup> siècle, qui aurait pu pleinement le goûter. Ensuite, il parut en traduction pendant une période qui ne se passionnait que pour le roman historique. De plus, *Clinker* parut en cette même année qui devait voir sombrer la réputation de Hume et de Smollett comme historiens. Ainsi nous voyons que le meilleur roman de Smollett n'eut guère l'occasion d'être connu en France

## CHAPITRE II

### *L'Histoire d'Angleterre.*

---

Impossibilité d'écrire sur l'*Histoire* de Smollett sans mentionner Hume.

1. Smollett et Hume en Angleterre. La *Continuation* de Smollett.

2. Smollett et Hume en France. — La traduction de Targe. — La critique de la presse.

3. Smollett *continuateur* de Hume. Leur succès en France vers 1820.

4. L'évolution dans la critique de Hume et de Smollett, de 1760 à 1820.

5. Le déclin de l'*Histoire* de Hume et Smollett dans l'opinion publique.

L'*Histoire d'Angleterre* de Smollett a maintenant perdu toute importance dans l'histoire de la littérature anglaise. Peu de gens savent, ou se rappellent, que notre romancier fut aussi historien. Son *Histoire*, comme celles de Milton et de Goldsmith, est à peine mentionnée dans la liste de ses écrits; cependant, elle eut son heure de célébrité, au point que Smollett ait été, un certain temps, connu surtout comme historien, et comme l'un des plus grands de son pays. Il avait écrit son *Histoire* (en 1757) pour devancer l'apparition de celle de Hume, qui se faisait attendre. Elle connut une réelle popularité tant que Hume n'eut pas terminé son œuvre. Plus tard même, lorsque Hume se vit considéré comme le seul grand historien anglais, Smollett revint à la charge avec la *Continuation* de sa propre *Histoire*, qui eut un succès énorme, car, traitant de l'époque contemporaine (1748-1760), elle était unique en son genre.

Hume n'avait mené l'histoire d'Angleterre que jusqu'en 1688; on prit donc l'habitude de consulter l'ouvrage de Smollett pour l'étude des événements postérieurs à cette date, de telle sorte qu'en 1789 un libraire de Londres réunit les deux *Histoires* en une seule : ce fut la « Hume and Smollett's History of England ».

Dès son début, la fortune littéraire de l'*Histoire* de Smollett fut

si étroitement liée à celle de l'*Histoire* de Hume qu'il est impossible de parler de l'une sans faire allusion à l'autre. Qu'on nous excuse donc si, dans ce chapitre, Hume et son *Histoire* occupent une place si importante : il ne pouvait pas en être autrement.

1.

L'*Histoire* de Smollett n'était qu'une entreprise commerciale (1). Elle fut écrite en 1757-58 — nous l'avons dit — pour devancer l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, dont la première partie seulement avait paru. Smollett écrivit son *Histoire* en quatorze mois, tout en consultant quelque trois cents volumes. Le succès en fut prodigieux : l'auteur présentait, pour la première fois, une *Histoire complète* d'Angleterre en quatre volumes in-4<sup>o</sup>, qui marquait un gros progrès sur les énormes et nombreux tomes des *Histoires* antérieures. L'ouvrage était, en outre, bien composé et bien écrit, et il n'est pas surprenant qu'il ait été bien accueilli par un peuple qui n'avait connu que les *Histoires* sans valeur des Brady, des Oldmixon, et des Tindal, et qui avait été rebuté par la prolixité de Rapin-Thoiras et la lourdeur de Thomas Carte.

Smollett n'a rien apporté de nouveau à l'étude de l'histoire, mais il a retranché toutes les longueurs des récits antérieurs, condensé, vivifié, et rendu intéressants les événements historiques de son pays. Son ouvrage ne prétend nullement expliquer les causes et les résultats des grands mouvements historiques ; ce serait, d'ailleurs, trop exiger d'une histoire écrite en quatorze mois que de lui demander des qualités qu'on trouve seulement dans des ouvrages longuement médités. Le mérite de Smollett historien est surtout d'avoir été un compilateur intelligent, et d'avoir écrit son *Histoire* dans un style digne de l'auteur de *Roderick Random*.

Pendant que l'*Histoire* de Smollett connaissait un grand succès, la première partie de l'*Histoire* de Hume se vendait à peine. Les sentiments *tory* que celui-ci y avait exprimés ne trouvaient

---

1. *A Compleat History of England, deduced from the descent of Julius Caesar to the Treaty of Aix-la-Chapelle, etc.* London, 1757-58, 4 vol. in-4<sup>o</sup>.

aucune faveur auprès d'une Angleterre presque entièrement *whig*. Cette impopularité ne devait pas durer, cependant, et le reste de son ouvrage, traitant des époques plus anciennes, eut très tôt le succès qu'il méritait. Smollett, qui depuis 1757 avait joui d'une grande renommée comme historien, se vit supplanté, quatre ans après, par Hume, et fut, dès lors, relégué au second plan. La lutte n'était pas égale, et il fallait que, tôt ou tard, Smollett fût éliminé au profit de Hume, le premier grand historien anglais.

Mais la défaite de Smollett n'était que provisoire. Il avait préparé, à l'instigation de ses éditeurs, une *Continuation* de son *Histoire*, qui, publiée en mars 1761, lui valut une nouvelle réussite prodigieuse (1). Elle traitait des douze dernières années du règne de George II ; les faits rapportés étaient des faits de la veille, les personnages du livre des contemporains ; aussi son succès fut-il un succès de scandale.

Cette *Continuation* est bien meilleure que le reste de l'*Histoire* de Smollett : il sut y parler des événements avec intérêt, parce que lui-même y avait été captivé. Bien que très près des événements dont il traitait, il garda toujours une impartialité louable. La *Monthly Review* le loua d'avoir dit la vérité, sans crainte des partis ou des politiciens. Elle le félicita de son style riche, clair et uni. Mais ce qui fit le plus son succès auprès des lecteurs d'alors ce furent justement ses dons de grand romancier : on trouva que Smollett excellait surtout à émouvoir, et on pleura à chaudes larmes sur son portrait d'un homme de cœur emprisonné pour dettes. En général, on trouva que la *Continuation* était à la hauteur des meilleures productions de Smollett.

Hume lui-même s'était toujours plus ou moins moqué de l'*Histoire* de son rival. Il la jugeait à sa vraie valeur ; il lui reconnaissait un style vif et animé, et beaucoup d'ordre dans la narration, mais il y voyait clairement le point faible : l'absence du traitement philosophique. Il affectait toujours une sorte de bonhomie envers l'ouvrage de Smollett (2), mais en réalité il

---

1. *Continuation of the Complete History of England*. London, 1761-65, 5 vol. in-8°.

2. Voir la lettre qu'il écrivit à Robertson le 12 mars 1759 (J. H. Burton. *Life and Correspondence of David Hume*. Edinburgh, 1846, 2 vol. in-8°. Vol. I, 53).

ne pouvait guère endurer qu'on fit aucun rapprochement entre son *Histoire* et celle du docteur-romancier. Lorsqu'au printemps de 1759 un certain Caraccioli (1) vint lui demander l'autorisation de traduire ses *Tudors* en français, Hume refusa de la lui donner dès qu'il apprit que cet homme voulait aussi traduire Smollett (2). Qu'eût dit Hume s'il avait su que, quelques années plus tard, la dernière partie de l'*Histoire* de Smollett serait publiée avec la sienne, et que toutes deux seraient connues sous le nom de « Hume and Smollett's History of England »?

2.

En 1754, espérant que l'abbé Leblanc, traducteur de ses *Political Discourses*, pourrait aussi traduire son *Histoire*, Hume lui avait envoyé le premier volume des *Stuarts*. Mais Leblanc ne sembla pas vouloir s'en occuper. On croit que Turgot se mit alors à traduire l'*Histoire*, mais n'acheva pas ce travail. Ce ne fut que cinq ans plus tard (1760) que les *Stuarts* trouvèrent enfin un traducteur : l'abbé Prévost (3). Mais, déjà, les premiers volumes de la traduction de Smollett avaient paru, et acquis une certaine renommée. En France comme en Angleterre, Smollett eut donc la chance de devancer Hume dans l'estime du grand public. Mais c'est en cela seulement qu'on peut rapprocher leurs cas respectifs : en Angleterre, c'est le fond même de l'*Histoire* de Hume qui avait déplu ; en France, au contraire, c'est la lenteur des amis de Hume qui compromit son succès. Si ces amis avaient été plus enthousiastes et avaient traduit Hume vers 1755-56, il est bien probable que jamais l'*Histoire* de Smollett n'aurait eu les honneurs d'une traduction française. D'abord, elle était très inférieure à celle de Hume, et témoignait d'un sentiment anti-français qui était entièrement absent de l'ouvrage de celui-ci ; puis elle jugeait défavorablement les Stuarts, amis et

---

1. Sans doute Louis-Antoine Caraccioli (1721-1803), auteur de *vies* de plusieurs papes et cardinaux qui sont aujourd'hui totalement oubliées.

2. J. Y. Grieg. *Letters of David Hume*. Oxford, 1932, 2 vol. in-8°. Vol. I, p. 302.

3. *Histoire / de / la Maison / de Stuart, / sur / le trône d'Angleterre / par M. Hume. / A Londres, / 1760. (3 vol. in-4°).*

protégés de la France, que Hume lui-même avait tâché de réhabiliter. Mais, malheureusement, l'*Histoire* de Hume devait souffrir de l'indifférence de Leblanc et peut-être de Turgot, et se voir devancée par celle de Smollett.

Alors que les amis de Hume restaient indécis, notre auteur était entré en communication avec Jean-Baptiste Targe (1), professeur à l'Ecole militaire, qui lui avait écrit, vers le mois de septembre 1758, au sujet de la traduction de son *Histoire complète d'Angleterre*. Smollett promit à son correspondant de corriger sa traduction, dont les deux premiers volumes furent publiés en septembre 1759 (2). Les autres parurent à intervalles inégaux jusqu'en 1764 : car nous voyons que Targe, ayant publié les deux premiers volumes de sa traduction, ne traduisit, après cela, que quatre volumes en trois ans ; puis, comme s'il y avait eu, chez lui, un renouveau d'énergie, il se remettait à l'œuvre, et faisait paraître les treize derniers volumes de l'*Histoire* en quatorze mois. De cette irrégularité dans l'œuvre de traduction nous trouverons aisément les raisons, en confrontant ses dates de publication avec celles des *Histoires* de Hume (V. *tableau page suivante*).

Remarquons que le troisième tome de Targe et les *Stuarts* de Prévost paraissent presque en même temps. Mais ceux-ci, de la plume d'un écrivain connu, plaisant énormément par leur matière, sont tout de suite si populaires que Targe est découragé et ne publiera, en deux ans et demi, que trois volumes de sa traduction.

Mais soudain, à partir du 5 février 1763, Targe se remet à publier le reste de l'*Histoire* de Smollett. Qu'est-il donc advenu qui puisse le décider à terminer enfin sa traduction ?

D'abord, Targe, vers cette époque (1762), apprend que la *Continuation* de Smollett a, en Angleterre, un succès foudroyant.

---

1. Né à Orléans en 1714 ; mort dans cette ville en 1788. Targe fut laborieux toute sa vie. En 1751 il fut nommé professeur de mathématiques à la nouvelle Ecole Militaire, qu'on venait de créer. Mais il obtint bientôt une pension, et alla se fixer à Orléans, où il vécut dans la retraite. C'est là qu'il fit la plupart de ses ouvrages, qui sont tous historiques. Son *Histoire de l'Avènement des Bourbons au trône d'Espagne* (6 vol. in-12°) eut quelque succès.

2. V. Bibl.

| Smollett         | Dates                        | Hume                                                                                                    |
|------------------|------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| * Volumes 1 et 2 | Vers septembre 1759          |                                                                                                         |
| — 3              | — 1760                       | <i>Stuarts</i> , 3 vol. (Abbé Pré-vost)                                                                 |
| — 4              | Janvier 1761                 |                                                                                                         |
| — 5 et 6         | (Décembre ?) 1762            |                                                                                                         |
| — 7 et 8         | 5 février 1763               |                                                                                                         |
| — 9 et 10        | 30 avril 1763                |                                                                                                         |
|                  | 14 mai 1763                  | <i>Tudors</i> , 2 vol. (Mme Be-lot) (1)                                                                 |
| — 11 et 12       | 23 juillet 1763              |                                                                                                         |
| — 13, 14 et 15   | 1 <sup>er</sup> octobre 1763 |                                                                                                         |
| — 16 et 17       | Vers décembre 1763           |                                                                                                         |
| — 18 et 19       | 24 mars 1764                 |                                                                                                         |
|                  | Vers mai 1765                | <i>Plantagenets</i> , 2 vol. (Mme Belot) (2)                                                            |
|                  | 3 août 1765 (3)              | 6 premiers volumes (contenant les <i>Plantagenets</i> ) de l' <i>Histoire</i> publiée en 18 vol. in-12. |

Puis il entend dire que la nouvelle traduction de Hume (les *Tudors*) sera faite par une femme inconnue dans le monde des lettres, une Madame Belot. Enfin il apprend que Hume ne veut pas continuer son *Histoire*, qu'il a amenée jusqu'à 1688. Or, l'*Histoire* de Smollett va jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, et contient, par conséquent, soixante années chargées d'événements intéressants et presque d'actualité, qui ne se

1. Histoire / de la Maison / de Tudor / sur le trône d'Angleterre / par M. David Hume. / Traduite de l'Anglois par Madame B... / A Amsterdam / 1763. (2 vol. in-4<sup>o</sup>.)

2. Histoire, de la Maison de Plantagenet, sur le trône d'Angleterre. Depuis l'Invasion de Jules César / Jusqu'à l'Avènement de Henry VII. Par M. David Hume. Traduite de l'Anglois par Mme B... / A Amsterdam. / 1765. (2 vol. in-4<sup>o</sup>.)

3. Les dates *exactes* ont été trouvées dans le *Catalogue Hebdomadaire*, ou *Liste alphabétique des livres tant nationaux qu'étrangers*. Paris, 1763, etc. in-8<sup>o</sup>. — Les dates *approximatives* sont déduites des annonces et des articles parus dans les périodiques de l'époque. La date du 4<sup>e</sup> vol. de Smollett a été trouvée dans la *Correspondance* de Grimm. (Vol. IV, 348.)

trouvent pas dans l'œuvre de Hume. Toutes ces considérations donnent à Targe le courage nécessaire, et il décide de finir sa traduction de l'*Histoire* de Smollett pour pouvoir ensuite traduire la *Continuation*.

Il se peut, d'ailleurs, que Smollett lui-même, passant par Paris pour se rendre à Nice, en octobre 1763, ait visité Targe et l'ait encouragé à finir sa traduction, lui faisant espérer qu'il pourrait aussi traduire la *Continuation* (1). Quoiqu'il en soit, Targe poursuivit sa tâche jusqu'au bout et fit paraître son dernier volume le 24 mars 1764.

Il serait inutile de dire quel fut, après 1760, le succès de Hume en France. C'est une phase de l'histoire littéraire trop connue pour être rappelée plus longuement ici. Il suffit de dire que Hume devint l'oracle de la société parisienne, le grand homme de l'heure. Le roi le reçut gracieusement, les jeunes princes du sang lui firent des compliments qu'on leur avait fait apprendre à cette occasion, et Voltaire fixa définitivement sa valeur en l'appelant le plus grand historien qui eût jamais vécu (2).

Il est inutile d'ajouter que l'*Histoire* de son rival, Smollett, fut pendant ce temps passée complètement sous silence. Cependant, lorsqu'en mars 1764 la traduction de Targe fut finie, les périodiques français, qui avaient presque entièrement négligé Smollett depuis 1760 (3), en firent une critique assez favorable mais un peu condescendante. La seule chose qui leur fit remarquer l'*Histoire* de notre auteur était l'actualité de cet ouvrage, sur lequel ils daignèrent jeter les yeux, moins à cause de sa va-

---

1. Cette traduction ne fut jamais réalisée. Targe dit lui-même, dans la préface de sa propre *Histoire d'Angleterre* (qui va de 1748 à 1763), qu'il avait pensé traduire la *Continuation* de Smollett, mais décida finalement de donner une suite de l'histoire d'Angleterre de sa propre main, se servant de l'*Histoire* de Smollett pour base. — Targe avait écrit à Voltaire lui demandant des renseignements au sujet de l'amiral Byng, que Voltaire avait tâché de sauver. Celui-ci répondit à Targe (le 4 août 1766) et ajouta : « J'espère que la lecture de votre ouvrage sera un de mes plus grands plaisirs dans la retraite où je finis mes jours ».

2. Sur la popularité de Hume à Paris, voir Grieg, ouv. cité.

3. Entre 1760 et 1764 il n'y eut qu'un seul article (août 1762. *Journal des Savants*) sur l'*Histoire* propre de Smollett. Il y eut cependant, en 1761, trois articles sur la *Continuation*, qu'on publiait alors à Londres (*Journal Etranger*, juillet et novembre, et *Journal Encyclopédique*, novembre).

leur intrinsèque que parce qu'il complétait *l'Histoire* de Hume.

Heureusement pour notre auteur, la dernière partie de son *Histoire* était de beaucoup la meilleure : elle était plus perspicace, mieux composée et bien plus intéressante que la première partie. Elle n'était donc pas tout à fait indigne d'être consultée pour la période moderne que Hume n'avait pas traitée. Dès lors, Smollett devait être accepté par les Français comme continuateur de Hume. C'est à cette époque que Smollett commence à être connu en France.

La traduction de Targe (1) est une traduction libre, mais assez fidèle. Il a cherché à rendre exactement l'idée de l'auteur anglais, tout en évitant de le traduire « servilement phrase par phrase ». Dans bien des cas, il n'admet pas les opinions énoncées dans l'original, et les redresse par de copieuses notes au bas des pages. Nous soupçonnons bien sur quoi portent ces divergences d'opinions : Targe (il le dit lui-même dans sa préface) ne veut pas perdre de vue « les qualités de bon Français et de zèle catholique » (2), et, par conséquent, réfute bien des idées de Smollett contre les évêques anglais, et contre la France et les Français. On voit que le traducteur est un homme consciencieux, qui ne veut, à aucun prix, rien laisser passer de ce qui peut faire tort à sa religion et à sa patrie. Mais le zèle dont Targe fait preuve a aussi une autre raison d'être : professeur à l'Ecole militaire, il ne veut pas se voir refuser la pension qu'il va bientôt demander. Il plaint donc, dans sa préface, « ceux que leur éducation a conduits dans les sentiers de l'erreur » ; il veut être impartial dans son traitement de la Réforme, mais, en même temps, il prie le lecteur de ne voir là aucun « sentiment d'indifférence pour la Religion catholique ou pour la Patrie ».

Il défend donc, avec chaleur, le caractère de Saint-Dunstan, l'exonérant des crimes qui lui ont été imputés. Il trouve que Smollett a traité Saint-Augustin avec beaucoup de dureté, et il

---

1. V. Bibl. Targe fit, comme nous l'avons vu, dix-neuf volumes in-12<sup>o</sup> des quatre volumes in-4<sup>o</sup> de l'original.

2. C'est probablement ce zèle religieux pour corriger tout ce qui pouvait être préjudiciable à la religion catholique qui fit dire à Grimm sur Targe : « Le traducteur me paraît un pauvre sire ». — *Correspondance littéraire*, vol. IV, p. 177 (15 janvier 1760).

s'érige en défenseur de tous les moines et prélats que celui-ci raille avec sa verve coutumière. Mais Targe corrige aussi Smollett sur bien des points, surtout lorsqu'il s'agit de la France. Par exemple, Smollett avait montré que la bataille de Dettingen avait été gagnée par les Anglais (1) ; Targe prouve le contraire, et se plaint de ce que l'auteur anglais exagère toujours le nombre des blessés et des tués du côté français.

Cependant, malgré ces divergences d'opinions qui séparent Smollett et son traducteur, Targe n'a pas cessé de louer l'historien anglais de sa bienveillance. Loin de blâmer Smollett pour sa partialité, il tâche de montrer que celui-ci n'a pas, dans son *Histoire*, mis ses propres préjugés, mais bien ceux de ses devanciers. C'est avouer que Smollett n'avait pas su choisir entre les mauvaises et les bonnes sources...

Le dix-neuvième volume de Targe, publié quatre ans et demi après le premier, est plus élogieux encore envers Smollett, dont Targe ne fait que louer l'impartialité.

« M. Smollett, dit-il, expose les faits avec cette noble simplicité qui fait le vrai style historique. Sans charger de traits satiriques les monarques et les ministres de sa nation, il ne dissimule point leurs fautes, et paroît avoir renoncé à tous les préjugés qu'on reproche au plus grand nombre des Historiens qui écrivent les fastes de leur patrie ».

Ceci est fort différent de ce que Targe avait dit, auparavant, de la « partialité » de Smollett. Pourquoi ce changement d'opinion ? C'est chose facile à expliquer. Jusqu'en septembre 1760, l'*Histoire* de Smollett était, en France, la seule Histoire complète d'Angleterre. Targe, n'ayant rien à craindre d'autres historiens, n'avait pas eu besoin de louer Smollett outre mesure pour le faire accepter aux lecteurs français. Mais, après la traduction de Hume, il fut forcé de faire l'éloge de celui qu'il traduisait pour qu'il ne soit pas éliminé par son rival. Cela expliquerait sa volte-face apparente.

Peut-être s'explique-t-elle aussi par une autre raison : la visite que Smollett lui aurait rendue, en passant à Paris, en octobre 1763. Il se peut que Smollett ait protesté contre la réfutation

---

1. Il le dit aussi dans *Random*, II, 178-9.

que Targe s'était permise de certaines de ses opinions : connaissant le caractère combatif de notre auteur, et l'état de santé dans lequel il était alors, nous ne trouvons pas cela impossible. En tout cas, Targe s'excusa personnellement auprès de Smollett, dans l'Avertissement de son dernier volume, d'avoir protesté contre les opinions de son auteur dans des termes « un peu trop vifs ».

« J'espère cependant, dit-il, que M. Smollett n'y verra que la chaleur d'un Français accoutumé à regarder ses Monarques avec le respect, l'amour et la vénération que nous inspire l'attachement dont nous sommes pénétrés pour nos Souverains, et qui nous fait supporter impatiemment des expressions qui n'ajoutent rien à la vérité des faits. On m'a fait remarquer [*qui d'autre que Smollett se serait soucié de le lui faire remarquer?*] qu'emporté par ce même esprit, j'ai parlé quelquefois des plumes vénales, de façon à pouvoir faire croire que M. Smollett partage cette odieuse imputation. Rien n'est plus contraire à ma pensée, et je saisis cette occasion pour déclarer que j'ai trouvé, dans cet excellent auteur, la plus grande horreur de la vénalité ; que c'est son impartialité qui m'a porté à le traduire, et que mes reproches tombent uniquement sur quelques Ecrivains dont il n'a pas toujours rectifié les idées en faisant usage de leurs Mémoires. Il y aurait de l'injustice à exiger d'un Auteur Protestant qu'il fût l'Apologiste de la Religion Catholique, et d'un sujet de la Grande-Bretagne qu'il élevât la France au-dessus de sa nation : cependant, quelle différence de M. Smollett à Rapin Thoyras ! Le lecteur éclairé peut juger actuellement de l'un et de l'autre ouvrage : aucun préjugé ne m'anime contre ce dernier ; mais en comparant ces deux Auteurs avec les Ecrivains les plus exacts des siècles dont ils parlent, j'ai reconnu d'un côté toute la candeur et la bonne foi qui caractérisent M. Smollett, et de l'autre l'artifice et la duplicité qui déshonorent le réfugié Français ».

Comment Smollett n'eût-il pu être satisfait d'une telle amende honorable ? Dans sa vanité innée, il dut être flatté de la dernière partie de cette citation : c'était peut-être la première fois, en France, qu'on l'élevât si haut au-dessus du Français Rapin-Thoyras.

La critique s'occupe de Smollett à partir de mars 1758 (1), peu de temps après la publication de son *Histoire* à Londres. Dès le début, Smollett est condamné pour sa partialité par presque tous les journaux, qui le critiquent sévèrement d'avoir été si injuste envers la France, ses rois, ses coutumes. *L'Année littéraire* (2), cependant, ne se laisse point emporter contre ses sentiments anti-français. Elle se montre, aussi, bien plus modérée en ce qui concerne les jugements de Smollett sur l'Eglise. Tous les autres journaux, à cet égard, sont plus que sévères pour notre auteur, et félicitent vivement Targe d'avoir, dans ses notes, justifié la conduite des moines et des évêques de l'ancienne Angleterre, et soutenu l'honneur du catholicisme contre l'historien protestant (3). Mais Fréron trouve que Targe « aurait pu être plus modéré sur ces notes, et se dispenser de justifier les violences ou les injustices de quelques moines obscurs, qui, ne peuvent et ne doivent point » intéresser le lecteur dans un siècle de philosophie tel que le xviii<sup>e</sup> (4).

Dans presque tous les journaux, on compare Smollett à Rapin-Thoiras. Les *Mémoires de Trévoux* (5) accusent même notre auteur d'avoir copié des centaines de pages de l'*Histoire* de celui-ci ; mais ils sont bien forcés d'avouer, plus tard, que lorsque Smollett n'a plus l'historien français pour guide, « sa marche n'en est ni moins sûre, ni moins rapide ». Mais, en général, les journaux trouvent Smollett supérieur à Rapin par l'ordre et par la brièveté, sinon par l'exactitude historique même.

1. *Journal Encyclopédique*. Il y avait eu un article dès le mois d'octobre 1757 dans la *Bibliothèque Impartiale* de Formey (vol. 16, p. 293), mais cet article paraît être un communiqué d'un correspondant anglais du journal, car les observations qui y sont contenues sont semblables à celles des revues anglaises de l'époque. Une critique analogue se trouve dans *l'Etat politique de l'Angleterre* (s. l. 1757-9, 10 vol. in-8°), vol. VIII, 180. Elle n'est, cependant, qu'une traduction d'une critique anglaise contenue dans la *Monthly Review* de Griffiths.

2. Tome 5, 1759, et tome 7, 1760. Le premier de ces articles servit de base à une critique publiée dans le *Journal des Journaux* de février 1760.

3. Cf. *Mercur*, octobre 1759. V. aussi décembre 1760, et juin 1764 ; cf. *Journal des Savants*, janvier 1760.

4. *Année littéraire* ; 1759, tome 5, p. 338, etc.

5. Six articles : octobre et décembre 1758 ; juin, octobre, novembre et décembre 1759.

La plupart des journaux trouvent excellent le plan de Smollett. Ils le louent d'avoir resserré « dans des bornes étroites » ce qui occupait « un grand espace dans les auteurs de sa nation » (1) ; Smollett a aussi le mérite d'avoir fait connaître, « avec plus d'ordre et de précision » que n'importe quel autre historien, « ce qui intéresse la Constitution de l'Angleterre, ses privilèges, ses coutumes, les règlements qui ont pour objet l'amélioration des manufactures, la perfection des arts et l'augmentation du commerce » (2). Le *Censeur Hebdomadaire* (3) est prêt à croire que Smollett a puisé aux « meilleures sources », et le loue d'avoir fait « des observations judicieuses sur les sciences et les arts », et surtout d'avoir traité « toutes ces différentes matières avec justesse et précision ». D'après les journaux, les nombreux portraits que Smollett a répandus dans son ouvrage ont de la force et de la vérité, et cet auteur a lui-même fait, pendant le cours de son *Histoire*, « de ces réflexions vertueuses et capables d'inspirer le sentiment tendre et profond d'une bienveillance qui embrasse tous les hommes sans exception et qui s'intéresse à leur bonheur » (4). Quant au style de Smollett, presque tous les journaux sont d'accord à lui trouver de la rapidité et de la force. Les *Mémoires de Trévoux* louent vivement une image telle que « le poulx de la nation » qu'ils estiment « aussi heureuse qu'énergique » (5). Ce dernier journal est bien d'avis que le style de Smollett est capable de rendre « très piquants » même les débats du parlement anglais.

Targe lui-même n'est pas oublié ; on loue surtout « son amour éclairé pour la religion » (6) et son patriotisme. En même temps, on n'a que des éloges pour ses notes explicatives « précises », « profondes », « nécessaires ». On va même jusqu'à lui attribuer « une parfaite connaissance des deux langues, et tout le goût nécessaire pour adapter le génie de l'une à celui

---

1. *Journal Encyclopédique*, mars 1758 ; v. aussi août et septembre 1764.

2. *Mémoires de Trévoux*, décembre 1759, (p. 2885, etc.).

3. 1760, II, 353, etc.

4. *Mémoires de Trévoux*, décembre 1758, p. 2929.

5. *Ibid.*

6. *Journal Encyclopédique*, août 1764.

de l'autre » (1). Cependant, on lui conseille de « répandre dans sa narration plus de repos et d'intervalles », car ses phrases sont souvent trop longues et ses récits trop périodiques (2).

En considérant donc, dans l'ensemble, l'ouvrage de l'auteur anglais et l'apport du traducteur, la critique périodique française, avant qu'ait paru l'*Histoire* de Hume, reconnaît, dans l'œuvre de Smollett, le meilleur ouvrage en cette matière dont elle ait connu jusque-là (3).

Après 1760, cependant, il n'en est plus ainsi. Les critiques s'arrêtent parce que Targe, découragé du succès de Hume, ne produit plus rien. Hume prend la première place, et dès lors il n'est plus question que de lui. Il est même fort curieux que, donnant des comptes rendus des *Histoires* de Hume et de Smollett, la presse périodique ait évité presque toute comparaison entre elles. Elles apparaissaient pourtant en même temps ; mais c'était une bonne manière d'éviter toutes controverses...

Quelques autres écrivains, cependant, recherchèrent les comparaisons que les journaux tâchaient d'éviter (4). Nous avons vu que Chastellux alla jusqu'à blâmer Smollett d'avoir osé vouloir devenir historien. L'Abbé Mayeul-Chaudon et D. de Gomicourt, montrant l'énorme différence qui séparait Smollett et Hume, semblent avoir eu la même pensée (5).

La fameuse *Continuation* de Smollett, qui, en Angleterre, avait eu bien plus de succès que son *Histoire* propre, ne suscita que peu d'intérêt en France ; il est vrai qu'elle ne fut pas traduite. Le *Journal Encyclopédique* en fit une critique en novembre 1761 (6), mais ce ne fut que pour constater que Smollett était

---

1. *Observateur littéraire*, 1759, IV, 314-26 ; 1760, VI, 41-42.

2. *Mémoires de Trévoux*, octobre 1759, p. 2655. Cf. *Mercure*, février 1767, p. 124, et *Année littéraire*, 1775, vol. III p. 94.

3. Cf. *Mercure*, décembre 1760, p. 113.

4. Sans toutefois comparer Smollett à Hume, Grimm fit de l'*Histoire* de notre auteur des critiques très sévères. *Corr. Litt.* IV, 177 ; V, 189 ; VII, 241 ; VIII, 93 ; X, 14).

5. *Bibliothèque d'un homme de goût*. Avignon, 1772, tome II p. 179. — Damiens de Gomicourt, l'*Observateur littéraire à Londres*, (1769-1772. 46 vol. in-12°). Vol. I, p. 348.

6. P. 106. V. aussi décembre 1765.

resté semblable à lui-même. Le *Journal Etranger* (1) ne fit que donner un extrait de l'ouvrage, dans lequel Smollett faisait la revue « du commerce, des sciences et des arts sous le règne du feu George II ». Smollett, avec une discrétion rare, ne s'était pas mentionné parmi les historiens contemporains de ce règne ; le *Journal Etranger* ajouta au bas de la page cette note :

« Parmi les bons historiens qui ont paru en Angleterre depuis quelques années, il faut compter M. Smollett lui-même, dont l'Histoire Complète d'Angleterre a eu un succès distingué. Le style en est vif et facile, quoiqu'un peu diffus ; il y a quelques inexactitudes dans les faits, mais on y trouve assez d'impartialité et de philosophie. On a commencé à traduire cette histoire ; et la traduction en aurait eu plus de succès, si elle n'avait pas été prévenue par l'Histoire de M. Hume » (2).

Ce jugement, à l'époque même où Smollett historien était négligé et décrié, est d'un ton assez favorable : remarquons les mots « impartialité » et « philosophie ». Il laisse entrevoir un meilleur sort pour la *Continuation* de Smollett.

### 3.

En effet, quand le succès prodigieux de Hume en France se fut apaisé, et que l'*Histoire* de Smollett eut cessé de paraître, par contraste, aussi mauvaise, on commença, comme en Angleterre, à se servir de celle-ci pour compléter la lecture de l'*Histoire* de Hume.

Ce n'est qu'en 1819, cependant, que des libraires de Paris décidèrent de suivre l'exemple des Anglais ; ils publièrent une grande *Histoire* comprenant seize volumes in-8°, les onze premiers étant de Hume (des débuts à 1688) et les cinq derniers de Smollett (1688-1760). En 1821, les libraires (Janet et Cotellet) mirent cette œuvre à jour en y ajoutant des suites par Adolphus (3)

---

1. Novembre 1761, p. 63, etc. V. aussi : juillet 1761.

2. *Ibid.* novembre 1761, p. 74.

3. John Adolphus (1768-1845), avocat anglais d'origine allemande, publia, en 1802, son *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de George III jusqu'à la Paix de 1783*, et, en 1803, son *Histoire de France depuis l'année 1790 jusqu'à la Paix de 1802*.

(1760-1783) et Aikin (1) (1783-1820). Elle fut, en partie, traduite par J.-B. Després, Edouard Mennechet et Aimé Martin, et fut précédée d'un *Essai sur David Hume* par Vincent Campenon (2).

Cette nouvelle *Histoire* fut terminée en 1822, et remporta un grand succès. Partout on reparla de Hume, et Smollett ne fut jamais tant mentionné qu'à cette époque (3). C'est que depuis la Restauration tout le monde s'intéressait aux questions traitant de la Constitution et de la limitation des pouvoirs de la monarchie. On se croyait sous Charles II d'Angleterre.

Cromwell, c'était Bonaparte, et l'état politique de la France avait de nombreuses analogies avec l'état politique de l'Angleterre au sortir du protectorat. La plupart des littérateurs, pour répondre à une curiosité toute nationale, faisaient des *Histoires* d'Angleterre et de France, des *Histoires* comparées des deux pays, et toutes sortes d'écrits politiques (4). Des œuvres de circonstance telles que le *Cromwell* de Villemain (5), l'*Histoire de la Révolution de 1688* par Mazure (6), et vingt autres ouvrages, eurent un grand succès ; mais l'on connaissait surtout l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* de Guizot (7), dont la première partie parut en 1826. Le *Drapeau Blanc*, du 31 août 1819, disait :

« La ressemblance entre l'Histoire d'Angleterre au milieu du

---

1. John Aikin (1747-1822), médecin et homme de lettres. Il se fit à Londres une réputation d'érudit et d'écrivain mondain. On lui doit, entre autres, un *Dictionnaire biographique général* (1796-1815) en 10 vol., et l'*Histoire* qui fut traduite en français pour faire suite à celle d'Adolphe : *Annales du règne de George III*.

2. Pour la biographie de ces écrivains nous renvoyons à la *Grande Encyclopédie*. Il convient, toutefois, de signaler ici que, dans leur vie et leurs œuvres, Després, Mennechet, Martin et Campenon partagent les mêmes croyances religieuses et politiques, et ont tous des emplois auprès de Louis XVIII et de Charles X.

3. En 1824, son nom fut souvent cité à la Chambre des Pairs dans les débats sur la loi de la septennalité. On considérait Smollett comme l'une des autorités sur la question, avec Belsham, Cox, Tindal, et Blackstone. (V. les journaux des 6, 7, 8 mai 1824, rapportant un discours du duc de la Rochefoucauld).

4. Le titre d'un ouvrage tel que : *L'Angleterre en 1688 et la France en 1820*, par L. de S. (Sévelinges ? 1822) montre bien le genre d'écrit qui intéressait alors le public.

5. *Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires*. Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

6. *Histoire de la Révolution de 1688 en Angleterre*. Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

7. Paris, 1826-54, 6 vol. in-8°.

dix-septième siècle et celle de France cent-cinquante ans plus tard est si frappante, que dès l'instant où un auteur annonce l'intention de nous offrir le tableau d'une partie de cette époque, il est certain d'exciter l'intérêt et d'appeler l'attention des lecteurs de tous les partis, de tous les rangs » (1).

Pour la grande Histoire de Hume, Smollett, Adolphus et Aikin, on retint les traductions de Hume faites par l'Abbé Prévost et Mme Belot. Les parties de l'Histoire faites par Smollett, Adolphus et Aikin, retraduites par Després, Mennechet et Martin et revues par Campenon, sont en général bien faites. Le tout, réduit dans la proportion de trois à deux, est clair, mais le style en est monotone et ennuyeux. Au contraire de Targe, les nouveaux traducteurs changèrent très peu du texte de Smollett, sauf dans les cas où la partialité l'avait emporté trop loin.

La deuxième édition (2) de cette grande *Histoire* parut de 1824 à 1827, la troisième en 1836 (3), et la quatrième en 1839. Une autre édition, ne contenant que Hume et Smollett, fut imprimée en 1853-55 (4) ; Smollett s'était arrêté en 1760, mais cette édition va jusqu'en 1763. Un examen nous a montré qu'elle est, non pas la traduction de 1819, mais bien celle de 1759-64 par Targe, et qu'à celle-ci on a ajouté la propre *Histoire d'Angleterre* de Targe en la faisant paraître sous le nom de Smollett : simple supercherie du libraire Boissard, qui, ne pouvant rééditer la traduction de 1819, avait été forcé de la compléter par l'œuvre de l'ancien traducteur, qu'il attribua à Smollett. Ce fut la dernière édition d'un ouvrage de celui-ci en France.

---

1. V. aussi *Journal de Paris*, 15 juin 1826.

2. Pour les titres des éditions de l'*Histoire*, v. Bibl.

3. De cette édition, qui devait avoir 4 volumes in-4<sup>o</sup>, nous n'avons pu voir que le premier volume, et nous n'avons trouvé aucune trace des trois autres. Il se peut que ces derniers n'aient jamais été publiés : remarquons que la prochaine édition, trois ans après, sera d'un autre libraire.

4. Cette édition, illustrée, est souvent incorrecte et contient beaucoup de fautes typographiques. Ainsi il y a *puissance de ce privilège* là où Targe avait écrit *jouissance de ce privilège*, etc. Le tout est assez écourté, et souvent des paragraphes entiers de l'édition de 1768 sont omis. V. Bibl.

4.

Depuis 1760, la critique française de Hume avait bien changé : on n'acceptait plus avec enthousiasme ses vues sur l'histoire d'Angleterre. La Révolution avait répandu des idées de liberté dans le monde, et on ne regardait plus d'un œil favorable l'historien qui avait montré trop de tendances conservatrices et trop de sympathie pour le pouvoir royal. On l'attaqua d'abord pour sa partialité et son ton tranchant (1). Plus tard, au tournant du siècle, lorsque Sharon Turner publia son *Histoire des Anglo-Saxons* (1799-1805), on découvrit que Hume n'avait pas compris les temps anciens (2). Puis l'étude de Hallam sur le moyen âge (1818) (3) fit voir clairement que Hume en avait agi, vis-à-vis d'une grande partie de l'Histoire, avec beaucoup de désinvolture. Douter de l'impartialité de Hume, et constater l'insuffisance de ses recherches, c'était jeter à bas de son piédestal l'historien qui avait passionné le xviii<sup>e</sup> siècle.

En France, cependant, les partisans de l'ancien régime gardaient toujours les anciennes habitudes et les vieilles idées, et c'est ainsi qu'ils avaient conservé une foi illimitée dans l'historien que l'ancien régime avait tant prisé. Nous ne serons pas étonnés de voir que lorsque Hume fut réédité, en 1819, ce travail fut fait par des conservateurs et des royalistes : Campenon, Després, Mennechet, et Martin.

Smollett — le fait est curieux — ne baissa pas autant que Hume dans l'estime du public français, entre 1760 et 1820. Hume, il est vrai, n'avait rien à gagner et tout à perdre ; Smollett, lui, qui vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle n'avait été agréé que d'une partie du public, pouvait même grandir en popularité.

En fait, n'est-ce pas là ce qui lui advint ? Nous remarquons que la critique des journaux, vers 1820, est plus favorable à l'*Histoire* de Smollett qu'elle ne l'a jamais été. Le *Journal des*

---

1. V. *Gazette littéraire d'Amsterdam*, mars 1779, p. 193.

2. Le *Moniteur* du 13 janvier 1795 avait déjà remarqué l'insuffisance de l'*Histoire* de Hume pour les temps anciens, dans une critique de l'*Histoire* de Henry (traduite en 1795, 5 vol. in-4<sup>o</sup>).

3. *Sketch of Europe in the Middle Ages*.

*Débats* (1) déclare que l'un des avantages de la nouvelle édition de Hume est d'être, grâce à Smollett, complétée jusqu'en 1760. Le *Journal de Paris* (2), n'admettant pas que Smollett ait la sagacité et la philosophie de Hume, le trouve cependant très digne d'être son continuateur, puisqu'il a « le mérite d'une exactitude scrupuleuse dans le récit matériel des faits ». Le *Constitutionnel*, disant que sa *Continuation* de l'*Histoire* de Hume a « confirmé sa réputation », reconnaît à Smollett des qualités qu'aucun critique français n'avait vues, ou voulu voir, auparavant. Bien que notre auteur, dit ce journal, soit inférieur à Hume dans la composition, et moins impartial dans ses jugements, il s'approche de son grand rival par un mérite d'une espèce différente : « il a plus de verve et de chaleur, et paraît pénétré d'une haine plus vive contre la tyrannie et le fanatisme » (3).

Voilà un jugement sur Smollett qui est tout le contraire de ceux que portait sur lui le xviii<sup>e</sup> siècle : Smollett historien avait paru alors (*après* la publication de l'*Histoire* de Hume) un écrivain monotone, au style faible ; Hume, au contraire, était gratifié de tous les mérites à la fois, puisqu'on le louait d'intéresser le cœur autant que l'esprit, et de traiter de toutes les questions avec une impartialité digne d'un philosophe.

Bref, au xix<sup>e</sup> siècle, la critique est plus indulgente pour Smollett qu'au xviii<sup>e</sup>. Cette indulgence s'explique aisément : Smollett, au xviii<sup>e</sup> siècle, avait eu le malheur d'être le rival de Hume, idole des Français, et avait été, par conséquent, décrié. Au xix<sup>e</sup> siècle, cependant, il n'était plus le rival mais le continuateur de Hume, et cela fut précisément ce qui l'aida à être plus favorablement reçu des Français.

## 5.

Nous avons dit que Hume avait, jusque vers 1820, graduellement perdu de son autorité comme historien. Cependant il était toujours l'historien préféré du grand public ; seuls les connaisseurs savaient que Hume était depuis longtemps remplacé par

---

1. 8 septembre 1819.

2. 15 août 1820.

3. *Constitutionnel*, 24 octobre 1821.

Turner et Hallam en ce qui concernait les temps anciens et le moyen-âge. Hume faisait toujours autorité sur les *Stuarts*, et c'était précisément cette époque qui intéressait les Français de 1820.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que la presse, vers 1820, ait été favorable à cet auteur. Mais cette faveur ne devait pas se maintenir. Guizot publia, en 1824, sa *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* (26 vol. in-8°) et, en 1826, l'Histoire de cette révolution. C'était faire perdre à l'*Histoire des Stuarts* l'autorité qu'elle gardait encore. Tout le monde le comprit. Guizot lui-même, disait dans la préface de son *Histoire*, que Hume avait « cessé de satisfaire l'imagination et la raison du public », et ne suffisait plus à personne (1).

Cette même année (1826) commença de paraître, en français, l'*Histoire d'Angleterre* de John Lingard, traduite par Roujoux. Elle avait fait fureur en Angleterre, et elle devait rester la plus populaire de toutes les Histoires d'Angleterre avant celle de Green. Guizot en fit l'éloge en 1826, et les journaux en montrèrent toute l'importance (2). La *Quotidienne*, surtout, attaqua vivement Hume, et l'accusa de tout ce que l'on peut accuser un historien. Elle ajouta que Lingard avait réduit Hume « à sa juste valeur, qui est celle d'un écrivain inexact et superficiel » (3).

En fait, après 1826, Hume perdit toute autorité (4) : Smollett dut partager son sort, et, dès lors, cessa de compter comme historien. En France comme en Angleterre, on vit surtout en Hume un philosophe, en Smollett un romancier ; l'un et l'autre reprenaient ainsi, dans l'histoire de la littérature et de la philosophie, leur seul rôle important.

---

1. *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1850. 2 vol. in-8°. Vol. I, p. XIII.

2. *Journal de Paris*, 9 février ; *Journal des Débats*, 20 avril 1826.

3. 10 septembre 1826. V. aussi 8 février, 22 mai, 28 juin, 21 août 1826.

4. L'*Histoire* de Hume et Smollett fut rééditée plus tard, en 1836 et 1839, mais ce ne sont là que des entreprises de librairie.

---

### CHAPITRE III

## Smollett devant la critique française.

---

La critique de Smollett au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle : Louis Mézières. Philarète Chasles. Taine. Augustin Filon. Jusserand. — La critique contemporaine.

Nous avons observé, au cours des chapitres précédents, comment la France avait accueilli chaque ouvrage de notre auteur. Nous avons vu qu'après 1826 Smollett cesse d'être estimé comme historien. Walter Scott a prêté au romancier une importance capitale, et, dès lors, les Français peuvent constater l'importance de Smollett dans l'histoire du roman au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle.

Nous trouvons, à partir de 1826, trois importantes critiques de Smollett. La première se trouve dans la *Littérature anglaise* de Louis Mézières (1). Neuf ans après la publication de la Biographie de Smollett par Scott, cette nouvelle critique vient corroborer le jugement de ce dernier sur notre auteur. Elle est excellente, et témoigne, chez Mézières, d'une connaissance solide de l'œuvre de Smollett. Certes, Mézières s'inspire de Scott (et aussi de Hazlitt) (2) mais il y met beaucoup de ses propres idées, et souvent il diffère sensiblement de l'auteur de *Waverley*. Ses appréciations, cependant, sont fines et justes, et ses jugements, en général, solides. La critique de Mézières, si l'on considère la date à laquelle elle parut, est une des meilleures que nous ayons de Smollett.

Mézières est avant tout impartial. Il ne conclut pas, comme la plupart de ses compatriotes, que Smollett est médiocre parce

---

1. *Histoire critique de la littérature anglaise*. Paris, 1834, 3 vol. in-8°.

2. *Lectures on the English Comic Writers*, 1818 (éd. *World's Classics*, 1907).

qu'il n'a pas été populaire en France. Il se garde de juger Smollett d'après ses traductions françaises. Il corrobore ce que nous avons déjà dit, en montrant que Smollett est « surtout connu en Europe comme le continuateur de Hume », tandis qu'en Angleterre « on préfère beaucoup ses romans à ses travaux historiques » et « on le dédommage..., par une prédilection toute nationale, de l'indifférence des étrangers » (1).

Les raisons de cette indifférence sont, d'après Mézières, que 1° la verve comique et la gaieté originale des romans de Smollett se mêlent presque toujours à un « cynisme d'images et à une trivialité d'expression qui blesseraient la délicatesse française » ; 2° la vérité admirable avec laquelle Smollett a reproduit la vie, les mœurs et le langage des marins, ne peut être véritablement comprise qu'en Angleterre ; 3° enfin, il est presque impossible de faire une bonne traduction de ses romans parce que ceux-ci abondent en idiotismes, et en termes dialectaux et techniques.

Nous pouvons invoquer ici l'opinion de Mézières à l'appui de ce que nous avons dit sur Smollett et Lesage : il remarque les ressemblances extérieures qu'il y a entre ces deux auteurs ; et, pour la bouffonnerie des scènes, la multiplicité des incidents, la conception des caractères, il fait les mêmes rapprochements entre Smollett et Scarron que nous avons nous-même indiqués.

Mézières sait apprécier le comique de Smollett, et l'humour anglais, — c'est là ce que sa critique a de nouveau en France. Ce pays avait très difficilement pu saisir l'humour des romanciers anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, et il est assez inattendu de voir Mézières prendre plaisir à citer de longs passages humoristiques. C'est, en somme, cette intelligence de l'humour de Smollett — absolument nécessaire pour bien comprendre notre auteur — qui permet à Mézières d'en faire une critique judicieuse. Il remarque aisément l'aptitude de Smollett à saisir, dans chaque être, le côté ridicule, et à « le mettre en relief avec un art inimitable » (2). Il relève, à juste titre, la rapidité avec laquelle les incidents burlesques et inattendus se succèdent, comme s'ils ne coûtaient aucun effort à

---

1. Mézières, ouv. cité. Vol. II, 161.

2. *Ibid.*, p. 174.

la brillante imagination de Smollett. « La gravité la plus imperturbable, dit Mézières, ne tient pas contre ces assauts sans cesse renouvelés » (1).

Il voit, chez Smollett, une grande connaissance du monde et — ce qui s'appliquerait mieux à Richardson et à Fielding — du cœur humain. Smollett, dit-il, a un grand talent d'observation, une gaieté franche, et une imagination féconde et originale; mais cela est gâté par le manque de jugement, par une foule d'exagérations monstrueuses, de contradictions grossières, d'inconvenances choquantes. Ces défauts viennent d'un désir de rire à tout prix; mais Smollett plaira toujours « à ceux qui ne trouvent pas une saillie bouffonne ou un trait comique achetés trop cher aux prix du bon goût et de la vérité (2) ». Quant à son style, il correspond, d'après Mézières, à la tournure de son esprit, au genre de son talent; quoique souvent incorrect et négligé, il est d'habitude « vif, facile et pittoresque ». Enfin, sa verve et son originalité ont à souffrir d'un manque de délicatesse, de finesse, et de goût (3).

Mézières considère que Smollett, au point de vue moral, « est un guide plutôt dangereux que salulaire », et que les jeunes ne puiseront dans ses romans « que des leçons d'extravagance, de débauche, de dissipation » (4).

Enfin Mézières, sur trois points, s'oppose aux critiques anglais de Smollett : 1<sup>o</sup> il ne voit dans le personnage de Lismahago qu'une « hideuse caricature » ; 2<sup>o</sup> il est « agréablement surpris », « après une succession d'événements sans vraisemblance et de scènes sans liaison » (c'est-à-dire : *Peregrine Pickle*), « par le contraste d'une narration qui allie toutes les apparences de la réalité à tout l'attrait d'une fiction » (c'est-à-dire : les *Mémoires de Lady Vane*) (5) ; et 3<sup>o</sup>, constatant que Smollett est généralement considéré comme un des trois plus grands romanciers anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, il pense que cette place convien-

---

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 173.

3. *Ibid.*, p. 202.

4. *Ibid.*, p. 217.

5. *Ibid.*, p. 199.

drait mieux à Mackenzie, dont le « talent est plus rare et d'un ordre plus élevé » (1).

Mézières rendit donc à Smollett ce qui lui appartenait, et sa critique aida considérablement les Français, après 1834, à juger Smollett avec plus de justesse.

Quelques années plus tard, Philarète Chasles (2) faisait une critique sommaire de Smollett, mais, au lieu de s'attacher à ses mérites intrinsèques, il ne parlait de lui qu'en le comparant à Fielding. C'est ce qu'on a fait trop souvent, et il n'est guère besoin d'indiquer combien un tel procédé est injuste pour Smollett.

Chasles fait remarquer la supériorité évidente de Fielding en comparant son héros, Tom Jones, à Peregrine, et en montrant combien le plan et la composition de *Tom Jones* l'élèvent au-dessus du picaresque *Random*. De plus, Chasles trouve, chez Fielding, un talent d'auteur dramatique, une finesse analytique, une puissance philosophique, qui n'existent pas chez Smollett. Il est évident que, si l'on s'en tient là, Smollett est nettement inférieur à Fielding. Mais Chasles ne semble pas voir ce qu'il y a de bon et de grand dans l'œuvre de Smollett. Il oublie de lui faire gloire d'avoir créé le type de ces marins inoubliables dont la vérité ne sera pas surpassée. Il ne dit pas avec quel relief certains personnages tels que Matthew Bramble et Lismahago nous sont présentés. Il ne remarque pas, non plus, l'abondance des épisodes brillants tels que celui de la mort de Trunnion, les nombreuses scènes pathétiques telles que celle où le capitaine Brown, de retour des Indes, retrouve ses vieux parents, enfin le style beaucoup plus rapide, énergique, et moderne, de Smollett. Ce que Chasles a dit des deux auteurs est, en général, très juste, mais il a oublié de rendre à Smollett ce qui lui était dû. Il ne semble pas, en outre, avoir connu le dernier et le meilleur de ses romans, *Humphry Clinker*. Or *Random* et *Pickle* sont d'excellents exemples de l'art de Smollett, mais ils ne sont pas *tout* Smollett. La critique de Chasles, peut-être plus brillante et plus saisissante que celle de Mézières, est moins juste, moins large, moins complète que celle-ci. Il est vrai qu'elle est très

---

1. *Ibid.*, p. 217.

2. *Le XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre*, Paris, 1846. 2 vol. in-12° (Vol. II, pp. 369-371).

courte, tandis que celle de Mézières occupe cinquante-six pages.

Nous arrivons, enfin, à la critique de Taine, publiée trente ans après celle de Mézières. Taine voit, en Smollett, une espèce de brute insensible. Il l'appelle ouvertement « médiocre » et trouve qu'il « décale les figures platement, prosaïquement, sans les transformer par l'illumination du génie » (1). Il remarque surtout, dans les romans de Smollett, les coups de poing, les coups de couteau, toutes sortes d'exemples de cruauté, de bassesse, de vengeance barbare. Pour lui « les injures atroces, les mâchoires cassées, les coups de bâton assénés sur les gens abattus par terre, la hargneuse dureté des conversations, la grossière brutalité des plaisanteries, donnent l'idée d'une meute de bouledogues acharnés à se battre et qui, lorsqu'ils entrent en gaité, s'amuseent encore à s'enlever des morceaux de chair » (2). Smollett, de plus, « exagère un préjugé national ou un tic de métier jusqu'à y absorber tout l'homme » (3) ; il appuie toujours le trait désagréable, et au lieu de l'indiquer avec discrétion, comme Lesage, il le surcharge de détails excessifs, odieux et dégoutants.

Taine voit, dans les brutalités et les grossièretés de Smollett, un trait du caractère national anglais ; il met le public de Smollett « au niveau de son énergie et de sa rudesse », et ajoute que pour remuer des nerfs tels que ceux des Anglais « un écrivain ne peut pas frapper trop fort » (4). Si Smollett a eu tant de défauts c'est donc la race qui l'a produit qui en est responsable !

Taine exagère aussi le caractère antipathique des héros de Smollett. Certes, ils ne sont guère recommandables, mais ils sont tout de même un peu meilleurs que Taine ne nous les montre. Cependant, sur ce point, nous avons moins de difficulté à nous laisser convaincre, car nous ne sommes guère attirés par les actions d'un Roderick ou d'un Peregrine.

Taine, cependant, voit très bien la rancune personnelle de Smollett derrière sa satire de la société. Il indique surtout, chez notre auteur comme chez ses contemporains, une faculté qui

---

1. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, 1863-64, 4 vol. in-8° (Vol. III, p. 319).

2. *Ibid.*, p. 320.

3. *Ibid.*, p. 323.

4. *Ibid.*

va contribuer à discipliner la barbarie et la violence anglaises : « la sérieuse réflexion attachée à observer les caractères » (1). Smollett, psychologue, note si fortement les particularités de chacun de ses personnages que ceux-ci deviennent des types inoubliables.

Il semble que la critique de Taine aurait été à peu près juste s'il avait pu sentir l'humour de Smollett. M. Delattre nous dit que Taine n'avait pas compris l'humour de Dickens (2) ; il en fut de même pour Smollett, qui avait été le maître de Dickens. Taine ne s'aperçut pas que l'humour, chez l'un et chez l'autre, était ce qu'il y avait de plus grand et de plus durable. Comme Philarète Chasles, il ne put voir, en Smollett, qu'un Fielding très inférieur. Il a donné de Smollett une critique vive, soutenue, adroite, mais incomplète. Il a jugé l'auteur de *Random* au détriment de celui de *Clinker*. L'image qu'il a tracée de Smollett, comme celle de Chasles, a beaucoup de relief, mais ce n'est pas tout Smollett.

Comme pour répondre à la critique de Taine, il y eut, un an après, dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et curieux* (3) un article très élogieux sur Smollett. Un anonyme, J. D., y éleva même notre auteur au-dessus de Richardson, Fielding et Sterne pour le « jet puissant » et la « verve fantasque », en admettant toutefois que l'habileté lui manquait dans l'emploi de dons aussi riches. « Mais, dit J. D., la lutte contre l'adversité laissait si peu de répit au pauvre Tobie ! » ; et il ajoute que Smollett, « qui n'a été que le traducteur de Cervantes, si les circonstances l'eussent permis, eût peut-être été son maître ». Malgré Byron, qui a surnommé Fielding « l'Homère en prose de la nature humaine », J. D. trouve que c'est plutôt Smollett qui, à ses moments, paraît arriver « à de certains effets larges et chauds d'une bouffonnerie épique ». Il ajoute que Lesage pouvait ressembler à Smollett comme « un cours d'eau ressemble à un torrent ». Notre auteur, d'après lui, est un de ces « rares compagnons qui sont arrivés au grandiose par le caricatural ». Enfin, J. D. dit qu'il eût cédé à la tentation de traduire Smollett s'il

---

1. *Ibid.* p. 323.

2. F. Delattre, *Dickens et la France*. Paris, 1927, in-4°.

3. Année 1864, pp. 308, 364-365.

avait trouvé une pointe de roc solide dans « l'Océan de la librairie parisienne ».

Cet éloge pêche évidemment par l'exagération, mais il montre que, malgré Taine, Smollett pouvait avoir des enthousiastes en France.

Taine n'avait pas dit un seul mot de Smollett historien, et avait envisagé notre auteur uniquement comme romancier. S'il n'avait pas rendu Smollett attrayant, il avait au moins montré que seuls les romans de cet auteur avaient de la valeur. Or ce n'était pas comme romancier que Smollett, autrefois, était surtout connu en France. Scott avait, le premier, signalé l'importance prépondérante des romans de Smollett ; Mézières l'avait suivi ; mais le souvenir de Smollett historien (ou plus justement : Smollett continuateur de Hume) semblait persister, et un Chateaubriand pouvait, en 1836, omettre son nom de la liste des romanciers anglais et ne le mentionner que comme historien (1).

Le retentissement de la *Littérature anglaise* de Taine fut grand, et ce sont ses opinions qui ont prévalu en France jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Comme lui, Augustin Filon, en 1883, ne voit en Smollett qu'un écrivain brutal, un médecin qui fait de la littérature ; il ne lui reconnaît tout au plus qu'une « facilité qui improvise ». Il ne s'attache, pour juger *Roderick Random*, qu'au seul caractère, peu sympathique d'ailleurs, du principal personnage, sans tenir compte de tous les autres éléments d'intérêt qui recommandent cette œuvre à l'attention. Comme Chasles, mais avec moins de justesse, il compare Smollett à Fielding, en le plaçant infiniment au-dessous de celui-ci. Il emploie le même procédé en comparant l'*Histoire* de notre auteur à celle de Hume. Dans la suite de l'*Histoire* de Hume continuée par Smollett, dit-il, « l'esprit singe de son mieux la philosophie, le galimatias joue la profondeur, le style facile du roman à la mode se substitue à cette prose pour ainsi dire gravée et digne de Thucydide. L'homme qui écrit pour les libraires a pris la place de celui qui écrit pour le genre humain » (2).

---

1. *Essai sur la littérature anglaise*, dans l'édition Sainte-Beuve, vol. II, p. 738.

2. A. Filon. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, 1883, in-8° (p. 409).

Filon ne dit rien de *Peregrine Pickle*, qu'il appelle, d'après les *Mémoires* intercalés dans le roman, l'*Histoire d'une dame de qualité*. Enfin ce n'est que par déférence pour « l'engouement paradoxal de Thackeray » que Filon veut bien ne pas classer *Humphry Clinker* avec les autres romans d'un écrivain pour qui la littérature « ne fut... qu'un métier, peut-être serait-il plus exact de dire un commerce ».

M. Jusserand, en 1896, en parlant de « l'àpre Smollett », insiste un peu trop sur le caractère haineux de notre auteur, et sur sa manière sombre et pessimiste. Il juge en Smollett surtout l'auteur de *Random* et de *Pickle*, et ne lui trouve de l'humour que lorsqu'il atteint un « grotesque achevé » (1).

Enfin, de nos jours, la critique, au lieu de juger Smollett presque uniquement comme auteur de *Roderick Random*, donne à ses autres romans, surtout *Clinker* (2), la part qui leur revient. C'est ainsi que la critique de M. Cazamian — une des meilleures que nous possédions de Smollett en aucune langue — a fait beaucoup pour fixer la réputation non pas seulement *nationale* mais *internationale* de cet auteur. Ecrite par un étranger, elle n'en a que plus de valeur (3).

Malgré tout, Smollett reste trop souvent, en France, au moins pour la critique courante et dans l'opinion générale, l'auteur de *Roderick Random*, tandis que la plupart des critiques anglais préfèrent *Humphry Clinker*. Cela est, naturellement, affaire de goût, et même en Angleterre l'opinion varie à ce sujet.

Dans l'ensemble, cependant, la critique de Smollett est maintenant à peu près identique en Angleterre et en France. Il était souhaitable que cela arrivât tôt ou tard. Les progrès vraiment remarquables des études anglaises en France, depuis le début du siècle, ne pouvaient qu'atténuer, sans cesse, les divergences qui existent toujours entre les goûts et les habi-

---

1. *Ibid.*, p. 378.

2. La critique de *Clinker*, par M. Paul Dottin, nous paraît étrange. Celui-ci dit, dans sa courte *Littérature anglaise*, (Paris, 1931, in-8° ; pp. 103-104) que lorsque Smollett, « hanté par la gloire de Richardson, voulut écrire un roman épistolaire [*Humphry Clinker*] il sombra lamentablement ».

3. E. Legouis et L. Cazamian. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, 1924, in-16° (pp. 838-842, etc.).

tudes d'esprit de deux pays aux traditions littéraires à la fois aussi fortes et aussi distinctes. A cet égard, l'étude, que nous avons tentée, de Smollett en France fournit un exemple qui n'est certes pas isolé. Elle atteste l'élargissement de la critique française grâce à des méthodes plus objectives et à une connaissance chaque jour plus étendue et plus approfondie, non seulement de la littérature anglaise, mais encore des idées, des sentiments et des mœurs dont cette littérature est l'expression.

---

## CONCLUSION

---

- a) La fortune littéraire de Smollett en France. Raisons pour lesquelles ses romans ne purent y réussir. — Le caractère à première vue paradoxal de sa fortune littéraire dans ce pays. L'explication du paradoxe.
- b) Smollett et la France. L'absence de relations intellectuelles entre Smollett et ce pays. Ecossais, il est cependant le type du Britannique gallophobe de son temps.

a) Il se dégage des chapitres précédents sur la fortune littéraire de chaque ouvrage de Smollett en France une idée très nette : Smollett eut très peu de popularité en France. Il ne pouvait guère en être autrement. D'abord, il présentait aux Français un genre de roman qui n'était, vers 1750-60, que peu goûté. Lesage lui-même, à cette époque, avait baissé dans l'estime du public français, et Smollett, à plus forte raison, devait connaître le même sort. Les Français, en général, ne trouvaient alors que peu d'intérêt dans le roman picaresque. Leur sens profond de l'ordre et de la clarté était choqué par le désordre qui semble la loi dans de tels récits. Ils voulaient un roman psychologique dont l'intrigue, simple et bien définie, ne mît en scène qu'un petit nombre de personnages. Ils ne pouvaient s'intéresser à un roman dans lequel un homme moyen et souvent médiocre passait son temps à courir d'aventure en aventure, de place en place, à perdre tour à tour et à gagner de l'argent. Ils répugnaient surtout à le suivre à travers les bas-fonds de la société, et rien ne pouvait vaincre cette répugnance. Le sujet même des premiers romans de Smollett, complètement démodé, ne pouvait donc plaire en France.

En plus, la manière de notre auteur ne trouvait pas faveur aux yeux des Français. Sa psychologie était trop simple ; il faisait des personnages trop d'une pièce et ne montrait que rarement

les nuances de leur caractère. De plus, il avait une tendance à la caricature, et sa façon d'exagérer certaines particularités de ses personnages n'était pas naturelle pour un public français ; ce public n'aurait jamais pu avoir, pour des personnages tels que Trunnion et Bowling, l'enthousiasme des Anglais. Si Peregrine, garçon pourtant très ordinaire, pouvait passer pour un original aux yeux des Français (1), les marins de Smollett devaient leur paraître absolument fantastiques.

La France de 1750-60 cherchait des héros et des héroïnes qui eussent pu intéresser le cœur comme l'esprit, et faire preuve de sentiments nobles et tendres. Or, que pouvaient leur fournir, à cet égard, les romans d'un Smollett, où l'amour tenait une place si peu importante, où les héros, tels que Roderick ou Peregrine, étaient rudes, grossiers, insensibles, féroces, et où les héroïnes, telles que Narcissa ou Emilie, avaient si peu de relief ? Cette absence, chez Smollett, d'amoureux sympathiques, est, d'après nous, en grande partie responsable du peu de popularité de notre auteur en France, plus encore que sa brutalité et son manque de délicatesse, car ces défauts auraient pu disparaître dans une traduction française, mais rien ne pouvait remédier à l'absence d'une attachante intrigue amoureuse.

Enfin, l'absence de bonté réelle, une teinte de pessimisme, une satire trop mordante et trop brutale, tout cela contribuait à rendre les romans de Smollett assez indifférents, sinon antipathiques, à la plupart des lecteurs français. Pour les Anglais, les défauts de Smollett étaient rachetés par l'énergie débordante, la rapidité de la narration, et surtout l'ampleur et la puissance du comique. Or ces mérites sont précisément ceux qui se perdent le plus aisément dans une traduction. Même si la France avait pu trouver intact, en traduction, l'humour de Smollett, elle ne l'aurait probablement pas compris. Les mérites de Smollett étaient trop spécifiquement britanniques pour être appréciés dans un pays latin. Pendant que les pays du nord faisaient leurs délices de la lecture de ses romans, les pays méridionaux ignoraient à peu près sa vraie valeur.

---

1. Voir la critique de *Pickle* dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, vol. 100, p. 226. V. ci-dessus.

Il est donc certain que Smollett n'aurait pu, en aucun cas, réussir pleinement en France. Il n'y fut, cependant, pas inconnu ; et il faut constater que tous ses romans furent traduits en français. Mais ils le furent tardivement, et nous avons vu que *Random*, *Fathom*, *Greaves* et *Clinker* durent attendre respectivement 13, 45, 64 et 55 ans avant d'être traduits. Nous devons, ici, constater que l'histoire de la fortune littéraire de Smollett en France est aussi une histoire de déceptions et de malchances.

Les unes et les autres, pour les raisons que nous venons de résumer, s'expliquent assez aisément, ainsi que les phases diverses de l'accueil qu'il a trouvé en France.

Son premier roman traduit, *Pickle*, est accueilli avec une certaine faveur. C'est de tous les romans de Smollett celui qui donne le plus d'importance à l'amour. Et l'on voit probablement dans l'histoire de Peregrine essayant de séduire celle qu'il aime quelque analogie avec l'intrigue de *Clarisse*, qui est alors si populaire. Smollett choque moins les Français, dans la traduction de *Pickle*, parce que le roman a été mis à la mode française ; d'où son succès relatif. Mais, malheureusement, le traducteur n'a su lui conserver aucun souffle de génie : elle est plate et ennuyeuse, et l'on ne peut s'y intéresser assez pour vouloir connaître l'auteur anglais. Smollett lui-même reste donc, au début, inconnu des Français.

Six ans plus tard, cependant, son nom est connu partout. Il est devenu le nouvel historien de l'Angleterre, et, comme tel, il mérite qu'on s'occupe de lui. Malgré sa partialité contre la France, on s'accorde à peu près à voir en lui un bon historien, le premier à faire une Histoire de son pays succinte et bien composée. Et Smollett, que ses romans n'ont pu faire connaître en France, s'y fait un nom par un ouvrage historique.

Mais son triomphe est éphémère. Les *Stuarts* de Hume apparaissent en France, et changent tous les jugements sur Smollett d'une façon radicale. Il ne peut être, dès lors, que méprisé ; et le succès de son rival francophile le relègue dans l'ombre.

Un an après, *Random* est traduit. L'impopularité de l'*Histoire* de Smollett ne peut lui nuire, car on l'attribue à Fielding. Mais, du même coup, il ne peut servir à faire connaître Smollett en France. Notre auteur n'y a d'ailleurs rien perdu : *Ran-*

*dom* contient, au plus haut degré, tout ce qui, chez Smollett, pouvait déplaire à un lecteur français. De plus, dans la traduction française, ces défauts sont pour la plupart accentués ; elle a conservé, quelquefois même exagéré, les nombreux exemples de brutalité qui se trouvaient dans l'original. Il est plus que probable que les Français d'alors, que choquait la grossièreté de langage du roman, n'auraient pas manqué, s'ils avaient pu lire la critique de Grimm, de rapprocher, eux aussi, *Random* du genre poissard. C'est dire que ce roman était tombé si bas dans l'opinion que rien ne pouvait le relever. Nous voyons donc que le roman le plus caractéristique de Smollett, traduit en français, ne trouve presque aucune faveur.

Avec *Random* (1761) se clôt la première période de la diffusion de Smollett en France, et nous voyons que celui-ci y est alors connu presque uniquement comme historien — médiocre il est vrai, mais comme le seul à traiter d'événements dont le récit mène jusqu'à la date de publication de son livre. Smollett trouve donc, à cette époque, sinon une grande faveur, du moins un certain nombre de lecteurs.

Vient l'année 1766. Smollett publie ses *Voyages* et détruit, pour le moment, toute possibilité de voir traduire ses autres ouvrages en français. Se rend-il compte que ses *Voyages* lui ôtent, dès lors, toute chance de trouver un public en France ? Peut-être... Et peut-être sa satire des Français est-elle aussi quelque peu une façon de se venger d'un peuple qui s'intéresse si peu à ses œuvres.

En tous cas, la publication de ses *Voyages* s'avérera désastreuse pour sa fortune littéraire en France. Il est désormais connu comme le médecin atrabilaire qui a exprimé, dans ce qu'il prétend être une œuvre d'observation véridique, une haine invétérée et absurde des Français. Et pendant une longue période de cinquante-trois ans on ne voit apparaître en France que trois rééditions (anonymes) de *Pickle* et une traduction de *Fathom*, dont le succès est d'ailleurs minime.

La deuxième phase dans l'histoire de Smollett en France commence en 1819. C'est l'année qui voit apparaître la grande Histoire de Hume et Smollett. Nous avons vu qu'à cette date notre auteur est mieux accueilli, comme historien, qu'il ne l'a jamais été jusqu'alors. Continuateur officiel de Hume, il recueille une

partie de sa gloire — un peu ternie, sans doute, mais réelle. On a enfin oublié que Smollett a été l'auteur des *Voyages*, et on ne voit plus en lui qu'un continuateur estimable d'un grand historien. L'intérêt croissant pour l'histoire de l'Angleterre à cette date contribue à répandre son nom ; et sa réputation comme historien semble, dès lors, bien assise. On devient curieux de lire ses autres œuvres, et c'est sans doute cette curiosité qui décide de la traduction de *Greaves* et de *Clinker*.

*Greaves* est traduit en 1824 et connaît un succès appréciable, surtout parce qu'il a l'apparence d'un roman historique et qu'il est un bon document sur l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Clinker*, cependant, ne semble pas réussir, bien qu'il contienne de bonnes descriptions d'un pays alors fort en faveur, l'Ecosse. Le sujet est trop classique, trop banal pour plaire à ceux qui connaissent les œuvres d'un Walter Scott. *Clinker* paraît en traduction, pour tomber aussitôt dans l'oubli. C'est la dernière traduction de Smollett en France.

La même année — nous l'avons vu — l'*Histoire* de Hume commence aussi à perdre de sa valeur dans l'opinion du public et des critiques. Le fameux historien du XVIII<sup>e</sup> siècle ne peut plus satisfaire les curiosités historiques du XIX<sup>e</sup>. L'oubli de Hume historien entraînera celui de Smollett... C'est l'année de l'échec définitif ; notre auteur cesse d'être goûté, et là se termine l'histoire de sa fortune littéraire en France.

Nous voyons jusqu'à quel point cette fortune est médiocre ; cela nous frappera davantage si nous nous rappelons que, d'une part, Smollett doit beaucoup aux *Mémoires* de Lady Vane dans l'accueil fait à *Pickle* ; et d'autre part, qu'il doit son « plus grand titre de gloire » moins à ses qualités d'historien qu'au fait d'être le continuateur de Hume. Mais cette fortune est, en sa médiocrité, paradoxale. D'abord, Smollett, grand romancier et pauvre historien, est surtout connu en France — jusqu'en 1826 — pour son *Histoire*. Même pendant la période 1819-26, où ses romans attirent un peu plus l'attention des Français, ils ne sont pour eux que les romans d'un historien, alors qu'il eût été plus juste de considérer l'*Histoire* comme l'œuvre historique d'un romancier... En second lieu, *Clinker*, son meilleur ouvrage, ne trouve pas de lecteurs, tandis que *Greaves*, le moins bon de ses romans, connaît une diffusion appréciable.

Ce paradoxe apparent s'explique si l'on considère les différences de goût qui ont de tous temps séparé la France de l'Angleterre. Il est naturel, en effet, que les Français, connaissant à peine les romans de Smollett, alors que son *Histoire* avait eu du succès, aient été amenés à le considérer surtout comme un historien (premier aspect paradoxal de sa réputation). Et il n'est pas étonnant, non plus, que les Français, n'ayant jamais été à même d'apprécier à sa valeur le vrai Smollett romancier, se soient constamment trompés dans leurs jugements sur cette partie de son œuvre, qui est de beaucoup la plus importante (second paradoxe dans la fortune littéraire de Smollett en France). La traduction de *Pickle* n'avait rien gardé de la verve et de l'esprit de l'original et elle était l'œuvre de Toussaint autant que de Smollett. La traduction de *Random*, sans son attribution à Fielding, aurait pu très justement faire considérer Smollett comme un écrivain du genre de Vadé. *Fathom*, la première traduction française à porter le nom de Smollett, donnait, par son sujet peu sympathique, une fausse idée de l'œuvre du romancier. En 1824, il était impossible aux Français, en lisant *Greaves*, de se rendre compte des vraies caractéristiques de Smollett. Enfin, *Clinker*, qui avait été assez bien traduit, ne semble pas avoir été lu.

Ainsi, des quatre grands romanciers anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, Smollett est le seul à être resté, dans l'ensemble, incompris des Français. Elevé en Angleterre presque au niveau de Fielding, de Richardson et de Sterne, il n'a été, pour les Français, qu'un écrivain de second ordre.

b) Smollett ne semble pas avoir pris une part active aux relations intellectuelles européennes de son temps, ni avoir eu aucun correspondant ou ami sur le continent. Cela est étrange, lorsque l'on considère qu'il fut pendant longtemps rédacteur d'une des plus importantes revues de l'époque, qui prétendait être en relation avec toute l'Europe littéraire. La publication de l'*Histoire* de Smollett ne lui suscita que bien peu d'admirateurs hors de l'Angleterre ; et pourtant, avant que l'*Histoire* de Hume n'ait paru, Smollett était bien considéré comme le meilleur historien anglais. Dans ses voyages à Paris et en France — nous

l'avons dit — il ne fréquenta guère que ses compatriotes, et ne semble avoir lié amitié avec aucun des littérateurs français de l'époque. Quelle différence avec un Hume, un Sterne, ou un Gibbon !

Smollett était toujours resté, dans le fond de son âme, un *Britisher* à l'esprit étroit et insulaire. Son nationalisme vigoureux, chez un homme aussi énergique, ne pouvait que s'exprimer de façon agressive et déplaisante. Ses œuvres les plus dissimulables en font foi : pendant vingt-cinq ans elles montrèrent, à l'égard de l'étranger, et en particulier de la France, une hostilité soutenue et durable.

Et pourtant Smollett, Ecossais, était originaire d'un pays qui avait toujours été l'ami de la France. Compatriote et contemporain de Hume, pourquoi n'eut-il pas, comme lui, cette bienveillance et cette sympathie que les Ecossais ont traditionnellement manifestées à l'égard de la France ?

Ses sentiments anti-français s'expliquent assez aisément. D'abord, il était d'une famille *whig*, dévouée à la Maison de Hanovre. On peut même relever le fait que son grand-père avait signé l'acte d'Union en 1707. Ensuite Smollett (1) avait été accueilli par l'Angleterre lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il était arrivé à Londres à la recherche du succès. Puis il avait pris part à des engagements contre les Français et les Espagnols, et la compagnie des Bowling et des Trunnion ne pouvait qu'affermir son patriotisme, et augmenter ainsi les préjugés gallophobes qu'on lui avait inculqués dans sa jeunesse. Une telle vie est bien différente de celle d'un Hume, qui, élevé dans des sentiments *tory*, se sent beaucoup de sympathie pour les Stuarts, et aussi pour la France. Hume passe trois des années décisives de sa vie à La Flèche, et là s'affermir son amour pour la France et l'esprit français. Il ne cesse pas, cependant, en devenant cosmopolite, de rester écossais.

Au contraire, Smollett, installé à Londres, tend de plus en

---

1. Remarquons, en passant, que *Smollett* paraît être un nom d'origine anglo-saxonne ou normande, plutôt que vraiment écossaise, c'est-à-dire gaélique. Smollett lui-même était d'opinion que ses ancêtres avaient passé en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, et que leur nom était originairement Malet ou Molet. V. Noyes, pp. 35, 36, 37, 145, 146.

plus à se faire une mentalité d'Anglais. Il a perdu contact avec l'Ecosse, et n'y retournera que pour deux courts séjours. Bien qu'il ait souvent à essuyer, comme Ecossais, les insultes de la populace anglaise, il ne se sent pas, pour cela, dépaycé. C'est que sa mentalité se confond avec celle de nombre de ses compatriotes anglais. En effet, les qualités de Smollett, le gros rire, la satire souvent mordante, le réalisme cru et brutal, sont plutôt des qualités anglaises, et Smollett, par ailleurs, n'a rien de cet humour pince-sans-rire qui est le propre des Ecossais. S'il a les qualités d'un John Bull, il en a aussi les défauts.

Ses allures anglo-saxonnes ne permirent pas aux Français de voir en lui autre chose qu'un Anglais. Ils auraient été probablement très surpris d'apprendre qu'il était le compatriote de Hume. Rien de son origine écossaise ne transparaissait ni dans sa personne ni dans ses œuvres, au caractère anti-français nettement accusé.

Smollett, bien qu'écossais, reste, dans ses relations avec la France, le type du Britannique insulaire du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Et la France se venge de l'antipathie de l'auteur en dédaignant ses œuvres. Il est donc intéressant de mentionner, en terminant, l'hommage un peu imprévu d'un Charles Nodier, lorsqu'encore sous le charme de sa visite au rocher de Dumbarton, l'ancien *Balclutha* d'Ossian, il évoque dans ces termes mélancoliques le souvenir du romancier écossais :

« Je me suis éloigné, non sans tourner souvent les yeux sur *Balclutha*, car ce n'était plus Dumbarton, et j'évoquais encore le souvenir des anciens guerriers et des anciens poètes quand une colonne élevée sur ma gauche m'a indiqué la place d'un tombeau. Je me suis approché, j'ai lu, et j'ai jeté avec respect quelques fleurs sauvages, que je venais de dérober à l'ancienne demeure des Bardes, sur la pierre consacrée à la mémoire d'un de leurs héritiers. Ce monument était celui de Smollett » (1).

---

1. *Promenades de Dieppe aux Montagnes d'Ecosse*. Paris, 1821, in-12° ; p. 183.

---

## APPENDICE

### Pièces inédites concernant la détention des livres de Smollett à Boulogne en 1763.

---

Grâce à une indication de A. C. Hunter (1), nous avons trouvé aux Archives des Affaires Etrangères (2) la réclamation faite par Smollett auprès du duc de Praslin, au sujet de ses livres, saisis par la douane de Boulogne au début d'août 1763, et les lettres de fonctionnaires provoquées par cette réclamation. Celle-ci est d'une écriture fébrile, et les ratures qu'on y trouve montrent qu'elle fut composée et corrigée à la hâte, et envoyée aussitôt au duc de Praslin. Les corrections semblent avoir été faites par Smollett lui-même -- ne voyons-nous pas dans le changement de « Auteur homme de lettres distingué » à « Gentilhomme Anglois distingué dans les lettres » une manifestation de cette fierté avec laquelle Smollett avait toujours parlé de sa famille ? Cette pièce est intéressante, d'abord en ce qu'elle nous montre la haute opinion que notre auteur avait de son *Histoire d'Angleterre*, ensuite parce qu'elle montre que même en 1763 il était surtout connu comme historien. Il est très probable que Smollett lui-même établit la liste de ses livres, qui fut ensuite transcrite par la personne qui enregistra la réclamation ; les mots anglais *romances* et *Quixotte* y ont été remplacés respectivement par *romans* et *Quichotte* (3).

D'après une lettre de Smollett écrite au Dr John Hunter le

---

1. Dans un article de la *Revue de littérature comparée* (oct.-déc. 1931, pp. 736-7), M. Hunter y publia la liste inédite des livres de Smollett. Nous la republions, car elle forme la page 2 de la réclamation de Smollett.

2. Vol. 451, *Correspondance politique, Angleterre*. Août-septembre 1763.

3. Smollett désignait toujours ses romans par le mot *romances*.

11 août 1763, et d'après ce qu'il dit de l'épisode dans ses *Voyages*, il nous est possible de retracer tout ce qui se passa.

Aussitôt ses livres saisis, Smollett écrit à Lord Hertford, qui, nouvellement nommé Ambassadeur d'Angleterre, n'était cependant pas encore arrivé à Paris (1). Richard Névill, ancien secrétaire du duc de Bedford et résident à Paris, qui venait d'être nommé Ministre plénipotentiaire pendant l'absence de Hertford, se chargea de l'affaire. Il demanda sans doute à Smollett de lui adresser une réclamation directe pour le duc de Praslin. Celle-ci fut envoyée à Compiègne. De là on en transmit une copie à Lamoignon de Malesherbes, directeur de la Librairie (pièces 15, 12, 13, 14), qui ordonna à l'Intendant de Picardie de faire rendre à Smollett ses livres. Nous publions ici (pièce 17) la lettre dans laquelle Malesherbes rapporte ses démarches au duc de Praslin.

Les dates de ces lettres sont intéressantes, car elles montrent la rapidité des services gouvernementaux sous l'ancien régime. Malesherbes reçoit la réclamation le 4 ou 5 août ; il donne l'ordre à l'Intendant de Picardie de rendre les livres, et, malgré l'incertitude concernant l'adresse de Smollett, celui-ci les recouvre le 10 août, à Boulogne. Et cela malgré la lenteur des communications à cette époque !

\* \* \*

A Compiègne le 4 août 1763.

M. de Malesherbes,  
p<sup>er</sup> Presid<sup>t</sup> de la Cour des  
Aydes et Cons<sup>er</sup> d'Etat.

J'ai l'honneur M. de joindre icy les nottes que le Ministre  
Plenip<sup>re</sup> d'Ang<sup>re</sup> m'a remises concernant la detension des

---

1. Smollett avait eu, d'abord, l'idée de faire sa réclamation directement au Chancelier de France, et avait pris un notaire pour la dresser, mais lorsqu'il vit le style pompeux de cet écrit, et les termes humiliants dans lesquels il était conçu, il ne le crut pas digne d'un gentilhomme anglais et ne voulut pas l'envoyer. C'est alors qu'il écrivit à Hertford et à la duchesse de Douglas, qui était alors à Paris. Smollett nous donne, dans ses *Voyages* (pp. 11-12), un portrait très vivant du notaire boulonnais qui dressa sa requête.

livres que deux Gentilshommes Anglois ont fait passer avec eux en France, et je vous serai obligé de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour qu'ils leur soient rendus (1).

---

Reclamation des livres saisis  
a Mm de Churchill et Smolett  
en entrant en France.

envoyé copie a  
M. de Malesherbes  
le 4 Aout 1763.

M de Churchill Gentilhomme Anglois en passant d'Ang<sup>re</sup> a Caen a fait venir par le havre de grace 2 Caisses de livres anglois qui ont été arrêtées sur le chemin, il supplie, M le Duc de Praslin de vouloir bien luy en procurer la delivrance (2).

---

1763 août 4

M Smolett [Auteur homme de lettres distingué] Gentilhomme Anglois distingué dans les lettres et auteur d'une histoire d'Ang<sup>re</sup> tres estimée en passant par Boulogne pour se rendre en Italie a été forcé [d'y] de laisser à la Douane de Boulogne des Caisses de Livres dont la liste est cy jointe les quelles y ont été arrêtées pour etre envoyées a la chambre syndicale a Amiens. Comme il ne peut poursuivre [son le] son voiage [d'Italie pour sa santé] sans avoir ses Livres et que sa santé pour raison de laquelle il va en Italie recoit un grand prejudice du retardement que lui cause la detention de ses Livres, Il supplie M. le Duc de Praslin de vouloir bien les lui faire rendre le plutot qu'Il se pourra. Voici la liste de ces Livres (3) :

1763 août 4

|                                                       |            |
|-------------------------------------------------------|------------|
| histoire vrselle ancienne et moderne .....            | 58 volumes |
| hist <sup>e</sup> Complette d'Ang <sup>re</sup> ..... | 8 —        |

---

1. Archives des Affaires Etrangères, vol. 451 de la *Correspondance politique, Angleterre*, août-septembre 1763. Pièce n° 15, p. 16.

2. *Ibid.* Pièce n° 12, page 13.

3. *Ibid.* Pièce n° 13, page 14. Les corrections (faites par Smollett ?) ont été mises entre crochets.

|                                                                          |    |   |
|--------------------------------------------------------------------------|----|---|
| Traduction des œuvres de Volt <sup>re</sup> .....                        | 25 | — |
| Romans de Smolett.....                                                   | 12 | — |
| Trad <sup>on</sup> de D <sup>n</sup> Quichotte .....                     | 4  | — |
| œuvres de Shakespear.....                                                | 8  | — |
| Comedies de Congreve.....                                                | 3  | — |
| Revüe critique .....                                                     | 12 | — |
| Magazin Brit <sup>e</sup> .....                                          | 4  | — |
| Sisteme complet de Geographie, grand in-fol <sup>o</sup> .               |    |   |
| Quelques autres Livres d'amusement en Anglois, Comedies<br>et brochures. |    |   |
| Homere, Sophocle, virgile, Horace, Juvenal, Tibulle.                     |    |   |
| D <sup>n</sup> Quichotte en Espagnol.                                    |    |   |
| 5 Dictionnaires Grec, Latin, français, Italien, Espagnol (1).            |    |   |

\* \* \*

A Paris ce 7 aoust 1763.

(M. de Malesherbes).

Envoyé copie  
à M de Neville  
le 8.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 Aoust contenant les Memoires de deux Gentilshommes Anglois qui demandent qu'on leur rende leurs Livres qui ont été arrestés.

L'un d'eux est M Smolett dont le nom et les ouvrages sont bien connus dans ce pays cy. Ces Livres ont été arrestés a Boulogne pour etre envoyés a Amiens. J'ai remis Son Memoire à M. l'Intendant de Picardie qui m'a promis d'ecrire a Boulogne et a Amiens soit pour qu'on rende ces Livres a M. Smolett s'il est sur les lieux, soit pour qu'on les envoie a Paris s'il y est. Comme je ne scais pas l'adresse de M. Smolett a Paris M. d'In-vau me les fera adresser et je vous prierai de me faire scavoir où demeure M. Smolett pour que je les luy fasse tenir.

---

1. *Ibid.* Pièce n° 14, page 15.

L'autre Memoire est de M. de Churchill... [suit un paragraphe sur Churchill]

Je suis avec respect, Monsieur,  
Votre très humble et  
très obéissant serviteur  
lamoignon de Malesherbes (1).

M. le Duc de Praslin.

\* \* \*

A Compe le 8 Aout 1763.

M de Neville.

J'ai l'honn<sup>r</sup>, M, de vous envoyer copie de la reponse de M<sup>r</sup> de Malesherbes au sujet de la reclamation des Livres appartenans à Mm de Smolett et Churchill, vous y verrés que ce Magistrat est tres disposé a les leur faire rendre, mais que faute de savoir où il faut les renvoyer a ces Messieurs il ne peut donner des ordres aussi precis qu'il ne voudroit. ainsi, M, c'est a vous a procurer les eclaircissemens necessaires sur cet objet dez que vous me les aurés envoiés vous pouvés compter que l'on donnera a Mm Smolett et Churchill la satisfaction que vous avés désirée pour Eux (2).

---

1. *Ibid.* Pièce n<sup>o</sup> 17, page 18.

2. *Ibid.* Pièce n<sup>o</sup> 18, page 19.

---

---

Vu : le 8 novembre 1934,  
Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :  
Le Recteur de l'Académie de Paris,  
S. CHARLÉTY

# TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES TRADUCTIONS DE SMOLLETT EN EUROPE

|       | France           | Allemagne       | Hollande      | Autres pays (*)  |
|-------|------------------|-----------------|---------------|------------------|
| 1750  | Pickle 1753      | Pickle 1753     |               |                  |
| -70   | Histoire 1759    | Random 1754,55  |               |                  |
|       | Random 1761,62   | Voyages 1767    |               |                  |
|       |                  | Pickle 1769     |               |                  |
|       |                  | Fathom 1770     |               |                  |
| 1770  | Pickle 1776      | Greaves 1772    | Clinker 1780  | Voyages S. 1784  |
| -90   | Random 1782,84   | Clinker 1772,75 |               | Pickle D. 1787   |
|       | Pickle 1787      | » 1785          |               | Random R. 1788   |
|       |                  | Pickle 1785,87  |               | Pickle R. 1788   |
|       |                  | » 1789          |               | Clinker R. 1789  |
|       |                  |                 |               | Greaves D. 1790  |
| 1790  | Random 1797      | Random 1790     | Histoire 1791 | Fathom I. 1791   |
| -1810 | Fathom 1798      | Greaves 1791    | Fathom 1798   | Clinker D. 1796  |
|       | Pickle 1799      | Fathom 1799     | Pickle 1804   | Pickle D. 1797   |
|       | Random 1804      | Random 1802     | Random 1805   | Random D. 1802   |
| 1810  | Histoire 1819,25 |                 | Pickle 1815   | Random D. 1816   |
| -30   | Greaves 1824     |                 |               | Random S. 1824   |
|       | Clinker 1826     | Pickle 1827     |               |                  |
| 1830  | Histoire 1836    | Œuvres 1839     |               | Pickle D. 1832   |
| -50   | » 1839           | » 1841          |               | Greaves D. 1832  |
|       |                  | » 1846          |               | Œuvres D. 1833   |
|       |                  |                 |               | Histoire E. 1842 |
| 1850  | Histoire 1853    | Pickle 1853     |               | Clinker S. 1855  |
| -1900 |                  | Œuvres 1884     |               | Pickle D. 1856   |
|       |                  |                 |               | Clinker R. 1861  |
|       |                  |                 |               | Pickle D. 1884   |
| 1900  |                  | Random 1914     |               | Random T. 1905   |
| -34   |                  | Pickle 1917     |               | Clinker T. 1909  |
|       |                  | » 1923          |               | Pickle R. 1934   |

(\*) Abréviations : D. Danemark ; E. Espagne ; I. Italie ; R. Russie ; S. Suède ; T. Tchécoslovaquie.

## BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS DE SMOLLETT

---

### Traductions françaises (1).

#### *Peregrine Pickle.*

1753. Histoire / et / Aventures / de Sir / Williams Pickle. / Ouvrage traduit de l'Anglois, / A Amsterdam. / MDCCLIII. (Paris, 4 vol. petit in-8.)

*Brit. Mus.*

1753. Histoire / et / Aventures / de Sir / Williams Pickle. / Ouvrage traduit de l'Anglois, / par / l'Auteur des Mœurs. / A Amsterdam et à Leipzig. / Chez Arkstee & Merkus. / MDCCLIII. (4 vol. in-12.)

*Sainte-Geneviève.*

1776. Id. Amsterdam, 1776, 4 vol. in-8.

*Upsal.*

1787. Histoire & Aventures de Sir Williams Pickle, ouvrage traduit de l'anglois. Amsterdam, 1787. (4 vol.)

*Congress.*

1799. Les Aventures de Sir Williams Pickle, traduites de l'anglois. Nouvelle édition, Paris, Rabaut, an 7. (10 germinal. — 6 vol. in-18.)

---

1. Le nom des bibliothèques que nous donnons après chaque article indique l'endroit où ces traductions peuvent être consultées. Nous n'indiquons, pour chaque édition, qu'une seule bibliothèque, en général celle du pays d'origine de la traduction. Là où aucune bibliothèque n'est indiquée, le titre de l'ouvrage en question a été trouvé dans les ouvrages bibliographiques de l'époque.

Bib. Nat. — Bibliothèque Nationale, Paris ; Brit. Mus. — British Museum, Londres ; Berlin — Bibliothèque Nationale de Prusse ; Congress — Library of Congress, Washington ; Copenhague — Bibliothèque Royale du Danemark ; La Haye — Bibliothèque Royale de Hollande ; Leningrad — Bibliothèque Publique ; Prague — Bibliothèque Publique et de l'Université ; Sainte-Geneviève — Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris ; Stockholm — Bibliothèque Royale de Suède ; Strasbourg — Bibliothèque de l'Université ; Upsal — Bibliothèque Royale et de l'Université ; Vienne — Bibliothèque Nationale d'Autriche.

*Roderick Random.*

1761. Aventures / de / Roderik Random, / Traduites de l'Anglois de Fielding. / Avec figures en taille-douce. / A Londres / chez Jean Nourse, libraire. / MDCCLXI. (Et Paris, chez Bauche. 3 vol. in-12.)

*Bib. Nat.*

1762. Aventures / de / Roderik Random. / Traduites de l'Anglois de Fielding. / A Londres / chez Jean Nourse, libraire. / MDCCLXII. (Et Paris, chez Bauche. 2 vol. in-8. Aussi Amsterdam, 3 vol in-12.)

*Bib. Nat. (Ed. de Londres)*

*Copenhague (Ed. d'Amsterdam)*

1782. Œuvres / de / M. Fielding. / Tomes XI et XII. / Aventures / de / Roderik Random / A Genève, / Chez Nouffer De Rodon & Compagnie, / Imprimeurs-Libraires. / 1782. (Et Lausanne, et Reims, 2 vol. in-8. — Tomes 11 et 12 de la *Bibliothèque ou Choix des Meilleurs Romans Anglois.*)

*Bib. Nat. (Ed. de Genève)*

1784. Aventures / de / Roderik Random. / A Reims, / chez Cazin, Libraire. / 1784. (4 vol. in-18. Dans : *Petite Bibliothèque de Campagne, ou Collection de Romans.*)

*Bib. Nat.*

1797. Edition de Paris, 4 vol. in-18. (Probablement la même que l'édition de 1798 des Œuvres Complètes de Fielding (23 vol. in-18), mentionnée dans une des notes de l'édition de la *Correspondance* de Grimm par Maurice Tourneux, t. 4, p. 472.)

1804. Réédition de l'édition de 1782, en 4 vol. in-12. Dans la même *bibliothèque*.

*Brit. Mus.*

*Ferdinand, Count Fathom.*

1798. Fathom / et / Melvil, / par Smollet, / Auteur de Roderic Random, de Périgrine Pickle, et / continuateur de l'Histoire d'Angleterre de Hume. / Traduit de l'anglais, / sur la quinzième édition. / Avec figures. / A Paris, / de l'imprimerie de Gueffier. / An VI. (4 vol. in-12.)

*Brit. Mus.*

*Sir Launcelot Greaves.*

1824. Les Aventures / de Sir / Launcelot Greaves, / Traduites de l'Anglais / de Tobias Smollet. / Par M. de F\*\*\*. / Paris, / chez François Louis, / Libraire, rue Hautefeuille, n° 10. / 1824. (22 mai. 4 vol. in-12.)

*Bib. Nat.*

*Humphry Clinker.*

1826. Voyage / de Humphry Clinker. / Par l'auteur de *Roderic-Random*, / traduit de l'Anglais par M\*\*\*. / A Paris, / chez Pillet aîné, Imprimeur-Libraire, / Editeur du Voyage autour du Monde, / de la collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc. / Rue des Grands-Augustins, n° 7. / 1826. (1<sup>er</sup> février. En 4 vol. in-12° : le 3<sup>e</sup> vol. porte sur le faux-titre la date 1825.)

*Bib. Nat.*

*Histoire d'Angleterre.*

- 1759-64. Histoire / D'Angleterre, / depuis la descente / de Jules César, / Jusqu'au Traité d'Aix-la- / Chapelle en 1748. / Par M. T. Smolett, M. D. / Traduite de l'Anglois par M. Targe, / Correspondant de l'Académie Royale de Marine. / A Orléans, / De l'Imprimerie de Jean Rouzeau-Montaut, / Imprimeur du Roi, de S. A. S. Monseigneur / le Duc d'Orléans, & de la Ville. / M.DCC.LIX [-1764] / Avec Approbation & Privilège du Roi. (19 vol. in-12. Dédiée à Monseigneur le Duc de Bourgogne.)

*Bib. Nat.*

- 1819-22. Histoire / d'Angleterre / depuis l'invasion de Jules-César / jusqu'à la révolution de 1688 / par David Hume / et depuis cette époque jusqu'à 1760 / par Smollett. / Traduite de l'anglois. / Nouvelle édition / revue, corrigée, / Et précédée d'un Essai sur la vie et les écrits de D. Hume, / par M. Campenon, de l'Académie française. / A Paris, / chez Janet et Cotelte, libraires, / rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17. / MDCCCXIX [-1822.] (En 21 vol. in-8, plus un vol. de tables rédigées par J. S. Quesné. L'œuvre ne devait contenir primitivement que onze vol. de Hume et cinq vol. de Smollett ; mais vers 1821 on ajouta au tout cinq autres volumes par Adolphus et Aikin, amenant ainsi l'histoire à date : 1820).

*Bib. Nat.*

- 1825-27. Histoire / d'Angleterre, / depuis l'invasion de Jules-César / jusqu'à la révolution de 1688. / par David *Hume* ; / et depuis 1688 jusqu'à 1760, / par Smollett ; / continuée, depuis cette époque jusqu'en 1783, / par Adolphus ; / et terminée par un précis des événements qui se sont passés sous le règne / de George III jusqu'en 1820, par Aikin et quelques autres historiens anglais ; / traduite de l'anglais. / Deuxième édition, revue, corrigée, / précédée d'un essai sur la vie et les écrits de David Hume, / par M. / Campenon, de

l'Académie française. / A Paris, / chez Janet et Cotelle. / 1825  
[-1827.] (En 21 vol. in-8. Divisée comme l'édition précédente.)

*Bib. Nat.*

1836. Histoire / D'Angleterre / depuis / l'invasion de Jules-César jusqu'à  
la Révolution de 1688, / Par David Hume, / Et depuis cette  
Epoque jusqu'à nos Jours, / Par Smollett, Adolphus, Aikin, etc., /  
Traduite de l'Anglais ; / Précédée d'un Essai sur la vie de D. Hume, /  
Par M. Campenon, de l'Académie Française. / Troisième édition, /  
Avec des Notes, des Additions et des Corrections tirées des Ou-  
vrages de J. Lingard, Sharon / Turner, J. Hughes, Makintosh  
(sic), Th. Moore, Mm. Thierry, Guizot, etc., / par M. Paquis. /  
Paris, / Janet et Cotelle. / 1836. / (Cette édition devait avoir  
4 vol. in-4 ; mais je crois qu'on n'en publia que le premier  
volume.)

*Bib. Nat.*

1839-41. Histoire / d'Angleterre / par David Hume / continuée jusqu'à nos  
jours / par Smollett, Adolphus et Aikin / Traduction nouvelle /  
Précédée d'un Essai sur la Vie et les Ecrits de Hume / Par M. Cam-  
penon / De l'Académie Française. / Paris / Furne et Cie. / 1839  
[-1841.] (En 13 vol. in-8. Hume : vol. 1-7 ; Smollett : vol. 8-10 ;  
Adolphus et Aikin : vol. 11-13.)

*Bib. Nat.*

1853-55. Histoire / d'Angleterre / par David Hume / Continuation par  
Smolett / Paris / Hippolyte Boisgard / [1853-] 1855. (En 4 vol.  
in-4. Ceci est le titre du 4<sup>e</sup> volume ; dans les trois autres « Con-  
tinuation par Smollett » est omis. Le tout fut précédé d'une  
notice sur la vie de Hume, par Ancelot.)

*Bib. Nat.*

### Traductions allemandes.

#### *Œuvres complètes.*

1884. T. G. Smollets Werke. Nach der Uebersetzung von G. R. Bärmann.  
Mit Einleitung von L. Proescholdt. Bde. 1-3. Stuttgart (W. Spe-  
mann) 1884.

(Œuvres de T. G. Smollet. D'après la traduction de G. R.  
Bärmann. Avec une introduction de L. Proescholdt. 3 vol.)

*Berlin.*

*Peregrine Pickle.*

1753. Begebenheiten des Peregrine Pickels, worinn zugleich die Geschichte eines vornehmen Frauenzimmers enthalten ist. Aus dem Englischen übersetzt. Vier Theile. Leipzig, Gleditsch, 1753. 8.

(Aventures de Peregrine Pickel, où est en même temps contenue l'histoire d'une Dame de qualité. Traduites de l'anglais. 4 tomes, in-8.)

*Berlin.*

1769. Id. Deuxième édition. Leipzig et Copenhague. 4 vol. in-8.

*Berlin.*

1785. Perigrine Pickle. Neu übersetzt. Berlin, Chr. Himburg, 1785, 4 Bde. 8.

(Perigrine (sic) Pickle. Traduction nouvelle (par W. C. S. Mylius.) 4 vol. in-8.)

*Berlin.*

1787. Peregrine Pickle. Neu übersetzt. Prag, Jos. Joh. Diesbach, 1787.

(Peregrine Pickle. Traduction nouvelle. Prague, 2 vol. in-8.)

1789. Peregrine Pickle. Neue Auflage. Berlin, Chr. Himburg, 1789. 4 Bde. 8.

(Peregrine Pickle. Nouvelle édition. 4 vol. in-8.)

*Strasbourg.*

- 1827-28. Peregrine Pickle. Aus der englischen Uebersetzung und mit einem biographisch-, kritischem Ueberblick des Lebens und der Werke Verfassers begleitet. Von W. H. von Vogt. 8. Bändchen 1, 2. Magdeburg, 1827. Bändchen 3-5, Altenburg, 1828.

(Peregrine Pickle. Traduit de l'anglais et contenant un aperçu biographique et critique de la vie et des œuvres de l'auteur. Par W. H. von Vogt. in-8°. Petits volumes : 1, 2, Magdebourg, 1827 ; 3-5, Altenbourg, 1828.)

1840. Peregrine Pickles Abenteuer. Uebersetzt von G. N. Bärmann. Braunsweig, G. Westermann, 1840.

(Aventures de Peregrine Pickle. Traduites par G. R. Bärmann. Brunswick. (2 vol. in-8.) Avec *Random* et *Clinker*, dans une collection de romans anglais : Bibliothek des Romantiker Altenglands.)

*Strasbourg.*

1841. Peregrine Pickle. Aus dem Eng. übersetzt von G. Ortlepp. Stuttgart. 16.

(Peregrine Pickle. Traduit de l'anglais par G. Ortlepp (5 vol. in-16.).

Dans une collection de romans humoristiques, comprenant aussi *Random* et *Clinker*).

Prague.

1846. Id. 2 vol. in-16. (abrégé).

1853. Peregrine Pickle. Humoristischer Roman von T. G. Smollet bearbeitet für die Jugend von Moritz Gans. Pesth, 1853.

(Peregrine Pickle. Roman humoristique par T. G. Smollet, adapté pour la jeunesse par Moritz Gans. Pest. Dans : Lesekabinet neues für die reifere Jugend.)

1917. Peregrine Pickle. Nach der W. C. S. Myliusschen Uebersetzung herausgegeben von Rudolf Kurtz, Bd. 1-4. München & Berlin, 1917, 8. (Die Bücher der Abtei Thelem, 15, 16.)

(Peregrine Pickle. Edité par Rudolf Kurtz d'après la traduction de W. C. S. Mylius. Munich et Berlin, 1917. 4 tom. in-8. Les livres de l'Abbaie de Thélème, nos 15 et 16.)

Berlin.

1923. Peregrine Pickles Abenteuer. Nach d. Uebersetzung v. W. C. S. Mylius. Neu bearb. Mit Wiedergabe d. Kupfer. (12 Taf.) v. d. Chodowiecki. München, G. E. Sanders, 1923, kl. 8.

(Aventures de Peregrine Pickle. Réadaptation d'après la traduction de W. C. S. Mylius. Avec reproduction des gravures sur cuivre (12 planches) par Chodowiecki. Munich, G. E. Sanders, 1923, petit in-8.)

*Roderick Random.*

1754. Roderich Randoms Begebenheiten, a. d. Engl. Hamburg, 1754. ü : Johann George Büsch.

(Aventures de Roderich Random. Traduites de l'anglais, (sur la 3<sup>e</sup> édition) par Johann George Büsch. (2 vol. in-8.)

Stockholm.

1755. Begebenheiten des Roderich Random. Aus der dritten englischen Ausgabe übersetzt. Bd. 1-2. Hamburg, 1755. 8.

(Aventures de Roderich Random. Traduites d'après la troisième édition anglaise. 2 vol. in-8.)

Berlin.

1790. Roderich Random. Ein Seitenstück zum Gil Blas. Neu übersetzt (mit Abbildungen). 2 Bde. Berlin, Chr. Himbürg, 1790. 8.

(Roderich Random. Un pendant à Gil Blas. Traduction nouvelle (par W. C. S. Mylius), avec illustrations. 2 vol. in-8.)

*Vienne.*

1802. Roderich Random. Ein Seitenstück zum Gil Blas ; neu übersetzt von W. Mylius. Mannheim, 1802. (4 vol. in-8.)

(Roderich Random. Un pendant à Gil Blas. Traduction nouvelle par W. C. S. Mylius).

*Strasbourg.*

1839 Abenteuer Roderich Randoms. Braunsweig, G. Westermann, 1839. 8.

(Aventures de Roderich Random, Brunswick, in-8. Probablement par Heinrich Döring. Voir trad. de Pickle, 1840.)

*Strasbourg.*

1839-40. Roderich Random. Aus d. Engl. übersetzt von Gd. Keller. Stuttgart, Hallberger, 1839, 40.

(Roderich Random. Traduit de l'anglais par Gottfried Keller\*. 4 vol. in-8.) Dans : Tobias Smollets humoristische Romane.)

1841. Id. 2 vol. in-8. (Voir Pickle, 1841, ci-dessus).

1846. Id. 2 vol. in-16. (abrégé).

1914. Roderich Random. Ein Seitenstück zum Gil Blas. Nach der W. C. S. Myliusschen Uebersetzung herausgegeben von Marianne Trebitsch-Stein. Bde. 1, 2. München und Leipzig : G. Muller, 1914. 8. (Die Bücher der Abtei Thelem, 13, 14).

(Roderich Random. Edité par Marianne Trebitsch-Stein. 2 vol. in-8. Munich et Leipzig, 1914. Les livres de l'Abbaie de Thélème, nos 13 et 14).

*Berlin*

*Ferdinand Count Fathom.*

1770-71. Begebenheiten Ferdinands Grafen von Fathom. Aus dem Engl. übers. Kopenhagen, 1770-1771, 8.

(Aventures du Comte Ferdinand de Fathom. Traduites de l'anglais. Copenhagen, in-8. (2 vol.)

*Berlin.*

---

(\*) Autre que l'écrivain suisse du même nom. Celui-ci ne savait pas l'anglais.

1799. Graf Ferdinand Fathom, vom Verfasser des Peregrine Pickle. Aus d. Engl. übersetzt von Friedrich von Oertel. T. 1. 2. 8. Leipzig und Sorau, 1799.

(Ferdinand Comte Fathom, par l'auteur de Peregrine Pickle. Traduit de l'anglais par Friedrich von Oertel. Leipzig et Sorau, 1799. 2 vol. in-8.)

*Berlin.*

1841. Ferdinand Fathom. Aus dem Engl. übersetzt von G. Fink. Stuttgart, 1841.

(Ferdinand Fathom. Traduit de l'anglais par G. Fink. Stuttgart, 1841. (3 vol. in-16). Dans : *Humoristische Romane.*)

1846. Id. 3 vol. in-16.

*Sir Launcelot Greaves.*

1772. Abenteuer des Ritters Launcelot Greaves. Aus dem Engl. des D. Smollet. Kopenhagen, 1772, 8.

(Aventures de Sir Launcelot Greaves. De l'anglais du docteur Smollet. Copenhague, 1772, in-8)

*Berlin.*

*Humphry Clinker*

1772. Humphry Klinkers Reisen. Aus dem Engl. übers. Leipzig, 1772.

(Voyage de Humphry Klinker. Traduit de l'anglais par J. C. Bode, 3 vol. in-8.)

*Berlin.*

1775. Id. Nouvelle édition, en 3 vol. in-8.

*Bib. Nat.*

1785. Id. 3 vol. in-8.

*Strasbourg.*

1839. Humphry Klinkers Reisen. Uebersetzt von Hein. Döring. Braunschweig, G. Westermann, 1839.

(Voyage de Humphry Klinker. Traduit par Heinrich Döring. Brunswick. (3 vol. in-8) Voir trad. de *Pickle*, 1840.)

*Strasbourg.*

1841. Humphry Klinkers Fahrten. Aus dem Engl. von G. Fink. Stuttgart, 1841.

(Voyage de Humphry Klinker. Traduit de l'anglais par G. Fink. (3 vol. in-8.) Voir *Pickle*, 1841, ci-dessus.)

1846. Id. 3 vol. in-16.

*Travels through France and Italy.*

1767. Reise durch Frankreich und Italien oder gesammlete Nachrichten von den Sitten und Gebräuchen... dieser beiden Reiche und insonderheit der Stadt und Gegend um Nizza, in Briefen. Aus dem Englischen. Leipzig, 1767. 2 Bde. 8.

(Voyages à travers la France et l'Italie, ou comptes rendus choisis sur les coutumes et les mœurs... de ces deux pays et surtout de la ville et des environs de Nice, en lettres. De l'anglais. 2 vol. in-8.)

Vienne.

**Traductions hollandaises.**

*Humphry Clinker.*

1780. Reizen van Humphry Klinker. 3 deelen. 8°. 's Gravenhage, 1780.

(Voyage de Humphry Clinker. La Haye, 1780, 3 vol. in-8.)

*Histoire d'Angleterre.*

1791. Historie van Engeland, sedert de Omwenteling in 1688, tot den Dood van Koning George II. Naar het Engelsch, volgens de laatste verbeterde en vermeerderde Uitgave, met Aanteekeningen van den Vertaler, I ste Deel, als een Vergolg op IX de Deel van Hume's Historie van Engeland, waar voor ook een bijzondere Titel gevoegd is, kunnende dienen voor de Bezitters van dat Werk, gr. 8-vo. te Utrecht, bij B. Wild en J. Altheer. 1791 (novembre).

(Histoire d'Angleterre, depuis la révolution de 1688 jusqu'à la mort du roi George II, de l'anglais sur la dernière édition, revue et augmentée ; avec des notes du traducteur. Première partie, faisant suite à la 9<sup>e</sup> partie de l'Histoire d'Angleterre de Hume, à laquelle on a ajouté un titre spécial, pouvant servir aux propriétaires de cet ouvrage. gr. in-8. Utrecht, chez B. Wild et J. Altheer.)

*Ferdinand Count Fathom.*

1798. Fathom en Melvil ; door Smollett. Met platen. Den vijftienden Druk van het Engelsch, vrij gevolgd. Bij J. C. van Leeuwestijn. In den Haag, gr. 8-vo. 2 deelen. 1798.

(Fathom et Melvil, par Smollett. Avec illustrations. Librement traduit de la 15<sup>e</sup> édition anglaise. A la Haye, chez J. C. van Leeuwestijn. 2 vol. gr. in-8.)

Bib. Nat.

1800. Fathom en Melvil ; naar het Engelsch. 2 deelen, met platen. G. van Dyck, Amsterdam, 1800. gr. 8-vo.

(Fathom et Melvil ; (traduit) de l'anglais. Avec illustrations. Amsterdam, G. van Dyck, 1800. 2 vol. gr. in-8 Cette traduction, ainsi que celle de 1798, fut probablement traduite du français de T. P. Bertin, — voir la traduction française de *Fathom*, 1798. <sup>b</sup><sub>e</sub> Remarquer la ressemblance entre les titres.)

*Peregrine Pickle.*

1804. De Gevallen van Peregrine Pickle. Amsterdam, J. C. van Kesteren. 1804. 2 deelen, 8-vo.

(Aventures de Peregrine Pickle. Amsterdam. J. C. van Kesteren. 1804. 2 vol. in-8.)

1815. Zonderlinge gevallen en reizen van Peregrine Pickle. Tweede uitgave. Amsterdam, 1815. 2 deelen, 8-vo.

(Aventures et voyages singuliers de Peregrine Pickle.)  
Deuxième édition. Amsterdam, 1815. 2 vol. in-8.)

*La Haye.*

*Roderick Random.*

1805. Traduction hollandaise de *Random*, publiée sous le nom de Fielding. (Ref. A. Whitridge : *Tobias Smollett*, s. l. 1925, in-8.)

**Traductions danoises.**

(Copenhague).

*Œuvres complètes.*

1833-34. Tobias Smollett's samlede Skrifter. Overs. ved. J. C. Lange [8 vol.].

1-3. Peregrine Pickles Tildragelser.

4. Ridder Launcelot Greaves og hans Venners Tildragelser.

5-6. Roderik Randoms Tildragelser.

7-8. Humphry Clinckers Rejse.

(Œuvres complètes de Tobias Smollett. Traduction par J. C. Lange. Vol. 1-3 : Aventures de Peregrine Pickle ; Vol. 4 : Aventures du Chevalier Launcelot Greaves et de ses amis ; Vol. 5-6 : Aventures de Roderik Random ; Vol. 7-8 : Voyage de Humphry Clinker.)

*Roderick Random.*

1802-03. (Tobias) Smollet : Roderik Random. Overs. af J. C. Tode. (2 vol.).

1816. Id. 2 vol.

(Traduit par J. C. Tode.)

*Peregrine Pickle.*

1787-95. Peregrine Pickles Tildragelser. Overs. at Engelsk (ved Joh. Clem. Tode) [4 vol. in-8°].

1797-1817. Id. Deuxième édition. 4 vol. in-8°.

(Aventures de Peregrine Pickle. Traduites de l'anglais par Joh. Clem. Tode.)

1832. Tobias Smollet : Peregrine Pickles Tildragelser. Comisk Roman. Overs. af J. C. Lange. (1 vol.).

1856. Id. 3 vol.

(Aventures de Peregrine Pickle. Roman comique. Traduit par J. C. Lange.)

1884. Tobias Smollet : Peregrine Pickles Hændelser. Humoristisk Roman. Paa Dansk ved Fr. Winkel Horn (1 vol.).

(Aventures de Peregrine Pickle. Roman humoristique. Traduit en danois par Fr. Winkel Horn.)

*Sir Launcelot Greaves.*

1790. Ridderen Sir Launcelot Greaves og hans Venners, Sömandens og Advokatens Tildragelser. Af Forfatteren til Peregrine Pickle. Frit fordansket af den samme Oversætter (Joh. Clem. Tode) [1 vol.].

(Aventures du Chevalier Sir Launcelot Greaves, et de ses amis, le marin et l'avocat. Par l'auteur de Peregrine Pickle. Librement rendu en danois par le même traducteur (J. C. Tode.)

1832. Ridder Launcelot Greaves og hans Venners, Sömandens og Sagförens Tildragelser. Fra det Engelske overs. af J. C. Lange. (1 vol.).

(Aventures du Chevalier Launcelot Greaves et de ses amis, le marin et l'avocat. Traduit de l'anglais par J. C. Lange.)

*Humphry Clinker.*

1796-98. Humphry Clinckers Reise. Ved Forfatteren til Peregrine Pickle. Fordansket af sammes Oversætter (Joh. Clem. Tode.) [2 vol.]

(Voyage de Humphry Clinker. Par l'auteur de Peregrine Pickle. Rendu en danois par le même traducteur (J. C. Tode.)

### Traductions suédoises.

#### *Voyages (extraits.)*

1784. Fransoserne äro ej Hvad de utropas för, eller utdrag af nagra strödda bref Författade under en resa genom Frankrike af T. Smollet ; öfvers. f. den 12-te förbättrade Engelska upl. (af Stolpe). Stockholm, 1784.

(Les Français ne sont ce que l'on dit, ou Extraits de quelques lettres écrites pendant un voyage en France, par T. Smollet. Traduction corrigée de la 12<sup>e</sup> édition anglaise, par Stolpe. Stockholm. 1784.)

*Stockholm.*

#### *Histoire d'Angleterre (extrait.)*

1815. Berättelse, huru judarne äro ansedde i England ; öfvers. f. medicine doktor T. Smollets historia. Stockholm, 1815.

(Rapport sur la réputation qu'ont les Juifs en Angleterre. Traduction de l'Histoire du docteur (en médecine) T. Smollet. Stockholm, 1815.)

*Stockholm.*

#### *Roderick Random.*

1824. Roderik Randoms äfventyr. En roman ur hvardagslifvet ; öfvers. f. engelskan (av Carl Henr. Widerström) Sthlm. 1824.

(Aventures de Roderick Random. Un roman de la vie de tous les jours. Traduction de l'anglais par C. H. Widerstrom. Stockholm, 1824.)

*Upsal.*

#### *Humphry Clinker.*

1855. Humphry Clinkers resa ; öfvers f. eng. af H. S. Cederschiöld. Stockholm, 1855. Pantheon af Europas klassiska novellistik.

(Voyage de Humphry Clinker. Traduction de l'anglais par H. S. Cederschiöld. Stockholm, 1855. Panthéon classique des Nouvelles de l'Europe.)

*Upsal.*

### Traductions russes (1).

#### *Roderick Random.*

1788. Aventures de Rodrik Random. Ouvrage de M. Fielding (Traduit) de

---

1. Ne disposant pas de caractères russes, nous ne donnons ici que la traduction littérale des titres.

l'anglais en français et maintenant du français en russe. Tomes I et II. Moscou, Typographie universitaire, chez N. Novikov. 1788.

*Bib. Nat.*

*Peregrine Pickle.*

1788. Le livre humoristique, ou la Comédie (les polissonneries) de l'humanité. (Traduit) de l'anglais. SPB (Saint-Pétersbourg), 1788.

*Leningrad.*

*Humphry Clinker.*

1789. Voyage de Humphry (Gempfri) Klinker. 3 vol. Ouvrage du docteur Smollett. Traduit de l'allemand par Yvan Zahahoff. SPB (Saint-Pétersbourg). Imprimé par (sous) l'Académie Impériale des Sciences, 1789.

*Leningrad.*

1861. Aventures de Humphry Klinker. Roman traduit de l'anglais. SPB (Saint-Pétersbourg). 3 vol. in-18 (Bibliothèque de lecture), 1861.

*Leningrad.*

### **Traductions tchèques.**

*Roderick Random.*

1905. Příhody Rodericka Randoma. Od T. Smolletta, M. D. Z angličiny přeložil prof. Frant. Xav. Prusík. V Praze, Máj ; typ. Dr Ed. Grégr a syn, 1905. 8°.

(Aventures de Roderick Random. Par T. Smollett, M. D. Traduites de l'anglais par le professeur François-Xavier Prusík. A Prague, mai ; Imprimerie Dr Ed. Grégr et fils, 1905. in-8.)

*Prague.*

*Humphry Clinker.*

1909. Tobias Smollett : Výprava Humfrida Clinkera. Přeložil Jos. J. David. V Praze, J. Otto. 1909, 8° 2.

(Voyage de Humphry Clinker. Traduit par Jos. J. David. A Prague, J. Otto. 1909. 2 vol. in-8.)

*Prague.*

### **Traduction espagnole.**

*Histoire d'Angleterre.*

1842-45. Historia de Inglaterra... traducida y anotada por Don E. de Ochoa, y continuada hasta nuestros días por el mismo, segun las obras de Smollett, Adolphus y Aikin. (Historia de Inglaterra, desde

el reinado de Guillermo III, etc., redactada segun los testos de Smollett y otros autores por... Roujoux, puesta en Castellano por D. A. T. Manglaez.) 5 tom. 8°. Barcelona, 1842-45.

(Histoire d'Angleterre... traduite et annotée par don E. de Ochoa, et continuée par lui jusqu'à nos jours, d'après les œuvres de Smollett, Adolphus et Aikin. (Histoire d'Angleterre, depuis le règne de Guillaume III, etc., rédigée d'après le témoignage de Smollett et autres auteurs, par Roujoux, transposée en castillan par D. A. T. Manglaez.)

*Brit. Mus.*

### **Traduction italienne.**

*Ferdinand Fathom.*

1791. *Aventure di Ferdinando Conte Fathom...* Venezia, Silvestro Gatti.  
1791, 2 vol. 8°.

(*Aventures du Comte Ferdinand Fathom. Venise, Silvestre Gatti. 1791, 2 vol. in-8.*)

*Strasbourg.*

\* \* \*

### **Suites et abrégés de l'*Histoire* de Smollett.**

1768. *Histoire d'Angleterre, depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748 jusqu'au Traité de Paris en 1763. Pour servir de continuation aux Histoires de MM. Smollett et Hume. Par M. Targe, ancien professeur de mathématiques de l'Ecole Royale-Militaire. Londres et Paris, 1768. 5 vol. in-12.*

*Brit. Mus.*

1783. *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande sous les règnes de Charles II, Jacques II, Guillaume III et Marie, pour servir de suite et d'éclaircissement aux Histoires d'Angleterre de Hume, Smollett et Barrow. Ouvrage traduit de l'anglais du Chevalier d'Alrymple sur la sixième édition. Londres et Paris, 1783. 2 vol. in-8.*

*Bib. Nat.*

1788. *Id. Genève et Paris, 1788. 2 vol. in-8.*

*Bib. Nat.*

1837. Histoire d'Angleterre, abrégée de Hume et Smollett, depuis la domination romaine jusqu'à la réforme électorale de 1832, par F. Valentin... Paris, 1837, in-18 (Bibliothèque des Familles).

*Bib. Nat.*

1838 Id. 2<sup>e</sup> édition.

*Bib. Nat.*

1840. Histoire d'Angleterre, abrégée de Lingard, Hume, et Smollett, etc. 3<sup>e</sup> édition. Paris, 1840, in-18.

*Bib. Nat.*

1842. Id. 4<sup>e</sup> édition.

*Bib. Nat.*

---

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

---

### ABRÉVIATIONS.

- R.R. *The Adventures of Roderick Random*, vol. 1-3 dans : *The Works of Tobias Smollett*, edited by George Saintsbury ; in twelve volumes. — London, 1895, in-8°. (Réimpression de 1927, Navarre Society.)
- P.P. *The Adventures of Peregrine Pickle*. Ed. Saintsbury, vol. 4-7.
- F.F. *The Adventures of Ferdinand, Count Fathom*. — Ed. Saintsbury, vol. 8, 9.
- L.G. *The Adventures of Sir Launcelot Greaves*. Ed. Saintsbury, vol. 10.
- H.C. *The Expedition of Humphry Clinker*. Ed. Saintsbury, vol. 11, 12.
- W.P. *Histoire et Aventures de Sir Williams Pickle*. — Ouvrage traduit de l'Anglois. A Amsterdam (Paris). MDCCLIII (4 vol. in-8°).
- Noyes. *The Letters of Tobias Smollett, M. D.* — Collected and edited by Edward S. Noyes, Ph.D. Cambridge, Harvard University Press. 1926, in-8°.
- Voyages. Travels through France and Italy*. By Tobias Smollett. With an Introduction by Thomas Seecombe. — London, 1907 (« World's Classics ».)
- Gil Blas. Gil Blas*, par Lesage. Introduction par Emile Faguet. Edition Lutétia. Paris, s. d. 2 vol. in-16°.

\* \* \*

### a) OUVRAGES GÉNÉRAUX, CRITIQUES ET BIOGRAPHIQUES.

- Baker, E. A. — *History of the English Novel*. Vol. IV : *Intellectual Realism from Richardson to Sterne*. London, 1930, in-8°.
- Baldensperger, F. — *Les définitions de l'humour*. (Dans : *Etudes d'histoire littéraire*, Paris, 1907, in-16°.)
- Chambers, R. — *Smollett, his life, and a selection from his writings*. London, 1867, in-8°.
- Chasles, Philarète. — *Le XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre*. Paris, 1846. 2 vol. in-12°. (Vol. II.)

- Cross, W. L. — *The Development of the English Novel*. New-York, 1899, in-8°.
- Cross, W. L. — *Smollett — two centuries after*. *Literary Review*, 14 mai, 1921.
- Duffield, P. — *Essai sur Smollett dans Warner's Library of the World's Best Literature*. Vol. 23, p. 13575.
- Elton, O. — *A Survey of English Literature, 1730-1800*. London, 1928, 2 vol. in-8°.
- Forsyth, W. — *Novels and Novelists of the XVIIIth Century*. London, 1871, in-8°.
- Graham, H.G. — *Scottish Men of Letters in the XVIIIth Century*. Edinburgh, 1908, in-8°.
- Hannay, D. — *Smollett*. London, 1887, in-16°. (Contient une bonne bibliographie de Smollett.)
- Hazlitt, W. — *Lectures on the English Comic Writers*. London, 1819, in-8°. (Ed. « Worlds' Classics », 1907)
- Henley, W. E., and Seccombe, T. — *Works of Tobias Smollett*. London, 1899-1902, 12 vol. in-8°.
- Herbert, D. — *The Works of Tobias Smollett, etc*. Edinburgh, 1870, in-8°.
- Lang, A. — *Adventures among Books*. (Chapitre sur Smollett). London 1912, in-8°. (3<sup>e</sup> éd.)
- Lanson, G. — *Histoire de la littérature française*, 23<sup>e</sup> édition. Paris, 1931, in-16°.
- Legouis, E., et Cazamian, L. — *Histoire de la Littérature anglaise*. Paris, 1924, in-16°.
- Machen, A. — Introduction de : *Humphry Clinker*. (Ed. *Modern Library*, 1929, in-8°)
- Masson, D. — *British Novelists and their styles*. Cambridge, 1859, in-16°.
- Melville, L. — *Life and Letters of Tobias Smollett*. London, 1927, in-8°.
- Meyers, J. A. — *Tuberculous physicians and their contributions*. *Hygeia*, mai 1929.
- Moore, J. — *The Works of Tobias Smollett, with memoirs of his life...* by John Moore. London, 1797, 8 vol. in-8°.
- Nicklin, J. A. — *Roderick Random*. — *Gentleman's Magazine*, (new series), vol. 56, p. 453.
- Noyes, E. S. — Voir ci-dessus, abréviation Noyes.
- Perry, T. S. — *English literature in the Eighteenth Century*. New York, 1883, in-8°.
- Phelps, W. L. — *Advance of the English Novel*. — *The Bookman*, vol. 42, p. 392.
- Raleigh, W. — *The English Novel*. London, 1894, in-8°.
- Saintsbury, G. — *History of the French Novel to the close of the Nineteenth Century*. London, 1917, 2 vol. in-8°, Vol. I.

- Scott, Sir Walter. — *Lives of the Novelists* (Smollett). Ed. « World's Classics », 1906.
- Seecombe, Thomas : Article « Smollett » dans le *Dictionary of National Biography*.
- Stephen, Leslie. — *English Literature and Society in the Eighteenth Century*. London, 1928, in-8°.
- Thackeray, W. M. — *The English Humourists of the Eighteenth Century*. London, 1853, in-8°. Seconde édition.
- Tobias Smollett*. — *Times Literary Supplement*, 17 mars 1921.
- Tuckerman, B. — *A History of English Prose Fiction*. New York, 1894, in-16°.
- Ward, A. W., and Waller, A. R. — *Cambridge History of English Literature*. Cambridge, 1907-1916. 14 vol. (Vol. X, etc.)
- Whiteford, R. N. — *Motives in English Fiction*. New York, 1918, in-8°.
- Whitridge, A. — *Tobias Smollett, a Study of his Miscellaneous Works*. S. 1. 1925, in-8°.

b) SMOLLETT, LES PICARESQUES ET LESAGE.

- The Adventures of Gil Blas de Santillana*, by Alain-René Lesage. Translated by Tobias Smollett. With an Introduction and Notes by James Fitzmaurice-Kelly. In two volumes. London, 1907, in-18°. (Ed. « World's Classics »).
- Aleman, Mateo. — *Guzman de Alfarache*. (trad. anglaise.) London, 1708, in-8°.
- *Guzman d'Alfarache*. (trad. Lesage) Paris, 1732, 2 vol. in-12°.
- Aubigné, Agrippa d'. — *Aventures du Baron de Fænesté*. Paris, 1855, in-16°.
- Brunetière, F. — *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*. Troisième série. Dixième édition, Paris, 1932, in-16°.
- Celestina, or the Tragick-comedy of Calisto and Melibea* (Tudor translations, vol. 6). London, 1894, in-8°.
- Chandler, F. W. — *Romances of Roguery*, etc. New York, 1899, in-16°.
- *The Literature of Roguery*. Boston and New York, 1907, 2 vol. in-8°.
- Claretie, Léo. — *Lesage*. Paris, 1894, in-8°.
- Furetière. — *Le Roman bourgeois*. Avec notes par Ed. Fournier. Paris, 1854, in-18°.
- Galli, I. — *Le Réalisme pittoresque chez Lesage et ses prédécesseurs immédiats*. Grenoble, 1910, in-8°.
- Lannel, Jean de. — *Le Romant satirique*. Paris, 1624, in-8°.
- Lazarillo de Tormès*. — Revu par Ad. Robert. Paris, 1865, gr. in-8°.
- Lesage, A.-R. — *Gil Blas*. (Voir ci-dessus, abréviation *Gil Blas*).

- *Les Aventures de M. Robert Chevalier dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France*. Paris, 1732, 2 vol. in-12°.
- *Le Bachelier de Salamanque*. Paris, 1736, 2 vol. in-12°.
- *Histoire d'Estevanille Gonzalez, etc.* Paris, 1734, in-12°.
- Lintilhac, E. — *Lesage*. Paris, 1893, in-16°.
- Marivaux. — *Le Paysan parvenu*. Paris, éd. de 1764, 2 vol. in-12°.
- *La Vie de Marianne*. Ed. Jules Japin. Paris, s. d., in-8°.
- Mayhew. — *Smollett's translation of Gil Blas*. *The Academy* (London), vol. 42, p. 313. (8 oct. 1892).
- Quevedo Villegas, F. de — *Histoire de don Pablo de Ségovie, surnommé l'aventurier Buscon*. Traduite par G. de l'Avigné, précédée d'une lettre de Ch. Nodier. Paris, 1843, in-8°.
- Reynier, G. — *Le roman réaliste en France au 17<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1914, in-8°.
- Searron. — *Le roman comique*, Paris, s. d. ; 2 vol. gr. in-8°.
- Saintsbury, G. — *The Works of Tobias Smollett*. London, 1895, 12 vol. in-8°.  
(Réimpression de 1927 — The Navarre Society.)
- Sorel, Charles. — *Francion*, éd. E. Roy. Paris, 1924-31, 4 vol. in-16°.
- Tristan L'Hermite. — *Le Page disgracié, etc.* Paris, 1667 (2<sup>e</sup> éd.) 2 vol. in-12°.
- Warren, F. M. — *A History of the Novel previous to the Seventeenth Century*. New York, 1895, in-8°.
- Wershoven, F. — *Smollett et Lesage*. Berlin, 1883, in-8°.

#### c) LA FRANCE DANS L'ŒUVRE DE SMOLLETT.

- Babeau, A. — *Voyageurs en France*. Paris, 1885, in-18°.
- Chancellor, E. B. — *Smollett as Traveller*. *Fortnightly Review*, vol. 115, p. 478.
- Cross, W. L. — *Life and Times of Laurence Sterne*. New York, 1909, in-8°.
- Heidler, J. B. — *The History, from 1700 to 1800, of English Criticism of Prose Fiction*. Urbana, s. d., in-4°.
- Maxwell, Constantia. — *The English Traveller in France, 1698-1815*. London, 1932, in-8°.
- Prowse, W. J. — *Smollett at Nice*. *MacMillan's Magazine*, vol. 21, p. 527.
- Schylér, E. — *Smollett in Search of Health*. *The Nation*, vol. 48, p. 423.
- Smollett, T. — *Travels through France and Italy*. Voir ci-dessus, abréviation *Voyages*.
- Smollett in the South*. *All the Year Round*, vol. 68, p. 420.
- Sterne, L. — *A Sentimental Journey through France and Italy*. Ed. « World's Classics » (1928).
- Young, Arthur. — *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789*. With notes by M. Betham-Edwards. London, 1889, in-8°.
- Yvon, Paul. — *La vie d'un dilettante*. Paris, 1924, in-8°.

d) L'ŒUVRE DE SMOLLETT EN FRANCE.

- Anecdotes Curieuses de la Cour de France sous le règne de Louis XV*, publiées par Paul Fould. (Contenant un mémoire sur F. V. Toussaint). Paris, 1908, in-8°.
- Black, J. B. — *The Art of History. A Study of the great Historians of the 18<sup>th</sup> Century*. London, 1926, in-8°.
- Buck, H. S. — *A Study in Smollett, chiefly PEREGRINE PICKLE*. New Haven, 1925, in-8°.
- Des Granges, C. M. — *Le romantisme et la critique. La presse littéraire sous la Restauration (1815-1830)*. Paris, 1907, in-8°.
- Devonshire, M. G. — *The English Novel in France, 1830-1870*. London, 1929, in-8°.
- Fielding, H. — *Amelia*. Dans l'éd. Saintsbury des *Œuvres*. Londres, 1893, 12 vol. in-8°.
- *Amélie, histoire Angloise. Traduite fidèlement de l'Anglois de M. Fielding*. A Londres et se vend à Paris, etc. 1762, 3 vol. in-12°.
- Gooch, G. P. — *History and Historians in the Nineteenth Century*. London, 1913, in-8°.
- Grieg, J. Y. T. — *David Hume*. Oxford (University Press), 1931, in-8°.
- *The Letters of David Hume*. Oxford (U. Press), 1932, 2 vol. in-8°.
- Mably, Abbé de. — *De la manière d'écrire l'histoire*. (Dans *Œuvres*. Londres, 1789, 15 vol. in-8° — vol. 12)
- Morillot, Paul. — *Le roman en France*. Paris, 1892, in-16°.
- Mornet, D. — *Enseignements des bibliothèques privées*. Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, juil-sept. 1910.
- *La vie parisienne au XVIII<sup>e</sup> siècle (Les Salons)*. Paris, 1914, in-8°.
- Nichols, J. — *Literary Anecdotes of the XVIII<sup>th</sup> Century*. London, 1812-16, 9 vol. in-8°
- Partridge, E. — *The French Romantics Knowledge of English Literature*. London, 1924, in-4°.
- Rosières, R. — *La littérature anglaise en France, 1750-1800*. *Revue Bleue*, 19 août, 1882.
- Ségur, M<sup>is</sup> de. — *Julie de Lespinasse*. Paris, 1905, in-8°.
- Targe, J. B. — *Histoire d'Angleterre*, etc. V. p. 257.
- Texte, J. — *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895, in-16°.
- Toussaint, F. V. — *Histoire des Passions, ou Aventures du chevalier Shroop*. Ouvrage traduit de l'anglois. La Haye, 1751, 2 vol. in-16°.
-

## INDEX

---

- Addison, 119, 133.  
Adolphus, 226, 228.  
Aikin, 227, 228.  
Akenside, 102.  
Aleman, 14, 15.  
Allonville, d', 118, 139.  
Andrews, 127.  
Arioste, 202.  
Armstrong, 124, 125, 133.  
Aubigné, d', 21, 22.
- Bachaumont, 151.  
Baldensperger, 9.  
Belot, 218, 228.  
Benserade, 30.  
Berquin, 196.  
Bertin, 196-9.  
Boisrobert, 30.  
Bonald, 202.  
Bougainville, 193.  
Brady, 214.  
Buck, 8, 105.  
Buffon, 148.  
Burney, Dr., 124, 127.  
Byron, 237.
- Campeçon, 227-229.  
Caraccioli, 216.  
Carte, 214.  
Cazamian, 239.  
Cervantes, 159, 204.  
Chasles, 235, 237.  
Chastellux, 127, 128, 133, 148-151, 209.  
Chateaubriand, 124, 238.  
Châtelet, 130.  
Chesterfield, 112.
- Churchill, 251, 253.  
Clément, 171.  
Colman, 128.  
Congreve, 97, 128.  
Cooper, F., 194, 195, 201.
- Dacier, 130.  
Dalembert, 162.  
Day, T., 196.  
Defauconpret, A., 200, 201.  
Defauconpret, C., 200, 201.  
Delattre, 237.  
Descartes, 148.  
Desfontaines, 179.  
Després, 227-229.  
Dickens, 20, 211, 237.  
Dryden, 128.  
Du Bail, 21.
- Espinel, 15.
- Fayot, 200.  
Fielding, 8, 11, 12, 15, 22, 30, 38, 121, 189-193, 198, 234, 235, 237, 238, 243, 246.  
Filon, 238, 239.  
Fortia d'Urban, 200.  
Franklin, 126.  
Frénilly, 200-202.  
Fréron, 181, 182, 223.  
Furetière, 18, 29-31.
- Galiani, 193.  
Garrick, 30, 46, 128.  
Genlis, 196.  
Gibbon, 247.

- Goethe, 179.  
Goldsmith, 118, 130, 213.  
Gomicourt, 225.  
Gray, 126, 134, 170.  
Green, 231.  
Grimm, 182, 183, 190-192, 193, 244.  
Guénard, 200, 201.  
Guibert, 124.  
Guiraud, 205.  
Guizot, 227, 231.
- Hallam, 229, 231,  
Hazlitt, 232.  
Hernandez, 183-187, 189-191, 193, 198.  
Hugo, 208.  
Hume, 149, 150, 190, 198, 200, 203, 208,  
212-231, 233, 238.  
Hunter, 120, 249.
- Johnson, 7, 124, 126, 128, 133.  
Jordan, 129.  
Jusserand, 239.
- La Fontaine, 161, 165.  
Lannel, 21.  
La Tocnaye, 118, 149.  
Leblanc, 216, 217.  
Lemer cier, 194.  
Lesage, 8, 9, 13, 14, 18, 25, 27, 31, 32-  
58, 59, 61-64, 66, 106, 159, 160, 166,  
233, 236, 237, 241.  
Lingard, 231.  
Lulli, 127.  
Lyttleton, 30.
- Mackenzie, H., 234.  
Maintenon, 130.  
Malesherbes, 250.  
Malkin, 60-62.  
Martin, A., 227-229.  
Martin, C., 9.  
Maty, 180, 181.  
Maupertuis, 162.  
Mayeul-Chaudon, 225.  
Mazure, 227.  
Mennechet, 227-229.
- Mervé, 203, 210.  
Mézières, 232-236, 238.  
Millin, 117, 138, 142.  
Milton, 213.  
Molière, 50, 127, 128.  
Montagu Mrs., 124, 128, 130, 133, 170.  
Montagu, Lady M., 129, 170, 189, 199.  
Moore, J., 38, 63, 100, 101, 112, 119, 128,  
133, 134.  
Mortonval, 208.  
Muralt, 131.  
Mylius, 179.
- Nichol-Smith, 9.  
Nodier, 248.  
Noyes, 7.
- Oldmixon, 214.  
Orville, d', 179.
- Palmer, 124.  
Pellisson, 30.  
Pichot, 211.  
Prévost, 190, 228.  
Puisieux, 183-185, 187-190, 198, 216, 217.
- Quevedo, 14, 15.
- Racine, 127, 128.  
Rapin, 214, 222, 223.  
Réaumur, 148.  
Rémusat, 208.  
Richardson, 11, 12, 38, 164, 165, 234,  
237, 246.  
Rousseau, 164, 165.  
Roz, 9.
- Saintsbury, 62.  
Salvandy, 208.  
Scarron, 18, 30, 31, 43, 233.  
Scott, 181, 195, 200, 201, 207, 208, 211,  
232, 238, 245.  
Scudéry, 30, 130.  
Seccombe, 7, 115, 135.  
Sévigné, 130 161.  
Shadwell, 97.

- Shakespeare, 127, 128.  
Sherlock, 112, 119.  
Simous-Candeille, 208.  
Smeaton, 40.  
Smith, J. 137.  
Smith, R. 60.  
Sorel, 22, 24, 30.  
Sterne, 8, 11, 115, 116, 118, 127, 237,  
246, 247.  
Stevens, S., 130, 134.  
Sue, 194.  
Swift, 162.
- Taine, 236-238.  
Targe, 217-224, 225, 228.  
Temple, 162.  
Thackeray, 12, 101, 156, 239.  
Thicknesse, 112, 115.  
Thrale, 123, 124.
- Tilly, 126.  
Toussaint, 167, 168, 171-178, 188, 198  
246.  
Tristan l'Hermite, 22, 25-27.  
Turgot, 216, 217.  
Turner, S., 229, 231.
- Vadé, 191, 192, 246.  
Vanbrugh, 128.  
Van Tieghem, 9.  
Veryard, 134.  
Villemain, 227.  
Voltaire, 121, 153, 162, 163, 166, 219.
- Walpole, H., 115, 124, 126, 127, 170.  
Wershoven, 8.  
Whitridge, 8.  
Wycherley, 128.
- Young, A., 119, 124, 126, 133, 134, 138.
-

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                   |            |
|-------------------|------------|
| AVANT-PROPOS..... | Pages<br>7 |
|-------------------|------------|

### PREMIÈRE PARTIE

#### SMOLLETT, LES PICARESQUES ET LESAGE

|                                                 |    |
|-------------------------------------------------|----|
| CHAP. I. — Smollett et le genre picaresque..... | 11 |
| — II. — Smollett et Lesage.....                 | 32 |
| — III. — La traduction de <i>Gil Blas</i> ..... | 59 |

### DEUXIÈME PARTIE

#### LA FRANCE DANS L'ŒUVRE DE SMOLLETT

|                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. I. — Allusions à la France dans les romans de Smollett et dans les<br><i>Représailles</i> ..... | 67  |
| — II. — Les voyages de Smollett en France.                                                            |     |
| a) Smollett à Paris en 1750 .....                                                                     | 100 |
| b) Smollett en France de 1763 à 1765.....                                                             | 111 |
| — III. — La critique des ouvrages français dans la <i>Critical Review</i> (1756-<br>63).....          | 158 |

### TROISIÈME PARTIE

#### L'ŒUVRE DE SMOLLETT EN FRANCE

|                                        |     |
|----------------------------------------|-----|
| CHAP. I. — Les romans.                 |     |
| a) <i>Peregrine Pickle</i> .....       | 167 |
| b) <i>Roderick Random</i> .....        | 182 |
| c) <i>Ferdinand Count Fathom</i> ..... | 196 |
| d) <i>Sir Launcelot Greaves</i> .....  | 200 |
| e) <i>Humphry Clinker</i> .....        | 208 |

|                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. II. — <i>L'Histoire d'Angleterre</i> .....                                                       | 213 |
| — III. — Smollett devant la critique française.....                                                    | 232 |
| CONCLUSION.....                                                                                        | 241 |
| APPENDICE. — Pièces inédites concernant la détention des livres de Smollett<br>à Boulogne en 1763..... | 249 |
| BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS DE SMOLLETT.....<br>(Tableau chronologique, p. 254).                     | 255 |
| BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.....                                                                            | 270 |
| INDEX.....                                                                                             | 275 |





